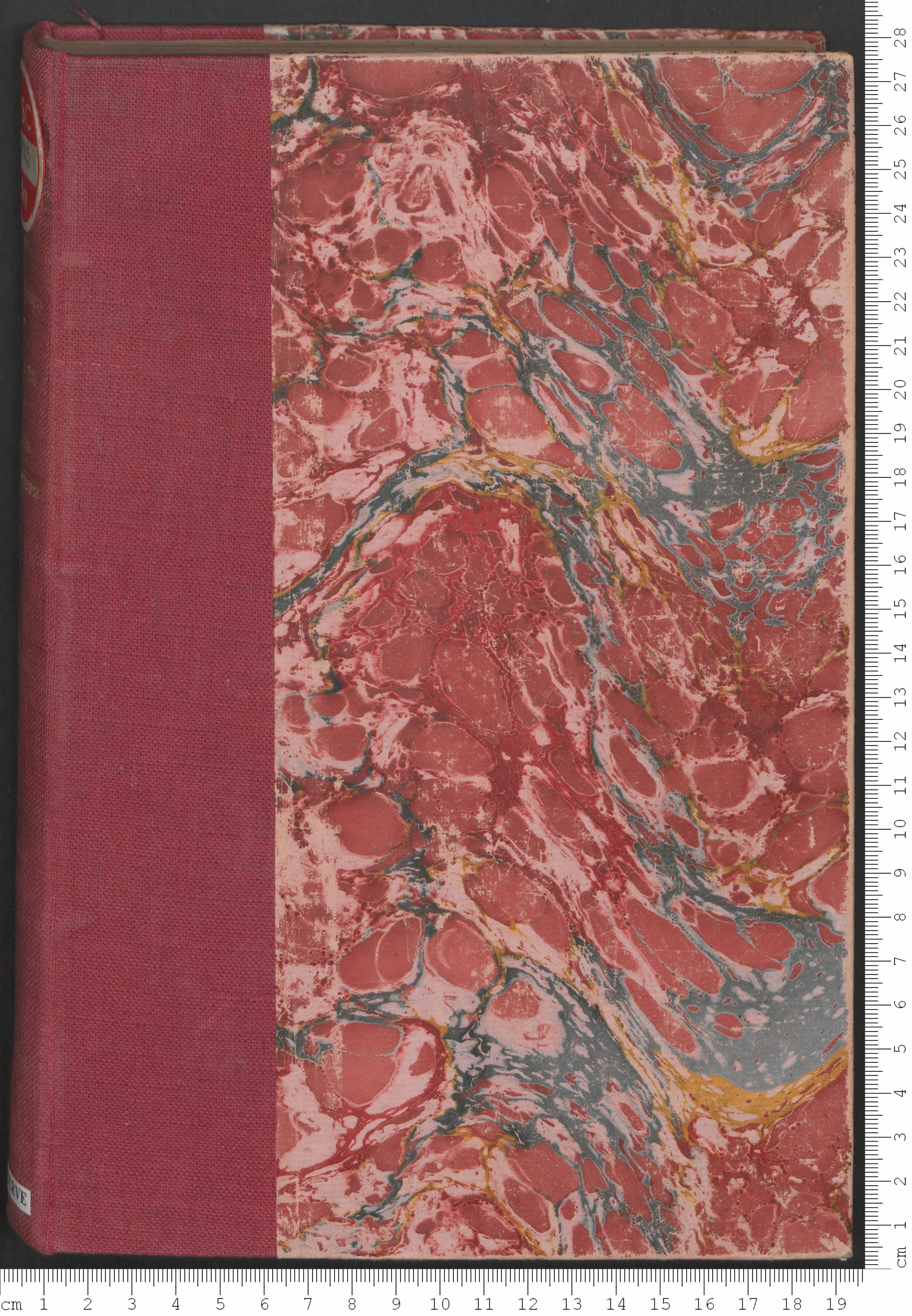
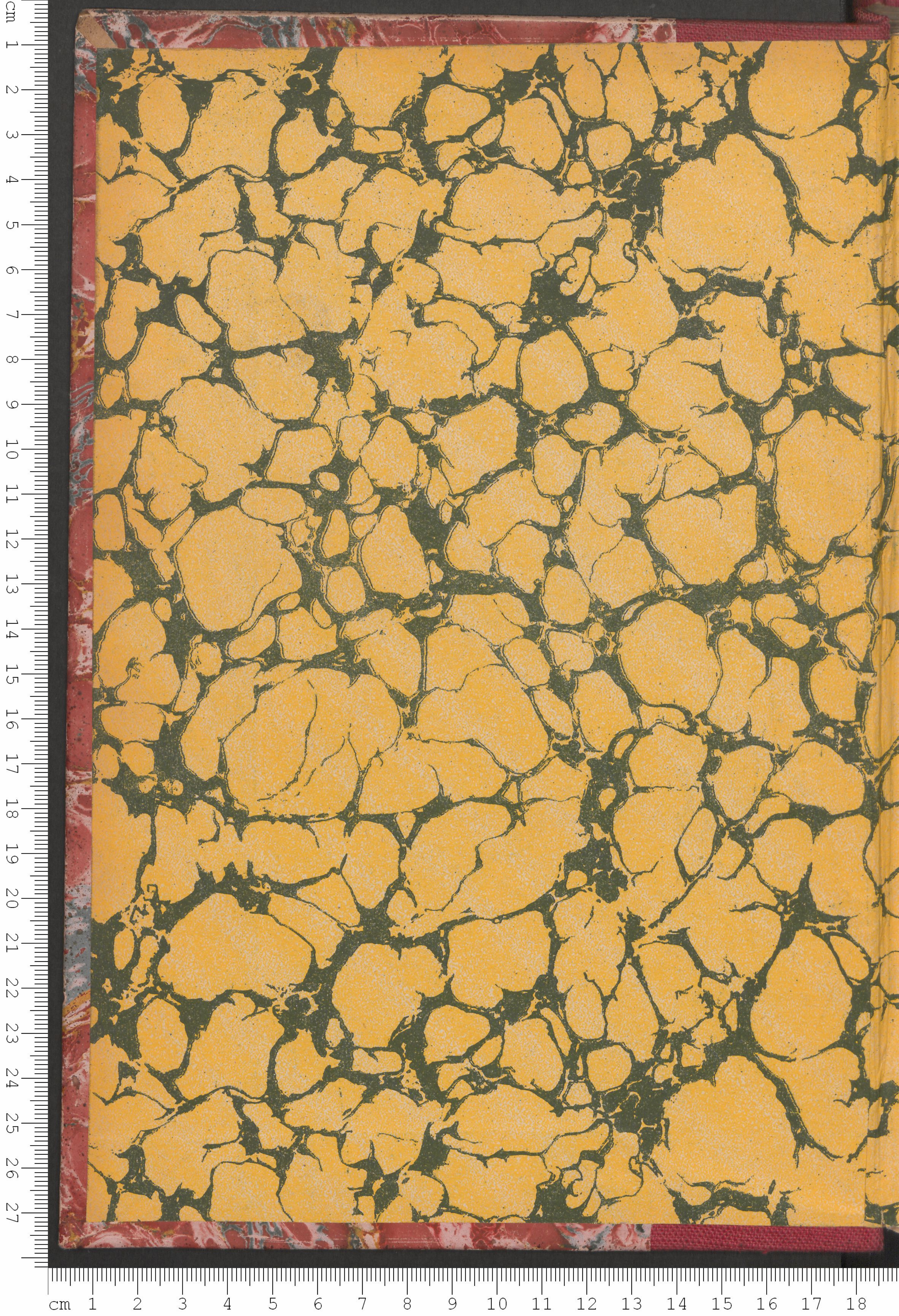


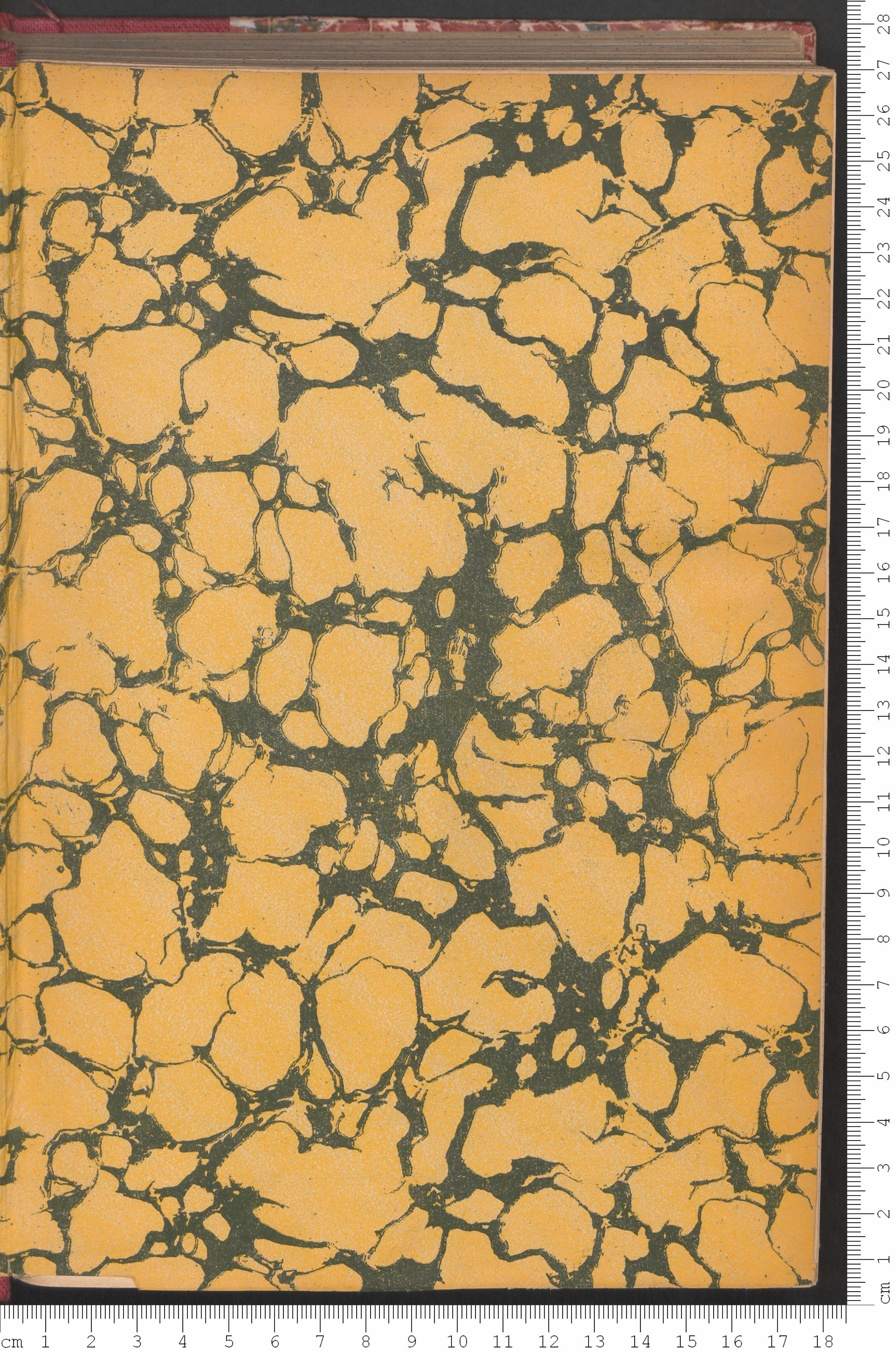
J. LECLERCQ

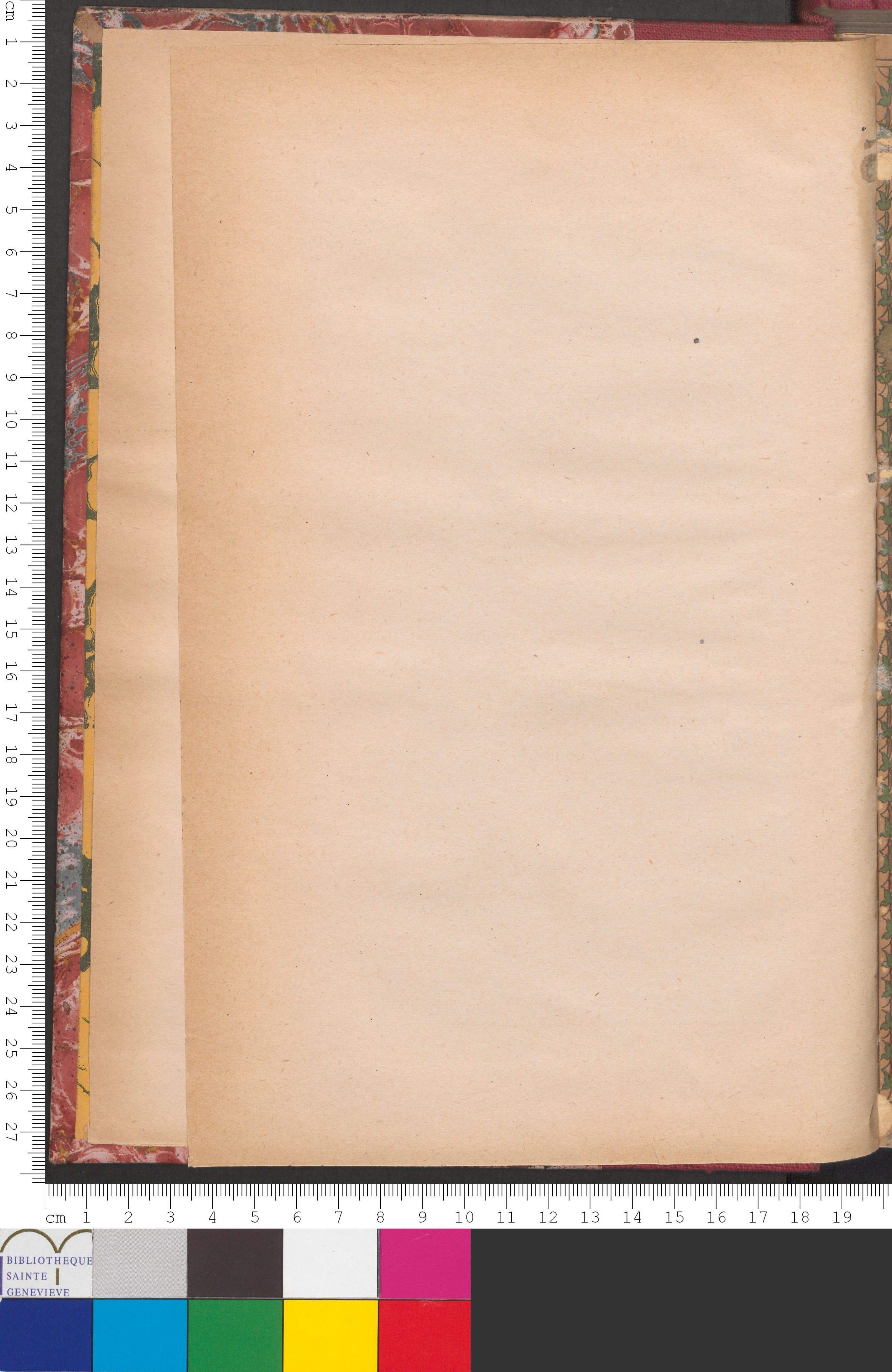
VOYAGES DANS LE NORD DE L'EUROPE

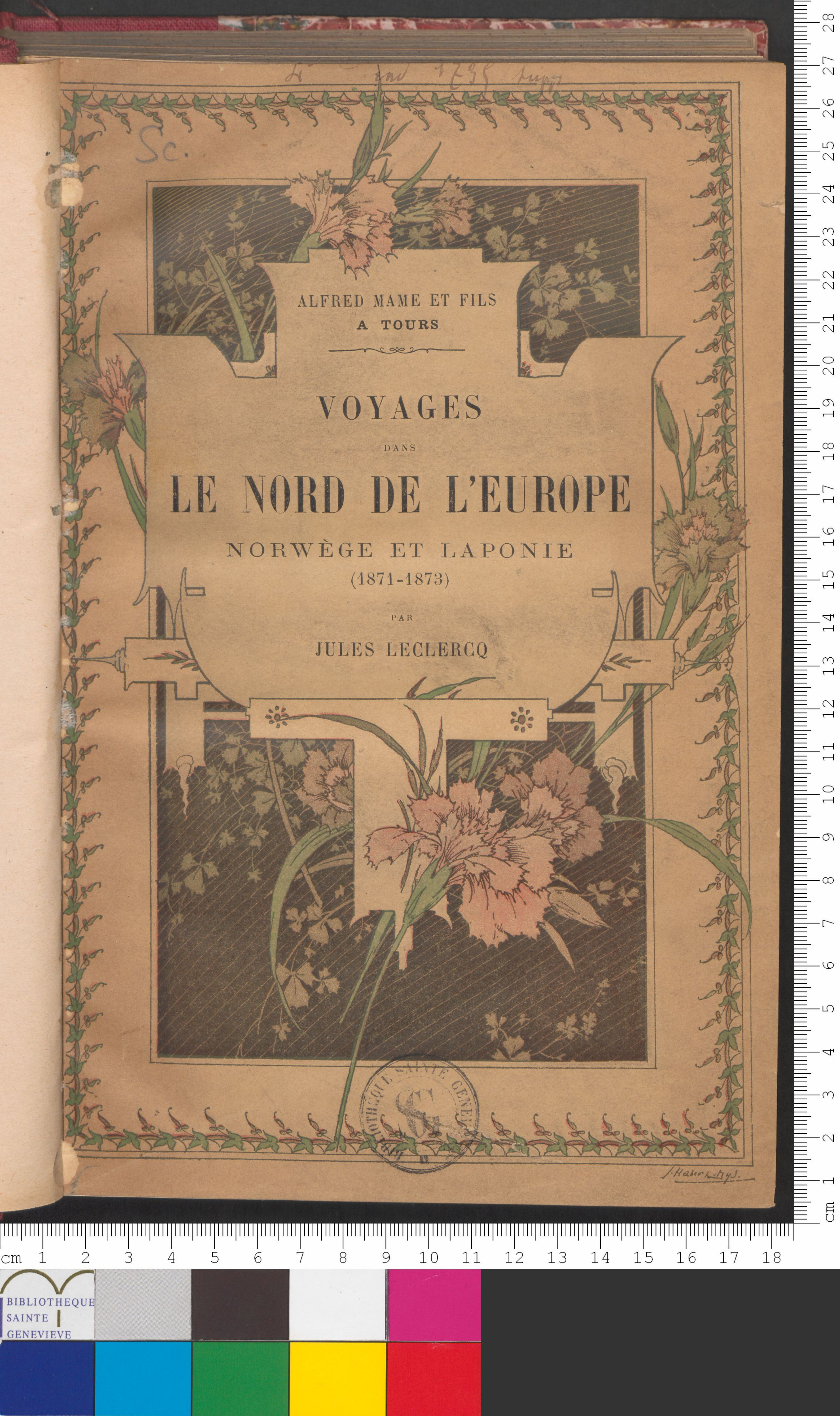










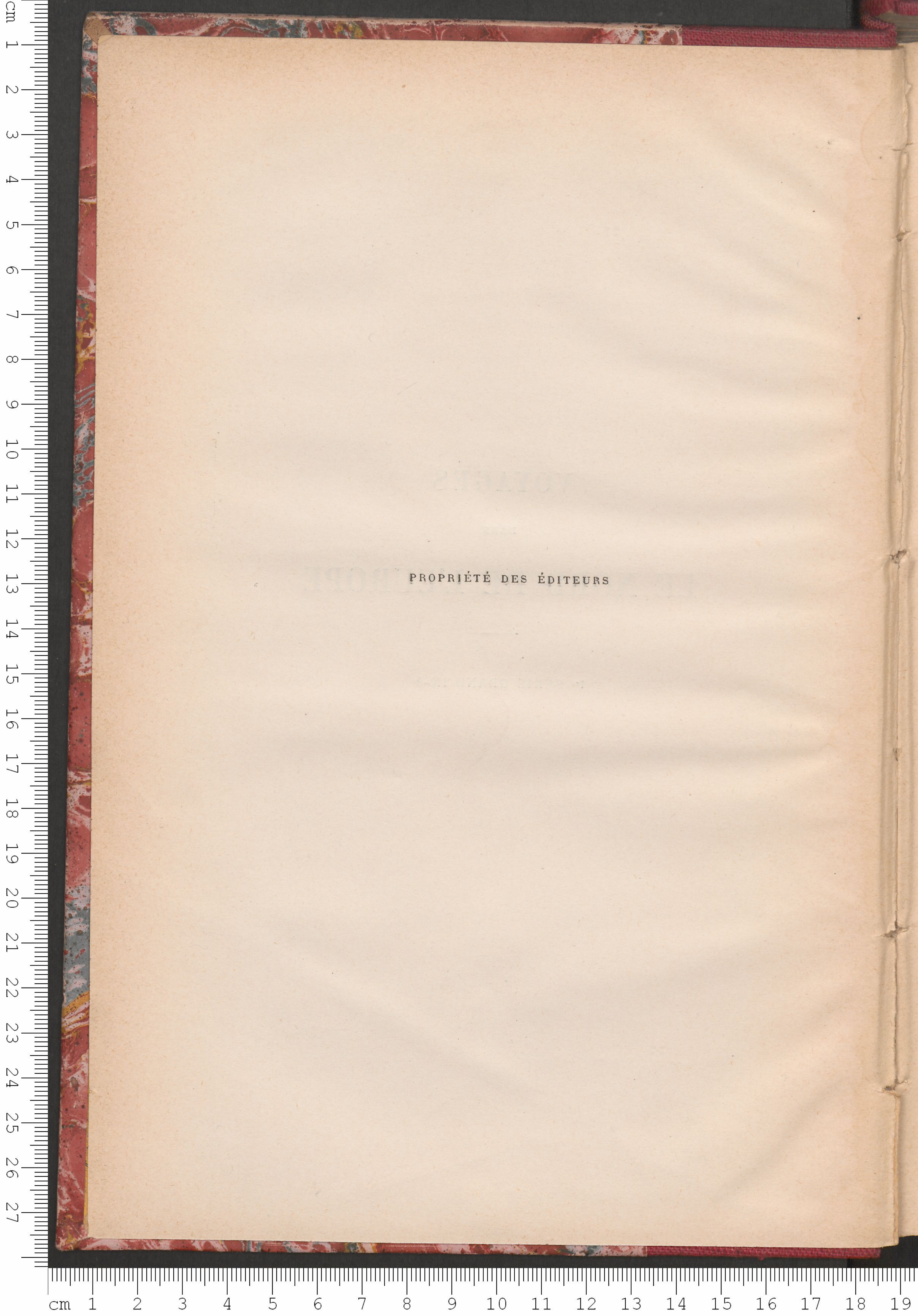

ALFRED MAME ET FILS
A TOURS
VOYAGES
DANS
LE NORD DE L'EUROPE
NORWÈGE ET LAPONIE
(1871-1873)
PAR
JULES LECLERCQ

VOYAGES

DANS

LE NORD DE L'EUROPE

1re SÉRIE GRAND IN-8°





Les canaux à Hambourg.

VOYAGES

DANS

LE NORD DE L'EUROPE

NORWÈGE ET LAPONIE

(1871-1873)

PAR

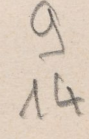
JULES LECLERCQ

Les voyages dans les pays étrangers sont, dans la jeunesse, une partie de l'éducation, et une partie de l'expérience dans la vieillesse.

(BACON.)

SIXIÈME ÉDITION





TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXVIII

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE EN NORWÈGE

1871

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE EN NORWÈGE

1871

I

HAMBOURG

Une journée à Hambourg. — Altona. — Le steamer *Throndjhem.* — Départ de Hambourg. — Le mal de mer. — L'île de Helgoland. — Le ciel et l'eau. — Une tempête. — Arrivée à Christiansand.

Après quinze heures de wagon, nous arrivâmes assez tard dans la nuit à Hambourg, par une pluie battante, tout cela à notre grande satisfaction.

Une grande lueur s'élevait sur la ville; elle provenait d'un incendie. Hambourg, comme Constantinople, est la ville des incendies. Il y a quelques années, elle fut à moitié consumée par un embrasement qui dura trois jours et trois nuits.

Hambourg est la première cité commerciale de l'Allemagne. Elle est située sur la rive droite de l'Elbe, à

quelques lieues de son embouchure dans la mer du Nord. L'Alster, affluent de l'Elbe, la divise en deux parties bien distinctes : il y a la ville vieille et la ville neuve. La ville vieille sent le moyen âge avec ses rues étroites, tortueuses, à toitures avancées, et rappelle assez fidèlement la physionomie pittoresque de certaines villes du Midi. D'autre part, les canaux qui sillonnent en tous sens cette partie de l'antique cité hanséatique lui donnent l'aspect original des villes hollandaises. Une fois qu'on s'est engouffré dans ce dédale inextricable de rues et de ruelles, l'illusion est complète : on a reculé de six siècles.

De l'autre côté de l'Alster, le contraste est parfait : autant la vieille ville est irrégulière, autant la nouvelle est symétrique, tirée au cordeau. Là se trouvent les somptueux quartiers avoisinant le Binnen-Alster, immense bassin carré formé par l'Alster dans l'intérieur de la ville, entouré d'hôtels aristocratiques, de jardins, de promenades. Ce lac, au beau milieu d'une ville, est un spectacle grandiose et unique en Europe. Nous nous sommes promenés là le soir : c'est alors surtout que le Binnen-Alster présente un coup d'œil féerique, lorsque la lune fait miroiter sur l'onde unie comme une glace sa longue traînée d'argent; on se croirait à Genève, au bord du Léman.

Hambourg, exclusivement vouée au commerce, eut bientôt satisfait notre curiosité. Le musée de peinture est pauvre : fort peu de bonnes toiles, beaucoup de mauvaises; on s'attendrait à trouver mieux dans la cité la plus opulente de l'Allemagne. Quand on a vu la Bourse, qui occupe naturellement le premier rang parmi les monuments de la ville, le jardin zoologique, qui est sans contredit le plus beau du Nord, et le port où se serrent tous

les vaisseaux du monde, il ne reste plus qu'à monter sur l'impériale d'un des omnibus qui partent six fois par heure pour Altona.

Altona, l'ancienne capitale du Holstein, est devenue aujourd'hui comme le faubourg de Hambourg. Il n'y a pas longtemps, le drapeau danois séparait les deux villes; mais alors déjà les relations de commerce les réunissaient forcément, et aujourd'hui elles ne diffèrent plus que de nom.

Le steamer *Throndjhem*, en partance pour la Norwège, devait quitter le port de Hambourg le 25 août 1871, à minuit. Nous nous fîmes conduire à l'embarcadère à onze heures du soir. Le temps était calme, mais frais; des milliers d'étoiles brillaient au firmament; la lune semblait sourire à travers la forêt des mâts de vaisseaux : tout nous promettait une bonne traversée. Le *Throndjhem* est un de ces steamers qui chaque semaine partent de Hambourg, traversent la mer du Nord en côtoyant le Danemark, longent les côtes occidentales de la Norwège, doublent le cap Nord, la pointe la plus septentrionale de l'Europe, et s'arrêtent enfin à Vadsö, sur les confins de la Russie du Nord, après un trajet d'environ sept cents lieues. L'équipage du *Throndjhem* est norwégien; le capitaine s'exprime assez bien en anglais, et l'un des officiers, qui a habité Toulouse, parle le français.

A l'heure dite on leva l'ancre. Je m'attardai sur le pont à voir défiler devant nous les lumières d'Altona, qui s'étend sur la rive droite du fleuve. Au bout d'un quart d'heure, je commençai à geler, et je pris le sage parti de faire le plongeon dans ma cabine. En dépit d'une atmosphère étouffante et de l'incommodité d'un cadre auquel je n'étais

guère habitué, je dormis jusqu'au matin. Lorsque je me réveillai, à sept heures, nous ne voguions plus sur les eaux de l'Elbe : Cuxhaven était déjà loin, et la mer du Nord ouvrait devant nous ses perspectives infinies.

Mes compagnons se réveillèrent malades, et se virent obligés de garder leurs couchettes, en proie à ces angoisses poignantes et comiques tout à la fois que provoquent chez les estomacs peu aguerris le roulis et le tangage. Je dois dire, sans forfanterie, que je fus le seul en état de me lever. Je déjeunai de bon appétit, et montai sur le pont. La mer était fort houleuse; le vent avait sauté à l'est pendant la nuit, et ne nous présageait rien de bon.

En ce moment nous étions en vue de l'île de Helgoland. Qu'on se figure un immense rocher de plus de cent mètres de haut, de plus d'une lieue de long, qui surgit subitement, brusquement du milieu de la mer, du milieu des sables. D'un côté, ce rocher est taillé à pic; de l'autre, il descend en pente douce. On dirait d'un monolithe monstrueux tombé du ciel au milieu de l'Océan. Cette île étrange, habitée, dit-on, par de vrais descendants des anciens Frisons, dont ils ont conservé entièrement le langage et les coutumes, appartient depuis le traité de Kiel (1814) à l'Angleterre, qui ne lui demande pas d'impôts, et qui ne s'inquiète ni de sa constitution, ni de son administration intérieure. C'est une possession précieuse pour le gouvernement britannique, qui, établi ainsi non loin de l'embouchure de l'Elbe et du Weser, observe de là l'Allemagne.

Nous restâmes en vue de Helgoland pendant plus de trois heures. Bientôt le rocher colossal ne fut plus qu'un point infiniment petit, qui ne tarda pas à se fondre dans



Rochers d'Helgoland.

l'immense horizon; c'était la dernière terre qui s'offrît à nos regards; entre Helgoland et la Norwège, nous allions nous rassasier pendant deux jours du spectacle très grandiose, mais très peu varié, qu'on appelle « le ciel et l'eau ».

Le vent se mit à souffler avec plus de violence. Le mouvement du tangage se faisait sentir d'une façon toute particulière, et il y eut un moment où le pont offrit un spectacle des plus lamentables : tous les passagers, pris subitement de je ne sais quel horrible malaise, dont ils étaient tantôt les premiers à rire, disparurent un à un comme par enchantement dans l'intérieur du navire. Jamais de la vie je n'avais assisté à un pareil exercice d'estomacs. Un vieux monsieur à barbe grise, qui avait une ressemblance frappante avec le roi de Prusse, était bien résolu à défier le mal de mer; il s'était muni de pilules dont l'effet devait être souverain; en dépit de sa pharmacie, il disparut un des premiers et ne reparut qu'un des derniers.

Je finis par rester tout seul sur le pont; mais, le roulis et la pluie aidant, je dus bientôt me résoudre à aller rejoindre moi-même tous ces infortunés, maudissant la science moderne, qui s'occupe avec tant de sollicitude du moyen de guérir les verrues qui poussent sur le nez des gens, et qui n'a pas encore cherché sérieusement un remède efficace contre le mal de mer.

Mes souffrances ne furent heureusement pas de longue durée. Un petit verre de kummel de Throndjhem, souvent répété, et quelques tranches de saucisson de Bergen me rendirent la santé, et au soir je fus en état de remonter sur le pont. Toute la nuit, le nord brilla d'une vive clarté qui faisait contraste avec l'obscurité profonde qui régnait

vers le sud. Je relate le fait sans pouvoir l'expliquer. Il est permis de supposer que cette clarté provenait d'une aurore boréale invisible à cause des nuages.

Le lendemain nous fûmes assaillis par une véritable tempête, qui dura plus de vingt-quatre heures. Connaissant trop bien les misères de la cabine lorsque la mer est grosse, je m'enveloppai le mieux possible dans mon manteau et ma couverture, et m'installai sur le pont, au pied du grand mât. Vers dix heures du matin, le ciel devint tout noir. On ne voyait plus qu'un étroit horizon éclairé par la phosphorescence d'une mer agitée. Les nuages, fort bas, passaient auprès de nous avec une rapidité vertigineuse. La pluie fouettait, une pluie glacée. Les lames tombaient à bord à chaque instant. Le roulis était si violent, qu'à chaque secousse les chaînes des haubans plongeaient de plusieurs pieds dans la mer. Vers le soir, la tourmente devint plus furieuse encore; la mer s'enfla prodigieusement : pendant toute la nuit, les flots s'élevèrent comme des montagnes et vinrent fondre sur le tillac. Je dus me réfugier dans la salle commune, où régnait une confusion impossible à décrire. Les passagers de tous âges, des deux sexes, gisaient pêle-mêle sur les divans, abattus, anéantis, plus morts que vifs, dans un oubli complet des règles les plus élémentaires des convenances. La plupart s'étaient fait lier par les matelots pour se préserver des chocs et des contusions. La vaisselle, les bouteilles, les verres, tout était remué, secoué, brisé. Parfois de sinistres craquements se faisaient entendre, comme si la charpente du navire se fût disjointe.

Cette nuit-là fut longue. Dès qu'il fit jour, je remontai sur le pont : j'étais fatigué de veiller, j'avais besoin de

respirer et de marcher. Je marchai, en effet, m'appuyant aux mâts, me soutenant aux cordages, m'accoudant aux sabords; mais, dans un moment où j'avais lâché prise, un grand coup de mer vint se ruer sur le navire : je fus violemment renversé et lancé au loin par le choc. Je me relevai tout meurtri et ruisselant d'eau salée, et n'eus plus la prétention de croire qu'on acquiert le pied marin en un jour. La tempête se calma vers le milieu du jour, et la troisième nuit nous permit de récupérer nos forces par un sommeil paisible et réparateur.

Le 28, à cinq heures du matin, j'étais sur le pont, attendant le lever du soleil. Le globe de feu se montra bientôt, superbe et majestueux, derrière des roches basses et grisâtres qui sortaient du sein des eaux comme des écueils. La mer était calme : plus de lames, plus de roulis. Nous voguions sur les eaux paisibles d'un *fjord* (golfe) de la Norwège. Quelle douce surprise, après cinquante-deux heures de navigation sur une mer orageuse!

Au bout d'une heure, nous étions à l'ancre dans la rade de Christiansand, cinq jours à peine après avoir quitté notre pays. Puissance merveilleuse de la vapeur! autrefois un voyage en Norwège était considéré comme une entreprise aussi téméraire qu'un voyage en Chine; aujourd'hui, fi donc! c'est une promenade.

II

CHRISTIANSAND

Le débarquement. — Une triste nouvelle. — Aspect d'une ville norwégienne. — La cathédrale. — Le Topdalsfjord. — Un hôpital de lépreux. — Un déjeuner norwégien.

J'éprouve toujours une émotion profonde lorsque je mets le pied pour la première fois sur un sol étranger. Je n'ai jamais ressenti cette émotion aussi vivement que lorsque j'ai débarqué en Norwège. Cette terre que j'avais devant les yeux, c'était la terre scandinave, la terre d'où sont venus mes ancêtres, le berceau des peuples d'Occident. Depuis longtemps je me sentais attiré par ces pays du Nord, appelés à régénérer un jour la vieille Europe. La Norwège, c'était pour moi la satisfaction d'un désir déjà ancien, que venait de réveiller un récent voyage en Écosse. Ces deux contrées, perdues aux deux extrémités de l'Europe, ont plus d'un point de contact.

Comme nous nous disposions à descendre sur les quais, les agents de la douane vinrent accomplir les formalités d'usage. Ces aimables messieurs s'en rapportèrent à nos

déclarations, et ne voulurent pas même nous permettre d'ouvrir nos malles. L'un d'eux, qui s'exprimait en anglais, nous annonça une bien triste nouvelle : deux bateaux de pêche venaient de sombrer avec leur équipage, en vue du port, pendant l'affreuse tempête de la veille; toute la ville, assemblée au port, avait vu périr ces malheureux, sans que personne pût leur porter secours. Ce ne furent pas les seuls sinistres. Nous sûmes par la suite que dix-huit bâtiments ont sombré dans le Skager-Rack pendant la nuit fatale du 27.

Après l'accomplissement des formalités de la douane, nous avions le droit de nous répandre sur les trottoirs de Christiansand. Je brûlais d'impatience de faire la connaissance d'une ville de Norwège. Au premier pas nous entrions de plain-pied dans la couleur locale : Christiansand est déjà une ville entièrement norwégienne, et qui ne ressemble pas plus aux cités du continent que Pékin ou Tokio ne ressemblent à Paris. La pierre et la brique sont rigoureusement bannies dans les constructions : on ne rencontre ici que des maisons en bois, et ceci n'a rien que de très naturel dans un pays où le bois se donne et ne se vend pas [1]. Les habitations n'ont jamais plus d'un étage et ont toutes la même hauteur; leurs façades, bariolées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ne laissent pas que de produire un effet très pittoresque. Les rues macadamisées, construites dans le goût moderne, sont tirées au cordeau et se croisent à angle droit. La stricte propreté hollandaise y règne partout. Les habitants ont l'air beaucoup moins norwégien que leur ville : les bourgeois, coiffés

[1] En Norwège, les particuliers peuvent prendre du bois à discrétion dans les forêts de l'État.

du chapeau de haute forme et vêtus de redingotes et de pantalons à la dernière mode de Paris, nous ont un peu gâté le paysage. Hélas! le pittoresque costume norwégien qu'on voit encore dans les peintures de Tidemand est donc aussi passé de mode, comme le costume écossais et le costume andalou! La poésie s'en va! les nationalités disparaissent! Pour ma part, je gémis de voir l'uniformité la plus désespérante envahir les contrées les plus reculées sous prétexte de civilisation. Cela est plus sérieux que l'on ne serait tenté de le croire. Le jour où, au nom de cette sotte civilisation, les peuples en seront arrivés au point de ne pouvoir plus se distinguer les uns des autres, ni par les mœurs, ni par le langage, ni par les coutumes, ni par les lois et les formes de gouvernement, le principal charme du voyage sera détruit, et il suffira d'étudier son pays pour connaître l'univers.

Christiansand est une ville toute moderne, qui n'a guère que deux siècles d'existence; elle fut fondée par un Christian quelconque, frappé sans doute des avantages que pouvait présenter cette position au point de vue maritime et commercial. Sa population s'élève à dix mille âmes : notons que c'est la quatrième ville de la Norwège, qu'elle est le siège d'un évêque et d'un gouverneur de province (*amtmand*), et qu'enfin elle fait un commerce très considérable de morue. Les gourmets seront peut-être satisfaits d'apprendre encore que les homards, dont les Anglais font une si prodigieuse consommation, viennent de Christiansand.

La ville n'est pas riche en monuments : elle n'a que sa cathédrale. Et qu'on ne pense pas qu'il s'agisse d'une somptueuse église gothique : c'est tout uniment un vieil

édifice très lourd, très insignifiant, n'ayant d'autre mérite que celui d'être construit en pierre (une église en pierre est une rareté en Norwège). Rien de bizarre comme l'intérieur de ce temple luthérien; le long des murs sont disposées des espèces de cases qui ressemblent assez bien à des loges de théâtre : de cette manière, les fidèles qui s'ennuient pendant l'office ou le sermon peuvent tirer la fenêtre de leur loge et s'endormir comme s'ils étaient chez eux. Il faut avouer que c'est pousser un peu loin l'amour du confortable.

Au milieu de la place qui fait face à la cathédrale, nous avons remarqué un pin gigantesque qui compte pour le moins six siècles d'existence; cet arbre est l'objet de la vénération des habitants et a l'insigne honneur de figurer dans les armes de la ville.

A défaut de monuments, ce que j'aime surtout à Christiansand, c'est sa situation même : la ville est délicieusement assise entre la mer et les montagnes, au fond d'une baie appelée *Topdalsfjord*. Cette baie est bordée de rochers à pic dont les formes âpres et abruptes font contraste avec l'aspect plus riant des montagnes environnantes. Du côté de la mer ces rochers se rapprochent tellement, que la baie est à peine assez large en cet endroit pour livrer passage aux vaisseaux.

Le port de Christiansand est un des plus sûrs de la Norwège, et assez vaste pour contenir toutes les marines de l'Europe. Le gouvernement norwégien y a établi un chantier de construction pour la marine. L'entrée du port est défendue par une petite forteresse munie de vieilles tours; si respectable qu'elle puisse paraître aux yeux des indigènes, elle ne rendrait que de piètres services en temps de guerre.

Au sommet d'un sombre rocher à pic qui domine le port, nous avons remarqué un édifice du plus triste aspect : c'est un lazaret réservé au traitement de la lèpre, maladie horrible qui règne encore aujourd'hui en Norwège.

Quand nous eûmes passé en revue toutes les curiosités de Christiansand, l'un de nous émit la proposition d'aller dîner; personne ne se fit prier, car notre appétit s'était singulièrement aiguisé depuis que nous nous trouvions sur la terre ferme. Nous entrâmes dans une maison en bois de bonne apparence qui portait le titre d'*hôtel Scandinavia,* et nous y fîmes un excellent repas. La table était couverte de plats de viande froide; on nous en apporta aussi de la chaude; froide et chaude nous parurent parfaites. Il y avait du poisson en quantité, des volailles en abondance, des homards frais surtout à profusion, et de la glace autant qu'on en pouvait désirer. Celui d'entre nous qui avait émis la proposition de dîner ne pouvait s'empêcher d'exprimer sa légitime satisfaction; il appréciait hautement l'avantage de pouvoir manger à une table fixe, exempte de ces mouvements d'oscillation auxquels sont sujettes les tables des navires. Au dessert, il fit une intéressante dissertation sur l'art culinaire, et, avec un rare talent, soutint la thèse que la cuisine norwégienne, pour autant qu'il avait pu en juger par ce premier aperçu, ne le cède en rien à la cuisine anglaise, et possède même les qualités intrinsèques et extrinsèques que peuvent exiger les plus friands gastronomes. Il conclut en disant que ses sympathies étaient acquises d'avance au peuple norwégien. Nous nous rangeâmes tous à l'opinion exprimée, avec cette réserve toutefois que la cuisine de Christiansand pouvait fort bien n'être pas encore la véritable cuisine norwégienne. En

voyage, j'attache une grande importance à la cuisine; car je suis intimement persuadé qu'un esprit observateur peut tirer des inductions philosophiques sur le caractère et les mœurs d'un peuple en observant ce qu'il mange et quelle est sa conduite à table. Sous ce rapport, on distinguera facilement un Norwégien d'un Espagnol, un Chinois d'un Allemand. Le Norwégien est aussi grand mangeur que l'Espagnol est sobre. L'Allemand dévore avec plus d'avidité que le Chinois, bien que le premier fasse usage de fourchettes et le second de petits bâtons. Dis-moi comment tu manges, et je te dirai qui tu es.

Il va sans dire que nous n'achevâmes point notre premier dîner norwégien sans porter un toast à la Scandinavie, à la *Gamle Norge* [1], comme disent les Norwégiens.

[1] Vieille Norwège.

III

LES FJORDS

La vie à bord du *Throndjhem.* — Les fjords et leur origine. — Le cap Lindesnaes. — Le Flekkefjord. — Stavanger. — Entrée du Hardangerfjord. — Le Bjornefjord. — Arrivée à Bergen.

Après quelques heures passées à Christiansand, nous nous embarquâmes sur le *Throndjhem,* qui reprit sa route le long des côtes de la Norwège.

Je ne me rappelle pas avoir fait de plus agréable voyage que cette traversée au milieu des îles, des *sunds* et des fjords. Pendant les huit jours que nous passâmes à bord du *Throndjhem* à partir de Christiansand, notre navigation fut favorisée par un temps magnifique : le soleil nous prodiguait ses plus chauds rayons, le ciel était toujours bleu, et peu s'en fallait qu'il ne fît plus beau en Norwège qu'en Italie. Pendant le jour, je m'installais sur le pont et jouissais tout à la fois d'un doux farniente et du spectacle toujours attrayant du paysage; le soir, je contemplais le coucher du soleil et le lever de la lune; la nuit, je gagnais à regret ma cahute, et dormais mieux sur ma dure couchette que sur le lit le plus moelleux. Une seule chose m'attristait,

c'était la perspective de voir finir bientôt cette charmante vie de bord, cette vie d'extase et de contemplation qu'on mène ici loin des passions du monde, loin des rumeurs de la cité. N'étaient les dangers auxquels ils sont continuellement exposés, les marins auraient, à mon avis, l'existence la plus enviable du monde. *O felices sua si bona norint!*

Je m'étais lié avec le capitaine en second. Il parlait français aussi correctement que peut le faire un Norwégien, et nous servait à la fois d'interprète et de cicerone. J'aimais beaucoup à entendre le récit de ses aventures de marin. Bien jeune encore, il avait déjà parcouru tout l'univers; natif de Christiania, il avait quitté à quinze ans son pays natal pour courir la fortune des mers, et ses lointaines pérégrinations n'avaient fait que fortifier en lui la passion des voyages. Chez les peuples du Nord, l'humeur voyageuse coule dans les veines avec le sang. Les Norwégiens surtout, qui sont nés marins, sont des voyageurs passionnés : il n'est pas un Norwégien quelque peu aisé qui n'ait visité au moins deux des cinq parties du monde.

Des fjords, des fjords, rien que des fjords : voilà ce que nous avons vu sur les côtes occidentales de la Norwège. Il faut avoir vu la Norwège pour se former une juste idée d'un fjord. Dire que *fjord* est un mot norwégien qui signifie golfe, ce serait une explication bien vague. Il y a, en effet, des golfes dans tous les pays maritimes; mais je crois que la Norwège est le seul pays en Europe qui ait des fjords. Je me trompe : les côtes de l'Écosse ont des fjords, si l'on peut donner ce nom à ces longs bras de mer que les Écossais désignent sous le nom de *frith*[1], et qui sont, en

[1] On saisit facilement la parenté des mots *frith* et *fjord*.

effet, l'image en miniature des fjords de la Norwège. J'ai déjà dit que l'Écosse et la Norwège ont plus d'un point de contact.

Les fjords ne sont pas de véritables golfes, mais plutôt des lacs marins d'une grande étendue, resserrés entre les parois des montagnes. Ils pénètrent très avant dans les terres, et communiquent avec l'Océan au moyen de canaux naturels que l'on appelle *sunds*. D'ordinaire ces lacs sont littéralement encaissés entre deux murailles de granit qui conservent presque partout la même hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Le long des côtes occidentales de la Norwège, les fjords sont innombrables : du cap Naze au cap Nord, les côtes en sont criblées, si je puis ainsi parler. Je renonce à comprendre comment les pilotes parviennent à s'orienter au milieu de cet immense dédale d'îles, de récifs, de bras de mer et de passages de toutes sortes. Au reste, sans les fjords, la navigation serait bien plus difficile à cause des rochers escarpés qui bordent presque toute la côte : ils sont à la Norwège ce que les canaux des villes de Hollande sont à leurs habitants. Chaque fjord en Norwège est une route naturelle vers la mer; et ces canaux pénètrent si avant dans les terres, qu'ils vont mourir parfois à plus de trois journées de marche des côtes au travers desquelles ils se sont fait jour : le *Sognefjord* a plus de trente lieues de longueur.

De tous ceux qui ont parlé des fjords, M. Adalbert de Beaumont a peut-être le mieux expliqué leur origine. « Qu'on se figure, dit-il, cinq cents lieues de montagnes encombrées de neige pendant huit mois, puis un soleil qui, paraissant tout à coup, ne quitte plus l'horizon ni

jour ni nuit; un soleil brûlant et continuel luttant avec les glaces d'un hiver sans fin. De ce combat on comprend quels grands spectacles doivent naître. Alors les fleuves suspendus reprennent leur violence; ils brisent, renversent, emportent tout, et forment ces chutes gigantesques dont aucun pays du monde ne saurait donner idée. Ces gouffres et ces ravins profonds, où maintenant le regard se perd, l'eau les comble alors; ces rochers, que les forces si puissantes de la mécanique ne feraient pas mouvoir, l'eau les roule comme des grains de sable; et ces vastes abîmes qu'on croirait entr'ouverts par une convulsion du globe, c'est l'eau qui les a creusés, l'eau plus puissante que la poudre et l'acier, parce que sa force, c'est la constance, et la constance, c'est le temps qui vient à bout de tout!

« Ainsi déchirées jusque dans leurs entrailles par ce ravage intérieur, par ces fleuves qui, partis des cimes glacées, se dirigent tous parallèlement vers la mer, les Alpes scandinaves donnent alors accès aux vagues d'un océan furieux qui les minent en sens contraire.

« On voit donc d'un côté la mer frappant sans relâche son adversaire inerte et s'avançant victorieuse; de l'autre, les cascades, produit des immenses accumulations de neige de l'hiver, qui s'élancent des sommets, se réunissent et se grossissent sur les plateaux, forment les torrents qui creusent les vallées, les entraînent à leur suite et vont rejoindre, chargés de dépouilles, cet océan qui les attire... C'est ainsi que ces deux ennemis, luttant pour la même cause, se rejoignent bientôt, puis envahissent tous les endroits plats, remplacent les vallées et donnent naissance à ces longs canaux, à ces corridors étroits, à ces rues tortueuses qui font de ce pays un pays sans pareil.

« Ce sont ces canaux, creusés jusqu'au cœur des plus hautes montagnes, ayant pour origine et pour cause les cascades et la mer, qui prennent le nom de fjord. »

Je ne connais pas de paysages plus grandioses et plus austères tout à la fois que les fjords de la Norwège. Qu'on s'imagine l'aspect surprenant et incomparable de ces innombrables bras de mer, qui dessinent mille labyrinthes entre d'énormes étages de rochers presque nus et de couleur de cendre. L'œil n'aperçoit à l'horizon que de pâles glaciers, des montagnes stériles, des sommets neigeux où s'élèvent l'aigle, le faucon et la mouette. Au milieu de ces lacs déserts, la nature a semé des îles sans nombre qui présentent les aspects les plus étranges que puisse créer l'imagination. Toutes ces îles sont incultes et inhabitées; leurs montagnes abruptes, dont les sommets se hérissent en pointes aiguës, sont encore vierges du pas de l'homme; là pas un ruisseau ne murmure, pas une feuille d'arbre ne tremble, pas un oiseau ne chante : c'est l'éternelle stérilité du désert et le terrible silence du tombeau. Le cœur frissonne à la vue de semblables tableaux, une indéfinissable mélancolie passe des yeux à l'âme, et l'on comprend cette pensée du poète anglais :

O solitude! where are the charms
That sages have seen in thy face?
Better dwell in the midst of alarms
Than live in this horrible place [1]!

Je ne décrirai point toutes les beautés de la route. Je me borne à signaler les points les plus remarquables.

[1] O solitude! où sont les charmes que les sages trouvent en toi? Mieux vaudrait errer dans un monde de tristesses que de vivre dans ces lieux horribles.

Le 28, nous doublâmes le cap Lindesnaes. On pourrait l'appeler le cap Sud, car c'est la pointe la plus méridionale de la Norwège. De ce point au cap Nord on compte plus de six cents lieues, bien entendu en ligne droite; car en suivant toutes les échancrures de la côte, toutes les sinuosités des fjords, on a calculé que la distance entre ces deux points est celle de Paris au Japon.

Le cap Lindesnaes est un énorme rocher à pic de plus de cinq cents pieds de hauteur, contre lequel viennent se briser en mugissant les vagues écumantes de la mer du Nord. Au sommet s'élève un phare qui interdit aux marins l'approche de ces côtes dangereuses. Le cap regarde le Skager-Rack, large canal qui sépare la Norwège du Danemark. Les oiseaux de mer planent par milliers au-dessus de ce roc fantastique, et jettent au plus haut des airs leurs cris rauques et sinistres. La nuit venue, le phare s'allume et attire de loin les pauvres oiseaux; d'un vol rapide ils s'élancent contre les fenêtres de la lanterne, se brisent les ailes et tombent morts au pied de la falaise.

A l'heure où le soleil dorait les montagnes de ses derniers feux, nous pénétrâmes dans les sombres galeries du Flekkefjord : c'est un grand lac solitaire étroitement encaissé dans un amphithéâtre de rochers d'une sauvagerie indescriptible. Le fjord rampe et se tord entre les masses gigantesques qui le surplombent. L'eau, dans sa transparence glauque, réfléchit la fine colonne des pins qui se mirent sur ses bords. A chaque détour, un nouveau tableau s'offre au regard fasciné, et derrière l'énorme falaise qui semble vouloir fermer le fjord s'ouvre un autre lac, plus sombre, plus solitaire. Le soleil couchant allumait son feu de Bengale sur ce tableau splendide dont nul peintre ne rendrait

la magie. Nous restions silencieux; car, devant les grandes choses de la nature, le silence est la plus éloquente des admirations.

Le 29, au matin, nous fîmes escale à Stavanger. Voilà une ville vraiment norwégienne, et que je recommande beaucoup aux amateurs de cités bossues et irrégulières : il serait impossible d'imaginer un dédale plus embrouillé de rues et de ruelles, tortueuses, étroites, attaquant de front les accidents de terrain, grimpant sur les collines abruptes, coupant les vallées dans un amalgame impossible. Stavanger est à la Norwège ce que Tolède est à l'Espagne. Les deux villes ont la même antiquité et sont bâties de la même façon, en amphithéâtre, sur sept collines, à cette seule différence près que Tolède est bâtie en pierres et en pisé, que Stavanger est tout entière construite en bois. Stavanger est une des villes les plus populeuses de la Norwège : elle compte douze mille âmes. Toute cette population s'enrichit par la pêche au hareng. Les habitations qui avoisinent le port ont deux façades : l'une, destinée au commerce, fait face à la mer; l'autre, réservée à la vie de famille, donne sur la rue. Stavanger possède une belle église en pierre, datant du XIIIe siècle : elle est d'un gothique très pur, et offre un curieux spécimen de l'architecture du moyen âge en Norwège. On travaillait à la restaurer, et les échafaudages qui encombraient la porte nous empêchèrent de pénétrer dans l'intérieur.

Il y a encore à Stavanger une église en bois construite sur une montagne qui domine toute la ville; la tour est surmontée d'un belvédère où se tient un veilleur de nuit qui a pour mission de crier les heures et de signaler les incendies. Rien n'est si commun que les incendies en Nor-

wège : à Stavanger, ils sont endémiques. Chaque maison paye tribut au feu; mais tout est assuré, et les compagnies anglaises indemnisent les victimes en argent comptant, denrée rare en Norwège.

De Stavanger à Bergen, les côtes sont protégées contre les vagues de l'Océan par une ceinture non interrompue de grandes îles montagneuses, immense archipel désert, inhabité, où jamais pilote ne s'est aventuré. Abrités par cette jetée naturelle, nous naviguions sur une mer aussi calme qu'un lac.

Les environs immédiats de Stavanger offrent peu d'intérêt : ces myriades de roches moutonnées, d'écueils à fleur d'eau, étonnent l'imagination au premier aspect; puis on s'y fait, et l'on finit par trouver monotone cette désespérante uniformité.

Vers le milieu du jour, la scène changea de caractère. Nous venions de nous lever de table, et nous fûmes fort surpris, en remontant sur le pont, de nous voir entourés de montagnes prodigieusement hautes, dont les sommets étaient couverts de neige. De magnifiques glaciers scintillaient à l'horizon. Le coup d'œil présentait une grande variété d'aspects : la verdure et les bois de sapins des collines du premier plan contrastaient avec la sublime désolation des montagnes de l'arrière-plan. Nous étions à l'entrée du *Hardangerfjord,* qui pénètre à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur de la Norwège. C'est là que vient mourir dans l'Océan la grande chaîne des Alpes scandinaves, dont les sommets aigus, tailladés en scie, semblent vouloir percer le ciel.

Entre le Hardangerfjord et le *Bjornefjord,* le pays est extraordinairement beau. Les fjords coupent à angle droit

vallées et montagnes. Les montagnes élèvent à plus de deux mille pieds leurs têtes sourcilleuses. Les gorges et les vallées sont transformées en lacs et en bras de mer. Les forêts qui recouvrent les pentes ont une incomparable puissance de végétation, grâce à la douceur du climat de la Norwège méridionale.

Qui n'a vu le lac des Quatre-Cantons? Qu'on lui donne une étendue vingt fois plus considérable, et l'on aura le Bjornefjord. La Norwège, c'est la Suisse en grand. Ici les lignes du paysage ont je ne sais quelles formes grandioses et sublimes que je n'ai vues nulle part. La nature est plus grande, plus sévère, plus terrible. Nul pays n'a subi d'aussi épouvantables convulsions.

La scène prend un caractère moins sauvage à mesure qu'on approche de Bergen. Chaque détour du fjord nous ménage une nouvelle surprise. Tantôt de vertes collines descendent en pente douce jusqu'au bord de l'eau; tantôt des rocs tout nus, de cinq cents pieds de haut, s'élancent verticalement comme des murailles; de nombreuses cascades glissent le long de ces énormes parois.

Vers le soir, Bergen nous apparut de loin, avec ses brillants toits rouges, au fond d'un large golfe dominé par de hautes montagnes à pic d'une majesté indescriptible; le site est superbe, peut-être unique au monde.

A huit heures du soir, nous entrions dans la rade de Bergen, encombrée de vaisseaux de toutes les nations. La soirée était charmante. Le vent restait immobile et semblait endormi. La lune, qui montait lentement dans l'espace, au milieu d'un fluide d'or, produisait un effet magique : on eût dit un globe de feu errant sur les cimes des montagnes.

IV

BERGEN

Aspect de la ville à vol d'oiseau. — Fléaux auxquels elle est exposée. — Son avenir commercial. — Le musée. — La galerie de tableaux. — Promenade dans la ville. — Les veilleurs de nuit. — Visite d'une frégate française. — Une excursion dans la montagne. — Dîner à l'hôtel Scandinavi. — Promenade aux environs.

Le lendemain, notre premier soin fut de nous diriger vers une des montagnes abruptes qui ont donné leur nom à la ville de Bergen[1]. Nous nous mîmes en devoir de l'escalader; mais, au bout d'une heure d'ascension, les nuages épais qui n'avaient cessé d'envelopper la montagne depuis le matin ne nous permirent point de nous élever jusqu'au sommet. Nous dûmes nous arrêter à mi-côte. De là déjà nous découvrions une vue superbe. Toute la ville de Bergen, bizarre assemblage de constructions de bois, s'étalait à nos pieds, s'avançant en promontoire au milieu de la nappe tranquille et miroitante du fjord qui la baigne. La ville est située au fond d'une étroite vallée dominée partout

[1] *Bergen* signifie *montagnes*.

par des escarpements dont les cimes arides et pelées forment un heureux contraste avec les pentes inférieures, verdoyantes et boisées. Selon l'expression d'un voyageur [1], Bergen est une cité hollandaise entourée de montagnes suisses. En fouillant dans mes souvenirs j'ai cru, en effet, reconnaître une certaine ressemblance entre ce site et la vallée de Coire, dans le canton des Grisons. Rien de pittoresque comme la physionomie de Bergen vue d'en haut: la ville, irrégulière comme Stavanger, se cramponne aux flancs des montagnes et semble vouloir leur disputer le terrain; les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres comme des ruches; elles s'écrasent, se pressent, s'enchevêtrent en réseaux inextricables, et quand par hasard un incendie éclate sur un point, tout le pâté de maisons ne fait qu'un feu de paille. En 1855, les flammes dévorèrent la moitié de la ville, et depuis cette époque il n'est plus permis de bâtir en bois dans un certain rayon. Par précaution contre les incendies, les habitants de Bergen ont eu l'ingénieuse idée d'orner à perpétuité la porte de leur maison d'un grand tonneau plein d'eau.

Du haut de notre observatoire nous distinguions tous les monuments de l'antique cité hanséatique. Sur la place publique s'élève la Bourse, un des rares édifices en pierre. Bergen, qui, avant la réforme, comptait trente-deux églises, n'en possède plus aujourd'hui que cinq; elles n'ont aucune prétention architecturale. On construisait une église catholique. A l'entrée du port, sur une éminence, se trouve un château fort qui sert à la défense de la ville; il est petit, bâti en briques et paraît peu important. Ce château date

[1] M. de Saint-Blaise.

d'Olaf Kyrre, le fondateur de la cité, et fut autrefois la résidence des rois de Norwège, qui firent de Bergen leur capitale. Un seul monument fait tache dans le paysage : c'est l'hôpital des lépreux. Rien n'est plus commun que la lèpre sur les côtes occidentales de la Norwège : de Christiansand à Throndjhem, on compte cinq hôpitaux destinés au traitement de cette horrible maladie.

Bergen, habituée aux ravages des incendies et de la lèpre, est encore sujette à un autre fléau : les hautes montagnes qui l'environnent attirent et arrêtent les nuages, ce qui occasionne des pluies presque continuelles. Si beau qu'il fasse, les habitants ne sortent jamais sans un parapluie. Un proverbe dit que Bergen est le pot de chambre de la Norwège. Les montagnes ont encore cet inconvénient de rendre l'accès de la ville très difficile du côté de la terre : pendant longtemps toutes les ressources de l'art ont été impuissantes à y créer une route carrossable ; à peine pouvait-on les franchir à cheval. Bergen ne pouvait ainsi communiquer autrement que par mer avec Christiania et les autres villes de la Norwège. Dans ces dernières années, on a construit à grands frais une route accessible aux carrioles. Il est même question d'établir un chemin de fer qui reliera Bergen à la capitale ; mais cette entreprise demande des capitaux considérables qu'on n'a pû trouver jusqu'ici.

La population actuelle de la ville est de quarante mille âmes. Throndjhem, sa rivale, n'en a que vingt mille. Son port est large, profond et commode ; au besoin, il y aurait moyen de construire un second port au sud de la ville, et de réunir à la mer un petit lac intérieur qui pourrait à lui seul contenir plus de vaisseaux que n'en contient le port actuel. Lorsque la ville sera reliée à Christiania par un che-

min de fer, elle sera nécessairement appelée à faire un commerce considérable de transit entre l'Angleterre, la Suède et la Russie. Dans un avenir plus ou moins éloigné, sa population peut atteindre le chiffre de cent mille âmes. Par sa position unique au sud de la Norwège, Bergen est appelée à devenir la métropole commerciale de la Scandinavie; déjà elle commence à éclipser Throndjhem, bien que cette dernière ville ait récemment obtenu la concession de deux chemins de fer importants qui la relieront avec la Suède et avec Christiania. Throndjhem d'ailleurs, reléguée presque à l'extrême nord, à peu près sous la même latitude que l'Islande, est trop éloignée des grandes voies de communication pour ne pas être fatalement condamnée à un état stationnaire. L'antique capitale où l'on couronnait les rois de Norwège ne se réveillera probablement plus de la léthargie où nous l'avons vue.

Au retour de notre excursion à la montagne, nous fîmes une visite au musée, qui est installé dans un bel édifice moderne situé sur une côte à quelque distance de la ville. Il est riche en antiquités du Nord : nous y avons vu une grande quantité d'urnes funéraires, d'armes, d'instruments remontant aux époques les plus reculées de l'antiquité scandinave. La plupart de ces objets ont été trouvés en Norwège dans les environs de Bergen, de Vossevangen et de Throndjhem. Il y a aussi quelques inscriptions runiques parfaitement conservées, et une superbe collection de monnaies norwégiennes, dont les plus anciennes remontent au xe siècle. Le cabinet d'histoire naturelle contient la faune propre à la Norwège. Nous y avons surtout remarqué une gigantesque baleine qui échoua, il y a quelques années, dans la rade de Bergen; ce géant des mers polaires trône

au milieu d'une population d'ours de toutes tailles, de daims rouges, de rennes, d'élans, de loups, de gloutons, de lynx, qui presque tous ont été pris dans environs de la ville.

Le musée lapon captiva particulièrement notre attention; il présente un excellent aperçu ethnographique de ce petit peuple si intéressant que nous devions visiter plus tard. On y voit des traîneaux, des berceaux, des barques, des modèles de huttes, des ustensiles de toute espèce, des costumes d'hommes et de femmes. Le costume lapon se compose d'un bonnet en forme de mitre et d'une tunique en peau de renne, poils en dehors, qui recouvre des vêtements d'étoffe. La tunique est large et ample, et s'étend depuis le cou jusqu'au-dessous des genoux; elle se fixe autour du corps au moyen d'une ceinture de cuir. Des jambières qui descendent jusqu'à la cheville complètent l'habillement; elles ont à peu près la forme de guêtres, mais avec cette différence qu'elles n'ont point de boutons sur les côtés : la jambe y passe comme dans des pantalons; elles se fixent par le haut au moyen d'une corde qui les resserre, et les chaussures en recouvrent l'extrémité inférieure. Très primitives, ces chaussures : ce sont des espèces de sacs en peau de renne, d'une seule pièce; elles s'attachent à la jambe au moyen d'un long bandeau qui fait plusieurs fois le tour de la cheville et empêche le contact de la neige; elles sont bourrées de foin. Les gants de laine qui recouvrent les mains sont doublés d'une seconde paire de gants en poils de renne, également bourrés d'herbe sèche. Les femmes portent à peu près les mêmes habillements; la coiffure seule diffère de celle des hommes : leur bonnet a la forme d'un casque de dragon. Nul autre vêtement ne pourrait suppléer à ce costume, admirablement approprié au climat

de la Laponie, et qui permet de braver impunément les froids les plus intenses.

Il y a à Bergen une galerie de tableaux qui mérite une visite. Dans ces derniers temps, la Norwège a produit une pléiade de peintres à la tête desquels il faut citer le célèbre Tideman, connu dans toute l'Europe par ses intérieurs norwégiens et ses scènes de mœurs champêtres. Ensuite vient Nordenberg, qui est de la même école. La Norwège offre surtout un champ fécond aux paysagistes, et ils sont nombreux. Dahl excelle à peindre les bouleaux; Fr. Boë peint les aurores boréales et le soleil de minuit; Gude fait d'admirables marines; Baade peint les effets de lune; Eckersberg excelle dans l'étude des fjords.

Après avoir passé plus de deux heures dans les musées, nous parcourûmes en flânant les principales rues de Bergen, observant les habitants et leurs costumes, passant en revue les boutiques, tout ce qui, en un mot, pouvait intéresser des touristes avides de couleur locale. La *Strandgade* est la rue la plus animée de la ville : là sont les joailliers, les libraires, les photographes, les marchands de fourrures. Presque toutes les boutiques sont remplies de vieux pots en argent, de toutes formes et de toutes tailles, qui feraient pâmer d'aise les amateurs de bric-à-brac et d'antiquailles ; nous en avons vu de si étrangement baroques, qu'il nous eût été absolument impossible d'en deviner l'usage. Les touristes anglais achètent à des prix fabuleux ces curiosités, d'une antiquité souvent contestable.

Bergen est un vaste labyrinthe de rues étroites, anguleuses, inégales. La plupart des maisons, construites en bois et peintes en blanc, tournent vers la voie publique leur pignon façonné. Une particularité qui nous a frappé, c'est

que cette ville populeuse n'a pas un café, pas un cabaret, pas un lieu de réunion. Il y a bien un théâtre, — la ville natale de Holberg ne pouvait s'en dispenser; — mais on y joue très rarement. Les Norwégiens passent leurs soirées chez eux, en famille, et ne s'en portent pas plus mal. Il n'y a à Bergen d'autre lieu de réunion que la Bourse, et une



Jeune fille des environs de Bergen.

société de lecture appelée l'Athenæum, où l'on trouve les journaux illustrés de France et d'Angleterre.

Les rues de Bergen sont assez bien pavées, mais fort mal éclairées le soir. Ici, comme en Espagne, des veilleurs de nuit font leur ronde, armés d'une espèce de massue formidable qui a reçu le nom d'*étoile du matin*. C'est une boule de cuivre de la grosseur d'une orange, hérissée de pointes de fer et fixée à une hampe de trois à quatre pieds de longueur. On raconte encore aujourd'hui que le marquis de Waterford, qui était venu il y a quelques années passer l'été

à Bergen pour manger du homard, arrosa un jour sa mayonnaise d'abondantes libations de *porto* et de *sherry*. Puis il se mit en devoir de comparer le gin de l'hôtel Scandinavi et celui de l'hôtel du Nord. Ce projet ne fut pas sitôt conçu, qu'il se mit en route pour le mettre à exécution; c'était par une belle nuit de juillet. Après de nombreux zigzags, il alla cogner enfin à la porte de l'*amtmand* ou gouverneur, et comme il s'obstinait à cogner malgré l'avertissement pacifique des gardiens, force dut rester à la loi, et le marquis de Waterford fut presque tué par une *étoile* qui lui tomba sur la tête aussi inopinément que ces étoiles filantes que les savants désignent sous le nom d'aérolithes.

Le 31 août, le port de Bergen reçut la visite d'une frégate française, le *Kersaint*. L'arrivée d'un navire de guerre dans une ville d'ordinaire si pacifique avait pris les proportions d'un événement. Nous sautâmes dans une nacelle, dans le but d'aller présenter nos hommages au *Kersaint*. Ce navire est de construction toute récente. Il est muni d'une magnifique pièce de gros calibre qui peut lancer des projectiles à deux lieues de distance; cet engin de guerre n'a eu jusqu'ici d'autre usage que de lancer des boulets contre les montagnes de glace de l'Islande. Le *Kersaint*, en effet, venait directement de l'Islande, où il avait séjourné pendant plus de trois mois pour la protection de la pêche de la morue. Nous visitâmes le bâtiment dans ses moindres détails, sans oublier la machine à vapeur, sur laquelle l'ingénieur attaché à la frégate nous donna les plus minutieuses explications. Ce qui prouve que le *Kersaint* est un excellent marcheur, c'est qu'il n'avait employé que six jours à venir d'Islande : de Reikiavik à Bergen, le trajet est de plus de cinq cents lieues! Un des médecins du bord

nous donna d'intéressants détails sur ce curieux pays d'Islande, terre volcanique s'il en fut, où le feu et le froid, la lave et la glace se livrent une lutte éternelle.

Comme nous causions, nous fûmes témoins d'un incident très intéressant : un général norwégien, en grande tenue, accompagné de son aide de camp, pareillement en grande tenue, vint faire une visite officielle au commandant. Le général se donnait l'air sérieux et important qui convient à un homme de son rang; un chapeau claque surmonté d'un plumet rouge et vert couronnait sa grave personne. Son aide de camp se tenait modestement derrière lui d'une manière terriblement gauche. Sur un ordre du commandant, douze matelots saisirent leurs chassepots et rendirent à ces messieurs les honneurs militaires. Le général, qui ne connaissait pas un traître mot de français, non plus que son aide de camp, fit rapidement le tour de la frégate, et, après force saluades, se retira fort satisfait.

Nous suivîmes l'exemple du général et débarquâmes au pied d'une montagne très élevée, dont nous entreprîmes l'ascension, accompagnés d'un Anglais dont nous avions fait connaissance à bord du *Throndjhem*. Un petit sentier en zigzag nous conduisit presque à mi-côte; là l'escalade devint plus difficile. Plus de sentier : un sol humide et mouvant dans lequel nos pieds s'enfonçaient comme dans la vase, tel fut le chemin que nous suivîmes pendant plus de deux heures. Puis nous dûmes nous frayer une route à travers des buis, des bruyères, des amas de pierres qui déchiraient les semelles de nos chaussures. Le soleil dardait sur nos têtes ses rayons les plus ardents, et la chaleur était si grande, que, n'eût été l'aspect tout particulier de la contrée, nous nous serions crus volontiers sous le ciel de la Médi-

terranée. Après trois heures d'ascension, nous arrivâmes enfin au sommet de la montagne. Ah! quel spectacle!

Voici, en quatre mots, le vaste tableau que nous avions sous les yeux. A l'ouest, au bout de l'horizon, l'Océan infini dessinait une immense ligne d'azur miroitant au soleil. Un réseau de fjords de plus de vingt lieues de largeur sépare l'Océan de la Norwège; d'un coup d'œil nous pouvions saisir la disposition de cet immense archipel qui court le long des côtes de la péninsule scandinave. Au sud, à quelques lieues de distance, nous apercevions les montagnes colossales du Hardangerfjord et les glaciers du Folgefond; à l'avant-plan, un bras du fjord de Bergen et quelques montagnes d'une teinte grisâtre, couvertes à leur base de cultures et de pâturages. A l'est, les cimes vaporeuses des Alpes scandinaves dessinaient sur le ciel bleu leurs arêtes tranchantes et dentelées; de ce côté, dans le fond des vallées, brillaient comme des miroirs quelques lacs épars bordés de verts pâturages. Au nord enfin, la vue était bornée par des rochers grisâtres, dont les parois plongent à pic dans des abîmes d'une effroyable profondeur. Mais ce qui attirait surtout nos regards, c'était cette baie sans pareille, sillonnée de mille voiles blanches, au bord de laquelle est posée la riante Naples du Nord. Ce ciel bleu sans nuage, cet immense horizon borné d'un côté par la mer infinie, de l'autre par un superbe rideau de montagnes couronnées de neiges éternelles, tout cela formait un tableau ravissant au regard et doux à l'âme, empreint d'un calme auguste et d'une grandeur imposante.

Notre Anglais, que ce spectacle touchait médiocrement, fut le premier à proposer la descente. D'accord avec mes compagnons, j'étais d'avis de varier la route du retour;

mais John, n'écoutant que la voix de l'estomac, ne partageait point notre sentiment : le dîner qui l'attendait à l'hôtel Scandinavi lui souriait beaucoup plus que la perspective de devoir courir par monts et par vaux à travers des montagnes qui nous étaient absolument inconnues. On transigea en tirant à la courte paille, et, à la grande joie du sage et flegmatique John, le sort lui donna complètement raison. Nous retournâmes donc à Bergen par le chemin que nous venions de suivre, et en moins de deux heures nous arrivâmes sans encombre à l'hôtel Scandinavi, où nous fîmes un de ces repas qu'on apprécie tant après les fatigues d'une excursion. Chacun de nous fit honneur au poisson aux pommes, au gigot aux pommes, et à l'omelette sucrée, toujours aux pommes, qui composaient le menu de notre dîner. La soupe brilla par son absence. Les Norwégiens ont appris à se passer de ce préliminaire indispensable chez nous. Parfois pourtant on voit figurer à la table d'hôte je ne sais quel mélange horrible de bière et de lait fort apprécié par les indigènes. A propos de bière, je dois dire que nulle part ailleurs je n'en ai bu de meilleure qu'en Norwège : elle est légère, fortifiante, agréable, et désaltère mieux que tous les breuvages que j'ai jamais goûtés.

A sept heures du soir, nous fîmes une visite au cimetière qui se trouve à l'extrémité de la ville. Rien de plus calme et de plus recueilli que ce séjour de la mort. Au sortir du cimetière, nous suivîmes une belle avenue plantée de frênes qui est la promenade favorite des bourgeois de Bergen. Nous arrivâmes ainsi, en côtoyant un petit lac qui reflétait les dernières lueurs du soleil couchant, dans un petit vallon solitaire, d'une sauvagerie étrange, où le bruit lointain d'une cascade troublait seul le silence recueilli du soir; des

montagnes à pic d'une hauteur prodigieuse semblaient vouloir y marquer les limites du monde. Ce tableau avait je ne sais quoi de splendide et de vague qui éblouissait et faisait rêver tout ensemble. L'œil remontait de la vallée qui s'emplissait d'ombre et de mystère aux sommets qui ruisselaient de lumière dans le ciel empourpré. C'était une de ces scènes qui vont à l'âme et y laissent un souvenir ineffaçable.

Nous rentrâmes à Bergen à dix heures du soir, au moment où la lune se levait comme une déesse entre deux montagnes noires, environnée d'un limbe de vapeurs flottantes.

V

AALESUND

L'Alverstrom. — Périls de la navigation. — L'entrée du Sognefjord. — L'hymne norwégien. — Le Froisoen. — Le Kiankloften. — Le rocher de Hornelen. — Le flegme anglais. — Aalesund. — Un trait de l'hospitalité norwégienne.

Après une escale de deux jours, le *Throndjhem* se remit en route le 31 août, à minuit. Nous quittâmes Bergen sans voir le *Sognefjord* et le *Hardangerfjord*. C'est un crime, car ces deux fjords sont les plus beaux de la Norwège, et il est enjoint à quiconque va à Bergen de faire une excursion au Sogne et au Hardanger. Mais notre temps était limité, et les correspondances des bateaux à vapeur sont si mal organisées, qu'une excursion à l'un de ces fjords nous eût demandé plus de huit jours. Toutefois je me promis bien de revenir un jour à Bergen pour visiter en détail cette partie si intéressante de la Norwège. Deux ans plus tard, j'eus l'occasion de satisfaire mon désir.

Le *Throndjhem,* en quittant la rade de Bergen, s'engagea à la faveur d'un superbe clair de lune dans un étroit canal formé de deux murailles rocheuses que la nature a

façonnées avec la régularité et la précision d'un géomètre. Ce canal a nom l'*Alverstrom*. Il se prolonge en ligne droite, comme une chaussée, sur une étendue de plus de dix lieues, et en maints endroits est à peine assez large pour donner passage à deux navires. Parfois il se rétrécit à tel point, qu'on pourrait presque toucher du doigt les deux rives. A chaque instant, sur un signe du capitaine, le machiniste ralentissait la marche du vaisseau pour faciliter la manœuvre du pilote.

Quand je m'éveillai, à six heures du matin, nous étions encore dans l'Alverstrom. Plus loin, nous pénétrâmes dans un dédale inextricable d'îles, et c'était miracle que le *Throndjhem* ne se brisât point contre les mille écueils à fleur d'eau et les rochers submergés qui faisaient rebondir la vague en écume blanche.

Rien n'est plus dangereux que la navigation dans ces parages. Il faut de longues années d'expérience pour oser s'aventurer dans ce redoutable archipel de récifs, qui enveloppe les côtes de la Norwège comme d'une ceinture de granit. Du reste, on rencontre de distance en distance, le long de ces côtes, des villages presque entièrement peuplés de pilotes. Ces pilotes, dont les connaissances se bornent à telle ou telle partie des côtes, n'emploient ni boussole ni compas pour diriger la marche des vaisseaux : ils naviguent à l'œil, et se basent sur des points reconnaissables du rivage, des îles ou des écueils. Les navires n'ont pas à lutter avec la tempête, qui ne sévit jamais avec beaucoup de violence dans ces fjords, protégés contre les flots de l'Océan par une série non interrompue de rochers granitiques. Mais ce qui est surtout à redouter, c'est que le brouillard ne cache au pilote ses points de repaire; la di-

rection du vaisseau est abandonnée alors à tous les caprices du hasard, et il n'y a d'autre ressource en ce cas que de gagner la haute mer, si elle est proche.

Bientôt nous vîmes s'ouvrir devant nous comme un large fleuve qui allait en se rétrécissant entre deux rangées de roches moutonnées; dans un immense éloignement, nous apercevions de hautes montagnes dont les sommets d'argent scintillaient sous le baiser du soleil du matin. Ce fleuve n'était autre que le Sognefjord, qui s'enfonce à plus de quarante lieues dans les terres. Cette bande de montagnes pareilles à des nuages, dont elles ne différaient que par l'immobilité, c'étaient les rives du fjord, ornées d'un diadème de glaces éternelles. Les voir et passer, quel raffinement nouveau du supplice de Tantale!

A partir de ce point, la navigation devint intéressante au delà de toute expression. Plus on avance vers le nord, plus le paysage gagne en majesté et en sauvagerie. Cette partie de la Norwège offre certainement les plus grands spectacles que l'on puisse demander à notre vieille terre d'Europe; le peintre y trouverait mille motifs de sublime horreur dont l'imagination la plus féconde ne pourrait même soupçonner l'existence. C'est ici qu'il faut chanter l'hymne cher aux Norwégiens :

« Qu'elle est magnifique, ma patrie, la vieille Norwège entourée par la mer! Voyez ces fières forteresses de rochers qui bravent à jamais la dent du temps. Sépulcres des premiers âges, elles restent seules au milieu des tempêtes du globe, comme les héros aux cuirasses bleues, les fronts couverts de casques d'argent.

« Sur les rochers de la Norwège, le dieu Thor a voulu placer son trône. Ces combattants, dont les fronts touchent

aux nues, plaisent à son courage héroïque. Quand il roule son char dans les nuages, il entend redire sa louange aux rochers; la voix de ses combattants répète au Nord le nom de son ancien héros. »

Oui, les voilà bien, ces lieux qui ont inspiré la sombre et grande poésie des légendes scandinaves! Les mots se traînent loin de la réalité.

Voici par exemple le *Froisoen*. Qu'on s'imagine un immense lac marin presque circulaire, environné partout de gigantesques rochers à pic, noirs et nus, qui s'élancent d'un seul jet jusqu'aux effroyables régions du vertige. C'est une de ces vues qui frappent sans charmer, et qui font presque peur. Formes, teintes, étendue, tous les caractères du paysage s'écartent ici du type ordinaire des créations de la nature. Ce lac est grand comme une mer; son cadre est immense, et pourtant l'œil cherche en vain une issue : partout le roc noir, partout la mer infranchissable, partout la stérilité, l'horreur et la désolation! Tout ce grandiose est accablant d'austérité et de tristesse; l'homme accoutumé à une nature plus douce et plus bienveillante se sent saisi d'une indéfinissable terreur en face de cette sauvage sublimité.

Plus loin nous aperçûmes au milieu de la mer une montagne énorme appelée *Kiankloften,* coupée en deux du sommet jusqu'à la base. La brèche, profonde de mille pieds, rappelle par sa forme la fameuse brèche de Roland, dans les Pyrénées. Un étroit lambeau du ciel bleu apparaît à travers la blessure béante.

L'admiration grandit encore à la vue du rocher de *Hornelen,* qui se dresse, colossal et menaçant, à l'extrémité de l'île de Bermanger. Droit comme la flèche de Stras-

bourg, immense comme les pyramides d'Égypte, ce roc, taillé d'une pièce, élève sa crête pointue qui surplombe jusqu'à la hauteur de quatre mille pieds au-dessus de la mer, dont le flux mine sa puissante base. Les matelots, suivant une ancienne coutume, saluèrent d'un coup de canon le formidable monument, dont le front séculaire brave les foudres et les tempêtes; et quand sa grande paroi nous renvoya la détonation comme un roulement d'orage, tout l'équipage poussa un long hourra en l'honneur du vieux colosse scandinave. Et j'ai compris alors pourquoi le Norwégien, dans son orgueil national, met son pays bien au-dessus des sites les plus vantés des Alpes.

Le bruit de la décharge d'artillerie fit lever des légions innombrables de mouettes, d'eiders, de cormorans; cette gent ailée s'envola au plus haut des airs en poussant mille cris sauvages, et tournoya longtemps autour des pitons du Hornelen. Le pont du navire s'était peuplé subitement de tous les passagers de l'intérieur. Qui ne bougea point, ce fut un impassible Anglais qui allait au cap Nord, et dont nous avions fait la connaissance à Hambourg : sans s'émouvoir de ce remue-ménage inusité, il continua à savourer silencieusement les délices de la cabine, qu'il n'avait pas quittée depuis la veille au soir. Je m'arrachai un instant aux magnificences du paysage, et courus lui annoncer que nous étions en face du Hornelen. « Le Hornelen? — Le plus grand rocher du monde! quatre mille pieds de hauteur. — Bah! » fit l'Anglais avec son calme imperturbable. Cette réponse renversante me mit à bout d'arguments. Je remontai sur le pont, seul s'entend, et le « bah! » de mon Anglais y fut accueilli par un éclat de rire homérique,

auquel prit part un perroquet en cage. Le *Throndjhem* poursuivit sa route, la crête du Hornelen disparut à l'horizon, et l'original enfant d'Albion resta plongé au fond du navire. Je comprends les touristes qui se dérangent de cinq cents lieues pour contempler une merveille; mais, pour Dieu! je n'ai jamais compris les touristes qui passent devant une merveille sans se donner la peine de la regarder.

Vers trois heures, le steamer quitta les fjords et prit le large. L'Océan était houleux. Les brouillards, qui s'étaient levés subitement, nous dérobaient la vue des côtes. Parfois le voile de vapeurs se déchirait, et nous apercevions les sommets aigus des montagnes sortant des nuages comme d'énormes écueils; parfois aussi brillaient dans les cieux les crêtes cuirassées de neiges et de glaces de la longue chaîne des Alpes scandinaves; puis, quand l'échappée s'était refermée, quand le brouillard avait de nouveau étendu son voile uniforme sur la terre, sur la mer et sur les montagnes, il me semblait que j'avais eu comme la vision d'un monde inconnu.

Nous voguâmes en pleine mer pendant plus de trois heures, et, vers le soir, nous entrâmes dans le fjord d'Aalesund, où nous fîmes escale.

Aalesund (on prononce Olesound) est une toute petite ville posée dans un site fort pittoresque. Bien qu'elle soit de fondation récente, cette ville fait avec l'Espagne et l'Italie un commerce considérable de morue. Le port est admirablement abrité par des milliers d'îlots qui lui font une jetée naturelle. Dans la distance on aperçoit les cimes grandioses du Langfjeld. A travers le voile de brouillards qui rampaient dans les régions inférieures, nous ne pou-

vions distinguer les bases de ces montagnes; mais leurs sommets neigeux, qui se baignaient dans une pure et limpide atmosphère, échancraient le ciel bleu comme d'immenses phares lumineux.

Toutes les villes des côtes occidentales de la Norwège se ressemblent plus ou moins, et il serait difficile d'en varier les descriptions. Qui en a vu une les a vues toutes. Je me borne à signaler cette particularité qu'Aalesund est bâtie sur des rochers qui ne produisent pas un brin d'herbe. Les richards de l'endroit peuvent seuls se passer la fantaisie de semer un peu de gazon sur de la terre transportée à grands frais.

Le souvenir d'Aalesund restera particulièrement cher à ma mémoire; car ce nom me rappellera toujours celui de M. R. Nul n'ignore que les Norwégiens sont le peuple le plus aimable et le plus hospitalier de l'Europe : recevoir un étranger est pour eux le plus grand bonheur qui puisse leur arriver. M. R. est Norwégien; il parle français et connaît la France, qu'il a visitée il y a dix ans; le hasard avait voulu qu'il se rencontrât avec nous à bord du *Throndjhem* : c'est assez dire que nous eûmes bientôt fait connaissance. En arrivant à Aalesund, il s'était empressé de se mettre à notre disposition pour nous montrer les curiosités de l'endroit. Il nous conduisit d'abord dans un charmant petit cottage dont la façade donne sur la mer; c'était sa maison. Après nous en avoir fait les honneurs, il voulut absolument nous mener chez son excellent ami, M. M. On nous présenta à la dame de la maison, qui nous introduisit dans une petite pièce décorée avec un goût exquis : des guirlandes de lierre naturel couraient le long des murs de bois et donnaient à l'appartement une gaieté toute pas-

torale. Les meubles étaient élégants et simples, et de coquettes broderies, ouvrage de la dame, attiraient nos regards. Il va sans dire que dans une maison de bois les cheminées de marbre eussent fait disparate : cet ornement est absolument inconnu en Norwège; on se sert, comme en Allemagne et en Suède, de poêles gigantesques placés dans un coin de la chambre. Une charmante jeune fille, dont les longs cheveux blonds, soyeux et fins, coulaient en ondes épaisses le long de ses joues rosées qui dénotaient dix-huit ans, nous servit avec beaucoup de grâce des grogs chauds. Après les grogs vinrent les cigares, puis le punch, le tout accompagné d'une foule de toasts, de speechs, de compliments à la scandinave qui se succédaient avec une effrayante continuité. M. M. faisait les discours en norwégien, et M. L. nous traduisait chaque phrase en français. On voit d'ici notre embarras quand il s'agissait de répondre. Ces braves gens parlaient, péroraient avec autant d'effusion que s'ils avaient vu en nous des amis de vieille date. Jamais je n'ai vu témoigner tant de sollicitude à des inconnus. Quand nous eûmes vidé le verre de punch, M. M. alla discrètement tirer de sa cave son meilleur vin de Bordeaux, pendant que la jeune fille, assise au piano, nous chanta d'une voix timide les chants de Norwège. La bouteille de vin servit de prétexte à une nouvelle série de toasts : on but à la Norwège, on but à la Belgique. Nous dûmes nous arracher cependant à ces démonstrations si cordiales. Nous nous fîmes de touchants adieux, et à neuf heures du soir le steamer impitoyable nous emporta loin d'Aalesund.

VI

MOLDE

Adieu à l'équipage du *Throndjhem*. — Débarquement à Molde. — Un jour de pluie. — Beauté du site de Molde. — Visite à l'hôpital des lépreux. — Causes de la lèpre.

La nuit du 1er au 2 septembre fut la dernière que nous passâmes à bord du *Throndjhem*. Nous avions résolu de descendre à Molde. Il était une heure du matin quand le steamer toucha à cette localité. Ce fut avec une sorte de serrement de cœur que nous fîmes nos adieux au capitaine, aux officiers, à tous ces braves gens qui nous avaient séduits par leurs soins diligents et leurs politesses aimables.

Débarquer à Molde n'est pas chose bien aisée : le port n'est pas assez profond pour recevoir les gros navires, et le *Throndjhem* dut jeter l'ancre à une distance considérable du lieu de débarquement. Nous attendîmes avec patience vertu très nécessaire en voyage, qu'une chaloupe voulût bien venir nous recueillir et nous déposer sur les quais; nous fîmes force signaux, criant, hurlant, gesticulant, et,

après trois quarts d'heure de cet exercice forcé, nous pûmes enfin nous installer dans la chaloupe tant désirée. Cette promenade en nacelle sur un fjord de la Norwège, sous le 63e degré de latitude nord, à une heure de la nuit, n'avait, je vous jure, rien de très récréatif. L'obscurité était complète, et une température sibérienne avait succédé comme par enchantement à la chaleur de Sénégambie qui régnait la veille. Nous grelottions et nous claquions des dents, éclatant tour à tour en lamentations. L'un regrettait son pays, sa maison, son lit; l'autre attestait ses grands dieux qu'il ne s'exposerait plus à se faire geler le nez et les oreilles en plein été.

Le monotone clapotement de la rame qui battait la mer phosphorescente interrompait seul notre concert de plaintes au milieu du silence de la nuit.

Au bout d'un quart d'heure la barque s'arrêta. Nous dûmes payer au rameur deux *marks* par tête pour l'avoir dérangé la nuit. Nous frappâmes à la porte d'une auberge où l'on nous fit faire le pied de grue pendant un quart d'heure. Enfin une *pige* nous ouvrit discrètement la porte et nous introduisit dans de grandes chambres d'un style tout à fait norwégien. Et chacun d'éclater tour à tour en transports de joie à la vue de bons lits bien moelleux, aux draps bien blancs.

A notre réveil il pleuvait à verse. Que faire à Molde, lorsqu'il pleut? Rester à l'auberge. Nous passâmes toute la journée du 2 septembre à considérer le mouvement des nuages : ce jour-là, nous vîmes le ciel du nord sous son pire aspect. Aucune montagne n'était visible. Ce séjour forcé dans un hôtel en bois me fit revenir en mémoire les longues heures que je passai il y a quelques années, à Grin-

delwald, au fond d'une vallée des Alpes, dans cet autre hôtel en bois qui a nom *hôtel du Glacier,* et où j'ai vu pleuvoir sans discontinuer pendant trois jours entiers. Le lendemain, le ciel se rasséréna, et nous pûmes faire d'intéressantes excursions dans les environs.

Le site de Molde est un des plus beaux que l'on puisse rêver. Cette petite ville, peuplée d'environ douze cents âmes, est située à deux ou trois lieues de la mer, sur la pointe d'un promontoire baigné par un des plus riants fjords de la Norwège; au nord s'élèvent de superbes coteaux couverts de forêts de sapins. En sorte que Molde ne forme qu'une longue rue resserrée entre la mer et les montagnes. Dans les environs s'éparpillent de coquettes villas, habitées par des négociants enrichis. Vers le sud, l'horizon est borné par les Alpes neigeuses qui forment les derniers anneaux de la grande chaîne du Dovrefjeld. Je ne connais pas de plus grand spectacle que ces entassements pharaoniens de pics, de pinacles, de cimes pointues qui, se profilant en tours, en clochetons, en pyramides, s'élancent vers le ciel comme autant de doigts levés indiquant l'infini. Les cimes surgissent innombrables, colossales; les plus hautes se perdent dans les nuages, et on les prendrait de loin pour des cités suspendues ou des châteaux aériens. Entre toutes apparaît la sombre corne du Romsdalshorn, qui domine comme une reine tout ce peuple de montagnes, de même que le Mont-Perdu dans les Pyrénées, la Jungfrau dans l'Oberland bernois. Le panorama de Molde m'a rappelé involontairement les célèbres panoramas de Pau et de Berne. Mais l'Aare et le gave de Pau ne rivaliseront jamais avec le magnifique fjord de Molde, avec ses eaux aux reflets d'émeraude et ses îlots verdoyants, et ses ro-

chers agrestes, et tout cet ensemble enchanteur qui fait de ce petit coin de la Norwège un délicieux Éden. Lamartine, qui disait du panorama de Pau : « Voilà la plus belle vue de la terre, » n'avait sans doute pas vu Molde.

Le 3 septembre était un dimanche. Mes compagnons se reposèrent à l'hôtel, et je fis une promenade sur les coteaux, à travers les forêts de sapins, sans suivre aucun chemin tracé. Je rencontrai de superbes cascades, et je vis passer devant moi toute une troupe de daims sauvages. J'étais tout seul, et, quoique à une demi-lieue de Molde, je me serais cru à mille lieues de toute habitation humaine. Je me reposai au sommet de la montagne, et je serais resté là des heures entières à contempler cette grandiose nature alpestre. La puissante et mâle poésie des montagnes retrempe et dilate le cœur.

Il y a à Molde, à quelque distance de la ville, au bord de la jolie route qui longe le fjord et mène vers la mer, une grande construction en bois. Nous nous informâmes de la destination de cet édifice, et l'on nous répondit que c'était un lazaret affecté au traitement de la lèpre. Curieux de voir des lépreux, nous nous adressâmes au docteur Sand, le directeur actuel de l'hôpital. Ce médecin parlait français; il avait soigné les blessés en France pendant la guerre. Avec l'obligeance inhérente au caractère norwégien, il nous montra l'hôpital en détail. Nous pénétrâmes d'abord dans la cour : il y avait là quelques malades qui se traînaient péniblement sur le sol au moyen des mains et des genoux, et qui ne parurent pas s'apercevoir de notre présence; presque tous étaient privés de leurs doigts, de leur nez et de leurs yeux; leur visage était couvert d'ulcères. Nous fûmes ensuite introduits dans une vaste salle où se

trouvaient réunis une cinquantaine de malades du sexe masculin. Il faut avoir vu ces malheureux, dont toutes les parties du corps sont en proie aux plus atroces souffrances, pour se faire une idée des horreurs de cette épouvantable maladie qu'on appelle la lèpre. Parmi ces pauvres suppliciés, il en est dont le corps tout entier n'est qu'une plaie affreuse : les chairs, les os tombent en putréfaction et exhalent une odeur insupportable...

Le docteur Sand, qui a fait une étude spéciale de la lèpre, nous donna d'intéressants détails sur cette cruelle maladie, malheureusement si fréquente sur les côtes occidentales de la Norwège. La lèpre est héréditaire, mais elle n'est nullement contagieuse : ce qui le prouve, c'est qu'il n'existe pas d'exemple qu'elle se soit communiquée aux personnes qui desservent l'hospice de Molde. Le docteur Sand a vu des ménages où l'un des époux était attaqué de ce mal, tandis que l'autre n'en éprouvait aucune atteinte, sans user de la moindre précaution. Il est vrai qu'elle attaque souvent tous les membres d'une même famille; mais, indépendamment du caractère héréditaire de la maladie, ces funestes accidents proviennent de ce que ces individus se nourrissent tous des mêmes aliments. J'interrogeai le docteur Sand sur les causes de la lèpre : en général elle est le résultat du froid et de l'humidité, à laquelle les habitants des côtes sont continuellement exposés par leur état de pêcheurs. Il paraît également prouvé que le mal est engendré par l'usage trop fréquent des poissons gras que les habitants pauvres mangent le plus souvent sans pain. Cette triste maladie est réputée incurable : c'est pourquoi on ne se donne pas la moindre peine d'administrer des remèdes à ceux qui en sont atteints; on les regarde

comme des êtres que l'humanité prescrit d'entretenir jusqu'à ce qu'une mort désirée les enlève à leurs souffrances.

L'hôpital de Molde contient actuellement cent trente-cinq malades, qui sont logés, chauffés et nourris gratuitement par le gouvernement. Nous y avons vu des enfants de six à sept ans et des vieillards de soixante-dix ans; plusieurs malades y sont soignés depuis trente, quarante et même cinquante ans; car la lèpre, bien qu'incurable, arrête parfois ses ravages; il en est d'autres qui succombent à la maladie au bout de quelques jours. On compte en Norwège cinq hôpitaux affectés au traitement des lépreux : outre celui de Molde, il y en a deux à Bergen, un à Throndjhem et un à Christiansund. La lèpre ne règne que sur les côtes; dans l'intérieur du pays elle est inconnue.

VII

CHRISTIANSUND

A bord du *Olaf-Kyrre.* — Aspect de Christiansund. — Son commerce. — Un compagnon de voyage de M. Marmier. — Aspect des côtes. — L'eider et l'édredon. — Les îles de roc. — Les pêcheurs.

Après quatre jours passés à Molde, nous nous embarquâmes le 4 septembre, à six heures du soir, sur le *Olaf-Kyrre,* véritable coquille de noix qui fait le service entre Christiania et Throndjhem. Le *Olaf-Kyrre,* dénué de tout confort, nous fit sincèrement regretter le *Throndjhem* et son équipage, que nous avions pris en affection. Après une heure de navigation dans le charmant fjord de Molde, nous tînmes la pleine mer pendant trois heures. Il ventait horriblement, et les grosses vagues de l'Océan secouaient sans pitié notre frêle bâtiment, au grand détriment des estomacs délicats. Vers sept heures du soir, on servit à souper dans la salle commune; du saumon, des harengs, des sardines, de la langue fumée, du *smorrebrod* (pain noir beurré), et je ne sais quel abominable fromage couleur café au lait: voilà le menu invariable d'un souper norwé-

gien. Le souper, comme le déjeuner, comme le dîner, est toujours précédé et suivi d'un verre d'*aquavit* (eau-de-vie). Total : six verres d'eau-de-vie par jour, sans compter ceux qu'on prend entre les repas.

A dix heures du soir, la salle à manger se transforma en dortoir : les divans devinrent des lits, et au-dessus des lits on suspendit des hamacs au moyen de lanières de cuir. A six heures précises, tous les dormeurs de la salle commune sortirent de leurs cages; nous eûmes la plus grande peine à retrouver nos bottes au milieu du désordre inexprimable qui régnait dans le salon : nous avions été ballottés par les flots, au grand détriment des bagages, qui avaient carambolé pendant toute la nuit, comme des billes de billard, sur le plancher instable.

Quand je montai sur le pont, nous entrions dans la rade de Christiansund. C'est une fort curieuse petite ville, qui n'a guère qu'un siècle et demi d'existence. Elle fut fondée par le roi de Danemark Christian VI, qui lui donna son nom. Elle doit toute sa prospérité au commerce de *stock-fish* qu'elle fait avec l'Espagne et l'Italie. Imaginez-vous une sorte de Venise, située en partie sur une langue de terre et en partie sur trois petites îles rocheuses qui forment un golfe assez étendu et presque circulaire. Comme nous venions de la mer, je n'aperçus d'abord aucune trace d'habitations, et ce ne fut que lorsque nous eûmes dépassé l'étroit canal qui forme l'entrée du port, que la ville nous apparut à l'improviste comme une décoration de théâtre au lever du rideau : c'était un charmant coup d'œil que toutes ces maisons de bois peintes en rouge d'ocre, et s'étageant en amphithéâtre sur les rochers qui s'élèvent tout autour du golfe. Les îles sur lesquelles s'éparpillent les

rues sont tellement irrégulières, montueuses et escarpées, qu'il serait absolument impossible d'y trouver deux maisons bâties au même niveau.

Les Christiansundois n'ont jamais vu la roue d'une voiture ni même la queue d'un cheval; ils se transportent d'un quartier à l'autre de la ville dans de lourdes barques qui ne rappellent en aucune façon les légères gondoles de la reine de l'Adriatique.

La situation de Christiansund s'oppose à toute agriculture : là où la ville n'est pas baignée par la mer s'élèvent des rochers hauts et arides, qui fournissent à peine la nourriture de quelques troupeaux. Le port, en revanche, est excellent : les trois îles et la terre ferme forment un havre qui pourrait contenir les plus grandes flottes. Les vaisseaux y trouvent partout un bon mouillage, et peuvent approcher de tous les quartiers de la ville.

J'ai dit que le stock-fish forme le principal objet de commerce de l'endroit. Christiansund fait aussi un commerce de bois de sapin; mais il est peu considérable, parce que les environs de la ville sont absolument dénués de forêts : les planches qu'elle exporte proviennent de quelques scieries qui sont dans le voisinage; elles sont inférieures à celles que l'on tire de Christiania, et vont presque toutes en Irlande.

Après une escale de trois heures, le *Olaf-Kyrre* leva l'ancre et poursuivit sa route vers le nord. Nous remarquâmes, parmi les nouveaux passagers montés sur le steamer, un vieillard à cheveux blancs; nous attirâmes également son attention, et, s'apercevant que nous parlions français, il vint à nous, et nous adressa la parole dans notre langue. Il nous dit qu'il était Suédois, et nous

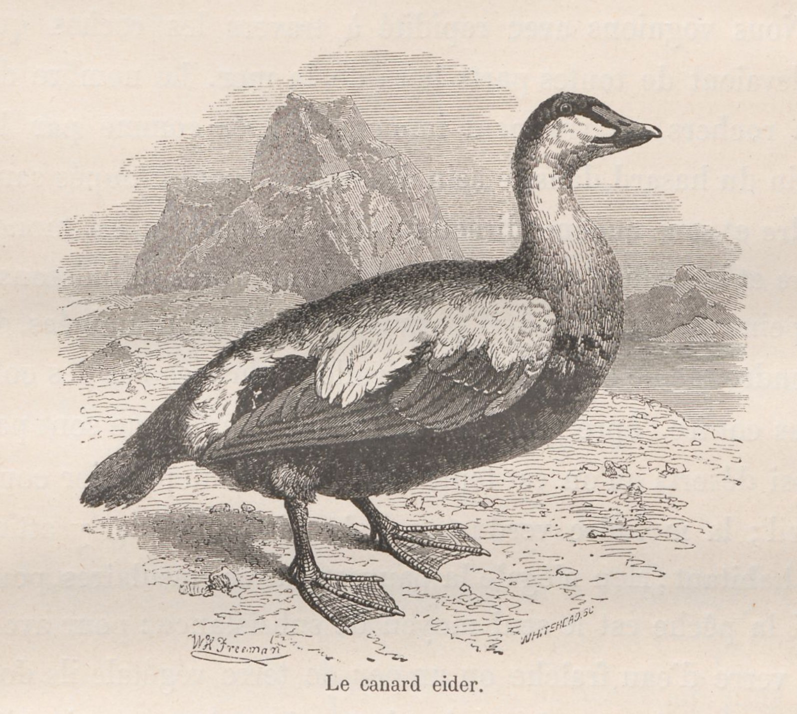
raconta qu'il avait été au Spitzberg, il y a trente ans, sur la corvette *la Recherche*. « La *Recherche?* fis-je. Vous avez donc accompagné M. Marmier? — Oui; le connaissez-vous? demanda naïvement le Suédois. — Je connais du moins ses œuvres, que tout le monde a lues, et en particulier son livre où il raconte son expédition au Spitzberg. — Vit-il encore? reprit le Suédois. — Grâce à Dieu il vit à Paris, où il se repose de ses longs voyages. — Ah! que je voudrais le revoir avant de mourir! » s'écria mon interlocuteur. Et je vis une larme couler le long des joues ridées du bon vieillard, attendri par ce lointain souvenir qui lui rappelait les plus beaux temps de sa jeunesse.

La mer présentait toujours le même aspect. Nous naviguions au milieu de rochers incultes et sauvages, couverts de neige à leur sommet. A de rares intervalles, nous apercevions dans l'anse d'une île ou au pied d'un roc l'humble cabane d'une famille de pêcheurs, isolée et perdue au milieu de ces immenses solitudes; ces pauvres gens, qui passent toute leur existence sur l'Océan, n'ont jamais vu les moissons des champs, et le poisson de mer constitue leur unique nourriture.

Nous rencontrions souvent des bateaux à voiles, chargés de poissons, qui venaient du Nordland et se rendaient à Bergen. Ces bateaux sont singulièrement construits : ils sont exhaussés de chaque côté de huit à dix planches, afin de contenir un chargement plus considérable. Tous ces *jægts* étaient chargés à couler bas, et la brise apportait jusqu'à nous l'odeur du poisson séché entassé par montagnes.

Il serait difficile de donner une idée de l'immense quantité de poissons qui vivent le long de ces côtes. Ils vont

par troupes immenses dans les golfes, dans les baies, entre les écueils et les rochers. C'est la pêche qui peuple ces roches froides et stériles ; non seulement elle sert à la nourriture des habitants, mais elle est encore pour eux un objet de commerce, et elle enrichit tout le pays. Le requin et même la baleine se trouvent dans ces parages. Nous y



Le canard eider.

avons vu beaucoup de marsouins se livrant à leurs fantasques ébats devant la proue de notre navire.

Les oiseaux de mer sont aussi fort nombreux dans ces parages; ils rasent de l'aile en gémissant les écueils et les rochers. C'est ici que vit l'eider, cet oiseau qui donne le duvet précieux connu sous le nom d'*édredon*. Les habitants eux-mêmes, dit-on, préparent son nid; mais en récompense ils s'approprient le duvet qu'ils y trouvent et que la mère s'est arraché pour échauffer ses œufs et ses petits. On prétend qu'un seul homme, surtout si son habitation est

sur un rocher éloigné de la terre, peut amasser en un an depuis cinquante jusqu'à cent livres de duvet, dont chaque livre se paye environ dix rixdales (14 à 15 francs). Le gouvernement prend un grand soin pour la conservation de ces oiseaux; une loi punit d'une forte amende quiconque en tue un.

Nous voguions avec rapidité à travers les roches qui s'élevaient de toutes parts hors de la mer. Le nombre de ces rochers est vraiment immense; jetés comme par la main du hasard dans le sein des eaux, il sont groupés sans ordre et sans aucune direction fixe. L'aspect en est monotone et la surface stérile; on n'y voit ni arbres ni buissons; à peine le temps a-t-il permis à quelques graminées de prendre racine dans les petites vallées abritées par des collines contre l'âpre vent du nord. Cependant ils ne sont pas aussi déserts qu'on est tenté de le croire au premier coup d'œil; la moindre verdure qui s'y fait remarquer y attire un habitant; rien n'égale la pauvreté de ces insulaires, pour qui la pêche est le seul moyen de subsistance : pour avoir un verre d'eau fraîche ou un peu de terre végétale ils doivent passer la mer. Leur vie n'est qu'une lutte continuelle contre les éléments. Et cependant ces hommes ne se plaignent pas de leur sort; ils aiment, ils adorent leurs tristes rochers; c'est leur patrie, ils la trouvent belle et ne voudraient point vivre ailleurs. J'ai toujours pensé que le bonheur est une chose essentiellement relative. Ces hommes n'ont-ils pas la liberté, le bien le plus précieux de tous? La richesse est-elle donc indispensable pour faire des heureux?

VIII

THRONDJHEM

Situation de cette ville. — Son histoire. — Son aspect. — La cathédrale. — Le chemin de fer de Storen. — Le palais du roi. — Un café-concert. — Munkholm. — Histoire de Griffenfeld.

Nous arrivâmes à Throndjhem le 5 septembre. Cette antique métropole du Nord est située vers le 64ᵉ parallèle, sous la même latitude que l'Islande, et beaucoup plus près du pôle que Tobolsk, la capitale de la Sibérie. Et pourtant, à considérer ces belles collines verdoyantes qui entourent la ville comme une ceinture d'émeraude, à contempler ce beau ciel bleu, aussi limpide, aussi pur que dans nos plus beaux jours d'été, on a peine à se persuader qu'on est ici à si peu de distance du cercle polaire et de la zone glaciale.

Throndjhem ou *Drontheim*, si l'on préfère adopter la prononciation des Allemands, est une des plus anciennes villes de la Scandinavie. Elle fut fondée, vers la fin du xᵉ siècle, par le roi Olaf Trygveson sur l'emplacement

d'une autre ville qui avait nom Nidaros, et dont les antiques sagas font très souvent mention. Parmi tous les rois de Norwège, il n'en est peut-être point qui ait eu des aventures plus romanesques que le roi Olaf Trygveson. A peine eut-il vu le jour, qu'un usurpateur, le jarl Hakon, voulut lui ôter la vie ; sa mère le sauva en prenant la fuite ; des pirates les attaquèrent, séparèrent la mère et l'enfant, et les traitèrent en esclaves. Jeune encore, il fut découvert et racheté par un parent; il se distingua, devint roi de la mer ou chef de pirates, épousa une princesse irlandaise, embrassa le christianisme, et finalement parvint, à force de combats, à monter en 991 sur le trône conquis par son aïeul Harald Haarfager. Il devint alors un zélé missionnaire du christianisme. En 998, il rasa le célèbre temple élevé à Throndjhem en l'honneur de Thor et d'Odin, et détruisit les statues de ces dieux. Ce temple se trouvait à peu de distance des remparts; l'église des Hlades fut construite sur son emplacement. Canut le Grand envahit un jour les États d'Olaf et se fit proclamer roi. Olaf s'enfuit en Suède et revint à la tête d'une armée. Il se battit vaillamment à la tête de ses troupes; mais Canut resta victorieux, et Olaf fut tué dans une bataille célèbre qu'il livra dans les plaines de Sticklestad, en 1030. Après sa mort il fut canonisé, et aujourd'hui encore son nom est en grande vénération. Son corps fut enseveli dans la cathédrale de Throndjhem, et des pèlerins de toutes les contrées du monde, des souverains même, vinrent honorer de leurs présents la magnifique châsse du glorieux saint Olaf. Cette châsse était en argent massif, et pesait, dit-on, 7,000 onces; elle était enrichie d'or et de pierres précieuses. En 1557 survint la réforme : le Danemark envoya un navire chercher la châsse

d'argent; mais le navire, attaqué en route par des pirates, échoua sur la côte avec son précieux trésor.

Throndjhem joua un grand rôle dans l'histoire de Norwège; elle fut longtemps la résidence des rois et le siège du gouvernement. Ce fut lors de la réunion de la Norwège et du Danemark que Christiania lui ravit son titre de capitale. Mais Throndjhem, bien que déchue de son ancienne splendeur, a conservé l'antique privilège du couronnement des rois.

Throndjhem, quoique peuplée à peine de vingt mille âmes, est une ville immense; les rues, tirées au cordeau, sont larges comme nos boulevards; à leur extrémité on rencontre toujours une fontaine. Les maisons, toutes construites en bois, sont complètement dénuées d'ornements; mais dans leur simplicité elles ont un grand air de propreté et de confort. A cause de leur largeur, les rues paraissent désertes, et plus d'une fois nous nous sommes demandé si la ville était plongée dans le sommeil; le silence n'est pas plus profond à minuit. J'ai été fort déçu de ne rencontrer à Throndjhem aucun souvenir de sa grandeur passée : tout est moderne, et la fastidieuse ligne droite inventée par notre siècle y règne partout. Est-ce là l'antique capitale du Loclin d'Ossian, qu'illustrèrent tant de fois les anciens Vikings? Hormis la cathédrale et la forteresse de Munckholm, il n'est pas un seul vestige qui rappelle au voyageur toute cette gloire évanouie. Le mystère s'explique quand on songe que des incendies détruisent régulièrement tous les dix ans une bonne partie de la ville : tous les vieux quartiers ont fini par disparaître, et, grâce au feu, Throndjhem s'est insensiblement modernisée.

Le seul monument en pierres qu'il y ait à Throndjhem,

c'est son admirable cathédrale du XIIe siècle, qui est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Cette église, considérée comme la plus belle du Nord, fut plus d'une fois la proie des flammes, et aujourd'hui elle n'est véritablement plus qu'une ruine. On peut juger par ce qu'il en reste de la vaste étendue qu'avait autrefois son enceinte, et aussi du goût et de la richesse des décorations dont elle était ornée. La grande flèche, qu'on pouvait distinguer de la mer comme un phare, s'élevait, dit-on, à deux cent vingt pieds. Un orage la renversa vers la fin du XVIIe siècle, et sa place est marquée aujourd'hui par une grosse tour carrée, massive, pareille à un clocher de village. La partie de l'église la moins dégradée est le chœur : c'est un chef-d'œuvre de délicatesse et de légèreté, qui rappelle par ses charmants détails l'architecture dentelée des églises d'Espagne. Le chœur est octogone, surmonté d'un dôme de construction moderne. Le maître-autel est entouré de légers piliers et d'arcades ogivales qui s'étendent jusqu'à la voûte. Sur l'autel figure une belle copie de la statue du Sauveur de Thorwaldsen, dont nous avons vu l'original dans l'église Notre-Dame, à Copenhague. On travaille activement à la restauration de cette curieuse église, mais je doute qu'on puisse jamais lui restituer la splendeur qu'elle eut à l'époque où la Norwège était catholique. On nous a montré dans la sacristie, entre autres sujets curieux, un siège très vieux, très naïf et très vermoulu, sur lequel s'asseyaient les rois de Norwège pendant la cérémonie du couronnement.

Voici quelques détails historiques sur la cathédrale de Throndjhem, empruntés à l'excellent ouvrage de M. Ferguson. Entre les années 1016 et 1030, saint Olaf bâtit une

église à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'église Saint-Clément. Il fut enseveli un peu au sud de son église, là où se trouve maintenant le maître-autel. De l'année 1036 à l'année 1047, Magnus le Bon éleva une petite chapelle en bois sur la tombe de saint Olaf; quelque temps après Harald Hardraade bâtit, à l'est de cette chapelle, une église en pierres dédiée à Notre-Dame. Ce groupe de trois chapelles subsista pendant la période troublée qui suivit leur construction. En 1160, l'archevêque Eystein commença le grand transept ouest de la chapelle Notre-Dame, et l'acheva probablement en 1183. Lui-même, ou son successeur, rebâtit l'église Saint-Clément telle qu'elle est aujourd'hui, probablement à la même date. Pendant les soixante à soixante-dix années qui suivirent, toute la partie orientale de la cathédrale fut reconstruite; la chapelle qui renfermait la châsse de saint Olaf fut réunie à l'église Notre-Dame. En 1248, l'archevêque Sigurd commença la nef; on ignore si elle fut jamais achevée. En 1328, l'église fut ravagée par le feu; ce fut probablement après cet accident que fut reconstruite la rangée de colonnes intérieures dans la partie circulaire [1].

En sortant de la cathédrale nous nous dirigeâmes vers la gare, dans le but de voir le chemin de fer de Throndjhem à Storen. Idée absurde que d'aller voir un chemin de fer! dira-t-on. N'en voit-on pas tous les jours? Un instant: on n'a pas tous les jours l'occasion de voir un chemin de fer qui est jusqu'à présent le plus septentrional qu'il y ait au monde, de voir fonctionner des locomotives au delà du 63e degré de latitude Nord. Ce chemin de fer, il est vrai, n'a guère que douze lieues de longueur; mais dans quelques

[1] *Ferguson's illustrated Handbook of architecture*, p. 931.

années il aura plus de cent vingt lieues, car le Sthorthing norwégien vient d'en décréter le prolongement jusqu'à Lillehammer, petite ville située à l'extrémité nord du lac Mjösen. Ce chemin de fer sera pour la Norwège d'une importance capitale : il servira de lien au Nord et au Sud, que séparaient autrefois tant d'obstacles. Par le Mjösen il réunira Throndjhem à Christiania, et ouvrira de prompts débouchés au commerce du Nord.

Throndjhem possède peu de monuments; cette ville mérite plutôt un coup d'œil sur l'ensemble qu'une étude des détails. Les habitants, qui n'ont pas vu autre chose, parlent avec admiration de ce qu'ils appellent « le palais du roi ». C'est, paraît-il, le plus grand édifice en bois que l'on connaisse. C'est le seul mérite que je lui trouve; car son architecture ressemble, à s'y méprendre, à celle d'une caserne. Charles XV[1] n'y est venu qu'une seule fois, lorsque, de par la constitution, il fut couronné roi de Norwège dans la cathédrale de Throndjhem.

Si Throndjhem est pauvre en monuments, en revanche son site est des plus heureux. La ville est située sur un beau golfe encadré de vertes collines, au bord d'un large fleuve appelé Nidar, d'où elle tire son ancien nom de Nidaros (bouche du Nidar). Sous cette latitude élevée, la verdure est encore belle; mais déjà les arbres sont rares, clairsemés; la végétation n'a plus cette vigueur des latitudes plus méridionales, et l'on sent qu'on touche ici aux limites de la zone tempérée, et qu'au delà de ces limites commence le désert aride et sombre des régions polaires.

A un quart de lieue de la ville, nous avons rencontré un café-concert appelé le *Hjorten,* où se rend la bourgeoisie

[1] En 1871, Charles XV régnait encore en Suède.

pour entendre de la mauvaise musique : c'est le *Tivoli* de Throndjhem. On y mange, on y boit, on s'y promène, et nous avons largement usé de ces trois privilèges. Il paraît qu'on y tire aussi des feux d'artifice; les Norwégiens sont même très passionnés pour ce genre de spectacle. Nous étions loin de nous douter que nous étions l'objet de toutes les conversations. Chacun se disait tout bas à l'oreille : « Voyez-vous ces messieurs qui mangent des biftecks? Ils parlent français! » Entendre parler français à Throndjhem semble bien plus extraordinaire que d'entendre parler chinois à Paris. Ces braves bourgeois voulurent nous fêter à leur façon. L'orchestre, composé de quatre soldats, entonna *la Marseillaise* avec un entrain indescriptible.

La vieille capitale des rois de Norwège a son monument historique : c'est la forteresse de *Munkholm*. Munkholm est une petite île située au milieu du golfe de Throndjhem, à une portée de fusil du rivage. Lorsque Canut le Grand prit possession du trône de Norwège, en l'an 1028, il fonda dans cette île un couvent de bénédictins. D'où le nom qu'on lui donne encore aujourd'hui : *munk,* moine, *holm,* île. Quand vint la réforme, les religieux durent quitter leurs cellules, et le couvent devint une forteresse en même temps qu'une prison d'État. L'infortuné Schumacker, qui devint plus tard comte de Griffenfeld et premier ministre du roi de Danemark Christian V, y passa dix-huit années de captivité (de 1680 à 1698). Ce fut une étrange destinée que celle de Griffenfeld. Fils d'un marchand de vin, il sut gagner la faveur du roi et devint son conseiller intime. Sa renommée était si grande dans toute l'Europe, que Louis XIV disait un jour au ministre de Danemark Meier-

krone : « Je ne saurais m'empêcher de vous témoigner l'estime infinie que j'ai pour le mérite du chancelier de la couronne de Danemark. Il est sans doute l'un des plus grands ministres du monde. » Cet enfant du peuple, devenu ministre tout-puissant, était haï des nobles. C'est ce qui causa sa perte. Un jour, par ordre du roi, il fut arrêté, accusé du crime de lèse-majesté, et condamné à la peine capitale. Le 5 juin 1676, Griffenfeld marchait au supplice ; déjà il posait la tête sur le billot, lorsqu'un émissaire fendit la foule, et, élevant en l'air un pli cacheté du sceau royal, s'écria : « Grâce à Schumacker ! » Christian V commua la sentence de mort en une prison perpétuelle. Plus tard, le roi déplora la perte de cet homme d'État, qui fut le Richelieu du Danemark. « Hélas ! disait-il souvent, que n'ai-je encore Griffenfeld ! il comprenait mieux à lui seul les affaires du Danemark que tout mon conseil d'État réuni. » Un jour le roi partit tout exprès de Copenhague pour aller visiter le pauvre prisonnier à Munkholm ; mais le comte, ayant été prévenu, se cacha derrière la porte, et le roi dut retourner désappointé. Enfermé dans la sombre forteresse de Munkholm, Schumacker appela à son aide la religion et la poésie ; il traduisit les psaumes de David, et écrivit sur les murs de son cachot des sentences dont quelques-unes nous ont été conservées.

IX

LE ROMSDAL

De Molde à Veblungsnaes. — Organisation des postes en Norwège. — Tableau du soir. — Le cheval norwégien. — Le mont Romsdalshorn et sa légende. — Aspect du Romsdal. — Cascades. — Le *gaard*. — Les routes norwégiennes. — Nouveaux aspects. — L'hiver en Norwège. — Dombaas.

Le lecteur nous a suivis jusqu'ici dans notre voyage de circumnavigation le long des côtes de la péninsule scandinave, depuis Christiansand jusqu'à Throndjhem. Voudra-t-il nous suivre maintenant dans l'intérieur des terres, dans les gorges et les vallées, sur les montagnes, sur les fleuves, sur les lacs? Après avoir côtoyé la Norwège sur mer, nous allons traverser la Norwège par les routes de terre, de Molde jusqu'à Christiania, trajet de près de deux cents lieues. Adieu les fjords, les îles, les sunds, les écueils!

Au retour de notre excursion à Throndjhem, nous nous retrouvions à Molde, le 7 septembre, à midi. Nous n'eûmes que le temps de passer du steamer *Olaf-Kyrre* au steamer *Alpha*, un petit bateau-mouche qui va deux fois par semaine de Molde à Veblungsnaes. Le trajet, qui se fait en

quatre heures, est des plus agréables. Un beau soleil éclairait la magnifique chaîne des montagnes, et les glaciers scintillaient comme de l'acier poli. Molde eut bientôt disparu à nos yeux, et le bateau s'enfonça dans les mille sinuosités du fjord. Quels ravissants paysages! Quelle grande nature! Des montagnes à pic d'une hauteur prodigieuse se succédaient les unes aux autres comme une armée de géants; souvent le lac semblait vouloir se fermer; mais au détour du fjord un nouveau site s'offrait à nos yeux. C'étaient de continuels changements à vue. Les lacs les plus vantés de la Suisse ne donneraient qu'une bien petite idée de cette grandiose nature. Un sentiment de tristesse m'envahissait pendant que nous voguions, trop rapidement, hélas! sur ce beau fjord de Veblungsnaes; il y a là des tons, des formes, des ondulations, des escarpements, des lignes dont aucun art ne peut donner l'idée; il y a là une mine inépuisable pour le peintre. Eh bien! on ignore cette sublime Norwège, et cet incomparable fjord est presque aussi inconnu que les lacs glacés de la Laponie ou de l'Islande!

Il était près de six heures du soir quand nous débarquâmes à Veblungsnaes, charmant petit village placé comme un nid au bout de ce fjord et à l'entrée de la vallée du Romsdal, et dominé par des montagnes comme on n'en voit nulle part. Notre premier soin fut d'aller à la recherche d'un véhicule quelconque qui pût nous transporter à Lillehammer, nous et nos bagages. Qu'on ne se figure point qu'il existe en Norwège des voitures publiques: celui qui veut voyager dans l'intérieur du pays est obligé d'acheter ou de louer une karriole (je respecte l'orthographe norwégienne en écrivant ce mot avec un *k*). Mais ce n'est pas tout, dira-

t-on que d'avoir une voiture, il faut encore des chevaux. Ceci est le moindre souci du voyageur; en effet, la loi du pays impose aux paysans la charge de fournir, moyennant



Un fjord norwégien.

indemnité, leurs propres chevaux à quiconque les requiert. Le long des routes sont établis des relais ou stations; il y a deux espèces de relais : les relais fixes ou *fatstation*, et les relais non fixes ou *tilsigetsestation* (relais de commande). Les relais fixes qui sont placés sur presque toutes les

grandes routes sont toujours pourvus d'un certain nombre de chevaux, et il est rare qu'un voyageur y éprouve un retard bien considérable. La distance d'un relais à l'autre varie d'un à deux milles. — Le mille norwégien, qui ne doit pas être confondu avec le mille anglais, vaut environ douze kilomètres ou trois lieues de France. — On voit que l'organisation des postes en Norwège diffère essentiellement de celle des autres pays.

Nous eûmes la chance de trouver à Veblungsnaes une excellente voiture arrivée depuis quelques jours de Lillehammer. Le conducteur, qui tenait peu à refaire à vide un trajet de cent cinquante lieues, attendait à Veblungsnaes que le Ciel voulût bien lui envoyer des voyageurs. Nous lui demandâmes son prix : « Trente *species*[1]. — Va pour trente species ! » Et nous décidâmes de partir le lendemain, à sept heures du matin.

Nous soupâmes d'une queue de saumon dans l'unique auberge de l'endroit. Le soir, je montai avec mes compagnons sur la colline voisine, d'où la vue plane sur toutes les montagnes d'alentour : à nos pieds s'étendait, comme une immense glace polie, le fjord encaissé dans un magnifique amphithéâtre de rochers; des montagnes vaporeuses, à demi voilées par la brume, formaient le fond du tableau. Les lueurs du soleil couchant éclairaient cette scène, et les sommets neigeux resplendissaient comme de gigantesques flambeaux ; le dernier rayon de lumière s'arrêta sur la cime glacée du Romsdalshorn, puis, comme un oiseau de flamme, s'envola dans les profondeurs du ciel. Un calme absolu régnait sur cette immense enceinte ; parfois, à travers le silence sublime qui pesait sur la contrée,

[1] Environ 175 francs.

la brise nous apportait le mugissement indistinct d'une cataracte. Pas une voile ne sillonnait la nappe tranquille du fjord; mais un aigle planait sur le lac. Ah! quel spectacle! l'âme seule peut en comprendre toute la poésie, en savourer le charme, en conserver le souvenir. Oui, il y a des retraites sauvages dont le silence, le calme, la beauté grande et sévère recueillent l'esprit dans une religieuse émotion, et lui parlent doucement de Celui qui créa les mondes. Nous rêvions. Mais il y avait quelqu'un derrière nous, dont nous ne soupçonnions nullement la présence, et qui ne rêvait pas. « Very pretty, » murmura-t-il. A ce mot, nous reconnûmes notre Anglais de Bergen. L'original nous avait devancés à Veblungsnaes, où il se livrait depuis plusieurs jours aux plaisirs variés de la pêche à la ligne. Il appartenait à cette catégorie de touristes dont l'idéal ne va pas au delà d'un hameçon. *De gustibus non disputandum*.

Le 8 septembre, à six heures du matin, nous étions sur pied. Nous fîmes un consciencieux déjeuner pour affronter l'air vif de la montagne; nous mîmes dans notre voiture quelques bouteilles de vin et des provisions, et à sept heures nos chevaux partaient au grand trot sur la route poudreuse qui devait nous conduire à Christiania. Les chevaux du pays ont d'excellentes qualités. On les dresse d'une façon toute particulière: ils n'obéissent qu'à la parole; jamais leur maître ne les rudoie, jamais il ne fait usage du fouet. Le cheval norwégien, petit et court, a quelque ressemblance avec le cheval écossais; généralement il est de couleur café au lait, et porte sur le dos une raie noire comme l'isabelle. La coutume du pays est de lui raser la crinière, qu'il porte courte et hérissée comme celle du zèbre. Son

regard est doux et intelligent. Souvent il fait halte le long du chemin pour boire au ruisseau. Il s'arrête court au son du *tprrrou*, qui exciterait ses frères du continent. Veut-on le lancer au grand trot, on se sert du son « oh ! » qui modère si bien la fougue de nos coursiers. N'ayant pas encore l'habitude de cette langue de cheval, qui repose sur des principes si opposés aux nôtres, nous confondions parfois les expressions en usage : de là des incidents plus ou moins plaisants. Un coup de vent emporta le chapeau de mon compagnon ; celui-ci de crier bien fort : « Oh! oh! » et les chevaux de courir de plus belle. Un « tprrrou » court et sec, parti des lèvres du conducteur, mit fin aux infortunes de mon compagnon.

Nous avions à peine quitté Veblungsnaes, que nous vîmes se dresser à notre gauche la masse colossale du Romsdalshorn (corne de Romsdal). Cette montagne, qui passe pour une des plus hautes de la Norwège, simule, à s'y méprendre, la forme d'une corne recourbée, et c'est là ce qui lui a valu son nom. Longtemps elle passa pour inaccessible; il y a quelques années, un obscur forgeron eut l'insigne honneur de fouler pour la première fois sa cime indomptée; ce hardi chevalier de l'enclume et du marteau édifia au sommet de la montagne une pyramide de pierres que le temps a respectée; elle est parfaitement visible d'en bas. Johansen, notre conducteur, nous fit remarquer au pied de la corne colossale une profonde crevasse appelée *Olafs-Kaarde,* « l'épée de saint Olaf ». S'il faut en croire la tradition, ce saint roi, vénéré aujourd'hui comme le patron de la Norwège, aurait d'un coup d'épée fait jaillir l'eau du rocher, comme le fit Moïse lorsque le peuple d'Israël mourait de soif.

J'aime cette légende; comme toutes les légendes, elle ajoute encore à la poésie des lieux.

Le Romsdalshorn est placé à l'entrée de la vallée du Romsdal. Le Romsdal est la plus belle vallée que je connaisse : c'est le Simplon de la Norwège. J'admire ces montagnes aux majestueux contours, aux flancs hardis et fiers; j'admire ces grandes parois taillées à pic, mouillées par les cataractes, et ces larges gradins couverts d'un éblouissant manteau de neige, et ces cimes altières dont les pointes taillées en aiguilles regardent le soleil et crèvent les nuages qui passent.

En maints endroits, le fond de la vallée ne présente qu'un amas de blocs de granit qui ont roulé comme des flots de pierres du sommet des montagnes. Ces gigantesques débris gisent immobiles le long de la route et font de nous des pygmées. Un moment je me suis cru transporté au milieu du célèbre *Chaos de Gavarnie.* Les parois de la gorge présentent tous les caractères de la ruine : ces pyramides, ces tours, ces obélisques, ces contreforts n'attendent qu'un signal pour s'abîmer entièrement. La vie s'est éloignée pour toujours de ces lieux de désolation; l'œil n'aperçoit qu'un océan de pierres. Pas un brin d'herbe, pas un pouce de terre végétale ! Rien qu'un lichen pierreux; rien que le bruit du vent et le sourd mugissement des torrents !

Mais quand on sort de ces ruines la végétation reparaît superbe et luxuriante : les flancs des montagnes se couvrent de riches forêts de sapins, de mélèzes, de bouleaux; dans ces forêts vivent l'ours brun, l'élan, le daim rouge et le renne sauvage. Vers le soir, on les voit souvent descendre au fond de la vallée et venir boire au torrent de la

Rauma, qui roule dans un large lit ses eaux d'émeraude. La Rauma, qui donne son nom à la vallée, reçoit des milliers de cataractes, s'agitant comme de longs panaches blancs des cimes glacées jusqu'au fond de la vallée. L'une des plus belles cascades du Romsdal se trouve entre Ormen et Stueflaatten, à trente pas de la route ; nous sommes descendus de voiture pour aller la contempler de près : cette masse d'écume se précipite entre deux rochers, avec toute la majesté d'une force invincible, dans un gouffre de plus de cinquante mètres de profondeur. L'abîme est traversé par quelques troncs de sapins, d'où nous avons admiré en tremblant cette scène effrayante et grandiose. Le *Slettefoss* (c'est le nom de cette cascade) surpasse en beauté la plupart des cascades trop vantées de la Suisse.

Plus loin, nous rencontrons la cascade de *Vermedalsfoss*, qui tombe comme un tonnerre du sommet d'un rocher à pic de plus de deux mille pieds de haut. Tout cela est très sauvage et très beau; mais j'ai la conviction qu'un album pourrait seul raconter cette pittoresque et agreste Norwège : voilà pourquoi je renonce à faire de prolixes descriptions.

Le pays que nous traversons est, pour ainsi dire, inhabité; la culture est presque nulle, et c'est à peine si de loin en loin nous rencontrons quelque habitation isolée. De village, il n'en est point ici; les relais ne sont pas des groupes de maisons, mais des fermes isolées habitées par une seule famille. Dans le langage du pays, ces fermes s'appellent *gaard* (on prononce gôr). Tous ces gaards sont construits d'après un modèle uniforme, et qui en a vu un les a vus tous. Le gaard se compose invariablement d'une grande habitation en bois et de quatre ou cinq corps de logis : la maison principale est réservée aux voyageurs et à

la famille du *landmark*, chef de la petite colonie ; les domestiques ont une habitation séparée ; les autres constructions servent d'écuries, de granges, de celliers, etc. Tous ces bâtiments, dont l'ensemble présente un coup d'œil vraiment pittoresque, sont construits avec des troncs de sapins à peine équarris, posés l'un sur l'autre et calfeutrés avec de la mouse. Le toit est recouvert de gazon qui repose sur de l'écorce de bouleau; là où les pâturages font défaut, les chèvres paissent sur ces prairies suspendues. L'intérieur du gaard est d'une extrême simplicité ; les pièces sont vastes, propres et spacieuses. Une grande table au milieu de la salle, une vieille armoire à naïfs ornements, un énorme poêle, une antique pendule à contrepoids, quelques grossières gravures parmi lesquelles les portraits de la famille royale occupent toujours la place d'honneur : tel est l'ameublement ordinaire de ces maisons patriarcales. On ne se donne pas la peine de tapisser les murailles, qui présentent à l'intérieur le même aspect qu'au dehors.

Le premier jour de voyage, nous nous arrêtâmes à Holseth. *Good accommodation*. Les jours suivants, nous parcourûmes des distances plus considérables. Nous voyagions du matin au soir, pendant treize à quatorze heures, en relayant six ou sept fois par jour. A chaque relais on nous donnait des chevaux frais; nous faisions ainsi rarement plus de trois lieues avec les mêmes chevaux. Parfois nous éprouvions des pertes de temps assez considérables, lorsqu'il fallait aller chercher les chevaux dans les pâturages. Lorsque les retards sont de plus d'une heure, le voyageur a le droit d'écrire une plainte sur le *dagbog*, registre officiel qu'on trouve à chaque station.

Ces petits chevaux norwégiens, vifs et vigoureux, sont

d'excellents trotteurs; ils sont infatigables, gravissent au grand trot les côtes les plus raides, et descendent les pentes les plus effroyables avec la rapidité de la flèche : aussi c'est bien étonnant que l'on ne verse pas vingt fois par jour. J'ai lu, je ne sais où, que parmi les divinités de la mythologie scandinave il en est une qui préside à la colique. Cette divinité a le métier dur dans un pays où les routes ont pour système invariable d'attaquer de front tous les mouvements de terrain, et de ne se détourner jamais, si raides que soient les pentes, en vertu du principe fort en honneur chez les ingénieurs norwégiens, que la ligne droite est le plus court chemin ; parfois les descentes sont si rapides, qu'on vole, plutôt qu'on ne roule, sur un sol dont les mille aspérités font sauter le pauvre véhicule comme une balle élastique; on est cahoté, secoué, ballotté dans tous les sens; c'est alors qu'intervient la méchante déesse : on devine le rôle qu'elle fait jouer aux infortunés voyageurs. Ce n'est qu'à la longue qu'on s'accoutume à ces horribles cahots, de même que sur mer on finit par triompher du roulis.

Le Romsdal change de caractère au delà de Stueflaatten ; naguère c'était une gorge étroite et sombre, resserrée entre deux murs de rochers perpendiculaires : la montagne était véritablement sciée en deux, et le soleil pénétrait à peine dans cette noire fissure de granit; mais, quand on a dépassé Stueflaatten, on entre dans une large vallée, pleine d'air et de lumière, bornée des deux côtés par des montagnes en pente douce, couvertes, pour ainsi dire, jusqu'à leur sommet de superbes forêts de sapins. Le fond de la vallée est marécageux; c'est toujours la même stérilité, la même sauvagerie; nulle culture, nulle habitation humaine,

nulle trace de civilisation. Nous voyageâmes une journée entière sans rencontrer un être vivant. Nous étions au centre de la Norwège, et, qu'on ne l'oublie point, au cœur de l'été. Et si cette contrée du Nord est si triste, si déserte en cette saison, quel doit donc en être l'aspect en hiver, quand la neige a tombé pendant des semaines entières; quand une immense nappe blanche s'étend sur les plaines, les montagnes, les forêts; quand toute la contrée n'est plus qu'un vaste linceul déroulant d'horizon en horizon ses perspectives infinies.

En Norwège, l'hiver est long : il dure neuf mois. C'est alors la saison des voyages en traîneau; le Norwégien, à cause de la rapidité de ce moyen de transport, voyage de préférence en hiver; la route alors est perdue sous la neige, mais de grands tas de pierres, surmontés d'une perche et disposés le long de la route, servent au voyageur de points de repaire. Nous avons remarqué aussi, posées sur le bord de la route de distance en distance, des charrues de neige qu'on appelle *sneeplog* : ce sont des espèces de triangles formés de trois poutres de bois, qui servent à tracer dans la neige la route des traîneaux.

Après deux fortes journées de voyage, nous arrivâmes, vers le soir, à *Dombaas,* dernière station du Romsdal, située à l'embranchement des routes de Throndjhem, de Molde et de Christiania. Dombaas est un gaard considérable et riche, qui sert de point de ralliement aux rares voyageurs qui vont à Jerkind pour entreprendre l'ascension du *Sneehattan*[1]. Cette montagne, qui a été considérée pendant longtemps comme une des plus hautes de la Norwège, est un ancien volcan.

[1] *Sneehattan* signifie chapeau de neige.

X

LE GUDBRANDSDAL

Aspect de cette vallée. — Brændhaugen. — Détails sur la nourriture du pays. — Aptitude des Norwégiens pour les langues. — Mœurs des habitants. — Le lit norwégien. — Beauté du paysage. — Église de Moen. — Storklevstad. — Sanglant épisode de l'histoire de Norwège. — Sites riants. — Forêts et commerce de bois. — Détails sur la culture. — Pâturages. — Lillehammer. — Influence du *Gulf-Stream* sur le climat de la Norwège. — Cascades. — Le lac Mjosen. — Eidswold. — Chemin de fer d'Eidswold à Christiania. — Les sapins. — Arrivée à Christiania.

Le Romsdal se ferme à Dombaas. Au delà de Dombaas s'ouvre le *Gudbrandsdal*. Cette nouvelle vallée, qui devait nous conduire jusqu'aux rives du lac Mjösen, a plus de cinquante lieues de longueur. Comme l'a observé M. Ampère, c'est l'étendue des lieux qui distingue surtout la Norwège des autres pays de montagnes. En Suisse on passe sans cesse d'une vallée à une autre vallée, d'un canton à un autre canton. En Norwège, au contraire, les vallées sont des provinces, les torrents sont des fleuves, les lacs de petites mers.

Le Gudbrandsdal est moins sauvage, moins désert et moins grandiose que le Romsdal : c'est la zone pastorale

succédant à la zone sauvage. Les rochers arides et désolés ont fait place aux pentes herbeuses, aux forêts de sapins et de bouleaux qui abondent en ces parages. Le sapin et le bouleau atteignent ici des proportions beaucoup plus grandes que dans nos climats. Çà et là sur les pentes se montrent quelques maigres cultures qui annoncent déjà la Norwège méridionale. Insensiblement la vallée se peuple de petits groupes de maisons auxquels je n'oserais donner le nom de villages, et qui apparaissent de distance en distance sur le penchant des montagnes. Le fond de la vallée, malsain et marécageux, par suite des débordements périodiques de la Rauma, est complètement inhabité, comme la vallée du Rhône en Suisse.

Nous arrivâmes le 9, à huit heures du soir, à *Brædhaugen,* où nous avions résolu de passer la nuit. L'air vif nous avait aiguisé l'appétit, et nous appréciâmes selon son mérite le souper essentiellement norwégien qui nous fut servi par la paysanne du gaard. Le renne sauvage est la nourriture du pays. On ne fait point usage d'autre viande dans tout le Romsdal et une grande partie du Gudbrandsdal; le bœuf et le mouton y sont introuvables. Le renne a une chair tendre et noire d'un goût sauvageon très prononcé; bien préparée, c'est une venaison qui n'est pas à dédaigner. Cette viande est ici d'un bon marché inouï : on nous a dit à Holseth qu'elle se paye six skillings la livre (trente centimes). On nous servait invariablement, en guise de dessert, deux espèces de fruits absolument inconnus chez nous. L'un, appelé *moltebeer,* est jaune et offre l'aspect de la framboise, quoique le goût en diffère complètement; on mange ordinairement ces baies comme des légumes, en les apprêtant avec du sucre; ou bien encore on en mêle le jus avec du

lait et on en fait différents mets qui ne peuvent qu'être sains dans un pays où les végétaux sont extrêmement rares. L'autre fruit, appelé *tytebeer* (l'*y* se prononce comme un *u*), est une espèce de groseille rouge d'un goût aigrelet fort agréable au palais; ce fruit n'a pas de pépins, et on le mange surtout sous forme de compote. On se sert aussi du



Paysanne norwégienne en toilette de fête.

jus de ces baies indigènes pour faire du punch. Le pain que l'on mange dans toute cette contrée est une espèce de galette faite de farine de seigle, mêlée parfois d'écorce d'arbre. Ce pain, qu'on appelle *flatbrod,* est plat, mince comme une feuille de papier, cuit dur, sec et croquant. On en cuit de grandes quantités à la fois, et on peut le conserver pendant plusieurs années, en ayant soin de le mettre à l'abri de la poussière. Dans certaines auberges, on trouve parfois du pain noir analogue à notre pain de seigle; le pain blanc est inconnu.

Nous soupâmes à Brændhaugen en compagnie de deux Norwégiens qui voyageaient en carriole et se rendaient à Throndjhem. Ces messieurs, ignorant notre nationalité, nous adressèrent la parole successivement en norwégien, en suédois, en allemand, en anglais et en français. Ce n'était pas le premier exemple qui nous confirmait dans l'opinion que les hommes du Nord sont polyglottes : nous avons pu remarquer tous les jours qu'il n'est pas un Norwégien de bonne famille qui ne parle les principales langues de l'Europe. Pour eux d'ailleurs il y a nécessité; car les langues scandinaves sont des langues européennes les moins répandues.

Nous fûmes fort bien traités à Brændhaugen. On nous fit payer la somme fabuleusement modique de 1 species 3 marks 12 skillings[1], — soit 9 fr. 70 cent., — pour trois chambres, trois déjeuners et trois soupers! En général, du reste, on vit à très bon compte dans l'intérieur de la Norwège. Les chemins de fer n'ont pas encore apporté ici la funeste contagion qui a gâté les autres pays. Puisse le paysan norwégien ignorer encore longtemps cette passion du lucre qui a envahi nos villes et nos campagnes! Puisse-t-il goûter encore longtemps les charmes de cette vie patriarcale!

Les habitants de l'intérieur sont bons et prévenants pour les voyageurs; les aubergistes sont exempts de cette rapacité si commune dans les montagnes de la Suisse. L'étranger n'est pas considéré ici comme un oiseau qu'il faut plumer; le Norwégien se fait une idée plus haute de l'hos-

[1] Le species ou specie-dollar norwégien vaut 5 marks, et le mark vaut 24 skillings. Le species équivaut à 5 fr. 70 cent. de notre monnaie; le mark équivaut à 1 fr. 14 cent.; le skilling, qui est de beaucoup moindre importance que le schelling anglais, vaut environ un sou français.

pitalité : il la regarde comme un devoir, et non comme un objet de lucre. Chaque fois que nous acquittions le *regning* (la note), l'hôte ou l'hôtesse nous serrait la main à chacun de nous, en disant : *Tack, tack, herre, tack, tack!* « Merci, Monsieur, merci ! » J'aime l'énergie de cette formule de remerciement, qu'il faut avoir entendue prononcer par ces hommes du Nord ; quoique moins doux à l'oreille que le *merci* français ou le *gracias* espagnol, le *tack* des Norwégiens n'est certes pas moins sincère.

Une propreté modèle règne dans toutes les auberges du Gudbrandsdal. Comme bien l'on pense, il ne faut pas s'attendre à trouver du luxe dans ces primitives maisons de sapin ; mais l'absence d'opulence n'est point la pauvreté : le souci et la misère n'habitent guère ces vallées. Quoique la terre soit peu fertile en Norwège, il y en a tant pour un si petit nombre d'hommes, et la vie coûte si peu! La terre, le bois de construction, le chauffage se donnent presque gratis. C'est aux étrangers qu'on réserve la plus belle chambre de la maison ; on y monte par un escalier aussi raide qu'une échelle. Cette chambre contient deux ou trois lits, très larges et très longs : il faut cela pour l'homme du Nord, de large et haute stature. Le lit norwégien se compose uniquement de deux édredons : l'un sert de couche, l'autre de couverture ; les draps de lit sont souvent absents. Les grandes inventions modernes n'ont pas encore pénétré dans ces contrées primitives; le pétrole, par exemple, est encore ignoré ; on se sert de modestes chandelles. Les filles des auberges portent l'antique costume national ; elles sont toutes très avenantes ; on trouve dans leurs traits je ne sais quel cachet de distinction particulière à la beauté du Nord. Il en est à qui la langue anglaise est quelque peu

familière; lorsque nous leur adressions la parole dans cette langue, nous étions presque toujours compris. C'est qu'en Norwège l'instruction est obligatoire comme en Suède et en Danemark. Il va sans dire que ce n'est pas là un fait général; en maintes circonstances, force nous fut de nous débrouiller à l'aide du dictionnaire franco-norwégien, qui ne nous protégeait qu'à demi contre certains quiproquos plus ou moins burlesques. On nous apportait parfois un tire-botte quand nous demandions de l'eau, ou des allumettes quand nous voulions de l'encre; mais, à part ces petites méprises fort excusables, nous nous faisions comprendre à merveille, grâce à l'intelligence remarquable des Norwégiens.

Nous quittâmes la station de Brændhaugen un dimanche à neuf heures du matin. A notre départ, le ciel était couvert de nuages inquiétants; mais heureusement nos appréhensions ne furent pas de longue durée : vers le milieu de la journée, le soleil resplendit de tout son éclat comme les jours précédents.

La partie du Gudbrandsdal comprise entre Brændhaugen et Bakkejordet offre des sites d'une grande variété d'aspects. On pénètre d'abord dans une délicieuse petite gorge pleine d'ombre et de fraîcheur, au fond de laquelle mugit, en se brisant contre les rochers qui encombrent son lit, un impétueux torrent dont les eaux verdâtres ont des reflets d'émeraude. Le génie ancien aurait placé dans ce site le séjour des naïades. Au bout d'une heure, le paysage se métamorphose complètement : on entre dans une large vallée toute parsemée de rustiques habitations, coupée de cultures et d'arbres verts; il y a là toute une existence idyllaire qui m'a rappelé involontairement les vallées des Py-

rénées. C'est au milieu de ce site enchanteur que se trouve placée l'importante station de Moen, qui possède une église; c'était la quatrième église que nous rencontrions sur un parcours de plus de soixante lieues.

Les églises du Gudbrandsdal, comme toutes celles de la Norwège, sont construites de troncs de sapins recouverts parfois de grandes dalles en ardoise, elles sont surmontées d'un clocher peint en rouge ou en vert. Celle de Moen se compose d'une nef avec deux ailes en forme de croix. C'était l'heure de l'office; nous pénétrâmes dans le temple au moment du sermon. L'enceinte regorgeait de monde; les hommes étaient séparés des femmes. Un vieux pasteur, vêtu d'un costume bizarre, prêchait sur un ton larmoyant, baissant la tête après chaque période pour jeter les yeux sur son discours écrit posé devant lui. L'autel, où brillaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, était orné de figures naïvement sculptées, représentant les scènes de la Passion. L'édifice remonte probablement à l'époque du catholicisme, à en juger par le caractère des ornements. Tous les regards étaient braqués sur nous; nous attirions beaucoup plus l'attention de ces braves gens que le sermon du vieux pasteur. La plupart des paysans portaient une veste en vadmel gris, des culottes courtes en peau brodée et de longs bas en laine. Selon la mode norwégienne, presque tous portaient à la ceinture un couteau à manche sculpté. Les femmes étaient parées de bijoux en filigrane et de ceintures d'argent. Après le sermon, il y eut un repos de dix minutes, et les assistants se répandirent dans le cimetière pour prier sur les tombes de leurs parents et de leurs amis. Puis les chants recommencèrent, et nous nous esquivâmes pour visiter une belle cascade située à une portée de fusil

de l'église; elle tombe comme une masse, par deux bonds formidables, entre deux murs de granit, et disparaît dans un affreux gouffre d'où s'échappe un éternel grondement de tonnerre à travers un humide nuage d'écume. Nous avons contemplé ce spectacle sous tous les aspects, d'en haut et d'en bas, et sommes rentrés en voiture mouillés de la tête aux pieds par la fumée de la cataracte.

Entre Storklevstad et la station suivante, nous rencontrâmes à Kringelen le monument d'une victoire remportée par les Norwégiens sur un corps écossais commandé par le colonel Sinclair. C'était en 1612. Gustave-Adolphe de Suède était en guerre avec le Danemark, qui, à cette époque, étendait sa domination sur toute la Norwège. Gustave-Adolphe envoya recruter des troupes en Écosse. Les Écossais débarquèrent à Throndjhem ; un autre corps, fort de neuf cents hommes, pénétra en Norwège par le Romsdal, sous la conduite de Sinclair. Ils gagnèrent le Gudbrandsdal, et mirent la contrée à feu et à sang. Trois cents paysans leur dressèrent une embuscade à Kringelen; ils réunirent, sur la montagne qui domine la vallée, des quartiers de roc, des troncs d'arbres, qu'ils disposèrent de manière à pouvoir les précipiter au bas de la montagne. Quand les Écossais, en colonne serrée, pénétrèrent dans la vallée, qui est fort étroite en cet endroit, une formidable avalanche s'abattit sur leurs têtes et les écrasa comme des mouches. Ce fut un horrible carnage. Les malheureux Écossais furent broyés ou noyés dans la rivière qui coule au bas de la montagne. Ceux qui faisaient encore mine de survivre furent impitoyablement expédiés par les paysans. Cette fois, ce fut le Loclin qui vainquit Inisfaïl. Cette lugubre histoire rappelle le massacre des miquelets espagnols

qui moururent de la même façon dans une gorge des Pyrénées. Une croix de pierre indique la place où eut lieu l'événement; on y a gravé une inscription malheureusement un peu trop prétentieuse.

Au sortir de cette funèbre solitude, la vallée s'élargit, les montagnes s'abaissent, les pentes s'adoucissent et verdoient au soleil. Nous ne sommes plus dans ces immenses régions stériles et dépeuplées qui rappellent les déserts des contrées boréales. Les villages et les cultures s'étagent gracieusement sur les flancs des montagnes. Nous sommes déjà dans la Norwège méridionale, et l'opulence qui règne dans la vallée annonce le voisinage de Christiania. Je m'en réjouis, car on se lasse bientôt de cette nature austère et farouche. La Rauma, si étroite hier encore, est devenue un large fleuve qui promène majestueusement ses eaux d'un vert d'émeraude au milieu d'une plaine superbe. La végétation des pins devient plus vigoureuse; les mélèzes étendent leurs belles branches le long de la route, et forment contraste avec le feuillage vert pâle des bouleaux. La route est large et bien entretenue; nous n'éprouvons plus les terribles cahots qui nous ont tant remué les entrailles les jours précédents.

Après avoir passé la nuit à Bakkejordet, nous nous remettons en route le 11 septembre, à huit heures du matin, toujours favorisés par un temps magnifique. Ce jour-là, nous eûmes 28 degrés Réaumur : conçoit-on après cela que le nom seul de la Norwège donne le frisson à ceux qui n'y ont jamais été.

Une nature douce, souriante, a succédé à la nature fière et morose du Nord ; l'œil aime à se reposer sur ces mon-

tagnes onduleuses comme les vagues de l'Océan, et couvertes jusqu'au faîte de sapins et de mélèzes; sur leurs flancs s'éparpillent gracieusement une infinité de blanches maisons de bois, que l'on prendrait de loin pour de coquettes villas; de belles cultures disséminées sur les pentes complètent cet harmonieux paysage. Le brûlant soleil du Nord prodigue des flots de lumière qui donnent à ce tableau tout élyséen un éclat incomparable. La Logen, prenant tour à tour l'aspect d'un fleuve, d'un torrent ou d'un lac, roule à nos pieds ses eaux neigeuses. A chaque instant le paysage change d'aspect : il semble que la nature ait voulu ici se complaire à se présenter sous mille formes diverses, mais toujours également enchanteresses.

Ce que je ne puis me lasser d'admirer, ce sont les magnifiques forêts de pins et de mélèzes. Ces forets constituent la principale richesse du pays. Chaque habitant en possède en propre une portion d'une certaine étendue, et en jouit à son gré. Le commerce qui se fait ici en bois est très important; il doit sa grande activité à la rivière, sur laquelle le bois est flotté et envoyé dans les différentes localités qui sont situées sur ses bords. Ce commerce n'a pour objet que les arbres qui sont propres à faire des planches; le bois de charpente et de chauffage n'est pas de débit; et c'est pour cela que les habitants n'en font aucun cas, et qu'ils en laissent périr beaucoup dont on pourrait faire usage. Les pins et les sapins destinés au sciage sont d'abord écorcés; après quoi on attend, avant de les couper, qu'ils soient entièrement secs.

La vallée du Gudbrandsdal, resserrée entre des montagnes fort élevées, n'est guère propre à la culture des grains. Aussi les récoltes ne suffisent-elles pas à la con-

sommation, et les habitants sont obligés de tirer leurs blés de Suède et des provinces méridionales. Le climat n'est pas non plus favorable à la culture des grains : si l'hiver est précoce, le blé ne parvient pas à sa maturité ; si, au contraire, l'été est trop chaud et trop sec, comme cela arrive souvent, les grains sont brûlés par le soleil, dont les rayons, concentrés entre les rochers, rendent bientôt la chaleur excessive et trop forte pour un terrain peu profond. La rivière, grossie par la fonte des neiges, déborde souvent au printemps, inonde une grande partie de la vallée, et détruit ou retarde les semailles ; ou bien des pluies continuelles, qui sont très fréquentes vers l'automne, empêchent la récolte et privent en peu de jours le cultivateur du prix de ses longs et pénibles travaux.

Nous n'avons pas rencontré un seul troupeau dans tout le Gudbrandsdal. Pendant l'été, les troupeaux ne sont pas nourris aux environs des gaards ; on les envoie paître dans des lieux de pâturage appelés *sæters,* situés parfois à dix ou quinze lieues de la ferme. Comme ces sæters sont épars et très souvent éloignés des habitations, les paysans y construisent des étables où logent indistinctement les hommes et les animaux. Dès que les neiges commencent à fondre, on y envoie les vaches et les chèvres sous la conduite d'une *pastoure* destinée à les garder, à les traire et à préparer le beurre et le fromage. Ces pauvres filles, qui ont chacune environ seize à vingt vaches à conduire, ne voient, durant leur séjour dans ces lieux déserts, d'autres humains que la femme du paysan qui vient tous les huit jours leur apporter du pain, et emporter le beurre et le fromage qu'elles ont préparé.

Après un voyage de plus de cent cinquante lieues, nous

atteignîmes enfin la dernière station, Lillehammer, le 11 septembre, à midi, et descendîmes à l'hôtel de M[me] *Ormsrud.*

Après nous être un peu restaurés, nous nous répandîmes sur les pavés de la ville. Lillehammer est une ville, qu'on ne s'y trompe pas, une ville qui compte déjà plus de quinze cents âmes, et qui deviendra un jour une des premières cités du monde, s'il faut en croire les heureux indigènes. Et pourquoi ne pourrait-elle reconquérir son ancienne splendeur? C'était autrefois une ville considérable et florissante. A l'époque où la Norwège était catholique, elle était le siège d'un évêché; elle avait une cathédrale et un monastère, fondés par Nicolas Breakspeare, originaire de l'Angleterre, qui fut d'abord légat du pape en Norwège, puis cardinal et enfin pape lui-même sous le nom d'Adrien IV. Lillehammer fut brûlée par les Suédois au XVII[e] siècle; mais peu à peu elle se releva de ses cendres. Aujourd'hui c'est une jolie petite ville très agréablement située à l'extrémité septentrionale du lac Mjösen, à l'endroit où la rivière Logen entre dans ce lac. Cette situation ouvre au commerce de Lillehammer des débouchés faciles : par le Mjösen elle communique avec Christiania; par le Gudbrandsdal elle communique avec Throndjhem et le Nord. Entre autres particularités, nous avons vu à Lillehammer des trottoirs formés de bouteilles bordelaises mises en terre de manière à présenter leur fond aux piétons. Avouez que les indigènes ont le génie de l'invention. A Lillehammer, chaque maison est décorée d'une enseigne en caractères gothiques. Sur dix enseignes, huit portent le nom de *Petersen :* il faut croire que les indigènes sont tous plus ou moins parents. *Niels* et *Johansen* sont aussi des noms très répandus en Norwège.

Au bout de la rue unique dont se compose la ville, on traverse un pont en bois, on passe devant des scieries mécaniques, et on prend à droite un sentier grimpant qui conduit à des cascades situées à trois quarts de lieue de la ville. Le soleil dardait en plein sur la montagne, ce qui ne nous facilitait guère l'ascension. Je ne me serais jamais figuré qu'on pût griller en Norwège en plein mois de septembre. Dans l'intérieur du pays, où l'influence de la mer ne se fait point sentir, la chaleur de l'été est aussi excessive que le froid de l'hiver : dans certaines localités, il n'est pas rare de voir le thermomètre monter en été jusqu'à + 42°, et descendre en hiver jusqu'à — 35° centigrades. En revanche, les côtes, et surtout les côtes occidentales et septentrionales, jouissent d'un climat beaucoup plus doux qu'aucun autre pays situé à pareille distance de l'équateur. Nul n'ignore qu'il faut attribuer ce fait au voisinage du *gulf-stream,* ce courant maritime qui amène les eaux tièdes du golfe du Mexique, et suit la ligne des côtes de la Norwège avant d'aller se perdre dans l'océan Arctique. C'est grâce au gulf-stream que la moyenne de la température en hiver est la même au cap Nord qu'à Christiania ; c'est grâce au gulf-stream que dans la mer scandinave la glace ne se forme que sous le 80° latitude, tandis qu'au cap Nord, sous une latitude de 70° 11', la mer ne gèle jamais, même à l'extrémité des fjords qui s'enfoncent le plus profondément dans les terres.

Après une heure et demie d'ascension, nous fûmes en présence des chutes. Je dis *des* chutes, car il y en a au moins dix. Ici la plume est impuissante, et le pinceau seul a le droit de parler : c'est, en effet, le plus beau tableau qui puisse jamais inspirer un peintre paysagiste. Ceux

qui ont vu le Giessbach, en Suisse, avoueront qu'il est impossible de décrire cette merveilleuse succession de chutes, qui bondissent tantôt en larges nappes, tantôt en masse compacte au milieu des forêts de sapins. Eh bien, le Giessbach n'est encore qu'une miniature des chutes de Lillehammer : qui oserait comparer la vue du petit lac de Brienz au panorama mille fois plus beau, mille fois plus étendu du superbe lac Mjösen et de la majestueuse vallée du Gudbrandsdal? Nous sommes restés deux heures entières à contempler sous tous les aspects cette vue peut-être unique au monde. Quel regret nous éprouvions de ne pouvoir emporter d'un pareil tableau qu'un souvenir mental!

Au retour de notre excursion, nous nous sommes rendus à l'extrémité de la ville; là nous avons contemplé du haut d'une éminence le lac Mjösen au coucher du soleil. Quand je songe à la Norwège, je me la représente souvent sous l'aspect où je la vis ce soir-là.

Le 12 septembre, nous quittâmes de bonne heure notre primitif hôtel de Lillehammer; une voiture antédiluvienne qu'on pouvait prendre, avec un peu de bonne volonté, pour un omnibus, nous conduisit à l'embarcadère. Nous prîmes possession du pont du *Kong-Oscar,* qui traverse tous les jours le Mjösen dans toute sa longueur. A huit heures, le steamer lança son sifflet d'adieu, et la vapeur nous emporta sur les eaux profondes et sombres du lac. J'allai me camper à l'avant du bateau pour mieux embrasser du regard les splendeurs qui nous attendaient.

Le lac Mjösen est un des plus grands et des plus beaux de la Norwège; il a plus de vingt-cinq lieues de long; mais nulle part il n'a une largeur telle qu'on ne puisse en découvrir les deux rives : on dirait d'un grand fleuve dé-

bordé. Ce lac est sujet à de violentes tempêtes et à des crues soudaines ; lors du grand tremblement de terre de Lisbonne, il y eut une crue de plus de vingt pieds, qui ne dura que quelques instants; les eaux enflées furent si agitées, qu'une chaloupe fut lancée sur le rivage. Plus récemment, en 1860, pendant la désastreuse inondation qui sévit en Norwège, les eaux montèrent à une hauteur beaucoup plus considérable.

Les eaux du Mjösen ne gèlent que fort rarement, même au cœur de l'hiver, par les froids les plus rigoureux. Le lac Léman, au contraire, situé à cinq cents lieues sud du Mjösen, gèle, on le sait, presque tous les hivers. On attribue ce fait bizarre à la profondeur du Mjösen. Récemment on s'est livré à des expériences de sondage : en certains endroits on a trouvé deux cent quarante-huit brasses; mais le centre du lac, qui n'a jamais été sondé, doit avoir une profondeur beaucoup plus considérable. Le Mjösen a une altitude de quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On peut donc présumer avec raison que le fond du lac descend jusqu'à huit cents pieds environ *au-dessous du fond* de la mer du Nord. A quelle cause faut-il attribuer cette profonde fissure creusée dans les entrailles de la terre, sur une étendue de plus de vingt-cinq lieues? Est-ce l'action du feu? Est-ce l'action des glaciers? Laissons aux géologues le soin de résoudre cette question.

Le Mjösen est alimenté par plusieurs rivières. Ce lac est de la plus grande importance pour le commerce; il facilite la communication de l'intérieur avec les côtes. On y fait flotter les arbres destinés au sciage jusqu'à Minna, où des marchands de Christiania, propriétaires des scieries, viennent les acheter.

Le *Kong-Oscar* a franchi l'embouchure de la *Logen* et navigue en pleines eaux du lac. Si je voulais faire une comparaison, je dirais que le Mjösen ressemble au lac de Côme : même douceur, même pureté dans les lignes du paysage. L'aspect général est plus séduisant que grandiose; les montagnes sont peu élevées et ont des pentes douces qui ondulent, couvertes de superbes forêts de pins, de frênes, de bouleaux. Le long des rives, des maisons de bois peintes des plus vives couleurs se mirent dans les eaux vertes du lac. Quelques cultures sont disséminées sur le penchant des monts. Devant nous, la nappe limpide et calme du lac fuit entre les deux rives. Ce paysage charme par sa douceur exquise : rien de brusque, rien de heurté dans les montagnes qui servent de cadre à ce miroir resplendissant; je le répète, c'est la nature calme, tranquille et souriante de l'Italie septentrionale.

Le ciel seul nuisait quelque peu à l'aspect du paysage. Le soleil, qui à six heures du matin était venu discrètement nous avertir qu'il était temps de quitter notre molle couchette, changea bientôt de tactique; vers neuf heures, nous vîmes s'amonceler de gros nuages, qui pendant toute la journée rampèrent à mi-côte des montagnes : ainsi nous ne pouvions distinguer que les régions inférieures. Nous grelottions sur le pont; chacun s'enveloppait jusqu'au nez dans des manteaux et des couvertures. La veille nous fondions. Voilà la Norwège!

A deux heures et demie, le *Kong-Oscar* nous déposait à Eidsvold, petit village situé à l'extrémité sud du lac. Nous eûmes le temps de jeter un coup d'œil sur la localité, qui se compose d'une vingtaine de maisons éparses, perchées sur une montagne. Un beau chemin en pente douce, om-

bragé par des arbres séculaires, nous conduisit à l'église, dont la tour se distingue de fort loin quand on navigue sur le lac. Cette église est bâtie en pierres et entourée d'un cimetière où l'on a planté des arbres de toute espèce. Les tombes sont en pierre grisâtre, ornées d'élégantes arabesques et couvertes d'inscriptions qui se terminent par des maximes tirées de la Bible.

Eidsvold est célèbre dans l'histoire de la Norwège : c'est là que fut élaborée la constitution (*grundlov*) en 1814 ; c'est dans une modeste maison de paysan que fut proclamée l'indépendance du pays. Cette maison, dit-on, est encore religieusement conservée ; mais, malgré toute notre bonne volonté, nous l'avons vainement cherchée.

Vers trois heures nous nous installâmes dans le train qui devait nous conduire à Christiania. Le chemin de fer qui relie le Mjösen à la capitale est le plus ancien de la Norwège; il est exploité depuis 1854. La longueur de la ligne est de six milles norwégiens, ou soixante-dix kilomètres; on compte onze stations d'Eidsvold à Christiania. Grâce aux longs arrêts du train dans chacune de ces stations, on met plus de trois heures à faire le parcours. Les voitures sont commodes; comme celles que nous avions vues sur la ligne de Throndjhem à Storen, elles rappellent les voitures anglaises. Détail inusité chez nous : chaque compartiment est muni d'un robinet qui fournit de l'eau glacée aux voyageurs, — idée très recommandable dans les pays chauds !

Le paysage est plein d'attrait. Beaucoup de forêts, fort peu de cultures. Nulle part nous n'avons vu d'aussi beaux sapins; leurs troncs, qui sont d'une finesse remarquable, s'élancent à trente et quarante mètres au-dessus du sol. A

travers ces millions de sveltes colonnes, l'œil aperçoit de superbes bouleaux dont les troncs blancs et le feuillage pâle contrastent heureusement avec les sombres couleurs des sapins. Rien n'est beau comme ces forêts du Nord. C'est en Norwège qu'il faut voir les sapins, comme c'est en Afrique qu'il faut voir les palmiers.

Vers sept heures du soir, un coup de sifflet prolongé nous annonça l'approche de Christiania. Je passai la tête à la portière; le tableau était vraiment féerique : j'apercevais des tours, des clochetons, des palais, des dômes, des mâts de vaisseaux; tout cela encadré de collines, de forêts. De loin, à travers les brumes du soir qui planaient sur la cité, on eût dit Naples ou Constantinople. Mais l'illusion ne dura qu'un instant : au bout d'une minute, nous pénétrions sous les arcades monumentales de la gare.

XI

CHRISTIANIA

L'hôtel Victoria. — Le Klinkenberg. — Le théâtre. — Aspect de la ville. — Son histoire. — L'église du Sauveur. — Le palais du Storthing. — Coup d'œil sur l'organisation politique de la Norwège. — Le palais du roi. — L'université. — La cathédrale. — Un bal à Christiania.

J'aime à entrer le soir dans une ville inconnue; la curiosité est excitée au plus haut point: on cherche à distinguer dans l'obscurité la forme des objets, les édifices, les rues, les passants, et plus on écarquille les yeux, plus la curiosité redouble. Et le lendemain, quelle surprise! la ville se dévoile subitement aux regards comme un décor de théâtre au lever du rideau.

Notre premier soin, en arrivant dans la capitale du royaume de Norwège, fut de chercher un hôtel. Or il y avait en ce moment beaucoup d'étrangers à Christiania; l'hôtel *Britannia,* le *Princess-Hôtel* n'avaient plus une chambre disponible. Un officieux nous conduisit au *Victoria-Hôtel;* là des garçons qui semblaient venus de Paris en droite ligne nous firent l'accueil le plus empressé, nous

donnèrent des journaux français d'assez fraîche date, et nous servirent un souper *à la française*. Décidément la Norwège n'est pas le pays sauvage que je m'étais imaginé. Ce qui est vraiment charmant à l'hôtel *Victoria*, c'est le jardin d'hiver du premier étage, disposé en forme de rotonde, et servant de cabinet de lecture et de fumoir; cette rotonde est éclairée le soir par des verres de couleur, et des jets d'eau, des cascades y entretiennent une éternelle fraîcheur. Si j'insiste sur ces petits détails, c'est pour donner une idée de la civilisation de Christiania, qui passe généralement pour une ville à demi barbare et perdue dans les brumes du Nord.

Le soir de notre arrivée, nous voulûmes nous initier aux mœurs de Christiania. L'interprète attaché à l'hôtel *Victoria* nous conduisit au Klinkenberg, le Cremorn de l'endroit. Cet établissement, vrai modèle du genre, a pour le moins deux hectares de superficie : concerts en plein air, cafés-chantants, feux d'artifice, bals pour les matelots, salle de théâtre, etc., rien n'y manque. Il y avait là trois à quatre cents marins : beaucoup d'Anglais, peu de Norwégiens et quelques Français; les neuf dixièmes de ces gens étaient ivres; c'étaient des Anglais. — Le Norwégien a plus de dignité et ne s'enivre guère.

Notre curiosité satisfaite à l'endroit des mœurs, nous allâmes au théâtre; nous arrivâmes à temps pour entendre les deux derniers actes de la *Princesse de Trébizonde!* Décidément ce farceur d'Offenbach est en train de faire le tour du monde. Je l'avais entendu naguère à Madrid et en Italie, et voilà que je le retrouvais à Christiania, sur la noble terre des Vikings! Qu'on aille d'un bout de l'Europe à l'autre, partout et toujours c'est Offenbach qui représente

le peuple le plus spirituel de l'univers. Hélas ! je ne puis m'empêcher de trouver cela triste. Au reste, je dois dire que les acteurs norwégiens ne mettent guère de finesse à interpréter ces sottes pochades; ils laissent percer la lourde gravité des hommes du Nord. Par un heureux hasard, nous retrouvâmes au théâtre de Christiania les officiers français de la frégate le *Kersaint,* que nous avions rencontrés à Bergen.

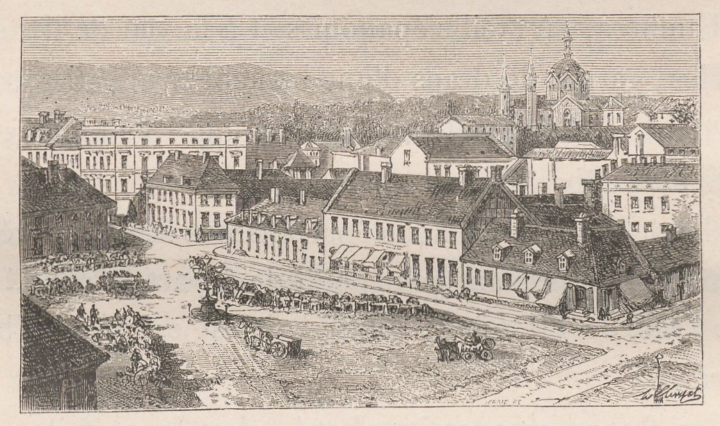
Rentrés fort tard à l'hôtel, nous primes possession de nos chambres, où l'œil s'épanouissait à la vue de lits confortables, garnis de draps d'une blancheur appétissante et couverts de duvets moelleux. Voilà ce qui valait mieux que les lits du Gudbrandsdal !

Le lendemain, nous nous éparpillâmes sur les pavés de Christiania, en prenant pour point de départ le *Raadhuusgaden* (rue de l'Hôtel-de-Ville), où est est situé l'hôtel *Victoria.*

Ce qui frappe au premier abord, c'est la parfaite régularité de toutes les constructions, alignées d'après un plan uniforme. Toutes les rues sont parallèles ou perpendiculaires les unes aux autres; elles ne manquent ni d'air ni de lumière, et dix équipages pourraient facilement y marcher de front. C'est ainsi que je m'imagine les nouvelles cités des États-Unis. En général, les maisons sont bâties en pierres ou en briques; leur architecture est d'une extrême simplicité ; elles ont un grand air de confort et de propreté ; nous remarquâmes beaucoup de doubles fenêtres; les balcons sont inconnus, — d'ailleurs l'été est si court! — A la façon anglaise, plusieurs marchands ont leurs bureaux en ville, mais n'y ont point leur résidence. Les négociants enrichis habitent les élégants édifices du

quartier aristocratique groupés aux alentours du palais du roi. D'autres ont des villas dans la campagne environnante.

Christiania est la ville la plus populeuse de la Norwège : elle compte aujourd'hui plus de soixante-cinq mille âmes, quoiqu'elle n'ait encore que deux siècles et demi d'existence. On y chercherait en vain ces vieilles constructions qui font la joie des antiquaires. Les plus anciennes maisons

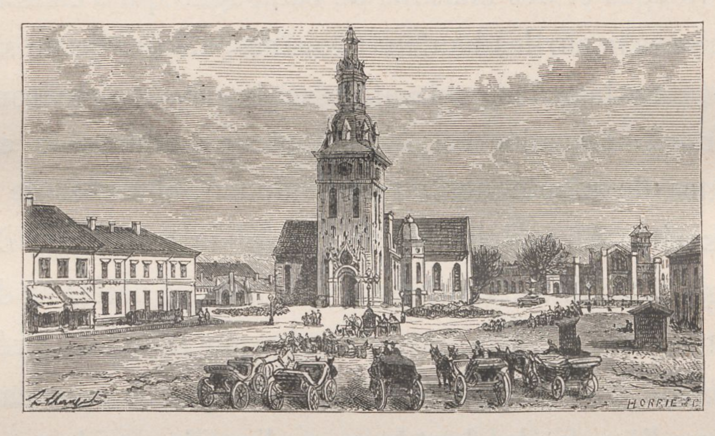


La cathédrale ou église de la Trinité.

ont été successivement détruites par les flammes qui ont ravagé la ville à plusieurs reprises. En 1858, notamment, un incendie terrible détruisit toute une partie de Christiania. Ce fut alors qu'une loi du Storthing défendit de construire à l'avenir des maisons de bois. Aujourd'hui, dans le centre de la ville, les maisons sont toutes construites en briques ou en pierres.

La ville actuelle date du XVII[e] siècle; elle fut fondée par le roi de Danemark Christian IV, dans le voisinage du lieu où fut autrefois l'antique cité d'Oslo, bâtie par le roi Harald-Haardraade, en 1058. Oslo était déjà une ville importante; elle ne le cédait qu'à Bergen et Throndjhem (alors

Nidaros). Lorsque la Norwège fut réunie au Danemark, elle devint la capitale du royaume. Deux rois y furent couronnés, Christopher III et Christian II. La cathédrale de Saint-Halvard était somptueuse. C'est là que fut célébré, en 1589, le mariage de Jacques I[er], roi d'Angleterre, avec Anne de Danemark, sœur de Christian IV. En 1624, un incendie détruisit entièrement la ville d'Oslo; les flammes n'épargnèrent que le palais épiscopal et un petit nombre



La place du marché et l'église du Sauveur.

de maisons. Ce fut à cette époque que fut fondée la ville moderne, à laquelle Christian donna son nom.

Ne prenant pour guide que le hasard, nous arrivâmes à la grande place qui occupe le centre de la ville. Au milieu de cette place s'élève l'église du Sauveur, d'un style lourd et massif; elle est surmontée d'une tour carrée prodigieusement haute. L'idée me vint d'en faire l'ascension, pour avoir une vue d'ensemble de la ville. En dépit des protestations d'un de mes camarades, que cette idée effrayait quelque peu, nous nous mîmes à gravir les deux cents marches de la tour de l'église du Sauveur. Nous voici au sommet, dans le belvédère habité par le veilleur de nuit.

Quel magnifique panorama ! La ville entière s'étend à nos pieds, pareille à un immense village, car rien ne ressemble moins à une cité que la capitale du royaume de Norwège; partout l'œil rencontre d'immenses espaces de terrain vide, comme si la ville était encore à créer. Rien de gracieux, rien de pittoresque comme ces maisons blanches s'étalant en groupes, s'éparpillant, selon les caprices du terrain, sur des croupes herbeuses, et se perdant au loin, au milieu des villages et des maisons de campagne qui s'étendent en demi-cercle sur les hauteurs voisines. Ce que je ne saurais dire, c'est la grâce enchanteresse du paysage environnant. Au nord, la vallée est fermée par un admirable amphithéâtre de montagnes en pente douce, chargées de forêts de sapins. Au sud, le fjord se déploie entre une double rangée de collines dont les lignes fines et nettes se découpent sur le ciel bleu avec un charme infini. La présence des mâts de vaisseaux indique seule que ce beau lac vert comme l'émeraude, dont la nappe limpide se ride au souffle de la brise, n'est autre que la grande mer du Nord. Il y a des vaisseaux dans le port, il y en a derrière les petites îles sans nombre qui font face à la baie, et d'autres voiles encore se succèdent jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Dans notre voyage de circumnavigation le long des côtes occidentales de la Norwège, nous avons vu des fjords sans nombre; nous admirions leur sombre beauté et les formes grandioses des monts qui leur servent de cadre. Le fjord de Christiania, sans être grandiose, charme par un autre genre de beauté : une exquise douceur, une grâce charmante règne dans les lignes du paysage ; rien de heurté, de brusque, de tourmenté, rien d'imprévu ou de saisissant; c'est le paysage dans sa beauté classique. On l'a

dit avec justesse, Christiania n'est pas la grande Norwège, la Norwège terrible et qui *fronce le sourcil;* c'est une Norwège douce et souriant aux flots qui viennent baiser le pied de ses collines.

La nature, comme l'homme, a ses réminiscences. Dans mes souvenirs de voyages, j'ai retrouvé un site qui offre quelques traits de ressemblance avec cette contrée : c'est Édimbourg, la riante cité de Marie Stuart, sise comme Christiania aux confins de la solitude du Nord, posée presque au bord d'un golfe, entre la mer et les montagnes. J'ai songé aussi à Genève, baignée par les eaux bleues du Léman et encadrée par les grandes collines du Jura. Mais le lac de Genève n'a ni ces îles verdoyantes, qui transforment le fjord en un archipel d'oasis, ni ces innombrables vaisseaux où flottent les pavillons de toutes les nations, ni cette plage aux formes arrondies, aux collines sinueuses, mollement inclinées vers la mer, ni ces promontoires doucement abaissés, chargés de verdure, de forêts, et qui font de Christiania un des plus beaux sites de l'univers. Quel dommage que Christiania, dont le nom sonne si bien à l'italienne, n'ait pas un ciel en harmonie avec sa ravissante situation ! Ce serait une seconde Naples.

Entrons, s'il vous plaît, au *Storthingsbyggningerne*. Pardon ! ce n'est pas moi qui ai commis ce mot, qui signifie tout simplement le palais de la diète, ou la chambre des députés. Il est situé à l'angle de la place d'Eidsvold, — c'est à Eidsvold que fut proclamée la constitution, — et de la Carl-Johansgaden (rue Charles-Jean), dont le nom rappelle le fameux Bernadotte de Suède, né à Pau, qui unifia en 1814 les deux royaumes scandinaves. Le palais du Storthing est un bel édifice de construction récente; son archi-

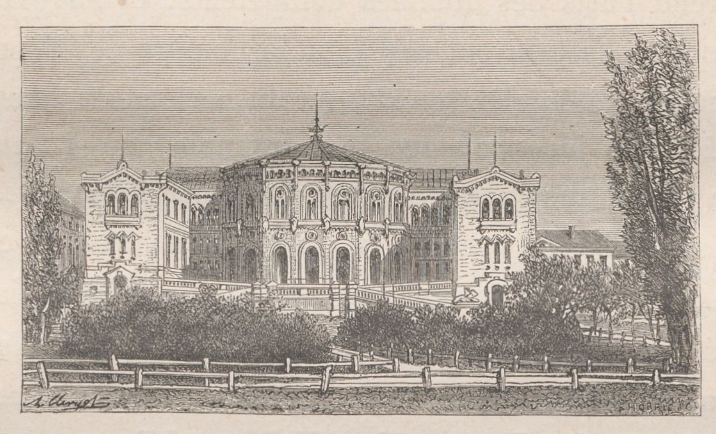
tecture est un mélange de styles romain et byzantin. L'extérieur est d'un aspect sévère et imposant, et rappelle le palais fédéral de Berne. On pourrait faire d'autres rapprochements entre la Norwège et la république helvétique; car la Norwège est en définitive une sorte de république.

Deux fiers lions de bronze décorent l'entrée principale du Storthing, qui fait face au palais du roi. Le palais du Storthing est riche et grandiose; le palais du roi est simple et modeste. La construction du Storthing a coûté, dit-on, deux millions de dollars; le palais du roi n'a pas coûté la moitié. La raison en est fort simple : le Storthing est le véritable souverain de la Norwège.

Le secrétaire du Storthing, avocat du barreau de Christiania, daigna nous faire les honneurs du palais de la diète. Il nous introduisit à la bibliothèque, où nous trouvâmes bon nombre de livres français et anglais; je remarquai entre autres les ouvrages des plus célèbres économistes de France et d'Angleterre. Nous pénétrâmes ensuite dans la salle de l'*Odelsthing* ou chambre basse. Disposée en hémicycle, elle est ornée des armes des dix-sept provinces de la Norwège. Selon la coutume adoptée dans les pays constitutionnels, les bancs des députés sont rangés en demi-cercle en face de la tribune du président. Chacun parle de sa place. Les députés ne sont point partagés en des camps très tranchés.

L'*Odelsthing* est composé de cent onze membres. L'élection est à deux degrés; les paysans et les bourgeois s'assemblent dans les églises, et sont présidés dans les campagnes par le pasteur, dans les villes par le magistrat; ils nomment les électeurs, qui élisent à leur tour les représentants de la nation. D'après la constitution, cent habi-

tants élisent un électeur ; dans les villes, au contraire, la proportion est d'un électeur par cinquante habitants[1]. Il y a également une différence de représentation entre les campagnes et les villes : les députés sont élus, un tiers par les bourgeois des villes, et les deux autres tiers par les propriétaires ruraux. Pour être éligible, il suffit d'être âgé de trente ans et d'avoir résidé au moins dix ans dans le royaume. Autrefois il fallait aussi appartenir à la religion



Le palais du Storthing.

luthérienne; on sait que la religion d'État a été supprimée récemment en Suède et en Norwège : aujourd'hui le siège de député est accessible aux catholiques comme aux protestants.

Les députés de l'Odelsthing sont élus pour trois ans. Cette assemblée présente un mélange fort curieux de toutes les classes de l'échelle sociale. Les paysans ou *bonders* y sont en majorité, et il n'est pas rare de les voir siéger dans

[1] La population actuelle de la Norwège est de 1,700,000 âmes. La superficie du pays est de 5,000 milles géographiques. La Norwège est le pays le moins peuplé de l'Europe; sa population est environ douze fois moindre que celle de la France.

On peut consulter sur la constitution de la Norwège les *Lois fondamentales de Suède et de Norwège, suivies de l'acte d'union entre les deux royaumes.* Stockholm, P.-A. Norstedt et fils.

leur costume national; s'ils ne brillent pas toujours par un langage élégant et choisi, ils apportent dans les affaires du pays un bon sens et un esprit pratique qui font souvent défaut chez les beaux parleurs. On y voit aussi des marchands, des ecclésiastiques, des hommes de marine, des jurisconsultes, voire même des médecins. Les questions soumises à l'Odelsthing ne sont pas discutées exclusivement par des orateurs choisis dans le sein de l'assemblée : on prend l'avis des hommes compétents, et lorsque ces hommes ne se trouvent pas dans le nombre des députés, on cherche la lumière en dehors du parlement. Dans les questions de jurisprudence, par exemple, on a vu plus d'une fois la diète norwégienne consulter l'*Hoiesteret* ou cour suprême. On raconte qu'un jour, pendant le cours d'une discussion épineuse, un journal de Christiania, le *Constitutionnel,* publia la première partie d'un article remarquable sur la matière, et annonça la suite pour un prochain numéro. Le Storthing déclara publiquement qu'il ne prendrait aucune détermination qu'après avoir lu le *Constitutionnel* du lendemain. Et c'est grâce à cette déférence peu habituelle aux corps politiques que le parlement norwégien jouit d'un si grand prestige et que chacune de ses décisions est regardée comme un oracle.

Chaque député reçoit une indemnité de trois species dollars par jour (17 francs), plus trois marks pour les frais de logement (3 fr. 40), plus deux marks et demi pour un domestique. Les frais de voyage leur sont également payés : ils ont droit à trois chevaux de poste. Le paysan norwégien possède, entre autres vertus, celle de l'économie ; et lorsqu'il siège au Storthing, il économise comme chez lui : il a soin de ne pas se loger aux environs

immédiats du palais des députés, car il est aussi modeste qu'économe; comme il considère un domestique comme un luxe superflu, il est juste qu'il empoche les gages que lui fournit l'État; enfin pourquoi dérogerait-il à Christiania aux habitudes de frugalité contractées chez lui? Quand arrive la fin de la session, les paysans députés s'en retournent chez eux deux à deux dans une carriole à un cheval : à quoi bon les trois chevaux de poste que leur paye le gouvernement! De retour dans leurs foyers, ils constatent avec satisfaction que leur petite fortune s'est augmentée d'une somme assez rondelette, fruit mérité de leurs sages économies.

De la salle de l'*Odelsthing* nous passâmes à celle du *Lagthing* ou chambre haute : c'est le sénat de la Norwège. Cette salle est plus richement ornée que la première. C'est là que le roi prête le serment constitutionnel; c'est là qu'il prononce le discours d'usage lorsqu'il ouvre la session en personne. Tous les projets de loi discutés et votés par la chambre basse doivent être soumis à l'approbation de la chambre haute. La chambre haute est formée d'un quart des membres de l'assemblée du Storthing; ils sont élus par les suffrages de leurs collègues. Si un projet de loi a été deux fois rejeté par le Lagthing, la question débattue doit se décider en assemblée générale, à la majorité des deux tiers des votants. Tout membre du Storthing a le droit de proposer une loi. Le projet de loi approuvé par les deux chambres n'acquiert force de loi qu'après la sanction royale. Toutefois le roi n'a qu'un *veto* suspensif : si le Storthing a adopté une résolution dans trois sessions successives, cette résolution devient loi, même sans l'assentiment du roi. Le Storthing fit un jour usage de cette préro-

gative : il s'agissait de l'abolition des titres de noblesse ; le roi avait refusé deux fois de sanctionner cette mesure. La loi fut encore proposée au Storthing après les délais fixés par la constitution. Le roi, qui voulait sauver la noblesse coûte que coûte, vint en personne à Christiania et mit tout en œuvre pour faire échouer le projet. On raconte même que c'était alors le temps des exercices militaires, et que six mille soldats furent réunis autour de la ville ; mais ces moyens d'intimidation n'eurent d'autre effet que de faire persister le Storthing dans sa résolution, et la loi passa.

En somme la puissance du roi est extrêmement limitée : il a à peine les pouvoirs d'un président de république. Le vrai souverain est le Storthing, qui a tout pris pour lui et n'a rien laissé au chef nominal de la nation. La constitution veut même que le roi ait un ministre et deux conseillers d'État norwégiens, dont le rôle consiste à protester contre toute mesure prise par le roi qui leur semblerait inconstitutionnelle. Le roi voulut un jour dissoudre le Storthing; les conseillers d'État, au nom de la constitution, s'opposèrent à cette mesure, tandis que le ministre y donna son adhésion. Il en résulta que le complaisant ministre fut mis en jugement par le Storthing, et se vit condamné à payer une forte amende. Ce qu'il y a de plus piquant dans l'affaire, c'est que le ministre ne fut pas remplacé, et conserva la confiance du peuple en même temps que son poste. Tel est l'usage en Norwège : lorsqu'un vote du Storthing implique un blâme à l'égard du cabinet, les ministres n'en gardent pas moins leurs portefeuilles; aussi les ministères vivent toujours dix ans au minimum.

Le palais du roi s'élève en face du Storthing, au sommet

d'une colline qui domine toute la ville. C'est un vaste édifice en pierres, très carré, très solide, percé de beaucoup de fenêtres, peint en blanc, et dont l'aspect général donne l'idée d'une immense caserne. Le roi est astreint par la constitution à faire chaque année le long voyage de Stockholm à Christiania, pour passer deux mois dans cette espèce de prison : on ne lui défend pas d'y prolonger son séjour. L'intérieur du palais est spacieux, et la plupart des



Le palais du roi et la rue Charles-Jean.

salons sont décorés avec goût. La salle du trône, où le roi tient son conseil, est ornée des portraits d'Oscar I[er] et de la reine Joséphine. La pièce la plus vaste est la salle de bal, qui rappelle celle de Wiesbaden. Dans la salle de billard, nous nous sommes arrêtés devant deux magnifiques tableaux de Tidemand : l'un représente une *Scène de catéchisme ;* l'autre, le *Dimanche soir*. Tidemand, qui habite Düsseldorf, est le plus célèbre peintre moderne de la Norwège; il peint des scènes de mœurs et des intérieurs.

Je préfère au palais lui-même la vue ravissante qui se déroule aux regards lorsqu'on monte à la terrasse. C'est de là qu'on peut vraiment juger de la pittoresque beauté du

fjord. Nous l'avions déjà contemplé du haut de la tour de l'église du Sauveur; mais de là on domine le paysage de trop haut, ce qui nuit à la perspective : vu d'ici, le fjord apparaît dans tout l'éclat de sa beauté; et le soleil l'éclaire si bien en ce moment, qu'on serait tenté de prendre cette nappe azurée, parsemée d'îles vertes, pour un golfe de la Méditerranée. Et pourtant on est ici sous la même latitude que Saint-Pétersbourg.

Du palais nous sommes allés à l'université, située dans la rue Carl-Johansgaden; c'est un bel édifice orné d'un péristyle à colonnade grecque; sa fondation remonte à l'année 1841 : c'est la seule université de la Norwège. On dit que les études y sont poussées à un très haut degré. La plupart des professeurs ont voyagé en France, en Allemagne, en Angleterre, pour acquérir des connaissances nouvelles et les transmettre à leur pays. Les élèves n'y entrent qu'après avoir subi un rigoureux examen. Une foule d'étudiants se pressaient dans les couloirs : c'était précisément le moment des examens. Nous pénétrâmes dans la salle où avait lieu l'interrogatoire; deux professeurs, qui constituaient à eux seuls le jury, étaient gravement assis devant une petite table qui pouvait à peine supporter leurs livres; le récipiendaire, placé vis-à-vis, traduisait à vue un passage de Tite-Live. Les examinateurs nous firent une profonde révérence : partout en Norwège on rencontre cette déférence pour les étrangers. Les examens sont sévères, et cependant on nous a dit que peu de candidats échouent. Les élèves sont assidus au travail, et se distinguent par la régularité de leur conduite.

En sortant de l'université nous nous mîmes à courir la ville au hasard. Il faut le dire, Christiania n'a pour elle

que son site merveilleux ; la ville elle-même est bien pauvre en magnificences architecturales : le Storthing, le palais et l'université, et c'est tout. Il y a bien quelques églises ; mais elles ne sont pas même dignes d'une visite. L'église de la Trinité (Trefoldighedskirken), que les habitants honorent du titre de cathédrale, est un monument massif et lourd en briques rouges, surmonté d'un dôme octogone, et flanqué de deux tourelles. A quelques pas de là se trouve l'église catholique. On compte un millier de catholiques à Christiania. En vertu de l'article 2 de la constitution, les jésuites sont proscrits à tout jamais ; les juifs ont le même sort. Et cela après l'article 1er, qui déclare que la Norwège est un État *libre et indépendant !*

Le seul monument historique de Christiania, c'est le château d'Agerhuus ; il est situé sur une petite éminence à l'extrémité méridionale de la ville et commande l'entrée du port. On présume qu'il fut construit en l'an 1302. Il était solidement fortifié, et résista à plusieurs sièges ; le siège le plus mémorable est celui qu'il eut à soutenir contre Charles XII de Suède, en 1716 ; sur la rive du fjord qui fait face à la forteresse on montre encore la plaine où campa l'armée suédoise. Sur la terrasse occidentale du château sont dressés deux canons d'airain ornés de remarquables bas-reliefs ; ces canons portent la date de 1620 ; ils semblent être de fabrication saxonne ou bavaroise, et l'on prétend qu'ils furent pris par les Suédois pendant la guerre de Trente ans ; les Norwégiens à leur tour les enlevèrent aux Suédois. Aujourd'hui l'on ne s'en sert plus que pour donner l'alarme lorsque éclate un incendie. La forteresse d'Agerhuus, de même que celle de Munkholm à Throndjhem, a eu son prisonnier : c'est là que fut enfermé le célèbre

Ouli-Eiland, le Fra Diavolo de la Norwège; mais, plus heureux que l'infortuné Griffenfeld, Ouli-Eiland parvint à s'évader.

Nous rentrâmes à l'heure du dîner à l'hôtel Victoria, connaissant déjà Christiania par cœur. Le soir nous assistâmes à un bal offert par les notabilités aux officiers des frégates française et anglaise *le Kersaint* et *l'Immortalité*, qui se trouvaient en ce moment en rade. Là se trouvait réunie l'élite de la société norwégienne, qui ne paraît devoir le céder en rien à celle des autres pays. Les toilettes élégantes des Norwégiennes se mêlaient aux costumes riches et variés de toutes les autorités qui se pressaient dans la salle. L'orchestre exécutait les danses les plus en vogue, et il n'eût pas fallu un grand effort d'imagination pour se croire à un bal de l'aristocratie de Londres. Au dehors, les rues avoisinantes étaient illuminées en l'honneur de la France et de l'Angleterre.

XII

EXCURSION EN THÉLÉMARK — KONGSBERG

Le Thélémark. — Aspect du fjord de Christiania. — Dröbak. — Drammen. — Le mont du Paradis. — Hougsund. — La carriole norwégienne. — Route de Kongsberg. — L'hôtel des mines. — Le *sorenskriver* de Kongsberg. — Détails sur l'organisation judiciaire de la Norwège. — Les mines de Kongsberg. — Une fonderie d'argent. — Une fabrique d'armes. — Organisation de l'armée en Norwège.

Au bout de deux jours, nous commencions à nous ennuyer dans les rues désertes et uniformes de Christiania; nous connaissions déjà la ville à peu près comme si nous l'avions toujours habitée. Nous résolûmes donc de partir, le 14 septembre, pour le Thélémark. Nous nous fîmes donner à l'hôtel Victoria tous les renseignements utiles, et nous employâmes la soirée du 13 à faire les préparatifs que nécessitait une excursion dans cette contrée sauvage.

Tous les pays montagneux ont des contrées privilégiées qui sont le rendez-vous général des touristes. En Suisse, c'est l'Oberland bernois que l'on visite de préférence; dans les Pyrénées, le cirque de Gavarnie est le but obligé

de tous les excursionnistes; en Écosse, il faut voir les Trossachs et les lacs des Highlands; en Norwège, c'est le Thélémark qui est devenu l'excursion classique. De toutes les parties de la Norwège, celle-ci est la plus fertile en sites grandioses et agrestes. On y trouve des lacs considérables, des montagnes élevées, des vallées charmantes, des rivières pittoresques, des cascades qui passent pour les plus belles de l'Europe. Les habitants de cette curieuse contrée sont riches : c'est là que s'est le mieux conservé l'antique costume national.

Un voyage en Thélémark est encore une entreprise romanesque, pour laquelle il est bon d'être doué d'une certaine dose de courage et d'énergie; il faut être armé aussi de beaucoup de patience, savoir payer de sa personne au besoin, et avant tout dire adieu au confort. Les auberges sont misérables, incommodes, et manquant parfois des choses les plus indispensables à la vie. Ce serait être favorisé de la fortune que de pouvoir y coucher dans des draps de lit blancs; tout ce qu'a inventé la civilisation moderne depuis un demi-siècle y est encore complètement ignoré; le pain blanc, la bière, le vin y sont inconnus, et il serait bien ingrat, l'heureux voyageur qui ne bénirait pas trois fois le ciel à la vue d'un morceau de viande. On n'est pas toujours sûr de trouver du poisson à défaut de viande; alors du moins peut-on compter sur des œufs? Sur trois auberges, deux n'en ont pas. Quand il n'y a ni poisson, ni viande, ni œufs, il faut se contenter de pain noir ou de *flatbröd,* et d'une sorte de fromage vieux appelé *gammel öst;* mais ce fromage est si fort et si mauvais, qu'il n'y a qu'un estomac norwégien qui soit capable de le digérer.

Voilà le tableau qu'on m'avait fait du Thélémark à l'hôtel

Victoria. C'était le cas ou jamais de se munir de provisions à Christiania pour ne pas s'exposer à mourir de faim en route. Je ne fus pourtant pas de cet avis. Grand amateur de couleur locale, admirateur passionné du pittoresque, ne dédaignant ni les émotions ni les aventures, je ne me suis jamais départi en voyage de ce principe, qu'en pays étranger il faut se soumettre en toutes choses aux us et coutumes locales. Je crus donc prudent de cacher à mes compagnons les sombres couleurs du tableau, et je pris pour eux et pour moi l'héroïque résolution de ne vivre que de ce que nous trouverions en route.

Le 14 septembre, nous nous embarquâmes sur un petit bateau à vapeur qui fait trois fois par semaine le trajet de Christiania à Drammen. Le *Drammen,* — c'était le nom du steamer, — quitta le port à huit heures du matin en se faufilant au milieu des navires. Au bout d'un quart d'heure, nous voguions en pleines eaux du fjord. Rangés sur la poupe, nous envoyâmes un dernier adieu à la riante et coquette Christiania, dont les collines aux blanches villas s'enfuyaient rapidement :

... Recedentia longe
Littora...

Rien n'est plus agréable, quand le temps est beau, que les six heures de navigation de Christiania à Drammen. Cette promenade maritime offre une foule d'aspects ravissants, qui, sous le ciel bleu, rappellent les beaux lacs de la Lombardie : même douceur dans les lignes du paysage, même vigueur de végétation. Le soleil resplendit d'un si vif éclat, le ciel est si pur, l'atmosphère si douce, qu'on se

croirait au fond de la baie de la Spezzia, tandis qu'on est en réalité sous le 60e degré de latitude nord.

Ce n'est pas dans les environs de Christiania qu'il faut s'attendre à rencontrer des montagnes aux flancs abrupts, portant jusqu'aux nues leurs cimes inaccessibles; les côtes occidentales de la Norwège offrent seules ces grandes scènes d'une nature convulsionnée. Ici point de hautes montagnes, point de rochers nus et stériles, point de falaises d'une effrayante déclivité : partout l'œil se repose sur des collines dont les pentes s'abaissent doucement vers la mer, des golfes arrondis en demi-cercle, des îles exquises dans leurs formes, au milieu desquelles fuient de charmants détroits qu'on prendrait pour des fleuves enfermés entre deux rives de verdure. Tout cela est attrayant, gracieux comme les paysages du lac Majeur ou du lac de Côme. Les îles sont innombrables; presque toutes sont couvertes de magnifiques forêts de pins qui s'élèvent par gradations insensibles du rivage au sommet; çà et là, au milieu des clairières, apparaît un groupe de trois ou quatre maisons de bois : ce sont des fermes ou des habitations de pêcheurs.

A quelques lieues de Christiania, les deux rives du fjord se rapprochent et semblent vouloir fermer toute issue aux vaisseaux; le steamer pénètre dans un détroit qui n'a guère que cent mètres de largeur. Là se dresse sur la rive droite la forteresse de Dröbak; une petite île s'élève en face; on y construit actuellement une nouvelle forteresse, et il paraît que le gouvernement norwégien a l'intention d'élever un troisième fort sur la rive gauche. Lorsque tous ces forts seront armés de canons, il deviendra impossible aux vaisseaux de guerre de se frayer passage à travers le détroit.

A peine avons-nous dépassé Dröbak, que nous croisons une frégate anglaise; elle est obligée de stationner au delà des forts, parce que l'enceinte fortifiée ne peut recevoir plus de trois vaisseaux de guerre : or il y avait alors à Christiania deux frégates anglaises et un aviso français.

A quelque distance de Dröbak, le fjord s'élargit et se transforme en un lac grand comme une mer. C'est en cet endroit que le fjord se divise en deux bras à peu près parallèles : l'un se dirige vers Christiania, d'où nous venons; l'autre, vers Drammen, où nous allons. La ville de Drammen occupe l'extrémité de cet embranchement, qui présente les mêmes aspects que le fjord de Christiania.

Drammen se distingue de fort loin, avec ses toits qui scintillent au soleil comme des diamants, au fond d'un magnifique amphithéâtre de montagnes boisées. Nous débarquons à deux heures dans cette cité commerçante; nous longeons les quais, couverts d'innombrables monceaux de sapins sciés, et, sous un soleil de plomb, nous nous dirigeons à pied vers l'hôtel *Kong-Karl* (prince Charles).

Drammen est une des villes les plus considérables de la Norwège : elle a une population de plus de treize mille âmes. La plus grande partie de la ville est bâtie en pierres et en briques, comme Christiania; en Norwège, une ville en briques est aussi extraordinaire que le serait une ville en marbre dans nos pays. C'est à l'incendie que Drammen doit sa splendeur : il y a quelques années, il n'y avait ici que des maisons de bois, comme à Throndjhem, comme à Bergen, comme partout en Norwège; mais en 1866 et en

1870 le feu détruisit presque toute la ville : depuis lors on s'est mis à bâtir avec des matériaux plus incombustibles, et la ville de bois s'est transformée comme par enchantement en une cité opulente et confortable. La ville, née d'hier, a un cachet moderne qui frappe au premier abord : elle a l'air d'être fraîchement sortie d'une de ces boîtes d'Allemagne qui font le bonheur des enfants.

C'est ici que se fait la grande exportation de bois, spécialement avec l'Angleterre. La ville est admirablement située sur les rives de la Dramme (*Dramselv*), une des plus grandes et des plus belles artères fluviales de la Norwège; cette rivière lui offre des communications faciles avec l'intérieur du pays, d'où elle tire son bois et ses planches. Une des grandes utilités de la rivière, c'est le flottage du bois, moyen de transport qui ne coûte rien; chaque arbre, avant d'être lancé à l'eau, est numéroté, afin qu'on puisse en reconnaître le propriétaire. Le bois flotté s'arrête souvent en route; il met quelquefois plusieurs mois à faire le trajet; mais l'important, c'est qu'il arrive à destination.

Drammen a au moins deux kilomètres de longueur, parce que les maisons sont toutes construites le long de la rivière. Au bout de la ville, nous traversons un beau pont de pierres qui nous conduit à l'hôtel *Kong-Karl,* où nous arrivons à l'heure de la table d'hôte. Nous avions pour commensale une cantatrice suédoise qui fit autrefois sensation à Paris; elle devait donner le soir un concert, auquel nous regrettâmes de ne pouvoir assister. Nous eûmes aussi l'occasion de parler français avec un marchand de bois de la localité, qui eut l'amabilité de nous donner une lettre de recommandation pour M. G., le juge

de paix de Kongsberg. Dans quelle contrée de l'Europe a-t-on de pareils égards pour les étrangers?

En Norwège on consacre peu de temps aux repas; on mange souvent, mais on donne à peine une demi-heure au repas principal. A peine a-t-on expédié le dernier morceau, que tous les convives se lèvent et se quittent en se serrant la main et en disant : *Tack for mat,* — les poignées de main se donnent à tout propos, en Norwège. — Comme il nous restait encore deux heures avant le départ du train de Hougsund, nous fîmes une promenade à la montagne qui domine la ville, et qui a nom *Paradisbake* (mont du Paradis) : ce nom est bien porté, car du sommet on jouit d'une vue qui, sans exagération, peut se comparer à celle de la vallée d'Argelès, que les habitants des Pyrénées honorent également du nom de *Paradis* d'Argelès. Nous découvrions dans toute son étendue la verdoyante vallée de Dramselv, où la rivière serpentait et se perdait à l'horizon dans un voile de vapeurs flottantes; à l'opposite miroitait la nappe tranquille du fjord qui reçoit ses eaux; à nos pieds s'étendait la ville, d'où remontait jusqu'à nous cette vague rumeur qui plane au-dessus des villes commerçantes et industrieuses. Tout cela formait un ensemble harmonieux et calme, qui disposait l'âme à la méditation et à la rêverie.

Nous partîmes pour Kongsberg à cinq heures. La première partie du trajet, jusqu'à Hougsund, se fait en chemin de fer, et la dernière partie en carriole[1]. On construisait alors un embranchement de Hougsund à Kongsberg, qui devait être complètement terminé deux mois après. Bientôt

[1] Aujourd'hui une voie ferrée, passant par Drammen, réunit Christiania à Kongsberg.

la Norwège aura aussi son réseau de chemin de fer, et la carriole norwégienne passera à l'état légendaire comme la diligence espagnole. Les amateurs de pittoresque doivent se hâter : dans quelque dix ans, on fera un voyage en Norwège comme on fait un voyage à Marseille ou à Londres; adieu alors les fatigues, adieu les aventures, adieu la couleur locale! Tout sera si bien réglé, si bien engrené, que le hasard ne sera plus possible : on sera toujours sûr d'arriver, de trouver bon dîner et bon gîte. Ce sera plus commode; mais, je le dis franchement, je préférerai alors rester chez moi, parce que le plus grand charme du voyage sera détruit, l'imprévu!

De Drammen à Hougsund, le chemin de fer longe les rives du Dramselv, qui parcourt une vallée fertile et bien peuplée. La vapeur nous emporte impitoyablement, et ne nous laisse pas le temps de regarder le paysage, qui semble ravissant. Nous passons les stations de *Gulskogen* et de *Mjondalen*, et au bout de trois quarts d'heure nous sommes à Hougsund, où nous laissons le train continuer sa route jusqu'au village de Randsfjord, situé au bord d'un lac important. La ligne de Drammen à Randsfjord, exploitée depuis 1868, met ce lac en communication avec la mer. La longueur de cette ligne est de huit milles norwégiens (environ quatre-vingt-dix kilomètres), et le trajet se fait en trois heures, suivant les indications du *Norske-Kommunikationer*.

A Hougsund nous trouvons des carrioles qui stationnent devant le train. Nous prenons chacun possession d'un de ces véhicules, et à six heures du soir nous partons pour Kongsberg.

C'était la première fois que nous faisions l'essai des car-

rioles ; — nous nous étions servis d'une voiture ordinaire pour faire le voyage de Veblungsnaes à Lillehammer. — La carriole norwégienne est le plus primitif de tous les véhicules; qu'on s'imagine une petite voiture à deux roues, sans ressorts, sans coussins, sans soufflet, sans marchepied : — à quoi bon tout ce luxe inutile? Au milieu, sur le timon, est posée une sorte de coquille arrondie qui sert de siège, et qui peut recevoir une seule personne, pourvu que cette personne n'ait pas trop d'embonpoint. Derrière la voiture est adaptée une petite planche où l'on met les bagages; sur les bagages s'assied, en tournant le dos au voyageur, le *skyddsgut* (on prononce scudsgoutt) : c'est un jeune garçon qui n'a d'autre mission que d'ouvrir les nombreuses barrières qu'on rencontre en route, et de ramener les chevaux au retour. La carriole est la voiture nationale, dont se servent le paysan et le riche marchand; par sa légèreté et sa simplicité, elle est admirablement appropriée aux routes du pays, qui sont toujours étroites et montueuses.

La route de Kongsberg ne manque pas de charmes, surtout le soir. La vallée que nous parcourions est agréable et fertile : à notre gauche étaient la rivière et le nouveau chemin de fer, ouvert déjà au transport des marchandises; à notre droite, nous voyions des montagnes couronnées de sapins. Quoiqu'il fît déjà nuit, les montagnes se dessinaient assez nettement, un ciel étoilé s'étendait sur nos têtes. Je n'ai rien vu de plus calme et de plus lumineux que ces belles nuits du Nord. Le froid était vif; nous étions obligés de nous envelopper jusqu'au nez dans nos couvertures.

Bientôt nous eûmes à gravir une côte très raide qui se

prolongea pendant une heure. Arrivés au sommet, nous découvrîmes la vallée de la *Louven,* au fond de laquelle brillaient les feux de Kongsberg. La descente se fit rapidement par une route en limaçon, et à neuf heures du soir nous fûmes à destination. Le *gjestgivergaard* (auberge) où nous descendîmes portait le nom français d'*hôtel des Mines*.

Nous n'eûmes rien de plus pressé que d'écrire immédiatement au *sorenskriver* (juge de paix), M. G., le seul homme de la localité qui sache parler français. Nous joignîmes à notre missive la lettre de recommandation que nous avions obtenue à Drammen; et, malgré l'heure avancée, M. G. vint immédiatement nous voir à l'hôtel des Mines, pendant que nous procédions à réparer nos forces par un souper passable. Il entama la conversation en français avec tant de facilité, que nous ne pûmes nous empêcher de lui en témoigner notre surprise; il nous dit qu'il avait séjourné en France pendant plusieurs années, et que sa femme était Française.

Ayant pour la première fois l'occasion de parler à un magistrat, nous amenâmes la conversation sur l'organisation de la justice en Norwège. M. G. nous donna à ce sujet des renseignements pleins d'intérêt.

Il y a en Norwège trois degrés de juridiction. Il existe dans chaque paroisse un tribunal de conciliation, composé d'arbitres choisis tous les trois ans par les chefs de famille. Cette utile institution prévient quantité de procès. Au point de vue de l'administration de la justice, la Norwège est divisée en soixante-quatre *sorenskriveries*. Dans chaque sorenskriverie siège un tribunal présidé par le *sorenskriver* (sorte de juge de paix), lequel est assisté de quatre *lau-*

grestmænd (sorte de fonctionnaire inférieur); mais ceux-ci, en fait, sont plutôt considérés comme des témoins judiciaires. Les sorenskriveries sont les tribunaux de première instance. Il y a deux cours d'appel : l'une siège à Christiania, l'autre à Throndjhem; elles se composent d'un président, de deux juges et d'assesseurs. Il y a enfin une cour surpême (*Höiesteret*), qui siège à Christiania; elle se compose d'un président et de huit assesseurs. La cour de cassation, telle qu'on l'entend chez nous, n'existe pas en Norwège : en effet, l'Höiesteret ne juge pas seulement en droit, mais aussi en fait; c'est en quelque sorte une cour de deuxième appel. L'institution du ministère public n'existe pas non plus en Norwège, sauf au criminel.

C'est une curieuse organisation que celle des *sorenskrivers*. Ce magistrat a des pouvoirs beaucoup plus étendus que nos juges de paix : il juge en premier ressort toutes les affaires civiles, de quelque importance qu'elles soient; il juge *seul;* les quatre laugrestmænds dont il est assisté ne font que donner leur avis sans que le sorenskriver doive en tenir compte. Ce système, tant critiqué par certains juristes, tant loué par d'autres, a pour corollaire indispensable la *responsabilité* du juge; ainsi entendu, le système n'offre point les inconvénients pratiques que signalent ses adversaires. Le sorenskriver est passible de dommages-intérêts pour ses décisions mal fondées; il peut même être destitué, s'il a été condamné à trois restitutions pour cause d'erreur. Voici à cet égard le texte de la loi, qui date de Christian V : « Si un juge prononce à tort, soit parce qu'il n'a pas instruit lui-même l'affaire, ou qu'il ait toléré qu'elle fût mal instruite, ou bien s'il agit par inin-

telligence, il devra indemniser la partie lésée de toute perte, de tous frais et de tous dommages; s'il est prouvé que le juge a cédé à l'influence de la faveur, de l'amitié ou des présents, il sera destitué et déclaré incapable de jamais siéger comme juge, et il souffrira ce qu'il a fait souffrir, dût-il ainsi perdre la fortune, la vie et l'honneur [1]. »

Le sorenskriver a non seulement des attributions fort étendues en matière civile, mais il est encore compétent en matière criminelle; il juge seul les affaires de simple police et les affaires correctionnelles; lorsqu'il s'agit d'un crime, il se fait assister de deux particuliers, ordinairement de simples paysans chargés de constater que la liberté de la défense a été entière. Chaque fois qu'un criminel est appelé à être jugé, on lui désigne un avocat d'office. En Norwège, de même qu'en Russie, les avocats sont des fonctionnaires rétribués par le gouvernement. Le crime d'assassinat est le seul qui soit puni de mort. Le criminel subit la décapitation par la hache, — vestige barbare du moyen âge qui n'a pas encore disparu en Norwège. — Une autre coutume non moins barbare veut que le bourreau prenne la place du condamné si la tête du patient n'est pas séparée du tronc au deuxième coup de hache. Métier peu enviable! Heureusement la peine capitale est rarement appliquée en Norwège. Il n'est peut-être pas de pays en Europe où il y ait moins de meurtres et moins de vols.

Notre aimable sorenskriver nous donna bien d'autres détails sur son pays; il nous quitta à dix heures du soir,

[1] *Kong Christian den femtes Norske lov.*, 1687, log. I, cap. v, art. 3.

nous promettant de venir nous prendre le lendemain matin pour nous montrer les curiosités de l'endroit.

M. G. fut exact au rendez-vous, et nous fîmes ensemble la visite de la ville et des usines. Kongsberg, on le sait, est célèbre par ses mines d'argent, qui sont les plus riches de l'Europe. Cette localité est agréablement située sur les deux rives de la Louven, dans une petite plaine peu étendue, étroite, et environnée de rochers pointus et élevés. La ville est grande, mais mal bâtie. Elle a une population de cinq mille âmes, dont la majeure partie travaille dans les mines. Autrefois la population était beaucoup plus considérable ; mais un incendie, qui mit la ville en cendres au commencement de ce siècle, contribua beaucoup à sa décadence.

Les mines de Kongsberg appartiennent à l'État depuis 1816. Il y a plus de deux siècles qu'elles furent découvertes par un paysan. Elles donnent actuellement en moyenne trente mille livres d'argent fin; nous n'en avons pas en Europe qui donnent des morceaux d'argent natif si gros ni en si grande quantité. On nous a assuré que le produit des mines de Kongsberg forme un dixième des revenus de l'État. C'est à Kongsberg que le gouvernement a établi l'hôtel des monnaies; à peine sorti de terre, l'argent se transforme ainsi en dollars bien brillants et bien sonnants. Tout ce qui n'est pas converti en monnaie se vend au poids.

Les mines sont situées à un mille de la ville; nous n'avons pu les visiter, à défaut de temps : il nous fallait à tout prix arriver le soir à Tinöset, pour profiter le lendemain matin du vapeur du lac Tinn ; manquer le bateau, c'était perdre huit jours. Le Thélémark n'est pas la Suisse, les bateaux ne vont pas tous les jours.

En revanche nous visitâmes en compagnie de M. G. la fonderie d'argent qui se trouve dans le voisinage de la ville. Les bâtiments sont vastes et spacieux. Nous assistâmes aux différents travaux du pilage, du lavage et de la fonte du minerai. Le minerai, après avoir été lavé, est fondu dans des fourneaux chauffés au moyen de soufflets que l'eau fait mouvoir. Le minerai riche et le minerai pauvre sont jetés dans les fourneaux avec de la pierre calcaire et du plomb; il est fort intéressant de voir séparément, à l'état de fusion, d'un côté l'argent épuré, de l'autre côté la matière pierreuse qui naguère était mêlée au minerai.

Après l'inspection des fourneaux, nous fûmes introduits dans les bureaux et présentés au directeur de la fonderie, qui nous montra une collection fort curieuse d'échantillons de minerai d'argent; nous en vîmes de toutes les dimensions et de toutes les formes; il y avait là des blocs d'une valeur de 2 à 3 francs, et d'autres de 25,000 francs. Le minerai est tantôt massif, tantôt capillaire, tantôt en feuillets, tantôt en branches. Presque toujours on aperçoit la trace d'une fusion. Sur des tables étaient disposés en monceaux des pots remplis d'argent épuré, destinés à la vente; chaque pot avait une valeur de cent marks (114 francs). Le directeur nous montra dans un coin une grande caisse pleine d'argent, qui pouvait avoir une contenance d'environ deux mètres cubes; il nous assura que, d'après les calculs auxquels il s'était livré, il faudrait dix-huit cents caisses de cette dimension pour payer les frais de guerre de la France. On nous montra ensuite une pièce d'or de la valeur d'un napoléon : cette pièce représentait la quantité d'or trouvée dans les mines de Kongsberg dans l'espace d'une année.

Après la fonderie, M. G. nous mena voir la fabrique d'armes de l'État, où travaillent une centaine d'ouvriers. On y confectionne chaque année cinq mille fusils Remington. Le système de la division du travail y est admirablement appliqué : chaque ouvrier a pour mission de confectionner telle partie déterminée du fusil.

En revenant de la fabrique d'armes, M. G. nous donna quelques détails sur l'organisation de l'armée en Norwège. L'armée de terre est de vingt-cinq mille hommes; l'armée de mer, de quarante-six mille hommes. Toute la population virile en fait partie. La troupe de ligne se compose de dix mille hommes; ils sont tenus de servir pendant cinq ans. Neuf mille hommes composent la *landvœrn;* la landvœrn est formée par les hommes de la ligne : après l'expiration de leur temps de service dans la troupe de ligne, ils sont attachés à la landvœrn pour dix ans (en tout, quinze années de service). L'artillerie se compose de cinq bataillons, et la cavalerie de onze escadrons. Le système des casernes n'existe que pour le régiment de chasseurs, corps d'élite composé de deux mille hommes. L'exercice a lieu en été, et dure six semaines; pour la landvœrn, l'exercice ne dure que huit jours. Les villes de garnison sont Christiania, Christiansand, Bergen, Throndjhem et Frederikstad. L'organisation militaire de la Norwège, sans être parfaite, montre qu'on peut avoir une bonne armée sans recourir à la conscription et au tirage au sort.

M. G. nous offrit d'aller voir la cataracte de *Larbröfoss,* formée par la Louven, à quelque distance de la ville; mais nous tenions trop à arriver le même jour à Tinöset pour accepter cette invitation. Notre aimable cicerone nous ramena donc à l'hôtel des Mines, et poussa la complai-

sance jusqu'à régler lui-même le prix d'une voiture. On nous demanda neuf species (environ 52 francs). De Kongsberg à Tinöset, il y a six milles (soixante-dix kilomètres), que l'on parcourt en huit à neuf heures.

XIII

LE RJUKANDFOSS

Une forêt de sapins. — Le gaard de Bolkesjö. — Endroit où tomba le ballon de M. Paul Rollier. — Encore la forêt. — Le Maan-Elv. — Tinöset. — Costumes thélémarkiens. — Le steamer *Rjukan*. — Le lac Tinn. — Une tempête sur un lac. — Mael. — Vallée de Vestfjorddal. — Singulière coutume des habitants. — Dal. — Un chemin difficile. — Le Rjukandfoss. — Aspect de la chute. — Légende. — Le sentier du Mari-Stien. — Au fond d'un gouffre. — Retour à Dal.

Kongsberg est la dernière étape de la civilisation; au delà commence l'âpre et sauvage contrée du Thélémark, que les Norwégiens eux-mêmes appellent le pays du lait caillé. Pendant quelque temps encore nous parcourons de riantes vallées; mais bientôt le paysage change subitement d'aspect. Nous pénétrons dans une de ces forêts vierges où depuis des siècles les sapins renaissent de leurs propres débris. La Norwège et l'Amérique offrent seules ces scènes grandioses inconnues dans nos régions habitées. Il y a là des sapins séculaires réunis en faisceaux, et dont les troncs ne semblent plus former qu'une seule masse, comme les piliers d'une cathédrale gothique; ces colon-

nades naturelles s'élancent à trente ou quarante mètres de hauteur. Beaucoup de ces géants ont été abattus par le vent ou par la foudre; leurs troncs énormes gisent au milieu des débris qu'ils ont entraînés dans leur chute épouvantable; on les admire encore dans leur ruine, comme on admire un guerrier mort environné des vaincus immolés par son dernier effort. Les sapins sont si hauts et si serrés, que la lumière du jour pénètre à peine à travers leurs aiguilles innombrables; parfois une petite clairière vient rompre pour un moment cette mystérieuse obscurité. Tel devait être l'aspect des sombres résidences des divinités scandinaves. Ces immenses solitudes sont telles aujourd'huil qu'elles étaient il y a mille ans. L'âme se sent envahie par des impressions étranges; il y a quelque chose d'effrayant dans ce calme absolu, dans ces demi-ténèbres. Parfois nos chevaux s'arrêtent pour reprendre haleine; on écoute et l'oreille n'entend rien : pas le murmure d'un ruisseau, pas un chant d'oiseau, pas même la chute d'une feuille, car il n'y a pas un seul arbre à feuillage caduc parmi ces millions de sapins; nul bruit ne trouble le silence de ces forêts vierges qui voient passer les siècles comme nous voyons passer les années. On nous a assuré que les ours sont très nombreux en ces parages; cependant nous n'en avons pas vu. Nous voyageons pendant une demi-journée sans rencontrer une seule habitation, un seul être humain. La route est fort étroite; en maints endroits, elle est à peine assez large pour donner passage à notre petite voiture. Il serait d'ailleurs parfaitement inutile d'élargir le chemin, car il n'arrive jamais que deux voitures s'y croisent; il se passe parfois des semaines entières sans que personne vienne par ce chemin, fréquenté seu-

lement par les rares voyageurs qui vont en Thélémark.

A deux heures, nous arrivons à *Bolkesjö* (on prononce Bolquécheu). Cette localité se compose de deux maisons habitées par une seule famille. C'est l'unique point qui soit marqué sur les cartes détaillées de la Norwège sur une étendue de dix-huit lieues de France. Bolkesjö est un vieux *gaard* fondé depuis une bonne centaine d'années, et qui a entièrement conservé son cachet antique; l'hôte lui-même semble être ressuscité du siècle passé; il nous accueille avec une bonhomie touchante, et nous sert tout ce qu'il possède : du lait, du poisson de rivière, des œufs et du pain noir, sans oublier l'éternel *flatbröd.* Mais comme tout cela est assaisonné de l'excellente volonté de notre *landmark* et d'un appétit merveilleux, ce modeste dîner nous paraît un festin. Le repas achevé, notre hôte nous montre sa maison, un vrai modèle du genre. Voici le salon de réception : une grande salle carrée dont les murs sont formés de troncs de sapins équarris; le long de ces murs d'antiques bahuts, où s'étalent de vieux pots danois en argent et de la vaisselle en cuivre; des chaises en chêne, ornées de figures naïves; au milieu du salon, une grande table carrée en racine de bouleau, et le tout à l'avenant. Un escalier raide comme une échelle conduit au premier étage. Voici le traîneau qui attend les premières neiges pour sortir de la maison. Au-dessus des portes, d'immenses bois de rennes figurent comme ornement. Nous entrons dans la chambre des hôtes; le parquet est jonché de branches de sapin qui exhalent dans l'appartement une odeur résineuse; aux murs (ou plus exactement aux troncs d'arbres) sont appendus une vingtaine de portraits photographiés : ce sont des personnages plus ou moins illustres

qui ont laissé ici le souvenir de leur passage. Notre hôte nous montre avec un orgueil bien légitime les deux immenses alcôves où couchèrent, si nous l'avons bien compris, l'empereur Maximilien (?), le général Steinmetz et d'autres célébrités.

Du haut du plateau de Bolkesjö, la vue est superbe de sauvagerie et de sévérité. Tout au fond, au bas de la montagne, on découvre le lac *Fol,* sombre et solitaire, muette image du calme profond qui règne dans ces déserts. Au delà le regard plane sur la magnifique chaîne des monts lointains du Thélémark. Sous les nuages orageux qui assombrissent le paysage, nous distinguons la cime pointue de *Gausta-Fjeld*[1], dont nous ferons bientôt l'ascension; ce géant du Thélémark domine tous les autres sommets. Vers l'ouest, l'hôte nous montre du doigt le groupe de *Lille-Fjeld,* et accompagne son geste de quelques phrases inintelligibles où reviennent souvent les mots : « fransk ballon. » Tout s'explique : c'est là qu'est tombé, lors du siège de Paris, en 1870, le ballon monté par Paul Rollier. Le brave homme nous fait comprendre par ses gestes toute la surprise que lui causa l'apparition de cet aérostat, venu il ne savait trop de quel coin du ciel ou de l'enfer.

Nous quittons Bolkesjö après une halte d'une heure. Depuis Kongsberg, nous n'avons cessé de monter; maintenant le chemin descend. Nous longeons pendant un certain temps le lac Fol à plus de mille pieds de hauteur. Nos chevaux courent au grand trot, et à chaque coude du chemin nous sommes menacés d'une effroyable dégringolade. Nous rentrons bientôt dans la forêt, plus sombre

[1] *Fjeld* signifie montagne.

que jamais. Seulement de distance en distance on aperçoit à travers les sapins la nappe calme d'un petit lac solitaire : nulle cabane sur ses rives, nulle barque sur ses eaux!

La route est un vrai casse-cou. Mais notre jeune postillon est habile, et nos chevaux ont un instinct merveilleux. Parfois au bord du chemin se dessine vaguement, dans la nuit mystérieuse de la forêt, une masse noire qui simule, à s'y méprendre, les formes d'un ours en attente. — Dieu sait s'ils sont nombreux ici! — Je devine à la physionomie sérieuse, presque inquiète de mes compagnons qu'ils partagent le sentiment de vague terreur dont je me sens saisi à cette pensée. Nous approchons, et notre ours imaginaire n'est qu'une racine de sapin ou un débris de rocher. Et les éclats de rire de se donner libre cours.

Nous mîmes environ huit heures à traverser cette immense forêt. Vers six heures du soir, nous débouchâmes dans une belle vallée au fond de laquelle gronde un fleuve impétueux dont les eaux rejaillissent en écume blanche sur les rochers qui encombrent son lit. Ce fleuve n'est autre que le *Maan-Elv,* qui sort du petit lac Mjos, se précipite dans la vallée de Vestfjorddal par une chute de neuf cents pieds, traverse le lac Tinn, et va se jeter près de Skien dans la mer du Nord.

A sept heures du soir nous étions à *Tinöset,* où nous avions résolu de passer la nuit. C'est une bourgade de cinq ou six maisons, pittoresquement située à l'extrémité du lac Tinn (*Tinnsjö*), à l'endroit même où le Maan-Elv sort de ce lac. L'auberge où nous soupons et où nous logeons est mauvaise et chère; les chambres sont sales, et les gens

plus sales encore. Nous remarquons ici les premiers costumes thélémarkiens; l'accoutrement des femmes ferait croire qu'on est dans les montagnes de la Chine : corsage orné de boutons de filigrane, jupes courtes qui se terminent au-dessus des genoux, pantalons rouges qui entrent dans des sandales de la même couleur, recourbées en volutes comme des chaussures chinoises. Le costume des hommes est plus étrange encore : un pantalon noir d'une largeur phénoménale, montant jusque sous les aisselles, et une veste blanche brodée d'arabesques, qui s'arrête là où finit le pantalon, à six centimètres au-dessous du menton. Ce costume baroque est enjolivé d'une quantité de bijoux naïfs, que ces gens fabriquent eux-mêmes avec le filigrane naturel des mines de Kongsberg. L'hôte nous offre un de ces bijoux, remarquables par l'originalité du travail; mais il nous en demande un prix si élevé, que nous préférons laisser l'objet au premier Anglais qui visitera ces lieux.

Le 16 septembre survint un changement inattendu dans la température : le vent sauta au nord, et un froid assez piquant succéda aux chaleurs accablantes des jours précédents.

Nous nous embarquâmes à huit heures du matin sur le *Rjukan* (on prononce *rioucann*) petit batelet qui fait vaillamment le service du lac Tinn. Qu'on s'imagine une embarcation non pontée, large de deux mètres à peine, longue de sept à huit mètres, inclinant à gauche comme un vieil invalide qui a fait son temps de service. Au milieu est placée une machine grande comme un poêle, qui siffle, souffle et fume tout comme une autre. Le capitaine et propriétaire de ce steam-boat est député, ce qui ne l'empêche

pas de se moucher à chaque minute avec ses doigts ; ce procédé lui serait-il habituel lorsqu'il prononce un discours au Storthing?

Le lac Tinn rappelle le lac de Wallenstadt, en Suisse; il est encaissé entre d'énormes rochers à pic, du haut desquels s'élancent des cataractes blanches comme la neige. Ces rochers émergent perpendiculairement, en sorte que le lac Tinn est un entonnoir sans rives; les rares cabanes des pêcheurs, qu'on aperçoit dans les creux des rochers, ne sont accessibles qu'au moyen d'une chaloupe. On montre l'endroit où un ours, qui avait perdu sa piste, tomba dans le lac et se noya, parce qu'il ne put trouver de rivage pour atterrir. Ailleurs on nous fit remarquer une excavation tapissée de mousse, où un prêtre se réfugia pendant trois jours pour échapper à une de ces tempêtes si fréquentes sur le Tinn.

Le lac a dix lieues de longueur et une demi-lieue de largeur. Le Maan-Elv le traverse d'un bout à l'autre; cette rivière, qui forme la fameuse chute de *Rjukandfoss*, vient du lac *Mjos*, situé à six lieues du lac Tinn. La différence de niveau entre ces deux bassins est évaluée à douze cent soixante-quinze pieds! En Norwège, il n'est pas rare que les rivières fassent de pareils sauts dans un espace si court.

Tinöset est situé au fond d'une petite baie protégée par un rocher qui s'avance en promontoire. Nous eûmes à peine contourné ce cap, que nous essuyâmes une terrible tempête. Qui eût dit que ce petit lac, si calme la veille, pût monter jusqu'à un tel degré de colère?

Dès ce moment, le *Rjukan* présente un désordre impossible à décrire. La plupart des passagers gagnent le mal

de mer. Et, en effet, le roulis et le tangage nous feraient croire que nous naviguons sur les flots orageux d'une mer ou d'un océan, si nous n'apercevions les énormes falaises grises qui se dressent à droite et à gauche. De grandes vagues menacent de faire chavirer notre embarcation, qui lutte de toutes ses forces contre la violence des vents. Pendant quatre longues heures nous sommes inondés, submergés par les lames, qui nous fouettent le visage comme des lanières. Il nous est impossible de chercher un abri, car notre embarcation n'a point d'intérieur. Force nous est de nous résigner sous nos couvertures de voyage, qui ne nous garantissent qu'à demi contre l'inondation : nouveaux Panurges, l'eau nous entre par le col de la chemise et nous sort par les bottes.

Je ne connais rien de plus mortifiant que d'être dominé par le vent sur l'eau douce. Quand on parcourt l'Océan immense, on se résigne assez volontiers devant le caprice des éléments; mais se voir le jouet d'une tempête sur un lac large comme un fleuve, c'est un genre de vexation qui, je l'avoue, met en défaut toute ma philosophie.

Vers midi enfin nous débarquons à *Mael,* au bout du lac, dans le piteux état d'une troupe de chats qu'on aurait jetés à la rivière.

Mael est une misérable station où l'on ne trouve que du lait caillé et du *gammel öst.* Nous n'avons que le temps de nous sécher à demi pour pouvoir visiter le Rjukandfoss le même jour. Par une savante mimique accompagnée de mots plus ou moins norwégiens, nous parvenons à faire comprendre aux gens de Mael qu'il nous faut des chevaux et des carrioles. On nous les refuse, sous prétexte que longer des précipices par un vent pareil, c'est courir à une

mort certaine. Cette objection ne nous arrête pas; nous faisons un tel tapage, que nous obtenons enfin une mauvaise carriole à deux places ; or nous sommes trois : chacun de nous devra à tour de rôle faire à pied une partie du chemin.

Nous quittons Mael à une heure. L'un de nous, plus prudent, a pris les devants. Le chemin n'est qu'un sentier étroit, raide et bosselé, et notre patache n'a point de ressorts; il en résulte que jamais entrailles d'honnête homme ne furent tant secouées. Au reste, la vallée de *Vestfjorddal,* que nous parcourons, est une des plus pittoresques de la Norwège : elle est traversée par le Maan-Elv, dont les eaux fraîches y entretiennent une belle végétation, et embellie par deux rideaux de montagnes rocheuses parsemées de bouquets de sapins. A gauche, nous passons la belle cascade de *Gvitafoss*[1], qui roule ses flots de neige le long d'une paroi gigantesque. La vallée tout entière est dominée à gauche par une énorme montagne, en forme de cône, qui varie l'expression du paysage à chaque pas; cette montagne n'est autre que le Gausta-Fjeld, dont nous ferons demain l'ascension.

Les habitants de cette vallée primitive ont une coutume qui ne manque pas d'originalité : dès qu'un chef de famille est parvenu à économiser mille species, il place au-dessus de la porte de son appartement principal une grande chaudière en cuivre ; autant de mille species, autant de chaudières. On ne se sert jamais de ces ustensiles ; ils ne sont là que pour attester la fortune du propriétaire. Cette coutume témoigne de l'honnêteté de ces populations : on ne

[1] *Foss* veut dire chute, cascade.

craint pas d'exciter l'envie en étalant publiquement sa fortune. D'ailleurs, il ne se commet jamais de vol.

A deux heures nous arrivons à Dal, une des plus pauvres stations du Thélémark : point de viande, point d'œufs. Nous dînons d'une tranche de pain noir et d'une queue de poisson du Maan-Elv ; mais l'hôtesse nous ménage une surprise : en guise de dessert apparaît sur la table un monceau de *pannekaken* (crêpes), et je laisse à penser si nous faisons honneur à ce plat inattendu.

Avant de nous remettre en route, nous parcourons le livre des voyageurs, qui n'a plus été renouvelé depuis quarante ans. Nous y voyons beaucoup d'Anglais, fort peu de Français. Jules Verne, l'auteur des *Voyages extraordinaires,* a passé à Dal il y a quatorze ans ; une page du registre porte une note écrite de sa main ; il déplore une faute d'orthographe commise par un de ses compatriotes dont le nom figure au-dessus du sien, et il écrit : « C'est fâcheux pour l'honneur de la France ! » Après Jules Verne vient un Anglais plus heureux que nous, qui ne peut s'empêcher de louer le rosbif ; ces Anglais sont toujours les mêmes : il ne leur suffit pas de manger, il faut encore qu'ils écrivent ce qu'ils ont mangé. Nous trouvons aussi dans ce curieux registre le nom de Paul Riant, l'auteur de l'intéressant voyage en Norwège, publié dans la première année du *Tour du monde*.

A quatre heures nous partons pour le Rjukandfoss, la plus belle chute de l'Europe. Sa hauteur est de trois cents mètres. Elle est formée par le Maan-Elv, qui se précipite du lac Mjos dans la vallée de Vestfjorddal.

Au delà de Dal, le chemin devient un vrai casse-cou ; nous longeons des précipices dont la profondeur varie de

cent à deux cents mètres, différence qui nous importe fort peu d'ailleurs, quelques mètres de plus ou de moins ne changeant rien à l'affaire. Le chemin est tellement étroit, les pentes sont si raides, que c'est miracle que nous ne versions pas dans l'abîme à chaque coude du sentier. Nous faisons à pied la dernière partie du trajet, pour ménager notre bête et aussi pour notre propre sûreté, car en cet endroit un faux pas du cheval causerait inévitablement la mort. La magnifique vallée de Vestfjorddal se développe derrière nous dans toute son étendue : à nos pieds, le Maan-Elv se divise en mille filets d'argent, encadrant de jolies petites îles boisées de pins sombres. A deux lieues de distance, le Gausta-Fjeld se lève tout d'un jet, semblable à une immense pyramide.

Nous atteignons bientôt la ferme de Kroken, située au milieu d'un *sæter* où paissent quelques vaches. Là plus de trace de chemin; il faut commencer l'escalade des montagnes et grimper à travers des rochers que la nature a façonnés en forme d'escalier. On gravit ainsi plus de trois cents marches, et ces marches ont parfois deux pieds de hauteur. A chaque minute on passe un torrent, rapide comme la flèche, qui va grossir le Maan-Elv à cinq à six cents pieds plus bas; deux troncs de sapin sont jetés en travers en guise de pont. Nous rencontrons des cascades superbes, des points de vue surprenants; mais le Rjukan, dont nous apercevons depuis longtemps la fumée, est là qui nous fascine, et nous regardons à peine ces belles choses, qui ont le tort de n'être pas ailleurs.

Au bout de trois quarts d'heure de pénible ascension, nous arrivons sur un plateau étroit où le Rjukandfoss nous apparaît tout à coup dans son incomparable magni-

ficence. J'avais devancé mes compagnons, et j'arrivai le premier. Pourquoi ne l'avouerais-je pas? devant cette admirable merveille de la nature mes yeux se mouillèrent de larmes.

Une large colonne d'eau, que je vois encore, pesante, épaisse, non interrompue, s'élance, frémissante et rapide, d'un sombre couloir de rochers, glisse le long d'une paroi verticale, se précipite, par un bond de neuf cents pieds, dans un gouffre béant et noir, disparaît vers la moitié de sa course dans les profondeurs mystérieuses de l'abîme, gronde sourdement et mugit dans les entrailles de la terre, et rejaillit vers le ciel en légers flocons de fumée, en nuages d'écume, en poussière d'argent. Qui peindra un pareil tableau?

Nul regard humain n'a jamais pu descendre jusqu'au fond de l'abîme. Un voile de vapeurs impénétrables flotte sans cesse autour de la cataracte, bien nommée la chute fumante, Rjukandfoss.

Le fleuve roulait dans le précipice, sans relâche, sans repos. Parfois, à travers les grandes ombres des rochers crevassés, un rayon de soleil couchant traversait l'abîme, éclairait toute la scène pendant un instant et y projetait les magiques nuances de l'arc-en-ciel; je voyais une rivière d'or et de feu qui étincelait devant moi. Et l'immense cataracte rugissait, grondait comme une montagne qui s'écroule. Les rochers semblaient vaciller sur leur base, l'air ébranlé vibrait autour de moi, et par moment je me sentais fasciné par l'irrésistible attraction du gouffre. Quelques aigles décrivaient leurs orbes immenses au-dessus de l'abîme; parfois on les voyait tournoyer et descendre comme si le vertigineux tourbillon avait voulu les engloutir; puis ils

reprenaient majestueusement leur essor et se jouaient du vertige.

Le Rjukan a sa légende. Au bord du précipice où gronde la cataracte serpente un étroit sentier appelé *Mari-Stien*, ou le Pas-de-Marie. Aujourd'hui encore nul ne s'y aventure sans horreur. C'était par ce chemin qu'une jeune fille de la vallée, du nom de Marie de Vestfjorddal, allait chaque jour à la rencontre d'Ejstein, son fiancé. Un jour qu'Ejstein s'était aventuré par le périlleux sentier, au moment de rejoindre sa fiancée, il tomba et disparut à jamais dans les profondeurs du gouffre fumant... Marie devint folle ; jusqu'à la fin de sa vie, elle revint chaque jour au chemin fatal, regardant fixement l'abîme et s'entretenant avec un être imaginaire qu'elle appelait du nom d'Ejstein. Aujourd'hui encore, son ombre pâle et triste erre souvent pendant la nuit sur le sentier qu'on appelle toujours le Mari-Stien.

Nous entreprîmes de descendre au fond du gouffre par le sentier de la légende [1]. Le Mari-Stien côtoie un précipice de trois cents mètres de profondeur. Les parois de ce précipice sont d'affreux rochers à pic, que jamais le soleil ne réchauffe de sa chaleur vivifiante. Il semble que le vertige ait élu domicile en ces lieux maudits. Malheur à celui qui n'a pas le pied ferme et la tête sûre! le gouffre noir, effroyable, est là qui l'attend pour l'ensevelir comme le malheureux Ejstein. Au bout d'un quart d'heure, l'affreux sentier aboutit à une échelle sans rampe, récemment construite ; cette échelle compte plus de deux cents degrés.

[1] Des voyageurs qui ont visité le Rjukandfoss l'année dernière nous ont rapporté que l'accès du Mari-Stien est interdit par l'autorité depuis un accident récent.

Nous voici au dernier échelon; nous ne sommes pas encore au fond de l'abîme. Ce gouffre perfide nous attire, nous fascine. Nous descendons encore aussi profondément qu'il est possible de descendre; mais voici que la verticalité du roc nous empêche de franchir les dernières profondeurs de l'abîme. Il faut s'arrêter ici. Nul être vivant n'a été plus loin. Alors seulement nous regardons.

O l'horrible site! Des rochers de cinq cents mètres de hauteur nous étreignent comme les parois d'un immense tombeau. Comprenez-vous ce que c'est que d'être au fond de ce gouffre infernal, où tout respire le deuil et l'effroi? Partout le roc noir et nu, la stérilité glacée, la désolation pétrifiée! Et en face de nous, à quelques mètres de distance, cette épouvantable masse d'eau qui tombe, qui s'écroule dans un indescriptible fracas et semble vouloir nous engloutir. Nous ne pouvons détacher nos yeux de cette colonne écumeuse qui s'ondule ou se déchire, se brise en mille éclats ou semble se tordre de douleur comme un corps en convulsions. Et si nous regardons vers le ciel, l'orifice du gouffre est voilé par des nuages de poussière blanche enlevés au plus haut des airs par le souffle du vent. Jamais je n'éprouvai autant d'accablement. Nos yeux étaient aveuglés, nos oreilles assourdies; tout était autour de nous éblouissement, convulsion, chaos. Nous restâmes là je ne sais combien de temps près de ce tourbillon, sans voix, sans conscience.

L'obscurité nous surprit dans notre contemplation. Nous sortîmes au plus vite de cette ténébreuse solitude. Quand nous eûmes gravi le périlleux Mari-Stien, nous doublâmes le pas, de crainte de faire perdre patience à notre skydsgut, qui nous attendait depuis deux heures au bas de la

montagne. Il faisait tout à fait nuit quand nous arrivâmes à la ferme de Kroken, où nous retrouvâmes, à notre grande joie, le skydsgut et la carriole. Nous partîmes à grandes guides pour Dal, au risque d'être précipités à chaque tournant dans des gouffres béants, qui à la pâle clarté de la lune paraissaient comme autant de bouches de l'enfer. A neuf heures du soir nous étions de retour à l'hôtellerie de Dal, où nous attendaient un bon feu et un modeste souper aux crêpes qui nous firent un sensible plaisir après cette journée d'émotions.

XIV

ASCENSION DU GAUSTA-FJELD

Le guide Niels Olsen. — Passage du Maan-Elv. — Les premières pentes. — Un sæter. — Froid des hauteurs. — Repas dans la montagne. — Escalade. — Aspect des hautes régions. — Mauvais pas. — Cime du Gausta. — Description du panorama. — Le livre des voyageurs. — La descente. — Coucher de soleil.

Le Gausta-Fjeld se dresse en face du petit village de Dal comme une pyramide grisâtre; sa cime pointue se découvre à quarante lieues à la ronde. Par un temps clair, on peut l'apercevoir du haut des collines qui environnent Christiania. Le sommet du Gausta s'élève à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Gausta est au Thélémark ce que la Jungfrau est à l'Oberland bernois : c'est la plus haute montagne de la Norwège méridionale.

Le 17 septembre, — un dimanche, — nous étions de bonne heure sur pied pour tenter l'ascension du colosse.

Nous quittâmes à huit heures du matin l'auberge de Dal, accompagnés d'un guide qui portait des provisions. Nous étions trois, y compris le guide. Un de mes compagnons,

qui frémissait à l'idée de cette périlleuse expédition, s'était décidé à passer la journée à l'auberge. C'est bien long une journée; mais le livre des voyageurs pouvait servir à tuer le temps. Et puis il y avait une longue-vue, à l'aide de laquelle notre prudent compagnon pourrait, sans trop se fatiguer, suivre toutes les péripéties de notre ascension.

Un mot sur notre guide : son nom est Niels Olsen. C'est un jeune homme de vingt ans, de taille moyenne, robuste comme la plupart des hommes du Nord. Vrai type de montagnard. Il grimpe les rochers avec autant de grâce et d'agilité qu'un chamois des Alpes. Il a le regard intelligent, la physionomie avenante. Ses cheveux sont d'un blond pâle que je n'ai vu qu'en Norwège; de ce blond au blanc la distance est presque insensible. Niels ne parle que le norwégien; mais il comprend à merveille le langage des gestes.

Nous partons pleins d'ardeur; l'espérance et l'illusion marchent avec nous. Un ciel serein brille au-dessus de nos têtes et nous promet un beau jour; mais l'air est vif, et l'âpre vent du nord souffle comme la veille.

En face de Dal, nous traversons en nacelle la rapide rivière du Maan-Elv, dont les eaux bouillonnantes semblent encore tout émues de l'énorme saut qu'elles viennent de faire au Rjukandfoss. Il faut toute l'habileté de Niels, qui manie la rame comme les sauvages du Canada, pour ne pas être entraîné par le courant. Débarqué sur la rive opposée, Niels nous coupe une branche de sapin : ce sera notre bâton ferré, notre *alpenstock*. Puis nous commençons à gravir des pentes gazonnées, encore tout humides de la rosée du matin. Nous abordons ensuite une grande forêt de sapins, où nous remarquons çà et là des arbres

renversés par le vent. De temps en temps s'ouvre une échappée sur la vallée, où serpente le Maan-Elv autour de bouquets d'arbres qui semblent flotter à sa surface.

Au bout d'une heure d'ascension, nous faisons notre première halte au milieu d'une clairière. Le bassin de Vestfjorddal se développe à nos pieds dans toute sa grâce champêtre. A notre gauche se dessine la masse grandiose du Gausta, qui domine, comme un géant, toutes les montagnes environnantes. Après une accolade à la bouteille d'aquavit, nous nous remettons en route.

Aux sapins ont succédé les rochers couverts de plaques de gazon. Nous passons à gué des ruisseaux d'une eau glaciale. A mesure que nous nous élevons, les arbres se rabougrissent, et la végétation maigrit à vue d'œil. Les plantes les plus communes sont les anémones, les fougères et quelques bouleaux nains; leurs feuilles d'un jaune doré annoncent l'approche de l'automne. Plus haut, la vie ne se révèle plus que par quelques plantes des régions polaires, telles que la renoncule glaciale.

Vers dix heures, nous nous arrêtons au milieu d'un *sæter* qui semble une oasis dans le désert. Rien de calme et de poétique comme un sæter : c'est là que les pâtres mènent leurs troupeaux pour y passer l'été. A cause de la saison avancée nous trouvons vides les deux petites cabanes formées de troncs d'arbres où s'abritent le berger et les troupeaux. De ce point nous distinguons parfaitement la cime abrupte et stérile du Gausta, immense roc grisâtre taché de filons de neige.

Nous quittons le sæter, et nous contournons pendant une heure la base du Gausta, à travers un ravin comblé par un torrent de pierres. Nous marchons péniblement

au milieu de ce chaos d'une affreuse stérilité. Tous ces quartiers de roc ont roulé du sommet du Gausta, qui a bien les caractères d'une montagne en décomposition. Un vent sec et pénétrant souffle par rafales. Le froid devient très vif; il gèle à la hauteur où nous nous trouvons. Les ruisseaux sont couverts d'une couche de glace de deux doigts d'épaisseur; la gelée engourdit nos mains; on se croirait en plein mois de janvier.

A onze heures nous nous mettons à l'abri des rafales derrière une grossière cabane abandonnée placée au pied du cône du Gausta-Fjeld. Niels tire les provisions de son bissac. Du pain noir, du biscuit et du fromage : voilà tout notre déjeuner; mais l'appétit préside si bien à notre frugal repas dans la montagne, que nous y trouvons des délectations inconnues aux habitués du Palais-Royal; et, le pain noir épuisé, nous revenons au pain noir, fort surpris sans doute de l'honneur qu'on lui fait.

Niels abandonne ici les provisions, que nous retrouverons au retour si maître ours daigne les laisser intactes. Il nous reste à escalader la cime conique du Gausta. Dès les premiers pas, je me suis souvenu du proverbe *in cauda venenum,* qui ne trouva jamais de plus juste application qu'en cette circonstance. Les tours d'acrobate ne sont qu'un jeu en comparaison de cette escalade : il s'agit de grimper à travers des myriades de pierres branlantes qui se dérobent sous nos pas comme par plaisir; ces pierres sont recouvertes d'un maigre lichen glissant, d'une teinte vert-jaune; leurs cassures sont tranchantes comme des lames de couteau : c'est un chaos de pointes, d'arêtes vives, d'angles aigus et obtus; tout cela tremble, vacille, culbute sous nos pieds, et nous trébuchons presque à

chaque pas. Il fallait nous voir, tantôt marchant à quatre pattes et grimpant comme les chats sauvages, tantôt faisant des exercices d'équilibre sans l'aide du balancier traditionnel. Niels nous annonce que nous aurons à marcher pendant plus de deux heures sur ce joli pavé. A cette nouvelle, mon compagnon est sur le point de perdre courage et veut rebrousser chemin; je parviens à ranimer son ardeur en lui montrant l'intrépide Niels qui court, saute et gambade sur ces roches éboulées comme sur une grande route. D'ailleurs, comme dit le proverbe, « le vin est tiré, il faut le boire. »

Évidemment la montagne a dû éprouver une terrible commotion. Jadis le Gausta n'était sans doute qu'un immense rocher tout d'un bloc; mais un jour, à une époque peut-être récente, ce rocher fut ébranlé par une violente secousse résultant de l'action puissante des feux souterrains; la montagne trembla sur ses bases et s'écroula comme une cathédrale qui s'effondre, et aujourd'hui le Gausta n'est plus qu'un monceau de ruines. Nous avons pu constater que la cime elle-même, autrefois probablement beaucoup plus haute, est couverte d'éboulis; ces pierres ne sont pas tombées du ciel apparemment.

Ces torrents de pierres qui, même dans leur immobilité, semblent encore glisser sur les flancs de la montagne, offrent l'image de la désolation la plus affreuse, de l'aridité la plus absolue : pas un pouce de verdure, pas un arbrisseau, pas un brin d'herbe! C'est le chaos, la ruine, l'éternelle stérilité. Cette scène est sublime dans son horreur.

A midi et demi nous faisons notre dernière halte. Le sommet nous domine encore d'une centaine de mètres :

on dirait une gigantesque pyramide formée de myriades de pierres amoncelées. Déjà nous dominons tout un monde de montagnes, de vallées, de précipices. Le silence absolu qui règne à cette hauteur nous annonce les régions éthérées. L'air n'est sillonné d'aucune aile, traversé d'aucun bruit, agité d'aucune vibration; et pour sentir l'existence, pour y croire encore, il faut mettre la main sur son cœur et en compter les battements.

Nous nous remettons en route au cri de : *Foran!* en avant! La dernière étape est extrêmement périlleuse. Il faut franchir une arête d'un pied de largeur, bordée à droite et à gauche de précipices dont la profondeur est égale à la hauteur du cône du Gausta, — cinq à six cents mètres environ. — En cet endroit les quartiers de roc sont si mal fixés, qu'il faut s'aider des pieds et des mains pour ne pas être précipité dans l'abîme. Nous mîmes environ dix minutes à traverser ce *mauvais pas,* en comparaison duquel le passage ainsi nommé en Suisse est un vrai *chemin de roses.*

Ce dernier obstacle franchi, on est près du sommet; encore quelques efforts, qui ne sont pas les moins rudes, et nous voilà au bout de nos fatigues. A une heure vingt minutes, nous humilions le front du Gausta sous la semelle de nos bottes.

Le sommet est un plateau étroit, de sept à huit mètres de circonférence, recouvert de pierres brisées qui sont venues on ne sait d'où, si l'on ne remonte à une ancienne commotion terrestre. Le Gausta est tout isolé au milieu des montagnes du Thélémark; sa cime, taillée à pic, n'est accessible que par le versant sud.

Nous nous enveloppâmes dans nos capes; car à cette

élévation le froid était insupportable. Puis nous nous assîmes sur des quartiers de roc, et nous nous mîmes à regarder tout autour de nous. La scène n'est point aussi riante que celle du Righi; mais elle est infiniment plus grandiose. Voici en quelques traits le panorama tel que je l'ai esquissé au sommet. Au bas du versant nord apparaît, dans un incommensurable abaissement, la longue vallée de Vestfjorddal, que nous avons parcourue hier depuis le lac Tinn jusqu'au Rjukandfoss. Cette vallée, qui renferme tant de beautés, n'est plus qu'un cordon grisâtre où serpente un maigre filet d'argent, le Maan-Elv. Le petit hameau de Dal, où nous avons laissé notre compagnon, n'est qu'un groupe de maisons gros comme le poing. Au bout de la vallée, nous distinguons un coin du lac Tinn en partie caché par une montagne.

Au delà, toujours vers le nord, des myriades de sommets neigeux, la plupart encore vierges du pas de l'homme, surgissent entassés, innombrables comme les flots de l'Océan. Dans un éloignement infini, nous reconnaissons à sa forme caractéristique la cime du Melderskin, dans le Hardangerfjord. A l'est, notre guide nous indique la masse superbe du Lillefjeld, dôme bombé qui trône à part au milieu d'un chaos de cimes. A l'ouest s'étend toute la chaîne des Alpes scandinaves, avec ses brillants glaciers qui nous renvoient à travers la distance leurs reflets chatoyants. Le regard plane librement et sans obstacle sur cet immense rempart crénelé, depuis les sommets glacés du Folgefond et du Justedal, où l'indigène lui-même ne s'aventure pas sans horreur, jusqu'aux monts lointains du Romsdal, au pied desquels nous avons passé naguère. Au sud, l'œil erre sur des légions de montagnes moutonnées;

dans la distance, nous distinguons de ce côté une longue bande lumineuse qui ne peut être que le reflet de la mer du Skager-Rack.

Jetons un coup d'œil d'ensemble sur cette immense carte en relief qui se dessine à nos pieds et s'étend à quarante lieues à la ronde. Aperçue de notre observatoire, la Norwège méridionale nous apparaît comme une masse continue de montagnes arides et nues, qui ne se dressent point en pics élancés, en pointes aiguës, comme les Pyrénées et les Alpes, mais se terminent, comme la plupart des montagnes de l'Écosse, par des surfaces bombées, arrondies, par de larges plateaux incultes qui portent le nom de *fjeld*. Le gneiss est la roche constituante de ces montagnes, et c'est là ce qui les rend absolument infertiles. Le Thélémark est une immense Suisse impropre à la culture; pas une seule plaine ne s'offre à nos regards. Dans les creux des montagnes brillent des milliers de petits lacs; on les prendrait pour des débris de gigantesques miroirs jetés aux quatre vents du ciel.

Au sommet du Gausta se trouve déposé dans une caisse de fer, par les soins du gouvernement norwégien, un superbe album en cuir rouge, destiné à recevoir les noms des rares visiteurs. Cet album porte sur la couverture la date du 1er août 1868. Une vingtaine de touristes de différentes nations ont atteint le sommet depuis cette époque. Aux premières pages du registre nous avons trouvé la signature d'un Français, étudiant en droit à Paris. Le guide nous présente l'album, la plume et l'encrier, mais l'encre est durcie par la gelée; nous employons plusieurs allumettes à la rendre liquide; puis, évoquant le souvenir de notre patrie, nous inscrivons au précieux livre les

lignes suivantes, que retrouveront dans les siècles futurs ceux de nos compatriotes qui visiteront après nous ces lieux presque inexplorés : « Aujourd'hui, 17 septembre, nous avons atteint le point culminant du Gausta par un froid de 9° cent. sous zéro. Nous conseillons à messieurs les touristes qui voudront entreprendre cette ascension de se munir de fourrures et d'une paire de bottes à quadruple semelle. »

Et comme pour donner raison à notre avertissement si bien placé, une bise glaciale, venant du nord en droite ligne, se mit à souffler avec une telle violence, que nous n'y pûmes plus tenir; nous dûmes quitter le sommet après n'y être resté qu'une demi-heure.

La descente à travers les éboulis de pierres fut plus pénible encore que ne l'avait été la montée; à chaque pas se produisait une sorte de contre-coup dans le bas de la jambe. Descendre, avec le précipice toujours en vue, est chose bien autrement périlleuse que de monter. Aussi n'avancions-nous que très lentement, car le moindre faux pas nous eût été fatal. Partis vers deux heures du sommet, nous n'arrivâmes qu'à quatre heures et demie à la cabane dont nous avions fait notre restaurant. Les provisions y étaient encore intactes, et nous eûmes une seconde édition du repas du matin.

Comme le soleil avait disparu derrière les nuages, le froid devint plus intense que jamais; nous étions obligés de souffler constamment dans nos mains pour les réchauffer. Ce ne fut que lorsque nous eûmes contourné la base de la montagne que nous fûmes à l'abri des rafales. Dès lors la descente fut facile et agréable. Quand nous entrâmes dans les forêts de sapins, la température s'adoucit sen-

siblement. Peu à peu nous sentîmes la chaleur ranimer nos membres engourdis par le froid et la fatigue. A six heures du soir nous fîmes notre dernière halte sous les sapins et au bord d'un ruisseau. En face de nous, au fond de la vallée, le soleil se couchait derrière un nuage environné d'un limbe de pourpre; la cime du Gausta, que nous venions de dompter, était enveloppée d'un manteau de nuages qui la cachait à nos yeux; nous ne devions plus la revoir! Quelle douce jouissance de se reposer ainsi le cigare à la bouche, après une longue et pénible course! Aucun bien-être au monde n'est comparable à celui-là. Nous offrîmes un cigare à Niels, qui l'accepta avec une explosion de *tack* (merci); mais notre indigène nous montra par ses allures que c'était la première fois que cet objet était serré par ses lèvres : sans en couper le bout, il parvint à l'allumer; il fallait voir les mouvements convulsifs auxquels il se livrait pour en entretenir le feu. Touchés de compassion, nous lui enseignâmes le vrai système.

A sept heures du soir nous étions de retour à l'hôtellerie de Dal, où nous retrouvâmes notre compagnon, qui connaissait déjà par cœur le livre des voyageurs. Notre ascension au Gausta avait duré onze heures, y compris le retour. Quoique brisés de fatigue, nous fîmes immédiatement atteler notre carriole, et à neuf heures et demie du soir nous rentrâmes à Mael, où nous attendait un bon souper commandé la veille. Après quelques heures d'un sommeil réparateur, nous nous éveillâmes le lendemain matin frais et dispos comme si nous n'avions jamais fait l'ascension du Gausta.

XV

HITTERDAL

Aspect de cette vallée. — Église d'Hitterdal. — Lysthuus. — Lac d'Hitterdal. — Un canal taillé dans le roc. — Skien. — Retour à Christiania.

Le 18 septembre, à dix heures du matin, nous nous rembarquâmes sur le *Rjukan*. Le perfide lac Tinn montrait encore un reste de courroux; mais, comme nous n'avions plus à lutter contre un vent contraire, la traversée se fit rapidement. A midi, nous débarquons à Tinöset, où, pour la première fois depuis huit jours, nous trouvons un morceau de viande à mettre sous la dent, et quelle viande!

A deux heures nous repartons en carriole pour Hitterdal. La distance à parcourir est de trois milles norwégiens (trente-cinq kilomètres). On traverse une belle forêt de sapins, où un torrent serpente le long du chemin; nous sommes déjà si habitués aux forêts vierges, qu'elles ne nous étonnent plus. En sortant de ces sombres retraites, nous débouchons dans la superbe vallée de Hitterdal,

qui, par sa verdure et ses pentes semées de cultures, fait contraste avec la contrée sauvage que nous venons de quitter.

Vers six heures du soir nous arrivons au relais nommé Saem. C'est là que nous visitons *Hitterdalkirke,* le plus ancien et le plus curieux monument de la Norwège. Cette église, toute en bois de sapin, remonte au XIIe siècle; on y rencontre un mélange de romain et de byzantin. Son plan est celui de toutes les églises de cette époque, avec cette différence qu'une galerie couverte règne tout autour de l'édifice. Il serait difficile de décrire l'étrange architecture de ce temple, qu'à première vue on prendrait pour une pagode chinoise. Ces toits superposés en escalier et bordés de corniches sculptées, ces murs tapissés de pièces de bois angulaires qui s'enchevêtrent comme des écailles de poisson, ces trois tourelles coiffées d'un toit de forme conique, ces mille détails, en un mot, que la photographie rend mieux que toutes les descriptions, constituent un ensemble tout à la fois bizarre et pittoresque, barbare et gracieux, qui ne rappelle en rien le style des constructions européennes. N'étaient les trois croix qui terminent les tourelles, on croirait volontiers que cet édifice, unique en son genre, est affecté au culte de quelque divinité hindoue. Cette curieuse église, rare spécimen de l'antique architecture scandinave, est merveilleusement conservée, grâce aux soins du gouvernement norwégien; chaque année on l'enduit d'une couche de goudron, pour la garantir contre les intempéries des saisons.

Nous nous adressâmes au pasteur pour pénétrer dans le temple, qui a été récemment restauré d'une manière

peu intelligente : l'intérieur, qui sent son luthérien, offre beaucoup moins d'intérêt que l'extérieur. Derrière l'autel on conserve un siège d'une fort respectable antiquité, dont on se servait dans certaines circonstances solennelles, par exemple, lors des cérémonies de mariage. Nous vîmes d'anciens habits sacerdotaux et autres objets qui remontent à l'époque du catholicisme. Le pasteur nous montra aussi les anneaux de fer de saint Olaf, auxquels se rattache une légende que j'avoue humblement n'avoir pas comprise, n'étant pas encore suffisamment versé dans la langue norwégienne. Dans le cloître extérieur qui fait le tour de l'église, nous avons copié de curieuses inscriptions runiques, grossièrement gravées dans le bois.

Nous passâmes la nuit au relais de *Lysthuus* (on prononce Lustous), dans un *gjestgivergaard* dont les gens sont aussi braves que primitifs. Nous dormîmes sur des sacs remplis de paille, entre quatre murs formés de gros troncs de sapins à peine écorcés. Le soleil vint de bonne heure nous inviter à quitter notre couchette, et, par une matinée charmante, nous fîmes une promenade aux environs. Nous grimpâmes sur une colline du haut de laquelle on embrasse un tableau vraiment enchanteur : la riante vallée de Hitterdal étalait à nos pieds toutes ses grâces champêtres, avec sa vieille église du XII[e] siècle, dont la bizarre silhouette fait le plus heureux effet au milieu de cet ensemble harmonieux. Cette poétique vallée a été souvent reproduite par les paysagistes qui ont visité la Norwège. Un peintre de Londres, qui se trouvait à Lysthuus, en a fait une esquisse charmante.

Nous fîmes à pied la route de Lysthuus au lac de Hit-

terdal, et nous nous embarquâmes à bord du *Dampskibet Lundetangen,* qui fait trois fois par semaine le trajet de Hitterdal à Skien. Le lac de Hitterdal est, de tous ceux que nous avons vus en Norwège, le plus pittoresque et le plus varié. Ses rives sont semées de cultures et de villages. Les escales sont nombreuses, et à chacune d'elles le bateau se peuple de nouveaux venus. Costumes, types, mœurs, tout est pour nous sujet d'observations. Au milieu de cette foule bigarrée qui se presse sur les quais à l'arrivée du steamer, des enfants courent à demi nus, vêtus d'une simple chemise criblée de trous, par un froid tellement vif que nous grelottons sous nos couvertures de voyage.

Aux approches de Skien, nous entrons dans un canal qui met le lac de Hitterdal en communication avec la mer; nous mettons trois heures à passer une vingtaine d'écluses superposées en escalier, comme les écluses du fameux canal de Trolhaetta, en Suède. Ce travail est prodigieux; partout il a fallu tailler dans le roc vif et lutter contre d'immenses obstacles. Lorsque le Thélémark aura ses chemins de fer, le canal de Skien perdra toute son importance.

Après une nuit passée à Skien, ville assez considérable où aboutissent presque tous les bois de la Norwège, nous nous rembarquâmes, le 20 septembre, sur le *Christiania-fjord*. Nous naviguâmes pendant plus de douze heures le long des côtes orientales de la Norwège, et vers le soir nous retrouvâmes notre chère ville de Christiania, que nous avions quittée le 14. Notre excursion en Thélémark avait duré juste une semaine.

Le lendemain, nous dîmes adieu à ce beau pays de

Norwège, si peu connu et pourtant si digne de l'être. En le quittant, je me promis d'y revenir. De Christiania nous allâmes en deux jours à Stockholm. Le chemin de fer qui réunit la capitale suédoise à la capitale norwégienne venait à peine d'être inauguré. Il ne compte pas moins de soixante-dix-sept milles (environ neuf cents kilomètres).

EXCURSION

DANS LE SUD-OUEST DE LA NORWÈGE

1873

(SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE[1])

I

LE HARDANGERFJORD

Le steamer *Voss*. — Bergen vue à distance. — Aspect du Hardangerfjord. — Rosendal. — Norheimsund. — L'ours brun. — Le costume national. — Histoire d'un criminel.

Le 2 septembre 1873, à six heures du matin, je m'embarquai à Bergen, sur le petit bateau à vapeur *Voss*, qui, deux fois par semaine, visite le Hardangerfjord et ses principales branches. Ce steamer en miniature, qui n'est pas beaucoup plus grand que les bateaux-mouches de la Seine, n'en est pas moins un excellent marcheur, et fait vaillam-

[1] J'ai fait cette excursion au retour de mon voyage en Laponie, en 1873. Comme elle forme naturellement un appendice à la première partie de ce volume, je l'ai placée à la suite de celle-ci, au lieu d'observer l'ordre chronologique.

ment ses trois lieues à l'heure. Nous nous faufilâmes à travers les nombreux vaisseaux ancrés dans le port ; au milieu d'eux trônait le superbe *Kong-Sverre,* un des léviathans qui transportent les émigrés en Amérique. L'émigration, en Norwège, a pris depuis quelques années des proportions effrayantes pour un pays déjà si dépeuplé.

Au sortir de la rade de Bergen, je fus ravi de la beauté du panorama qui s'offrait à nos regards. La riante cité, bâtie en demi-cercle au bord du golfe, semblait nager sur l'eau comme Venise. Les montagnes fuyaient à l'horizon, fraîches et bleuâtres comme les vagues d'un océan immobile. Les vapeurs du matin les voilaient à demi comme une gaze légère et transparente. Çà et là, au fond d'une petite anse verte comme une émeraude, j'apercevais une jolie villa blottie au milieu des bouquets de chênes verts. La matinée était charmante.

Vers neuf heures, hélas! le ciel s'assombrit, la pluie vint brouiller tous les objets, et pendant trois heures nous pûmes à peine entrevoir les côtes. Lorsque le ciel se rasséréna, nous étions en plein Hardangerfjord.

Ce fjord mérite sa grande réputation. Nulle part en Norwège je n'ai vu des aspects aussi pittoresques et aussi variés. Le paysage est tour à tour riant et grandiose, séduisant et effrayant, attrayant et sévère. Tantôt le steamer vogue sur une vaste nappe d'eau encadrée de hautes montagnes boisées de sapins, couronnées de champs de neige et de glaciers; tantôt les rives du fjord se rapprochent, on navigue dans une passe étroite, et l'on se croirait sur quelque rivière de l'Amérique du Nord. Au reste, la scène change à chaque instant : on passe sans cesse des régions stériles et rocheuses aux vallées riches et fertiles. Ici ce

sont les âpres régions du Folgefond qui étalent leurs beautés sauvages ; là c'est la gracieuse vallée du Rosendal qui vous montre son antique baronnie, un des rares manoirs qui subsistent encore en Norwège. C'est là que résidaient autrefois les barons de Rosendal. Le propriétaire actuel du château est un descendant des anciens barons ; mais il ne lui est plus permis de porter son titre depuis la fameuse loi de 1814, qui a aboli à tout jamais la noblesse héréditaire en Norwège. Cette vallée de Rosendal est une des plus fertiles de la Norwège, grâce aux montagnes qui l'abritent de toutes parts.

Ce qui fait le principal charme du Hardanger, c'est sa végétation luxuriante : presque partout la verdure des sapins, des bouleaux, des chênes verts, tempère agréablement ce qu'il y aurait de trop sévère dans la majesté des sites. Rien n'est si beau, par exemple, que le site de Norheimsund; si j'avais à choisir un paradis pour y couler des jours paisibles et sans nuages, c'est là que j'irais bâtir ma cabane, non loin de la petite église blanche qui s'élève sur la rive au milieu du plus splendide jardin naturel qui se puisse rêver, au fond d'une baie solitaire pleine de fraîcheur et de silence, et au centre d'un amphithéâtre de montagnes d'une beauté divine; sur leurs pentes s'épanouissent à l'envi toutes les grâces de la végétation du Nord. Il y a là, dans cette baie enchanteresse, une délicieuse petite île que je vois encore, une île bien fraîche et bien ombreuse, poétique comme une idylle, une perle de verdure dont Jean-Jacques se fût certainement épris s'il avait eu le bonheur de la découvrir. Je ne vis dans ce charmant asile d'autres habitants que trois hérons, immobiles sur le rivage, et paraissant absorbés dans de profondes réflexions. Ail-

leurs des bandes d'oiseaux blancs volaient par milliers, effleurant de l'aile la surface du lac et épiant de l'œil la proie qui nageait sous l'eau. Lorsqu'un goéland s'empare d'un poisson, on voit souvent un cormoran fondre sur le ravisseur et le poursuivre jusqu'à ce qu'il ait lâché sa proie. Les cormorans ne vivent que de la pêche d'autrui.

Les environs du Hardanger abondent en rennes sauvages. Au fond des forêts se tient l'ours brun, auquel les habitants livrent une chasse acharnée. J'ai rencontré à Laerdalsoren un homme âgé d'une soixantaine d'années, qui passe pour le plus hardi chasseur du pays; on m'assura qu'il n'a pas tué moins de soixante-dix ours. Cet homme est doué d'une force herculéenne; il chasse toujours seul, armé d'un simple couteau; plus d'une fois son audace a failli lui coûter la vie, comme l'attestent les nombreuses cicatrices dont son corps est couvert.

Dans le Hardanger comme dans le Thélémark, on rencontre encore l'antique costume national. Les hommes portent une veste de vadmel bleu, des culottes courtes et une ceinture ornée de boutons d'argent. Les femmes ont une robe de drap bleu foncé bordée de rouge, et un corsage avec garniture d'argent; leur ample coiffure en toile blanche, à larges ailes, leur donne un faux air de religieuses. Les femmes du Hardanger excellent à manier la rame. Aux escales, ce sont des jeunes filles qui viennent prendre les voyageurs dans leur barque. Les populations de ces contrées reculées sont honnêtes et primitives; les crimes y sont, pour ainsi dire, inconnus. Le seul dont les habitants aient gardé le souvenir est celui que je vais rapporter.

Il y a quelques années vivait, dans un gaard du Har-

danger, un fermier qui chaque semaine prenait le bateau à vapeur pour aller à l'église le dimanche. Il était millionnaire, chose assez rare dans cette contrée; et quand un beau jour sa femme lui donna un fils, il y eut des réjouissances dans tout le voisinage. Au bout de quelque temps



Un bras du Hardangerfjord (canton de Bergen).

l'enfant mourut, et la mère devint malade. Son état s'aggrava au point qu'elle dut bientôt garder le lit. Son mari lui fit prendre du lait, et lui recommanda de se reposer pendant qu'il irait chercher le médecin. Dès qu'il fut sorti, la pauvre femme fit venir une de ses vieilles gouvernantes, et lui confia que son mari l'avait empoisonnée, et qu'elle allait bientôt mourir. Elle lui fit jurer de garder le secret. Quand le fermier revint avec le docteur, sa femme venait

de rendre le dernier soupir. Peu de temps après il se remaria, car il n'avait tué sa première femme que dans le but d'en épouser une autre. Il eut deux garçons, et sa maison prospéra. Les deux vieilles gouvernantes avaient été éloignées de la ferme; celle qui était initiée au secret n'en avait jamais parlé à personne, pas même à son mari. Un jour que le fermier passait devant la cabane des deux époux, il entra pour leur offrir des œufs et du lait. Le vieillard but un peu de lait, et promit de donner le reste à sa femme dès qu'elle rentrerait. A son retour celle-ci trouva le vieillard presque mourant; soupçonnant un crime, elle l'amena dans la montagne auprès des vaches, et lui fit boire du lait frais. Des nausées s'ensuivirent, qui lui sauvèrent la vie.

Quelques années après, le fermier assista par hasard au mariage de la fille d'un voisin. Il vivait toujours dans une parfaite prospérité, mais il avait résolu de partir prochainement pour l'Amérique. Après le dîner, un paysan ivre lui administra un coup de poing, qui lui fut brutalement rendu par le fermier. Le paysan, qui était encore en état de parler, s'écria : « Juste ciel! allez-vous donc m'assassiner? » Cette apostrophe fit perdre contenance à celui à qui elle s'adressait. Il sortit de la maison tout courroucé, en déclarant qu'il n'y était pas venu pour recevoir des insultes, et protestant qu'il n'avait pas assassiné sa femme.

Qui s'excuse s'accuse. On le mit en état d'arrestation, on déterra les cadavres, et il fut prouvé qu'ils avaient été empoisonnés par l'arsenic. L'accusé fut conduit à Christiania pour être jugé, mais son crime ne put être établi. Il mena dès lors une vie retirée dans une ferme solitaire,

auprès d'un ministre protestant. Un jour qu'il se trouvait fort mal, il envoya chercher le ministre et lui dit qu'il voulait, avant de mourir, confesser ses crimes. Il fit venir des témoins, et déclara par écrit qu'il avait empoisonné son enfant et sa femme, et tenté de faire mourir les deux vieilles gouvernantes. Dès qu'il eut fait cet aveu, la santé lui revint; il se rétablit. On l'amena à Christiania pour lui faire son procès, et il fut condamné à la peine capitale. Le roi se trouvait alors à Christiania; il voulut adoucir la sentence par égard pour la femme et les enfants du condamné, mais ses ministres s'y refusèrent. Le roi accorda une pension à la veuve, qui alla s'établir en Amérique avec ses enfants.

Après avoir navigué toute une journée, je débarquai à neuf heures du soir à Eide, où j'avais résolu de passer la nuit. Eide est une petite localité pittoresquement située à l'extrémité d'une des branches du Hardangerfjord, au pied d'une montagne prodigieusement haute appelée *Skole;* on ne lui donne pas moins de 3,000 pieds de hauteur. J'ai trouvé à Eide une fort bonne auberge, quoi qu'en dise Murray, qui la qualifie de « poor inn ». J'y ai parfaitement dormi dans une chambre bien propre qui ne manquait pas de couleur locale : parquet, murs et plafond étaient faits de planches mal jointes et à peine rabotées.

II

ULVIK — SAEBÖ

Eide. — Gracieux paysage. — Graven. — Carlsen. — A travers le fjeld. — Un fjeldvand. — Ulvik. — En nacelle. — Eidsfjord. — Le lac Eidsfjordvand. — Un orage. — Saebö.

Le lendemain je fus sur pied de bonne heure. Je déjeunai de pain noir et de biscuits secs, je jetai un rapide coup d'œil sur le paysage splendide du fjord, et vers six heures et demie je partis seul à pied, le sac au dos. J'avais laissé mon bagage et mon compagnon de voyage, l'un à Bergen, l'autre à Throndjhem.

La route que je suivais est de toute beauté. L'âme s'enivre de poésie au milieu de cette pure atmosphère des montagnes. Le paysage est plus séduisant que sévère. Le chemin court au milieu d'une végétation extraordinairement luxuriante. Des myriades d'arbres de vingt différentes essences croissent sur le penchant des monts : les chênes verts, les bouleaux, les sorbiers, les sapins, les mélèzes, les ormes, les saules, font de cette vallée sans

pareille un délicieux jardin naturel, où tout semble réuni pour le plaisir des yeux, comme aurait dit Fénelon. Je n'aurais jamais soupçonné dans le Nord une nature aussi exubérante.

J'arrivai bientôt au bord d'un lac d'eau douce de deux à trois cents hectares d'étendue. J'ai vu tant de lacs en Suisse, en Écosse, en Italie, que j'en suis presque blasé. Et cependant je dois dire que ce petit lac ignoré, dont je ne connais pas même le nom, dépasse tout ce que l'imagination peut se représenter de plus séduisant. Quel calme! quel silence! quelle charmante solitude! Sur la rive opposée j'aperçois une jolie petite maison blanche, à demi cachée dans les bouquets d'arbres, et j'envie le bonheur, l'indépendance et l'heureuse tranquillité des paysans qui vivent dans cette paisible retraite, loin du fracas des villes, loin des passions du monde. Si j'élève plus haut mes regards, quel contraste frappant! Les cimes de ces vertes montagnes se perdent dans les nues : là-haut la stérilité et la désolation, et au bas l'abondance et la fertilité.

Après une heure de marche j'arrivai au petit hameau de Graven, situé au fond d'un entonnoir de montagnes abruptes d'une indicible majesté. Il y a là une petite église blanche, autour de laquelle sont groupés quelques gaards.

D'Eide à Graven, j'avais suivi une belle route plane. Mais de Graven à Ulvik, plus de route : il fallait passer les fjelds par des sentiers raides et escarpés. Il n'était encore que huit heures du matin, et déjà la chaleur était très forte. J'étais en nage sous le poids de mon havresac. Que serait-ce donc sur la montagne? Ces réflexions me décidèrent à me mettre à la recherche d'un guide. J'avisai deux paysans qui se disposaient à aller travailler aux champs, et leur fis

part de mon intention d'aller à Ulvik. Le père fit signe à son fils d'endosser mon havresac, et nous partîmes.

Mon guide s'appelait *Carlsen*. C'était un jeune gaillard plein de force et de santé. Bien qu'il n'eût pas encore de barbe au menton, je lui eusse donné mon âge. J'eus l'indiscrétion de le questionner à cet égard, et il me fit tomber de mon haut en m'apprenant qu'il allait avoir seize ans. On peut juger par ce fait de la vigueur des races du Nord.

Nous gravîmes la montagne par un sentier raide qui courait au milieu des sapins. De Graven à Ulvik on compte un peu plus d'un mille, c'est-à-dire environ trois lieues. Le pays qu'on traverse est un des plus beaux de la Norvège. Les points de vue sont admirables, les montagnes sont ravissantes. Après avoir grimpé pendant une heure et demie par un soleil ardent, nous atteignons le plateau du fjeld. Du haut de cette ligne de faîte s'ouvrent par intervalles de superbes échappées tantôt sur la vallée de Graven et son lac paisible, qui dort à une profondeur incommensurable, tantôt sur le Hardangerfjord et les glaciers de Folgefond. Nous trouvons sur le plateau une de ces belles forêts de sapins qu'on ne voit qu'en Norvège. Les arbres atteignent vingt à trente mètres de hauteur; on se croirait dans une forêt vierge du nouveau monde. Parfois nous nous arrêtons pour faire halte; alors rien ne trouble le silence de ces régions élevées : nul autre bruit que celui de nos artères dans nos tempes. Pendant un de ces repos, un enfant de la montagne accourt à cheval en chantant, s'arrête pour échanger quelques mots avec Carlsen, puis se remet à galoper et disparaît dans les profondeurs de la forêt. Dans ces déserts le moindre incident est un événe-

ment. J'allume ma pipe, et j'offre un cigare à mon guide; il le tourne, le retourne, ne sachant quel parti prendre; je lui explique qu'il doit en couper le bout, ce qu'il exécute à l'aide du couteau qui pend à sa ceinture; mais le brave garçon, qui n'y voit décidément goutte, finit par allumer le cigare par le petit bout, tire, tire... et le jette enfin. Je lui confectionne une cigarette qui subit le même sort.

Nous rencontrons bientôt un de ces petits lacs de montagne que les Norvégiens appellent *fjeldvand*. On le prendrait pour un miroir céleste enchâssé dans un cadre de sapins; les nuages du ciel s'y réfléchissent avec une admirable netteté, et l'on pourrait compter dans l'eau les aiguilles des sapins qui se mirent sur ses bords. Un sæter est situé à l'extrémité du lac. Je ne connais rien de plus calme, de plus silencieux que ces fjeldvands placés au-dessus des orages; jamais la tempête ne trouble l'immuable sérénité de leur face transparente, image fidèle de ces âmes recueillies qui vivent paisiblement loin des passions du monde.

Vers dix heures nous commençons à descendre le versant opposé. Nous nous reposons quelques instants au milieu d'une ravissante clairière d'où la vue erre sur de sublimes montagnes neigeuses à demi perdues dans les nuages qui flottent autour de leurs cimes. A quelques pas de nous des vaches paissent en agitant leurs clochettes, que j'aime tant à entendre dans les montagnes. Grâce à l'excellente qualité des pâturages, les vaches de cette contrée sont fort belles. Mon guide me signale parmi elles une bête magnifique qui a obtenu le *forste præmie* (premier prix).

Nous descendîmes rapidement la côte au bas de laquelle

est situé Ulvik, dont nous aperçûmes bientôt la blanche église. Nous raccourcîmes le chemin par un sentier presque perpendiculaire, et vers onze heures nous arrivâmes à Ulvik.

Ulvik est un *paradis terrestre.* Ce petit village est situé au fond d'une branche du Hardangerfjord, au pied d'un amphithéâtre de montagnes magnifiquement arborées. Un soleil d'été rehaussait encore la beauté du paysage. Il y a là un petit hôtel où les voyageurs sont fort bien traités. Dans cette contrée les auberges ne portent pas d'enseigne; on les reconnaît à leur air propre et confortable. La marche que je venais de faire m'avait donné faim, et je fis préparer à dîner; en outre je commandai une barque et deux rameurs pour aller à Eidsfjord. Je passai le temps de l'attente à me chauffer au soleil et à contempler le fjord. Ah! que ces moments-là sont rares dans l'existence! Où trouver, si ce n'est ici, le calme parfait, le repos absolu, l'oubli du monde? Cher Ulvik, tu gardes bonne place dans mes souvenirs. Que je me suis trouvé bien chez toi, et avec quel regret je t'ai quitté!

Vers une heure, je m'installai dans une petite barque à deux rameurs. D'Ulvik à Eidsfjord, on compte deux milles norvégiens. Le trajet se fait en quatre heures. Rien de plus charmant que cette promenade en chaloupe par une belle journée d'été. Pour les amateurs de pittoresque, n'est-il pas bien plus agréable de voyager ainsi que de naviguer sur ces machines assourdissantes qu'on appelle bateaux à vapeur? On ne va pas si vite, il est vrai; mais quelle douce jouissance de voguer sur les fjords à la manière des anciens Scandinaves! Mollement couché sur un sac de foin au fond de la barque, je promenais un regard nonchalant sur les

beautés du paysage, en humant avec délices la fumée de ma bonne pipe de Throndjhem. Parfois une troupe de goélands venait à passer; je les mettais en fuite par un coup de revolver, et un écho prolongé répondait au bruit de la décharge. Mes rameurs se tenaient près de la côte, que je pouvais ainsi observer à loisir. Quelques pauvres habitations occupent tous les endroits où la verticalité du roc ne fait pas obstacle à la culture ; çà et là j'apercevais sur les pentes des faucheurs en culottes courtes ; ils coupaient l'herbe avec de petites serpettes.

Le fjord était calme comme une glace, et mes vigoureux rameurs fendaient l'eau rapidement; nous filions près de deux lieues à l'heure. Le bruit cadencé des rames troublait seul le silence profond qui régnait autour de nous. Vers deux heures, un léger vent s'éleva, de petites vagues ondulèrent la surface du fjord, et notre frêle embarcation se mit à danser comme un navire sur mer. La température s'abaissa subitement, et le ciel se couvrit de nuages qui assombrirent cette nature tantôt si riante, si radieuse. A ces signes précurseurs, je compris qu'un orage était imminent. En ce moment nous doublions le cap *Oselfjeld,* et nous pénétrions dans ce bras du Hardangerfjord connu sous le nom d'Eidsfjord. Mes deux rameurs étaient infatigables; ils ne se reposèrent pas un instant pendant le trajet, et il est probable qu'ils s'en retournèrent à Ulvik comme ils étaient venus. Il faut être taillé comme ces hommes du Nord pour ramer ainsi pendant huit heures consécutives.

Nous débarquâmes à Eidsfjord vers cinq heures du soir. Cette localité, qui porte aussi dans le pays le nom de *Vik,* est agréablement située à l'extrémité de la branche la plus

reculée du Hardangerfjord, au pied de montagnes prodigieusement hautes, et à l'entrée de la magnifique vallée où coule le *Vöringselv* ou *Bjorei*. J'avais résolu d'aller ce jour même à Saebö, pour y passer la nuit et visiter le lendemain la célèbre chute de *Vöringfoss*. De Vik à Saebö la distance est d'environ un demi-mille norvégien. Le trajet se fait en partie par terre, en partie par eau. Après avoir vidé avec mes rameurs quelques verres d'öl, je partis le sac au dos. Je traversai un petit bois où gronde le torrent impétueux du Vöringselv, puis j'arrivai en présence d'un lac intérieur connu sous le nom d'*Eidsfjordsvand*. Ici le chemin finit tout à coup, car les rives du lac sont tellement escarpées, qu'il serait impossible d'y pratiquer une route. Il n'y a d'autre moyen pour aller à Saebö que de traverser le lac. Je vis une barque amarrée au rivage, mais de rameur point; pas une maison, pas une hutte. Ainsi, après avoir fait près d'une demi-lieue, il me fallut retourner sur mes pas pour chercher un rameur. Heureusement j'eus à peine rebroussé chemin, que je vis arriver l'aubergiste de Vik avec deux naturels du pays qui voulaient, comme moi, passer le lac. Nous entrâmes tous dans la même barque; elle semblait fort petite pour contenir quatre personnes. On s'y casa comme on put. Onques ne vis de plus triste embarcation; malgré de nombreux rapiéçages en zinc, l'eau y pénétrait de tous les côtés à la fois, et l'un de nous devait continuellement vider la barque au moyen d'un sabot, sans quoi nous eussions sombré au bout de cinq minutes.

L'Eidsfjordsvand est un beau lac solitaire, d'une lieue de longueur, traversé par le Vöringselv, encaissé entre de colossales murailles à pic qui s'élèvent à plus de trois

mille pieds au-dessus du niveau de l'eau. Le long de ces parois, destituées des grâces de la végétation, glissent de nombreuses cascades, des filets d'écume blanche. Le lac n'a point de rives; si notre barque chavirait, rien ne nous servirait de nager, car il serait impossible d'atterrir sur ces rochers abrupts, qui font un angle droit avec la surface de l'eau. L'Eidsfjordsvand offre une ressemblance frappante avec le lac Tinn, dans le Thélémark.

A peine étions-nous embarqués sur le lac, que le ciel devint tout noir; l'orage prévu éclata au-dessus de nos têtes. Je n'oublierai jamais l'aspect grandiose de ce lac, éclairé par les lueurs rougeâtres et fugitives des éclairs. Pendant une demi-heure la grande voix du tonnerre roula d'écho en écho, avec un horrible fracas qu'exagéraient encore les gigantesques parois qui surplombaient au-dessus de nos têtes. A l'horizon, du côté de Vik, la pluie brouillait l'atmosphère, et les hautes montagnes du Hardanger semblaient enveloppées d'un voile de gaze transparente. A l'opposite, du côté de Saebö, les formes des monts se dessinaient plus nettement, et sous le ciel sombre avaient un aspect vraiment infernal. Les neiges brillaient de teintes livides, et les cimes disparaissaient dans les nuées chargées d'électricité.

Vers sept heures du soir nous débarquons à l'extrémité du lac. Là se présente un sol fangeux souvent inondé par suite des débordements du lac et de la rivière; sans les pierres qui y ont été semées de distance en distance, on s'y embourberait à chaque pas. Nous déployons sur ce joli chemin notre talent d'équilibristes, et au bout d'un quart d'heure nous arrivons à Saebö. Quelques misé-

rables maisons de bois éparpillées sur les pentes du terrain, voilà le village. Une dizaine de familles y habitent. La famille des Saebö lui a donné son nom. Une maison fraîchement peinte se fait remarquer entre les autres : c'est celle des Saebö. C'est là qu'il me faut passer la nuit. La maison se compose de quatre pièces, deux au rez-de-chaussée et autant à l'étage. L'étage est réservé aux étrangers. J'ai découvert ici un système de lit assez original ; ce meuble se compose en réalité de deux lits qui s'emboîtent l'un dans l'autre, comme une table à coulisses, en sorte qu'on peut l'élargir ou le rétrécir à volonté, suivant qu'il s'agit d'y loger une ou deux personnes.

A peine ai-je pris possession de ma chambre, que le ciel ouvre ses cataractes. Ce qui me désole, c'est que la pluie tient bon, et que le temps semble décidément brouillé. Je crains fort de n'être venu jusqu'ici que pour devoir renoncer au Vöringfoss. On me sert à souper des œufs avec des pommes de terre rouges, des moltebeer, l'inévitable flatbröd, et je ne sais quel atroce poisson fumé et salé. En fait de boisson on ne trouve ici que du lait caillé et de mauvais café. Je me couche assez penaud, maudissant la pluie qui bouleverse mes beaux projets.

III

LE VÖRINGFOSS

Le guide Johan Saebö. — Belle matinée. — Les pieds du géant. — Vallée de Maabödalen. — La marmite du géant. — Maabö. — La nouvelle route de Vöringfoss. — Aspect de la cascade. — Riche végétation. — Souvenir du roi Oscar. — L'auberge de Vik.

Après avoir rêvé pendant toute la nuit de la pluie et du *Vöringfoss,* deux choses qui ne vont guère ensemble, je fus éveillé, le 4 septembre, par un joyeux rayon de soleil envoyé par cette bonne Providence, qui m'a tant de fois exaucé en voyage. J'ouvris ma fenêtre; l'air était vif, mais le ciel était bleu. Je déjeunai de café et de flatbröd, et à six heures du matin je me mis en route avec l'excellent Johan Saebö. C'est un homme de vingt-neuf ans, roux de la tête aux pieds, et déjà père de quatre enfants, dont l'aîné est âgé de neuf ans. Il baragouine quelques mots d'anglais, que lui ont appris les amateurs de *fishing* ou de *shooting* qui visitent chaque année ces parages.

La matinée était charmante. Les montagnes revêtaient

autour de nous des teintes fraîches et azurées. Les cimes les plus éloignées étaient confuses encore dans cette atmosphère vaporeuse du matin. A mesure que le soleil montait à l'horizon, l'ombre fuyait du fond des vallées, et les neiges des hauts sommets se baignaient dans une lumière rose glacée d'argent que nulle palette ne pourrait rendre.

Comme nous quittions Saebö, mon guide me fit remarquer, au sommet d'une montagne qui domine l'Eidsfjordsvand, deux pitons de formes fort extraordinaires : ils ressemblent à des jambes gigantesques disposées de telle façon que la plante des pieds regarde le ciel; on leur a donné le nom de *Tysefood* (pieds du géant). J'ai cru comprendre des explications de mon guide qu'un géant, s'il faut en croire la légende, fut enseveli après sa mort dans cette montagne, parce qu'on ne pouvait pas lui trouver de tombeau assez vaste; sa tête repose sur la terre, et ses pieds, exposés aux intempéries de l'air, se sont changés en pierre.

Au delà de Saebö s'ouvrent deux vallées; l'une, à droite, conduit vers des régions où nul ne s'aventure sans terreur : c'est la vallée à peine explorée de *Hjelmodalen;* l'autre, à gauche, mène au Vöringfoss : c'est la vallée de Maabödalen. Nous pénétrons dans la dernière. L'aspect en est sauvage et sombre. A droite et à gauche, des murailles à pic de plus de mille mètres de hauteur surplombent au-dessus de nos têtes. Les arbres sont rares, et c'est à peine si l'on aperçoit une maigre verdure dans les anfractuosités où a pu s'accumuler un peu de terre végétale. Partout la pierre, la pierre nue et stérile. Le fond de la vallée est semé de quartiers de rochers qui se sont

détachés des flancs de la montagne ; leurs dimensions effrayent l'imagination : j'en ai vu qui n'étaient guère moindres qu'une maison. Quelques-uns ont des cassures fraîches qui prouvent que leur chute a dû s'opérer à une époque assez récente. Chaque année les avalanches du printemps, succédant aux gelées d'hiver qui désagrègent le roc, entraînent avec elles des morceaux de montagne et accumulent dans la vallée de nouveaux débris. En maints endroits ces énormes masses barrent le torrent ; et les eaux furieuses se glissent entre elles avec un grondement sourd qui rappelle le bruit du tonnerre.

Le chemin n'était qu'un sentier étroit suspendu à l'une des parois de la vallée; quelquefois il n'avait pas douze pouces de largeur. Nous longions des précipices dans les sinuosités desquels nous entendions siffler le vent. Çà et là s'offraient des curiosités naturelles assez étranges : tantôt c'étaient des trous allongés creusés dans la pierre, et ressemblant, à s'y méprendre, à des empreintes de pieds humains, comme si le limon s'était pétrifié sous l'action du temps ; tantôt c'étaient des cavernes circulaires en forme de marmites, creusées jadis par le travail des ondes; on les appelle en géologie *Jœtte Gryde,* ce qui, traduit du norsk en français, veut dire tout simplement *marmite du géant*. Il paraît que notre géant de tantôt a laissé des traces un peu partout.

Au bout d'une heure de marche, nous nous reposons dans un misérable gaard, la seule habitation qu'on rencontre dans cette affreuse vallée. Nous y trouvons les gens en train de déjeuner; ils croquent à belles dents une sorte de flatbröd dur comme du bois, qu'ils trempent dans du lait sur. Ces paysans du Nord ne sont pas difficiles à l'en-

droit de la nourriture. La maison, construite de troncs d'arbres, se compose de deux pièces séparées par un vestibule : l'une sert à la fois de salle à manger et de chambre à coucher, l'autre est la cuisine ; cette dernière pièce n'a d'autre plancher que la terre battue. Au milieu un amas de pierres, sur lequel flambe un feu de bois; la fumée s'échappe comme elle peut par un trou pratiqué dans le toit. Au-dessus des deux pièces, une espèce de grenier où l'on met les provisions. Ce misérable gaard s'appelle *Maabö,* du nom de son propriétaire. Cette localité est marquée en grosses lettres sur les cartes de Norvège.

Au delà de Maabö, nous traversons le torrent sur un pont de bois d'une construction vraiment hardie. En cet endroit l'onde écume et gronde avec une impétuosité terrible, et l'on ne se risque qu'en tremblant sur ces frêles planches de sapin à peine assujetties. Un peu plus loin, la vallée aboutit à une énorme paroi perpendiculaire semblable au Marboré, qui ferme la vallée de Gavarnie dans les Pyrénées. Autrefois les touristes qui voulaient aller contempler la chute de Vöringfoss étaient obligés de gravir cette muraille abrupte par un sentier en zigzag de deux pieds de largeur; c'était une escalade pénible et dangereuse, qui ne durait pas moins de trois heures. Au sommet de la paroi on traversait un large plateau, au bout duquel on trouvait le puits de mille pieds où se précipite la cataracte du Vöring. La chute ne pouvait alors être contemplée que de haut en bas, et on ne la voyait qu'imparfaitement. Mais aujourd'hui on ne suit plus cette route. Au lieu de gravir la muraille, on s'engage dans une étroite gorge qui en cet endroit fait un angle droit avec la vallée de Maabödalen. Cette gorge avait toujours été inaccessible, faute

d'un sentier. En 1872, un chemin y a été construit aux frais de la *Norske turist forening* (Société norvégienne des touristes)[1]. Ce chemin, sur tout son parcours, a dû être creusé dans le roc. Ici la vallée n'est plus qu'une étroite fissure formée par le torrent entre deux murs verticaux d'une élévation prodigieuse; on n'aperçoit le ciel que par une fente dont les bords surplombants sont taillés en scie. Le sentier est suspendu au-dessus du précipice à une hauteur épouvantable, et la grosse voix du torrent qui gronde au fond de l'abîme n'arrive plus à nous que comme un murmure étouffé. Des cataractes s'élancent en écume blanche du sommet des rochers, et, après d'effroyables bonds, disparaissent dans le gouffre que nous côtoyons. Nul paysage en Norvège ne s'annonce avec tant de grandeur et de majesté que le Vöringfoss.

La Turist forening a fait recouvrir le chemin d'une couche de tourbe dans laquelle on s'embourbe à plaisir; cette

[1] La *Norske turist forening,* société analogue au club alpin, fut fondée en 1872. Elle compte plus de mille membres norvégiens et étrangers. La société invite toutes les personnes qui voyagent en Norvège à lui donner l'appui de leur adhésion. La cotisation est de 1 spd. (environ 5 fr. 70) par an pour les membres ordinaires, et de 10 spd. au moins une fois payés pour les membres perpétuels. Chaque membre reçoit tous les ans un exemplaire de l'intéressant Annuaire de la société, accompagné de cartes spéciales et d'itinéraires. Les demandes d'admission doivent être adressées à « Den Norske turist forening, Kristiania ». « Le but de la société, disent les statuts, est de faciliter les voyages en Norvège et d'en propager le goût par tous les moyens possibles, tels que : le percement de chemins pour rendre accessibles les beaux sites, les vues remarquables, les chutes d'eau, etc.; la construction, aux endroits déserts, de maisonnettes destinées à servir d'abri ; l'établissement de ponts sur les cours d'eau ; le placement de poteaux indicateurs ; l'entretien des bateaux sur les grands lacs ; la surveillance des auberges situées sur les routes peu fréquentées ; le choix de guides sûrs, etc. etc. » — L'affiliation à la société donne un privilège en cas de concurrence avec d'autres voyageurs pour la jouissance des maisonnettes et bateaux appartenant à la société, des auberges et guides qu'elle a pris sous son patronage, etc.

tourbe est si humide, que les souliers ne tardent pas à s'imprégner d'eau comme si l'on marchait dans un marais. A mi-chemin de la gorge, nous rencontrons un lac très profond formé par le Vöringselv; l'eau en est glaciale. Mon guide me raconte qu'au mois de juillet dernier un étudiant de Christiania avait fait le pari de traverser ce lac à la nage; il exécuta son pari, mais il fut pris d'un refroidissement dont il mourut quelques jours après. En face du lac, on lit sur la paroi de la gorge l'inscription : T. F., 1872, destinée à rappeler la visite de la Turist forening.

Le sentier devient de plus en plus raide; c'est une véritable escalade. La température fraîchit à mesure que nous nous élevons. Bientôt nous commençons à distinguer un épais nuage qui flotte au-dessus des rochers à l'extrémité de la vallée : c'est la fumée du Vöringfoss. Déjà nous percevons un bruit sourd et continu, semblable au bruit des vagues de l'Océan lorsqu'elles se brisent sur la grève. Au bout d'un quart d'heure, nous traversons un dernier pont qui nous mène en face de la chute.

Pour se faire une idée du spectacle que nous avions sous les yeux, qu'on se représente la Marne tombant d'une hauteur trois fois plus considérable que celle du dôme des Invalides. Cette énorme masse d'eau s'engloutit tout entière dans un gouffre à peu près circulaire, dont les parois taillées à pic forment un immense puits. La rivière tombe perpendiculairement sans toucher le roc. Rien ne la retarde, rien ne l'arrête. Elle se précipite d'un seul jet, d'un seul élan, et parcourt dans le vide un trajet de près de neuf cents pieds. Nous sommes au fond du puits, au pied de la chute; autour de nous tout siffle, mugit, bouil-

lonne et fume comme dans une chaudière infernale. A dix pas de nous, le Vöringfoss se brise sur le roc et remonte en tourbillons de vapeurs le long des parois. Au-dessus de la colonne écumante, un morceau de ciel bleu se laisse apercevoir par un étroit orifice. Le soleil irise



Chute du Vöringfoss (canton de Bergen).

les vapeurs qui s'élèvent vers la gueule du gouffre, et l'humide écharpe reluit au-dessus de nos têtes comme un pont de lumière, le pont de la mythologie scandinave.

Je demeurai là bien longtemps, sans mouvement, sans parole. Je ne sentais ni la pluie de la cataracte qui ruisselait sur mes épaules, ni la fraîcheur glaciale qui régnait au fond de cette sombre prison. Je n'entendais que le grondement formidable du Vöringfoss; je ne voyais que cette

épouvantable colonne d'eau, plus blanche que la neige, s'effondrant dans le précipice comme une perpétuelle avalanche. J'étais là comme cloué sur le sol, étourdi par le bruit, aveuglé par l'écume, fasciné par l'étrange aspect du tableau.

Je ne saurais dire si Rjukandfoss me subjugua plus vivement que Vöringfoss; ces deux merveilles de la nature du Nord se disputent la palme. Rjukandfoss l'emporte peut-être par la grandeur et la sauvagerie du site; mais Vöringfoss l'emporte par la masse d'eau et la puissance de la chute.

Lorsque je me retirai de mon observatoire, j'étais mouillé de la tête aux pieds par l'humide fumée de la cataracte. La végétation est exubérante aux environs, grâce à la poussière d'eau qui y entretient une éternelle fraîcheur. Je cueillis sur les bords du Vöring quelques plantes remarquables par leurs parfums agréables, entre autres le *qvane*, le *bjeort* et le *smörrebook*.

Avant de reprendre le chemin du retour, nous procédâmes à réparer nos forces en mangeant des *pannekaken* apportées par mon guide et en buvant un peu d'eau puisée dans les flots bouillonnants du Vöring; l'eau était délicieuse, froide comme la neige. Sur ce même banc de sapin où nous prenions notre frugal déjeuner, le roi de Suède s'était reposé quelques mois auparavant. Oscar II visita le Vöringfoss le 18 juillet 1872, peu de temps avant de monter sur le trône. Johan Saebö me rappelle cette visite avec un légitime orgueil; il me raconte qu'il n'y avait pas moins de douze chevaux pour le prince et sa suite.

Nous revînmes par où nous étions venus, et vers midi

nous fûmes de retour à Saebö. Désireux de fuir une localité où l'on ne trouve que du flatbröd et du poisson fumé, je m'embarquai avec Johan sur le lac de Eidsfjordsvand, dans la nacelle qui m'avait amené la veille. Après une agréable traversée, je débarquai à l'autre extrémité du lac, serrai la main du brave Johan, et regagnai Vik le sac au dos. Comme j'avais jeûné pendant vingt-quatre heures, je ne fus pas fâché de trouver là un de ces dîners substantiels qui réconfortent si bien après une longue et pénible course. Je me fais ici un devoir de venger Vik de la mauvaise réputation que lui a donnée Murray. On est toujours sûr d'y trouver d'excellentes truites du Hardanger, de la viande de renne, du vin de Bordeaux et même du pain blanc. Le propriétaire, M. Lars Ose, est un homme fort obligeant, qui met son piano à la disposition des voyageurs. Je conseille aux touristes qui voudraient entreprendre l'excursion du Vöringfoss de loger à Vik plutôt qu'à Saebö, à moins qu'ils n'aiment mieux, par un sentiment fort louable, sacrifier le confort au pittoresque.

Je passai le reste de ma journée à flâner agréablement dans les environs de Vik, à contempler le fjord, à écrire mes notes. Vik est une délicieuse retraite pour ceux qui aiment le repos et la tranquillité absolue. On y respire un air pur, et l'esprit s'y complaît dans des pensées calmes et douces. Ce séjour serait bien propre à ramener la quiétude et la sérénité dans une âme qu'auraient troublée les orages du monde.

IV

LE SÖRFJORD — VOSSEVANGEN

Aspect du Sörfjord. — Une légende. — Ullendsvand. — Odde. — Les carrioles du pays. — Riante vallée. — Chute de Skjerdefoss. — Nouveaux aspects. — Vossevangen. — Vinje. — Stalheim. — Vallée de Naerödalen. — Gudvangen. — La plus haute chute du monde.

Le 5 septembre, à huit heures et demie du matin, le steamer *Voss* m'emporta loin de Vik. Ce jour-là, je visitai le Sörfjord, un des principaux bras du Hardangerfjord. Nous touchons d'abord à Utne, qui rappelle Bellagio sur le lac de Côme, par sa situation à l'extrémité d'un promontoire. Ce promontoire termine la chaîne montagneuse du Folgefond, qui dresse ses hautes cimes neigeuses entre le fjord principal et la branche du Sörfjord. Cette branche n'a pas moins de dix lieues de longueur, et se dirige en ligne droite du nord au sud. C'est incontestablement la région la plus pittoresque et la plus grandiose du Hardanger. La végétation est ici d'une incomparable magnificence. Mais ce qui rehausse encore la beauté du paysage, ce sont les splendides perspectives des montagnes qui ondulent sur

les deux rives, fuyant les unes derrière les autres comme les montagnes du Rhin. Le Sörfjord est d'ailleurs si étroit, qu'il ressemble à un fleuve plutôt qu'à un bras de mer. D'innombrables cascades courent sur les pentes, traçant comme un sillon de neige au milieu des sapins, et vont mourir dans la mer à deux mille pieds au-dessous des glaciers du Folgefond, qui leur ont donné naissance. Ces glaciers forment le plus magnifique panorama qu'il soit possible d'imaginer. Qu'on se représente un champ de neige et de glace, long de vingt lieues, large de cinq, couvrant les cimes du Folgefond comme un immense suaire blanc. Chaque crevasse, chaque vallée qui descend des sommets vers le Sörfjord est comblée par un glacier. Ces glaciers bleuâtres chatoient, resplendissent au soleil comme d'énormes turquoises, et se détachent sur le vert sombre des sapins; l'eau paisible du fjord, dans sa transparence glauque, les réfléchit avec une admirable sérénité. Tout cela forme un ensemble saisissant qui échappe à la description.

D'après une légende qu'enfanta l'imagination populaire, les glaciers du Folgefond n'auraient pas toujours existé. Il y avait autrefois ici une vallée fertile appelée *Folgedal;* cette vallée était si grande, qu'elle ne renfermait pas moins de sept paroisses. Mais les hommes qui l'habitaient étaient méchants et pervers. Dieu, pour les punir de leurs crimes, leur envoya une terrible tempête de neige qui les engloutit. La neige tomba sans discontinuer pendant dix semaines et remplit toute la vallée, en sorte que pas un seul habitant ne survécut.

Un des plus beaux sites du Sörfjord est *Ullendsvand*. Là s'ouvre une sorte de cirque naturel, au fond duquel deux

jolies cascades serpentent comme des écharpes de mousseline sur un tapis de verdure; ce gracieux tableau m'a rappelé la vallée du Lys près de Luchon. En face d'Ullendsvand, sur la rive opposée, on a découvert une importante mine de cuivre dont l'entrée se trouve à mi-côte de la montagne.

Odde occupe l'extrémité du Sörfjord. C'est une jolie petite localité, qui par sa situation rappelle Vik et Ulvik. C'est de là qu'on entreprend d'ordinaire l'excursion aux glaciers de Folgefond et à la chute de *Skaeggedalsfoss*. Cette excursion, qui doit être fort intéressante, m'eût occasionné un retard de quatre jours, et, comme mon temps était compté, je dus y renoncer.

En quittant Odde nous fûmes assaillis par la pluie.

J'arrivai à sept heures du soir à Eide, localité qui m'était déjà connue.

Du Hardangerfjord je voulus aller au Sögnefjord par la voie de terre. La distance d'un fjord à l'autre est d'environ vingt lieues, qu'on parcourt en douze heures.

Le 6 septembre, à sept heures du matin, par un ciel couvert, je partis d'Eide en carriole. J'avais pour conducteur le même Carlsen qui m'avait guidé de Graven à Ulvik. Les carrioles en usage dans cette contrée sont des plus primitives : qu'on s'imagine une caisse grossière soutenue sur deux roues sans ressorts; du brancard partent deux pièces de bois sur lesquelles est suspendu le siège. Lorsqu'on arrive à une côte et qu'il s'agit de mettre pied à terre, il faut sauter par-dessus ces pièces de bois, ce qui n'est pas très facile. N'étant guère versé dans ce genre d'exercice, la première fois je sautai si malheureusement, que je fus précipité sur le sol et que la carriole me

passa sur le corps; par bonheur, ces carrioles sont légères, et j'en fus quitte pour quelques contusions.

D'Eide à Graven, la route m'était déjà connue. Quand nous eûmes dépassé le charmant petit lac dont j'ai parlé, nous pénétrâmes dans une étroite vallée d'un aspect des plus riants. L'œil n'aperçoit que des pentes de verdure, une infinité d'arbres de toute espèce, de grasses prairies où paissent les troupeaux, des champs cultivés et de rustiques maisonnettes construites de troncs de sapins. On se croirait dans une de ces vallées de l'âge d'or dont les poètes anciens nous ont laissé de si charmants tableaux. Les paysans, en culotte courte, font la moisson. Ils fauchent l'herbe, la réunissent en tas, puis l'étendent sur des espèces de treillis en bois pour la sécher. Nous saluons en passant la gracieuse cascade de *Livenfoss*. Bientôt la vallée se ferme, et nous voici en face de la chute de *Skjerdefoss*, qui s'élance d'une vallée supérieure dans celle que nous venons de traverser. Quand on vient du Vöringfoss, on a le droit de se montrer difficile en fait de cascades; et cependant je fus saisi d'admiration à la vue de cette belle nappe d'argent qui tombe le long d'une paroi perpendiculaire, puis s'élance sous un pont d'une seule arche, forme un nouveau ressaut, et va mourir au fond de la vallée, à deux cents mètres au-dessous de son point de départ. Le paysage environnant complète admirablement la mise en scène. La route s'élève hardiment par de nombreux festons sur le flanc de la montagne, franchit la cascade à l'endroit où elle achève son premier bond, et aboutit à trois cents mètres plus haut dans la vallée supérieure. De là le regard domine à vol d'oiseau toute la vallée que nous venons de parcourir ; c'est une des plus admirables pers-

pectives que j'aie jamais contemplées. Hélas! que la plume est pauvre pour rendre de pareils tableaux!

La vallée dans laquelle nous pénétrons ensuite nous offre un changement à vue ; le paysage prend un tout autre caractère; c'est l'aspect des régions élevées, c'est le silence et le calme absolu des hauteurs. Chose étrange, la température y est beaucoup plus douce. En fait de végétation, on n'y trouve plus que des sapins. Pendant quelque temps nous sommes assaillis par la pluie; mais bientôt le ciel se rassérène.

Au bout d'une heure à partir de Skjerdfoss, nous atteignons le point culminant de la route qui mène du Hardangerfjord au Sögnefjord; nous sommes ici à huit cent trente-quatre pieds norwégiens au-dessus du niveau des deux fjords. Au delà de cette ligne de faîte s'ouvrent de nouveaux aspects; l'horizon est borné par d'énormes fjelds grisâtres chargés de neige. Les perspectives sont splendides; l'œil plane sur d'immenses étendues de pays. Après avoir passé au grand trot une forêt de sapins, nous franchissons la pittoresque rivière du Vosselv sur un pont de bois de cent pas de longueur, et à onze heures et demie nous arrivons à Vossevangen.

Vossevangen est un grand village situé au milieu d'une merveilleuse vallée pleine de verdure, et au bord d'un lac romantique, le *Vangsvand*. Presque tous les touristes s'y arrêtent, car c'est un des plus charmants séjours de la Norwège; les promenades dans les environs doivent être délicieuses. A mon grand regret je ne pus qu'y dîner. Je tenais à atteindre Gudvangen le même jour, pour ne pas manquer le steamer *Framnaes*.

Jusqu'à Vossevangen nous avions suivi une route com-

mode et sûre, récemment construite en 1868; mais au delà le chemin devient abominable et reste tel jusqu'à Stalheim; les montées et les descentes sont invraisemblables, et l'on éprouve des cahots insupportables. En quittant Vossevangen, on gravit une côté extrêmement raide, d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la riante vallée du *Vangsvand*. Ensuite on côtoie un lac. Rien de paisible et de calme comme ces lacs intérieurs qu'on rencontre si fréquemment en Norwège; d'Eide à Gudvangen, sur un parcours de sept milles, j'en ai compté trois.

De Vossevangen à Stalheim, le pays ne varie guère d'aspect; l'horizon est toujours borné par les grands fjelds neigeux. Vers trois heures, nous sommes à *Vinje*, où il faut changer de cheval. Or des Anglais qui m'ont dépassé en route ont enlevé toutes les bêtes, et il faut aller en chercher une aux pâturages, ce qui me fait perdre à peu près une heure. Vinje est une pauvre station située au milieu d'un site d'une indescriptible sauvagerie; on se croirait en pleine Laponie.

Au delà de Vinje on côtoie un beau lac de deux lieues de longueur, dont les rives portent quelques maigres cultures.

A Stalheim je change encore de cheval. Tout à coup me voilà en face de la vallée de Naerödalen, qui s'ouvre devant nous à l'improviste. Nous sommes à quelque mille pieds au-dessus de la vallée; elle se déploie tout entière à nos pieds comme un précipice de trois lieues de longueur. Il est six heures du soir; déjà le côté gauche de la vallée ne reflète plus les rayons du soleil; les montagnes glacées qui se dressent à droite en sont seules éclairées. L'imagination ne saurait rien inventer de plus grandiose, de plus éton-

nant que ce gigantesque entassement de montagnes, de pics neigeux, de cimes étincelantes. Je suis resté là quelque temps interdit, muet d'admiration. Cette vallée de Naerödalen, contemplée à vol d'oiseau du haut du plateau de Stalheim, quelque temps avant le coucher du soleil, est le spectacle le plus extraordinaire, le plus féerique qu'il m'ait été donné d'admirer dans le cours de mes voyages.

La route descend du haut du plateau jusqu'au fond de la vallée en décrivant d'innombrables lacets. Cette descente de Stalheim est célèbre; c'est une des routes les plus hardies qui aient jamais été construites. Elle a été commencée en 1845 et terminée en 1849, sous la direction de M. Hille, capitaine de l'armée norwégienne. La route serpente le long d'une paroi presque perpendiculaire, entre deux cascades qui, à chaque coude du chemin, charment alternativement la vue. Arrivés au bas de la descente, nous pénétrons dans la sombre et grandiose gorge de Naerödalen. De colossales murailles à pic se dressent de chaque côté de la route, et vont se perdre dans les régions du vertige, à plus de mille mètres de hauteur; leurs corniches, qui surplombent d'une manière effrayante, semblent vouloir se rejoindre au-dessus de nos têtes, et c'est à peine si l'air et la lumière peuvent pénétrer dans le défilé. En maints endroits des quartiers de montagnes se sont écroulés, et la route se fraye passage au milieu d'énormes éboulis. Une large rivière roule à notre gauche ses eaux claires comme le cristal. Ah! la Norwège est un beau pays. Plus j'apprends à la connaître, plus j'en suis enthousiaste.

A sept heures du soir, j'arrivai au terme du voyage, moulu, brisé comme on peut l'être après douze heures de

carriole sans ressort. Je trouvai bon gîte et bon souper dans la petite auberge de Gudvangen. Qu'on s'imagine un petit groupe de cinq ou six maisons situé au fond d'un bras du Sögnefjord, à l'embouchure d'une rivière, au milieu d'un site grandiose qui défie la plume et le pinceau. En face de l'auberge tombe, le long d'une paroi à pic, une cascade de deux mille pieds appelée *Keelfoss*. Cette chute ignorée est la plus haute du monde; elle dépasse même la celèbre chute de Gavarnie, qui n'a que douze cent soixante-six pieds de haut. Le Keelfoss n'est malheureusement qu'un filet d'eau; de même que le Staubbach, en Suisse, il flotte au gré du vent et se réduit en poussière avant d'arriver à terre.

V

LE SÖGNEFJORD

Promenade matinale. — Le *Framnaes.* — Le Naeröfjord. — Le Aardalsfjord. — Amble. — Laerdalsören. — Clair de lune. — L'Outer-Sögnefjord. — Saga de Frithiof. — Incident sans accident.

Le 7 septembre, un dimanche, je fis dans la matinée une petite excursion le long du Naeröfjord, — un bras du Sögne, — par un mauvais chemin pierreux qui constitue la seule et unique promenade de Gudvangen. Une averse me surprit en route, et je me réfugiai sous un rocher qui surplombe le chemin. De là j'observai de beaux effets de lumière : tantôt les montagnes les plus proches étaient enveloppées de nuages obscurs, tandis que les cimes lointaines resplendissaient sous le ciel bleu; tantôt les brouillards envahissaient celles-ci à leur tour, tandis qu'autour de moi tous les objets se baignaient dans une pure atmosphère. De larges gouttes de pluie crépitaient comme du plomb de chasse sur la nappe calme du fjord, et le radieux arc-en-ciel brillait dans la nue.

Je m'embarquai vers midi sur le *Framnaes,* steamer

bien supérieur aux affreuses coquilles du Hardanger. Ce steamer devait me ramener à Bergen le lendemain soir; j'y passai deux jours et une nuit à voguer sur les eaux du Sögnefjord, le plus merveilleux, le plus grandiose de tous les fjords de la Norwège. Ce magnifique bras de mer pénètre à plus de deux cents kilomètres dans l'intérieur des terres, et se divise vers son extrémité en plusieurs branches qui ont chacune un nom spécial; ce sont : le *Lysterfjord*, le *Aardalsfjord*, le *Aurlandsfjord* et le *Naeröfjord*. De tous ces fjords, le plus surprenant par sa sauvage grandeur est le *Naeröfjord*, au bout duquel est situé Gudvangen. Là on navigue entre des monts géants, entre des murailles de cinq mille pieds. Du haut de ces parois s'élancent des torrents qui voltigent et se balancent dans l'air comme des flocons de neige, comme des panaches de plumes fines. Là le fjord est tellement resserré, et les énormes masses granitiques qui le surplombent sont si hautes, que le soleil n'y pénètre qu'à son zénith; en maints endroits, deux vaisseaux de guerre ne pourraient passer de front. Les grandes ombres des montagnes s'étendent sur cette nappe calme que n'a jamais troublée la tempête; mais là-bas le soleil de midi fait resplendir le liquide cristal et y projette une longue traînée lumineuse, une brillante ligne aux éclats d'émeraude. Les neiges et les glaciers des hautes cimes se mirent dans l'eau avec une admirable netteté; parfois il est impossible de distinguer où finit le rivage, où commence le fjord. Par une étrange illusion d'optique, due à certaines causes atmosphériques, les nacelles qui sillonnent l'onde immobile semblent voguer dans l'air. Un silence profond règne sur les bords de cet étrange fjord; pas un son, pas un bruit d'aile; les cascades même

glissent sans bruit le long des parois auxquelles elles sont suspendues... Mais pourquoi m'arrêter à vouloir décrire ce qui échappe à toute description! En face du Sögnefjord on déplore la pauvreté des langues humaines. Quand on est impuissant à manier la plume d'or du poète, il vaut mieux envoyer là le lecteur et renoncer à reproduire des scènes inimitables.

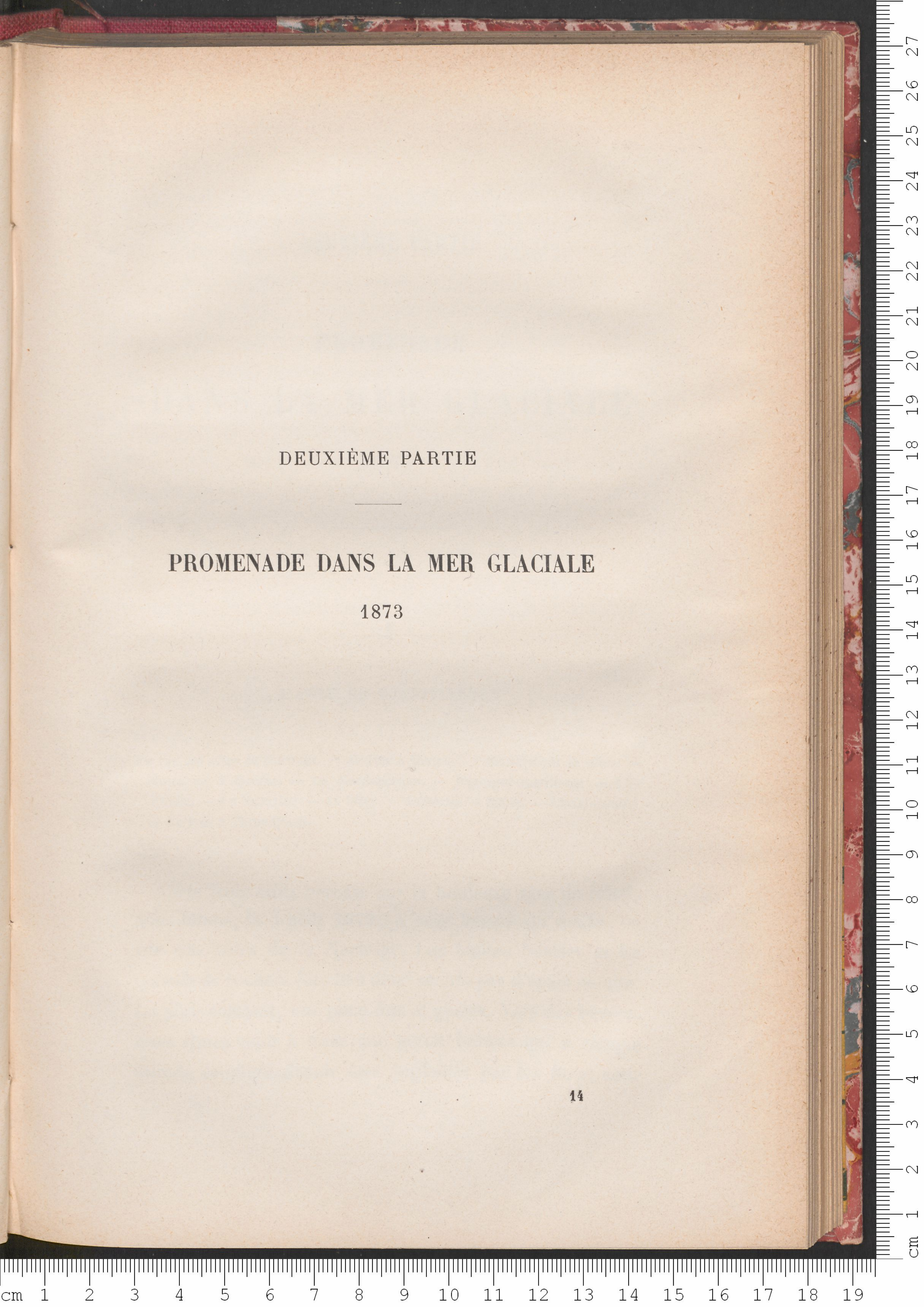
Au sortir du Naeröfjord nous pénétrâmes dans cette branche du Sögne connue sous le nom de *Aardalsfjord*. Là le paysage change d'aspect; le golfe s'élargit, les montagnes s'abaissent, la végétation renaît sur leurs pentes. Voici le village d'Amble, situé au fond d'une baie charmante, où les sapins croissent à l'envi; ce site me rappelait les riants paysages du Hardanger. A sept heures du soir nous touchions à Laerdalsören. C'est ici que vient expirer le Sögnefjord, à cinquante lieues de l'Océan. Ce noble bras de mer dégénère en un marais fangeux, à peine assez profond pour permettre aux nacelles d'aller jusqu'à Laerdalsören. Les steamers sont obligés de stationner à cinq cents mètres du village. Laerdalsören est une localité importante, située sur la route de Bergen à Christiania; c'est d'ici que partent les carrioles pour la capitale.

Après une courte escale, le *Framnaes* vira de bord. La soirée était belle, et je restai sur le tillac, en dépit de la fraîcheur de la température. Vers huit heures et demie, la lune apparut soudain derrière les montagnes, environnée d'une auréole de nuages; elle se promenait, comme une déesse du Nord, sur les hautes cimes, et se jouait dans leur chevelure de sapins. La nappe morne du fjord brillait comme une dalle d'argent poli. Les montagnes

avaient des reflets d'opale. Les glaciers de Justedal étincelaient comme des cuirasses d'acier. Les cascades étaient lumineuses et phosphorescentes. Dans les régions inférieures, de blanches vapeurs glissaient comme des fantômes le long des rochers noirs.

Après une nuit passée sur une couche dure et étroite, je m'éveillai le lendemain à Sögnedal, dans l'*Outer-Sögnefjord*. Ces parages sont célèbres dans l'histoire de la Norwège; c'est là que se passèrent les faits chantés dans la Saga de Frithiof. Voici *Vangsnaes,* qu'on suppose être le *Framnaes* de la Saga, le lieu natal et la résidence de Frithiof. Voilà *Balestrand,* le lieu où s'élevait autrefois le temple de *Baldur,* érigé par Frithiof. A *Lekanger* on voit encore une pierre haute de vingt et un pieds, appelée « pierre de Baldur ». Je descendis à terre pour visiter cet antique monument scandinave. Pendant mon absence, le *Framnaes* partit, et il était déjà loin lorsque je revins à l'embarcadère. J'eus un moment de désespoir tout à fait dramatique. Nouveau Philoctète, je poussai de grands cris de détresse, levai les bras au ciel, et faillis même m'arracher les cheveux. Tout cela eut pour effet d'apitoyer les passagers du *Framnaes,* et le capitaine, cédant à leurs prières, donna ordre de stopper. Je m'élançai dans une barque, et regagnai le *Framnaes* à force de rames. Ainsi finit cette aventure, qui faillit m'occasionner un retard d'une semaine.

Le 8 septembre, à minuit, le *Framnaes* rentrait en rade de Bergen, que je saluais pour la quatrième fois.



DEUXIÈME PARTIE

PROMENADE DANS LA MER GLACIALE

1873

DEUXIÈME PARTIE

PROMENADE DANS LA MER GLACIALE

1873

I

A BORD DU NORDSTJERNEN

En vue des côtes de Norwège. — Arrivée à Bergen. — Assaillis par la pluie. — Notre vie à Bergen. — Le *Nordstjernen*. — Paysages maritimes. — L'île d'Alden. — Le Hornelen. — Au large. — Aalesund. — Molde. — Christiansund. — Arrivée à Throndjhem.

Après trois nuits bercées sur la houleuse mer du Nord, nous fûmes, le 3 août 1873, à neuf heures du matin, en vue des côtes de la Norwège. Les hautes falaises et les massifs de rochers étaient à demi cachés par d'épais nuages. La pluie tombait, une pluie fine et glacée. Vers dix heures, nous vîmes venir à nous une petite barque qui à chaque minute semblait devoir être engloutie par les flots; cette

barque nous amenait un pilote norwégien. Un navire, de quelque pays qu'il soit, ne peut pénétrer en Norwège s'il n'a à son bord un pilote de cette nation; dans notre cas, c'est une pure formalité, et le pilote n'est payé que pour être présent et ne rien faire.

Nous doublâmes bientôt la pointe de Skudesnaes, à quelques lieues de Stavanger; puis nous nous engageâmes dans ces curieux canaux naturels qu'on appelle fjords. Nous saluâmes à Houguesund le monument récemment érigé au premier roi de Norwège, Harald *Haarfager* (aux longs cheveux). De fjord en fjord, nous arrivâmes à Bergen à neuf heures du soir.

Ce n'était pas la première fois que l'antique cité hanséatique s'offrait à mes regards, avec sa vieille et imposante tour de Walkendorf, dont la lourde silhouette se voit de la mer, comme le dernier vestige d'un temps qui fut pour la Norwège une ère de grandeur et de prospérité. En 1871, j'avais salué déjà ce vieux et noir donjon à la même heure, éclairé par les pâles rayons de la lune. Aujourd'hui, comme alors, j'éprouvais cette profonde émotion que tout voyageur a ressentie en débarquant sur une terre étrangère et lointaine, sur une terre grande par son histoire et ses légendes, sur une terre enfin qui nous est chère, parce qu'elle fut la patrie de ces héros du Nord qui sont nos ancêtres.

Nous voilà débarqués enfin; adieu la poésie des souvenirs! A peine déposés sur le quai, nous sommes assaillis par une pluie torrentielle, une de ces averses homériques dont Bergen a toujours eu le privilège. Une rafale survient qui emporte le parapluie de mon compagnon et fait voler dans la boue une centaine de cigares achetés à Rotterdam.

Après d'autres incidents du même genre, nous frappons à la porte de l'hôtel Scandinavi, qui n'a plus, hélas! un seul lit à notre disposition. Grande déception pour des voyageurs qui viennent de passer trois nuits sur mer! Nous regardons notre guide d'un air suppliant qui veut dire « sauvez-nous », et le brave homme nous mène par un dédale de rues et de ruelles à l'autre bout de la ville. Au bout d'une heure, nous trouvons enfin un gîte à l'hôtel Sontoum, où des lits bien chauds et bien moelleux nous font bientôt oublier notre première mésaventure.

De tout temps Bergen a été la terre classique de la pluie. Pendant les quatre jours que nous fûmes condamnés à y passer, l'eau du ciel ne nous laissa guère un moment de répit. D'autre part nous n'y retrouvâmes point cette chaleur torride qui régnait sur le continent à l'époque de notre départ, à la fin de juillet. Bien que nous fussions en pleine canicule, nous étions obligés d'endosser un triple vêtement de laine; le matin, le froid était tellement vif, que l'eau qui servait à notre toilette était glacée comme au plus fort de l'hiver.

Contrariés par le mauvais temps, nous dûmes renoncer à explorer les environs de la ville. Chaque matin nous consultions le ciel, qui nous donnait toujours une réponse défavorable. Nous prenions notre parti en braves, traversions dans toute sa longueur l'éternelle *Strandgade,* et débouchions invariablement au sempiternel *Torvet,* la grande place où se tient le marché aux poissons. Là il fallait jouer du coude pour se frayer passage au milieu d'une mer agitée qui n'était autre que la houle des parapluies, depuis le parapluie de soie cuite jusqu'au parapluie de coton bleu. Les acheteurs faisaient cercle autour des marchands. Il

fallait les voir pérorer, crier, gesticuler et débattre les prix avec une animation tout à fait napolitaine. Les marchands, eux, ne se départaient pas de leur flegme et de leur dignité au milieu des bruyantes clameurs qui les assaillaient de tous côtés; ils se renfermaient dans un majestueux mutisme, et répondaient le plus souvent aux offres des acheteurs en leur tournant le dos. Nulle part je n'ai vu d'aussi gigantesques exhibitions de poissons : il y en avait de toutes les tailles, de toutes les couleurs, de toutes les sortes, depuis le flétan jusqu'au vulgaire saumon. La plupart des espèces nous étaient parfaitement inconnues. Qui n'a pas vu le Torvet de Bergen n'a nulle idée d'un marché aux poissons.

Chaque jour, pendant les rares instants où le soleil se montrait timidement entre deux averses, nous faisions des promenades, accompagnés le plus souvent de notre consul, M. K., à qui nous avions présenté nos lettres d'introduction. Avec cette exquise obligeance qui est le propre de tout Norwégien, il nous montra le musée, la galerie de tableaux, la bourse, le tribunal, la citadelle, nous servant d'interprète et de cicerone, et nous donnant sur toutes choses de précieux renseignements, notamment sur l'avenir commercial de Bergen.

Un soir, — il pouvait être sept heures, — nous fîmes avec le consul l'ascension d'une des sept montagnes qui ont donné leur nom à la ville de Bergen; c'était celle que j'avais gravie deux ans auparavant par un soleil magnifique. Cette fois c'était par un temps sombre et maussade ; par intervalles les nuages se résolvaient en pluie, et mille torrents arrosaient les pentes herbeuses. N'importe, on referait cent fois cette promenade, que jamais on ne se lasse-

rait des merveilleux aspects du paysage. Que le ciel soit serein ou nébuleux, toujours le fjord a des beautés magiques, toujours la longue chaîne d'îles montagneuses qui le bornent du côté de la mer fascine le regard par ses formes agrestes et ses couleurs variées, toujours de gracieuses voiles blanches sillonnent comme des cygnes la nappe miroitante du golfe. Et puis avec quel plaisir l'œil se repose sur la riante et proprette cité de bois, qui a conquis la mer par de solides pilotis, et abrite dans son superbe port des centaines de jœgs chargés de montagnes de morues du Nordland! L'industrie humaine se marie ici agréablement au pittoresque, et l'œil est satisfait.

Au bout de quatre jours passés à Bergen, on connaît par cœur tous les joailliers, tous les marchands de photographies, tous les magasins de pelleteries, et j'oserais presque dire tous les habitants; car nous rencontrions presque toujours les mêmes physionomies dans l'interminable Strandgade, qui est, pour ainsi dire, la seule rue de Bergen. Aussi fûmes-nous enchantés de voir arriver le jour du départ.

Le 8 août, à onze heures du soir, nous nous embarquâmes à bord du *Nordstjernen* (*l'Étoile du nord*), un des douze steamers de la compagnie de Bergen qui, chaque semaine partant de Hambourg, desservent toutes les localités situées sur les côtes de Norwège à partir de Christiansand, doublent le cap Nord, dernière pointe d'Europe, et s'arrêtent à Vadsö, après une traversée d'environ sept cents lieues. Le *Nordstjernen* est un navire d'assez respectables dimensions: il pourrait à la rigueur recevoir six cents passagers. C'est, dit-on, le meilleur marcheur des

steamers qui font ce parcours ; il file ses trois lieues à l'heure. Le salon est élégant et spacieux ; il communique avec un petit fumoir où l'on trouve des journaux illustrés, d'excellentes cartes de la Norwège, et d'autres publications indigènes. Le pont est assez vaste, mais les cabines sont étroites et infectes comme dans tous les navires. Une petite salle basse, sombre et étouffante, située sous le salon, nous sert de dortoir. Chaque fois que j'y veux descendre, la partie chevelue de ma personne reçoit mille croques; au bout du raide escalier, les malles qui encombrent le chemin font trébucher dans l'obscurité ceux qui ne sont pas avertis de leur présence. Quant aux couchettes, elles peuvent faire l'affaire de ceux qui se plaisent à dormir sur la dure, mais d'importuns parasites vous disputent la place en vertu du droit du premier occupant.

Telles furent nos premières impressions à bord du *Nordstjernen,* qui devait être notre demeure, notre maison, pendant près d'un mois. Il me reste à dire que le *Nordstjernen* est commandé par le capitaine Roland, un parfait gentleman plein de prévenance et de politesse pour ses passagers ; il parle correctement la langue anglaise, de même que les autres officiers. Une cinquantaine d'hommes composent l'équipage ; tous sont Norwégiens.

Nous quittâmes Bergen dans la nuit, vers deux heures du matin. J'avais déjà fait en 1871 le voyage de Bergen à Throndjhem ; mais cette navigation de deux jours est si intéressante, qu'on ne perd rien à la refaire. Mon compagnon, qui visitait ces parages pour la première fois, fut émerveillé au plus haut point de l'aspect grandiose des côtes. Le ciel, constamment chargé de sombres nuages, dont les formes bizarres variaient à chaque instant, ajou-

tait encore à l'indicible sauvagerie du paysage. On ne se lasse pas de contempler ces grandes montagnes, ces géants de pierre se dressant aux quatre coins de l'horizon, battus par les flots de l'Océan que surplombent leurs cimes nues et stériles. C'est la mer qui donne un cachet particulièrement sublime à cette farouche nature; c'est la mer qui transforme ces vallées, ces gorges étroites, ces plaines immenses en fleuves, en canaux, en lacs, en fjords, en un mot, et qui donne à cette étrange contrée des aspects auxquels l'imagination n'aurait jamais pensé.

Nous dépassons bientôt l'île d'Alden, haute montagne de pierre émergeant du sein des flots, que la nature a façonnée en forme de lion; on l'appelle *Norske-Leuve,* ou Lion de Norwège. La tête, haute de plus de deux mille pieds, regarde la mer. La pose de l'animal rappelle celle du célèbre lion de Thorwaldsen.

A trois heures nous saluons le fameux rocher de *Hornelen.* La cime du terrible colosse est cachée derrière un plafond de nuages. Des cataractes blanches comme l'hermine courent par centaines le long de ces parois escarpées, et vont mourir dans la mer après un bond de quatre mille pieds[1]. Tout récemment un quartier de rocher s'était détaché du sommet et avait plongé dans la mer à trois mètres d'un steamer qui passait; depuis cet événement, on a renoncé à l'ancienne coutume de saluer le Hornelen à coups de canon. La nature semble avoir voulu réunir ici tout ce qu'elle a de grandeur et de magnificence. Ce n'est pas le Hornelen seul qui excite l'admiration, mais aussi tout ce qui l'entoure. Ce qu'il est impossible de décrire,

[1] Lorsque je repassai devant le Hornelen quatre semaines plus tard, toutes ces cascades s'étaient desséchées.

ce sont les merveilleux jeux de lumière qui se succèdent à tout instant et donnent une infinie variété d'aspects à ces grandes scènes de la nature. Dans ces climats, il n'est pas rare de voir la pluie et le soleil se livrer combat, de même que l'été et l'hiver; que de fois n'avons-nous pas vu les montagnes du sud obscurcies par de noirs nuages qui se résolvaient en longues raies de pluies, où l'arc-en-ciel reflétait ses plus splendides couleurs, pendant que les cimes du nord resplendissaient de tout l'éclat du soleil! Ici les nuages amoncelés venaient crever contre la blanche cime d'une montagne couverte de frimas, pendant qu'ailleurs des pentes herbeuses verdissaient sous le ciel bleu.

Vers quatre heures, nous quittons les fjords pour gagner le large. La partie des côtes que nous longeons est complètement à découvert. Presque partout les côtes occidentales de la péninsule scandinave sont protégées contre les vagues de l'Atlantique par un formidable rempart d'îles montagneuses, de récifs taillés à pic, d'écueils à fleur d'eau contre lesquels va parfois se briser l'imprudent navigateur. D'ordinaire les vaisseaux naviguent au milieu de l'archipel, à l'abri de la houle et de la tempête, et ne s'aventurent au large que lorsque la ceinture de granit vient à être interrompue. La longue traversée de Bergen au cap Nord se fait presque tout entière entre les îles et la terre ferme; pour un trajet de six cents lieues, on fait cinquante lieues à peine en pleine mer. C'est une véritable navigation fluviale, nullement redoutable pour les personnes sujettes au mal de mer.

Pendant les trois heures que nous tînmes la mer ouverte, le vent ne cessa de souffler avec une violence extrême.

Les voiles furent déployées, et, la vapeur aidant, nous voguâmes rapidement. J'aimais à contempler cette belle mer houleuse, ces vagues onduleuses et vertes comme l'émeraude, du sein desquelles émergeaient les écueils et les récifs. Rien n'est beau surtout comme ces énormes falaises escarpées, inaccessibles; là est la vieille Norwège, là est la limite que les dieux de l'Edda ont assignée à l'Océan. Chaque lame qui déferle contre la base de ces solides remparts se brise et retombe impuissante en volutes d'écume blanche comme la neige.

Il était neuf heures du soir quand nous arrivâmes à Aalesund, où le *Nordstjernen* fit escale jusqu'à minuit. Cette jolie petite ville ne m'était pas inconnue, et même j'avais fait en 1871 la connaissance d'un des principaux habitants de l'endroit, que je tenais beaucoup à revoir. En dépit de la pluie, qui tombait par torrents, nous sautâmes dans une chaloupe qui nous déposa à terre. Je reconnaissais bien ma petite ville, qui n'avait guère changé depuis deux ans; mais aujourd'hui tous les éléments semblaient s'être ligués contre elle. Le ciel déversait sur elle toutes ses cataractes, et le vent s'acharnait contre ses frêles maisons de bois avec une fureur qui me faisait craindre pour leur sort. Les rues étaient désertes et vides. Nous finîmes par découvrir la demeure de M. R..., qui nous reçut avec une cordialité toute norwégienne et nous retint chez lui jusqu'à onze heures. Malgré la pluie il faisait encore assez clair à dix heures et demie du soir pour faire la conversation sans lumière. A mesure d'ailleurs que nous avancerons vers le nord, la durée des nuits décroîtra à vue d'œil.

A minuit, le *Nordstjernen* se remit en marche. Suivant

mes recommandations, le petit Hans Olaf, jeune domestique attaché au service des passagers, vint, à quatre heures du matin, m'arracher aux douceurs du sommeil pour m'annoncer que nous étions en vue de Molde. M'habiller et monter sur le pont fut l'affaire d'un instant. Lors de mon premier voyage, j'avais emporté de Molde un si charmant souvenir, que je voulais saluer encore ce petit coin de la Norwège et lui payer en quelque sorte une dette de reconnaissance. Oh! que non, je ne l'avais pas oubliée la jolie et coquette petite ville, et j'éprouvais une joie d'enfant à reconnaître son clocher rustique, et ses blanches maisons de bois, et ses verts coteaux chargés de forêts de pins, et son fjord sans pareil, et son merveilleux horizon de montagnes aux cimes neigeuses. J'ai vu ailleurs de plus hautes montagnes; j'ai vu des paysages plus grandioses; mais Molde sera toujours pour moi la perle de la Norwège, et je plaindrais celui qui n'aimerait point ce petit paradis terrestre, où la nature a prodigué toutes ses grâces. Que de fois j'avais revu le site en imagination! Et aujourd'hui qu'il était sous mes yeux, il fallait le voir et passer! Oh! le cruel supplice de Tantale!

Après une halte d'un quart d'heure, le steamer vira de bord et reprit sa route vers le nord.

Le 9, le soleil nous revint radieux et souriant, et une douce chaleur d'été succéda à la température froide et pluvieuse des jours précédents. Hélas! tant de bonheur ne devait durer qu'un jour. En Norwège, les variations atmosphériques sont brusques et fréquentes comme dans toutes les contrées du Nord, et au cœur de l'été on se voit souvent forcé de changer de vêtements plusieurs fois par jour.

Christiansund, où nous stoppons à neuf heures du matin, est une des villes les plus commerçantes de la Norwège. Elle exporte principalement ce qu'on appelle en Norwège *klipfisk*, c'est-à-dire le poisson séché sur les rochers. M. K., le plus gros marchand de l'endroit, a une fortune de deux millions de species-dollars. La ville est bâtie très irrégulièrement sur des rochers arides et escarpés, au sommet desquels on a construit à grands frais un parc qui sert de promenade publique; le sol est tellement rocailleux, qu'on a dû le couvrir d'une épaisse couche de terre végétale transportée de bien loin. Christiansund venait de recevoir la visite du roi Oscar, qui s'était fait sacrer roi de Norwège à Throndjhem le 18 juillet. Un arc de triomphe rustique, orné de branches de sapin, subsistait encore sur la petite place publique où le landsman avait harangué Sa Majesté.

Lorsqu'on entre dans le pays de Throndjhem, on voit la nature prendre un tout autre caractère; à la sublime et austère Norwège succède une Norwège riante et pleine d'attraits; les montagnes s'ondulent et se couvrent de verdure, le fjord s'élargit comme un fleuve aux approches de la mer, et, au lieu de stériles récifs, l'œil rencontre partout des îles gracieuses et pleines de fraîcheur, où se reposent les mouettes et les goélands. On n'en croit pas ses yeux, tant ce contraste est inattendu. On se persuade à peine que la nature puisse prodiguer de pareils trésors dans des contrées aussi septentrionales; en effet, nous sommes ici à plus de cent lieues au nord de Christiania et de Saint-Pétersbourg, et sous le même parallèle que l'Islande et le Groënland. Au soleil couchant, les montagnes ont des teintes merveilleuses et fantastiques, que je n'ai

vues qu'à cette latitude; ces teintes, ainsi que les reflets étranges de la mer, annoncent le voisinage du cercle polaire et de ces contrées hyperboréennes où règne le soleil de minuit pendant toute la durée de l'été.

Cependant nous venons de dépasser le dernier promontoire qui nous cachait l'ancienne capitale de la Norwège; la voilà qui nous apparaît, éclairée par les derniers feux du soleil, assise au fond du plus vert entonnoir qui se puisse imaginer. Je l'eusse reconnue rien qu'à la tour massive de l'ancienne cathédrale où furent couronnés tous les rois de Norwège. Nous saluons en passant la forteresse de *Munkholm,* qui s'élève, triste et solitaire, sur une île du fjord.

II

TROIS JOURS DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE LA NORWÈGE

L'hôtel d'Angleterre. — Aspect de Throndjhem un dimanche. — La campagne de Nidaros. — La chute de Leerfos. — Frugal repas. — Le Hjorten. — Le chemin de fer le plus septentrional de l'Europe. — Route de Throndjhem à Stören. — Stören. — Dîner au saumon. — Dans les vallées. — Paysages. — Throndjhem et ses monuments.

Il pouvait être huit heures du soir quand nous débarquâmes à Throndjhem; la ville était silencieuse et déserte. Quel contraste avec Bergen, la ville bruyante et gaie! Un naturel nous mena, à travers de larges rues plantées d'arbres, à l'hôtel d'Angleterre, qui passe pour le meilleur de la ville. C'est un vaste bâtiment en bois, de vingt-cinq mètres de façade. A l'occasion du couronnement du roi, qui vient d'avoir lieu, deux immenses drapeaux aux couleurs norwégiennes sont plantés en terre devant la porte. Nous prenons possession de nos chambres, où l'œil s'épanouit à la vue de lits confortables, garnis de draps bien blancs et d'édredons bien chauds. Il faut avoir goûté des affreux cadres du bord pour apprécier un bon lit à sa juste valeur.

Le *Nordstjernen* devait faire ici sa plus longue escale. Trois jours entiers étaient à notre disposition pour visiter la ville et ses environs. Ce délai écoulé, nous allions être privés pour longtemps du confort des villes civilisées; le cercle polaire est presque aux portes de Throndjhem, et au delà de ce cercle commencent la Laponie et l'océan Glacial.

Le 10 août nous ramena la pluie et tous ses agréments. C'était un dimanche. Or on sait la manière pharisaïque dont les villes luthériennes observent le jour du Seigneur. Les rues étaient aussi désertes que le Prado de Madrid à l'heure de midi. Je conseille aux gens qui s'ennuient d'aller passer un dimanche à Throndjhem; c'est là qu'ils connaîtront l'ennui véritable, et pendant toute la suite de leur vie ils remercieront le Ciel de ce qu'ils pourraient être à Throndjhem et qu'ils n'y sont pas.

J'imaginai, comme diversion, une excursion aux chutes de *Leerfoss*. Ces chutes sont formées par la Nid, à une lieue de la ville. La *Nid,* ou la *Nida,* ou le *Nidar,* comme on voudra l'appeler, est cette rivière torrentueuse qui fertilise la campagne de Throndjhem; elle donna longtemps son nom à l'ancienne capitale de la Norwège. *Nidaros* (bouche du Nidar) sonnait mieux à l'oreille que le nom actuel; en Norwège, comme ailleurs, on veut tout moderniser, jusqu'aux dénominations; et ainsi s'en va la poésie des souvenirs!

Sortis de la ville, nous passâmes la Nid sur un pont de bois d'une construction vraiment hardie. Du haut de ce pont, la vue erre entre deux longues files de magasins bâtis sur pilotis sur les rives du fleuve. Des bateaux de toutes formes et de toutes tailles stationnent sous les

magasins, avec leurs cargaisons de bois, de morues, de harengs; n'était l'aspect tout particulier des constructions, on se croirait en Hollande, sur un pont de l'Amstel. Au bout du pont s'ouvre une rue longue et monotone, bordée de trottoirs en planches de sapin; ces planches sont séparées les unes des autres par de larges interstices, où le pied s'engage parfois comme dans des ceps perfides. Nous pénétrons bientôt dans la vallée de la Nid. Rien de ravissant comme la campagne de Nidaros : l'œil rencontre partout des collines aux gracieux contours, tapissées de la plus splendide verdure que puisse rêver l'imagination d'un peintre. Les sapins se mêlent aux bouleaux, dont le pâle feuillage abrite çà et là quelque riante villa. Le chemin est bordé de prairies et de cultures où pullulent les corbeaux et les pies; ces singuliers bipèdes sont ici d'une familiarité presque provocante. Après une heure de marche, nous atteignons un mamelon qui domine toute la campagne environnante; la vallée de la Nid se déploie à nos pieds avec toutes ses grâces champêtres; la rivière coule sur un lit de rochers, et forme en maints endroits de beaux rapides; elle dessine, entre deux rideaux de collines boisées, un large ruban d'écume blanche, fuit dans la direction de Throndjhem, et va se perdre enfin dans les eaux plus calmes du fjord qui brille là-bas, à une lieue de distance, avec des reflets d'acier. Au bout de la vallée s'estompe en formes indécises la poétique Nidaros; vue à distance, sa vieille cathédrale apparaît comme une de ces images lointaines que l'imagination fait revivre à travers les siècles. Les montagnes bleues qui terminent le fjord forment le dernier plan de cet admirable tableau. Nous poursuivons notre route, et nous ne tardons pas à percevoir un

bruit sourd et continu annonçant que nous ne sommes pas loin de la première chute; la voilà, en effet, qui nous apparaît au moment où nous atteignons le sommet d'un monticule qui lui fait face.

Quelle belle mise en scène! La Nid, resserrée dans une gorge étroite, s'élance sur un énorme tablier de roche, qui gémit sourdement sous le poids de la masse d'eau; puis, d'un bond prodigieux, se précipite avec un fracas étourdissant, avec toute la majesté de la force et de la puissance, dans la vallée qui s'ouvre à cinquante mètres plus bas; là, la rivière se transforme en un vaste lac, au-dessus duquel planent des nuages d'écume; ce lac, paisible et calme, offre un contraste frappant avec la tourbillonnante cataracte qui gronde au-dessus de lui. La chute de Leerfoss, plus imposante, à mon avis, que celle du Rhin à Schaffhouse, occupe le point central d'un magnifique encadrement de montagnes couvertes de superbes forêts de sapins toujours verts, grâce au voisinage de la cascade, qui entretient sous leurs ombrages une éternelle humidité.

Nous restâmes longtemps en admiration devant ce noble paysage, dont nous essayâmes de prendre un croquis; de jeunes paysans faisaient cercle autour de nous, et suivaient d'un œil ébahi le mouvement trop inhabile, hélas! de nos crayons, que nous aurions volontiers échangés en ce moment contre le crayon d'un Doré. L'aiguillon de la faim nous arracha à notre contemplation; nos petits paysans épiaient depuis longtemps ce moment. En un clin d'œil ils étaient au fond de la vallée, et c'était à qui arriverait le premier à l'une de ces barrières qu'on rencontre à chaque pas en Norwège; il va sans dire qu'ils nous épargnèrent la

peine de l'ouvrir; cette politesse calculée leur valut quelques skillings, qui les mirent au comble de la joie. Il y a de ces traits de mœurs qu'on retrouve sous toutes les latitudes.

A une lieue de Throndjhem on est déjà en plein pays sauvage. En Suisse, il n'est pas une cascade à proximité de laquelle ne soit établi un restaurant; mais en Norwège, qui donc se soucie d'aller voir les cascades? Avant que la chute de Leerfoss ait son restaurant, il faudra encore de longues années. Et, franchement, j'aime mieux cela. La belle nature se passe volontiers des raffinements de la civilisation; en pays de montagnes, il faut savoir vivre comme les montagnards. Ceux qui aiment à découvrir des sites inexplorés et à rêver dans la solitude, loin du tourbillon du monde, loin du fracas des villes, loin surtout de cette pléiade d'importuns qui m'ont gâté la Suisse, ceux-là trouveront encore en Norwège de quoi satisfaire leur humeur poétique; mais qu'ils se hâtent, car bientôt la Scandinavie aura à son tour son réseau de chemins de fer, et alors, adieu le pittoresque, adieu l'originalité et l'imprévu, adieu l'antique hospitalité norwégienne!

A défaut de prosaïque restaurant, nous avons frappé à la porte du premier gaard venu, et, à la façon des bergers de l'âge d'or, nous y avons partagé avec des hôtes aussi braves que primitifs du pain et du fromage blanc, arrosés d'un lait savoureux. Ce repas nous fut servi dans une salle d'un haut goût campagnard, dont les murs étaient formés de troncs de sapins à peine équarris; une machine à tisser, un coucou, deux vieux lits qui semblaient remonter au moyen âge, une table et quelques chaises

d'une antiquité non moins respectable composaient tout l'ameublement de ce rustique intérieur. L'hôtesse n'accepta nos skillings qu'après quelque résistance, s'excusant de n'avoir pu faire mieux, et nous témoignant sa reconnaissance par une de ces vigoureuses poignées de main dont les expansifs Norwégiens sont si prodigues.

Après avoir visité en détail les fabriques de produits chimiques établies sous la chute, nous reprîmes le chemin de Throndjhem et finîmes agréablement la journée au *Hjorten,* sorte de Tivoli en miniature fréquenté par la fine fleur de la bourgeoisie nidarosienne; on y joue les valses de Strauss, les lamentations de Verdi et les inévitables farces d'Offenbach; et l'on écoute jusqu'au bout ce charivari en humant le havane, en absorbant le traditionnel tody et en goûtant les douceurs de la conversation. Nous n'eûmes point la bonne fortune d'entendre *la Marseillaise,* dont nous avions été régalés lors de la première visite que nous fîmes au Hjorten, en 1871. Il y avait là un petit pavillon où l'on exhibait des vues stéréoscopiques, — entrée payante; — nous entrâmes, intimement convaincus que nous allions voir la Laponie en stéréoscope... Hélas! c'étaient des vues de Paris!

Le 11 août, nous résolûmes, malgré l'incertitude du temps, de faire une excursion au Drovrefjeld. Nous ne voulions pas quitter Throndjhem sans nous faire une idée de l'intérieur d'une province si célèbre dans l'histoire de la Norwège. Un tronçon de chemin de fer de dix lieues de longueur relie l'ancienne capitale à la station de *Stören,* petite localité située à l'entrée du Drovrefjeld. Nous prîmes, pour cette destination, des billets d'aller et retour. A dix heures précises, le train se met en marche. En sortant de

la gare, on franchit la Nid sur un long pont en bois, d'une hardiesse de construction qui ne le cède en rien aux effrayants ponts de chemin de fer des États-Unis. Puis l'on s'engage à toute vapeur dans la pittoresque vallée que nous avons parcourue hier. C'est fort étrange de se sentir emporté par une locomotive entre le 63ᵉ et le 64ᵉ parallèle, sous une latitude qui est celle de l'Islande, du Groënland et du Kamschatka! La ligne de Throndjhem à Stören est la plus septentrionale qui existe. Elle est le premier tronçon d'un chemin de fer qui doit relier Throndjhem à Christiania, l'ancienne capitale à la nouvelle. Cette ligne, décrétée l'année dernière par le Storthing, sera achevée dans trois ans. Une autre ligne plus septentrionale encore reliera directement Throndjhem à la Suède. Le sifflet strident des locomotives va donc enfin réveiller la vieille cité des sagas, si longtemps isolée du reste du monde, et aujourd'hui encore obscure et ignorée.

Le chemin de fer ici, c'est un monde nouveau, qui jure avec tout ce qui l'environne : matériel, administration, règlements, tout sent l'importation et trahit l'emprunt fait à l'étranger. Les locomotives viennent des usines de Newcastle; on serait presque tenté de les prendre pour des jouets d'enfants, tant elles sont petites et flambant neuves. Les voitures sont également de modèle anglais; elles sont assez grossièrement construites en bois de sapin. Les compartiments n'admettent que huit personnes, la voie n'ayant pas un mètre de largeur.

Nidaros s'est enfuie derrière nous, et le train court dans la vallée verdoyante qu'arrose la Nid, sinueuse et capricieuse rivière : tantôt elle coule sans bruit sous la verdure;

tantôt elle bondit sur les rochers et forme de longs rapides semblables à ceux que l'on rencontre sur certains fleuves de Suède et de Laponie. Le paysage est *very pretty,* comme dit un Anglais qui voyage avec nous, muni de tous les instruments nécessaires à la pêche à la ligne. Des collines, parées d'une luxuriante végétation, s'élèvent à droite et à gauche du chemin de fer. Les sapins, les pins, les mélèzes, les bouleaux se groupent sur les pentes en forêts magnifiques. Bientôt l'on aperçoit dans le lointain, à deux ou trois lieues de distance, à travers une brume vaporeuse, et fuyant entre un double rideau de montagnes bleuâtres, la nappe scintillante du lac de *Selbosjö;* cette vue vaut à elle seule le voyage. Plus loin, la voie ferrée s'engage dans des gorges étroites et côtoie d'effrayants rapides, des gouffres vertigineux; si le train déviait de quelques pouces, il s'abîmerait inévitablement dans les précipices au fond desquels mugit la Nid, étroitement resserrée entre deux murailles de granit. Une jeune voyageuse, fort peu rassurée, demande naïvement pourquoi l'on n'établit pas des garde-fous qui masqueraient la vue de ces horreurs. Cela me fait songer à l'autruche, qui croit échapper au danger en fermant les yeux.

Les stations se succèdent tous les quarts d'heure. A chaque arrêt, la portière s'ouvre, et de jolis enfants aux yeux bleus, à la tête blonde, nous présentent en souriant de grandes feuilles vertes chargées de groseilles et de *moltebeer* fraîchement cueillies. Nous mîmes ainsi près de trois heures à franchir dix lieues. Stören est la dernière station. On y trouve un hôtel passable et trois ou quatre maisons. C'est d'ici que partent les carrioles qui constituent actuellement le seul moyen de transport pour aller à Chris-

tiania, ville située à cent cinquante lieues au sud. Stören est au milieu d'une vallée enchanteresse. La Nid, qui tantôt grondait sourdement dans les sinuosités des précipices, court ici paisiblement à travers une verte oasis bornée de tous côtés par des montagnes prodigieusement hautes, couvertes de la cime à la base de forêts de sapins. Je doute qu'on puisse trouver ailleurs un paysage plus charmant et mieux encadré.

Rien n'affame comme un voyage en chemin de fer, surtout lorsque l'air est vif; aussi nous eûmes bientôt trouvé le chemin de l'hôtel et commandé notre dîner. Un trait distinctif des Norwégiens, — et en cela ils ressemblent aux Espagnols, — c'est qu'ils ne sont jamais pressés. Le dîner se fit attendre pendant plus d'une heure. Une vieille Anglaise, boiteuse et borgne, vrai type de sorcière, partageait notre infortune avec moins de philosophie que nous; à sa demande, nous lui apprîmes à prononcer les mots de *strax spise* (de suite dîner), et il eût fallu la voir décocher une avalanche de *strax spise* à la tête de tous les gens de la maison. Le moyen réussit, et, grâce à l'énergie de cette courageuse enfant d'Albion, nous nous trouvâmes bientôt en présence d'un magnifique saumon tout fraîchement pêché dans la Nid. La Norwège est le pays du saumon, comme le Périgord est le pays des truffes. Les neuf dixièmes des Anglais vont en Norwège dans l'unique but de pêcher le saumon; pour eux toute la Norwège se résume dans le *salmon fishing*. Après que nous eûmes rendu au produit de la Nid les honneurs dus à son rang, nous nous mîmes en devoir d'explorer la vallée qui mène au Drovrefjeld et à Christiania.

Cette vallée est fort belle; mais elle nous eût paru plus belle encore sans les averses qui nous livraient de continuels assauts. Ce qu'on ne se lasse point d'admirer, ce sont les curieux effets de lumière que l'on observe dans ces montagnes du Nord : tantôt il pleut à torrents au centre de la vallée, tandis que les deux versants resplendissent dans une atmosphère lumineuse; tantôt des nuages noirs promènent leurs ombres gigantesques sur les pentes des montagnes, pendant qu'il soleille au-dessus de nos têtes. Parfois des arcs-en-ciel doubles se montrent à la fois en plusieurs points, et rivalisent d'éclat et de magnificence. Puis toute cette fantasmagorie disparaît, et les nuages amoncelés noircissent de nouveau le ciel; la pluie brouille tous les objets, le vent gémit à travers les sapins, les cascades gonflées dessinent des raies blanches sur les pentes, et le grondement rauque de la Nid, qui se brise furieuse contre les rochers invincibles, domine toutes les voix de la nature.

Bientôt la vallée se divise en deux branches : l'une va vers Röraas, l'autre vers Christiania. Du point de bifurcation le regard plonge à la fois dans les deux vallées. En ce moment elles présentent un contraste frappant : celle qui mène à Christiania est encore noircie par la pluie, tandis qu'une lumière jeune joue sur les cimes humides de la vallée de Röraas, au fond de laquelle luit un clocher blanc sous un rayon de soleil.

Nous explorons la première de ces vallées. Elle nous paraît très retirée et très solitaire; bien qu'elle soit sur la route de la capitale du royaume, nous n'y rencontrons ni carrioles ni voyageurs. Les perspectives y sont larges et les points de vue variés. On ne fait pas dix pas sans ren-

contrer une chute d'eau : tantôt ce sont de grandes cascades bouillonnantes qui se précipitent avec fracas au milieu de blocs de rochers; tantôt des nappes transparentes qui s'étalent en éventail; tantôt des filets d'écume qui serpentent en raies depuis la cime jusqu'au fond de la vallée. La Nid bondit à gauche du chemin, à travers des



La pêche au saumon.

quartiers de rochers qui sont descendus du sommet des monts. Pendant les éclaircies, on voit monter à l'horizon les escarpements des montagnes, les pics crénelés, les crêtes tailladées en scie.

Après avoir marché pendant deux heures, nous entrâmes dans un gaard pour laisser passer une averse; nous trouvâmes tous les gens sortis et toutes les portes ouvertes. Dans la pièce principale grognait un jeune porc, qui nous reçut à sa façon en se frottant familièrement contre nos jambes. Au bout d'un quart d'heure, nous vîmes paraître la dame de ces lieux: c'était une vieille *pige,* toute

ratatinée et à demi sauvage. Au moyen de la formule *giv mig noget at drikke,* nous lui demandâmes à boire, ce qu'elle nous refusa carrément, sous prétexte que sa maison n'était pas un *gjestgivergaard* (une auberge). Décidément son jeune cochon nous montrait beaucoup plus d'humanité.

La pluie, qui ne cessait plus, nous força à rebrousser chemin, et nous revînmes, tout trempés et tout crottés, à l'hôtellerie de Stören, où nous soupâmes en compagnie d'un savant Hongrois que nous devions retrouver plus tard en Laponie. A sept heures nous reprenions le train, et trois heures après nous étions de retour à Throndjhem, fort satisfaits de notre excursion. A minuit il régnait encore une sorte de crépuscule semblable à celui qui règne à neuf heures du soir dans nos climats au cœur de l'été; nous pouvions aisément lire un journal.

Le 12, une température d'une douceur exceptionnelle succéda aux pluies et aux froids des jours précédents. Nous passâmes une partie de la matinée à faire provision de photographies, de tabac, de cigares, de timbres-poste, de billets de banque norwégiens. Puis nous visitâmes en détail la ville et ses monuments. La rue principale de Throndjhem est la *Munkgade,* ou rue des Moines. C'est dans cette rue que s'élève le palais du roi, immense édifice en bois qui ne compte pas moins de dix-neuf fenêtres de façade; ces fenêtres sont de style renaissance. La porte principale, à laquelle donne accès un perron, a pour tout ornement un fronton triangulaire. La corniche supporte également un fronton, orné des armes de la Norwège. Le roi Oscar venait de séjourner dans cette résidence.

A l'extrémité de la Munkgade s'élève la cathédrale. La

restauration de ce précieux monument n'a guère avancé depuis la première visite que j'y fis en 1871; je l'ai revu dans le même état de dégradation et de vétusté. La façade principale est entièrement ruinée, et ce qui en reste s'appuie obliquement, comme un mur près de crouler, sur d'affreux contreforts qui masquent complètement les portails. A l'intérieur il ne subsiste plus que le chœur et le transept. La partie du chœur qui autrefois renfermait l'autel a été récemment restaurée. On peut juger par ce spécimen de ce que devait être l'ensemble de l'édifice avant les dégradations qu'il a subies. C'est là, sous ces dentelles de pierre, que furent sacrés tous les rois de Norwège, et en dernier lieu Oscar II; çà et là des tentures de velours rouge et autres vestiges plus ou moins dorés attestaient encore la cérémonie du 18 juillet.

Nous terminâmes notre visite à la cathédrale par une ascension au clocher, au sommet duquel on parvient par des superpositions d'échelles assez raides et d'un aspect peu rassurant. De là-haut on jouit d'une vue magnifique. Vers le sud se dessine la verte vallée de la Nid, à l'entrée de laquelle est sise Nidaros. Vers le nord, l'œil s'égare sur le fjord et les belles montagnes bleues qui le terminent. Mais ce qui captive surtout le regard, c'est l'île de Munkholm et sa vieille forteresse.

Après trois journées passées à Throndjhem, il fallut retourner à bord du *Nordstjernèn*, renoncer aux bons lits et à la bonne table de l'hôtel d'Angleterre, et s'arracher pour longtemps au bien-être des villes, aux délices de Capoue. Nous allions nous enfoncer dans l'extrême nord de l'Europe, pour ne nous arrêter qu'aux dernières limites du monde habité et habitable.

III

LE CERCLE POLAIRE

Les passagers. — Aspect des côtes. — Le Namsenfjord. — Namsos. — Le Torghattan et sa légende. — Le Nordland. — Les Sept-Sœurs. — Viigholmen. — Jadis et aujourd'hui. — Passage du cercle polaire.

Le steamer leva l'ancre le 13 août, à une heure du matin. Le nombre des passagers s'était considérablement accru. Les cabines ne suffisaient pas à loger tout ce monde; le soir, le salon se transformait en dortoir, les divans devenaient des couchettes, hommes et femmes dormaient en commun. Il y avait, entre autres, un jeune couple norwégien en voyage de noces; ils allaient goûter en Laponie les douceurs de la lune de miel. Le mari, dont le nez allongé servait de support à une paire de lunettes, était un type du genre qui m'est resté en mémoire. Il y avait aussi des Allemands, des Anglais, voire même un Hongrois. Un des Anglais, amateur passionné du *shooting* et du *fishing*, se rendait à Namsos, où il avait loué une île afin de pouvoir chasser et pêcher tout à loisir. Quant au

Hongrois, c'était un savant de Pesth, fort connu en Europe par ses travaux de linguistique et d'ethnographie; il se rendait à Tromsö, dans le but d'étudier de près les Lapons. Sur mer, la glace est bientôt rompue, et dès le premier jour nous avons lié connaissance avec la plupart de nos compagnons de route.

Au delà de Throndjhem, les côtes de la Norwège offrent à peu près le même aspect qu'entre Throndjhem et Molde. On continue à naviguer dans les *fjords* et les *sunds*, entre les îles et la terre, à travers les myriades de roches moutonnées, nues et stériles comme les pierres de l'Arabie Pétrée. Ici le désert est le maître; c'est à peine si de loin en loin un pin rabougri s'accroche aux anfractuosités du roc. Çà et là un petit coin de verdure se cache timidement dans un creux ménagé des tempêtes; c'est le seul sourire de ces tristes lieux. On se lasse bientôt de contempler les éternelles teintes grises de ces rochers déshérités de la nature, et la mélancolie passe des yeux à l'âme. Ces aspects ne manquent cependant pas de grandeur; l'espace immense destitué de toutes les grâces de la végétation rappelle la nudité des hauts sommets. Rien qui annonce la présence de l'homme; on parcourt des lieues et des lieues sans rencontrer une masure. Le steamer ne s'arrête qu'à de très rares intervalles dans quelque petite baie où un peu de verdure attire de pauvres pêcheurs. Puis l'espace reprend ses monotonies et ses aridités. Ce n'est que lorsqu'on pénètre dans le Namsenfjord que la nature change d'aspect; là, mieux abritées contre les vents de l'Atlantique, les montagnes se couvrent de pins et de sapins. Nous naviguons pendant deux heures dans ce superbe bras de mer, qui s'enfonce comme un fleuve à plus de dix lieues

dans l'intérieur des terres. Vers son extrémité, le fjord devient fort étroit; parfois il se contracte à tel point, qu'on se demande comment le navire pourra s'y frayer passage. Rien n'a horreur de la ligne droite comme un fjord norwégien; le Namsenfjord se perd en festons, en courbes sinueuses, en capricieux méandres qui en font un vrai labyrinthe; à chaque détour s'ouvrent des aspects nouveaux, toujours gracieux, toujours pittoresques. Les enchantements succèdent aux enchantements. On se croirait sur une de ces rivières du nouveau monde décrites par Mayne Reid ou Fenimore Cooper.

A quatre heures du soir, le steamer jeta l'ancre dans la rade de Namsos. Cette petite ville, située à l'embouchure du fleuve Namselv, à peu près sous le 65e parallèle, est en train de se relever de ses cendres plus belle que jamais. Le 28 juin 1872, elle fut entièrement consumée par un terrible incendie favorisé par un vent fort qui soufflait de la mer. Comme toutes les villes norwégiennes, Namsos était entièrement construite en bois; aussi le feu eut promptement raison des habitations, des chantiers, des scieries mécaniques, des approvisionnements de bois. Tout fut anéanti en quelques heures, tout, jusqu'aux navires qui se trouvaient dans le port. Nous pouvions voir encore leurs carcasses informes émerger en maints endroits comme de gigantesques cadavres. Les forêts de sapins qui couvraient les pentes des montagnes environnantes furent entièrement consumées par les étincelles que le vent chassait à une demi-lieue à la ronde. A treize mois de distance, les traces du feu se voyaient partout comme au lendemain de l'incendie; tous les arbres étaient dépouillés de leurs branches; ce n'étaient plus que des troncs nus, noirs et calcinés; la

terre, le roc même, tout était couleur de cendre, tout avait rôti sur une étendue de plus de mille hectares. Il faudra des années avant que cette nature désolée reprenne son aspect d'autrefois. Mais les villes de bois repoussent beaucoup plus vite que les forêts : aussitôt détruites, aussitôt reconstruites. Une cité toute neuve et toute proprette, aux murs en sapin bien frais, aux toits bien rouges, s'est élevée en quelques mois sur l'emplacement de l'ancienne Namsos. La plupart des constructions sont encore inachevées; les rues sont encombrées d'immenses monceaux de sapins coupés, qui se transforment comme par enchantement en maisons spacieuses, car ici le terrain n'est pas rare. Charpentiers et menuisiers ne manquent pas de besogne; partout l'on entend le bruit sec du marteau, le grincement monotone de la scie et le chant grave de l'ouvrier norwégien. Et peu à peu la ville renaît de ses cendres, et bientôt Namsos sera une miniature de Chicago. Les nouvelles rues sont droites et bien alignées; mais les constructeurs n'ont tenu aucun compte des accidents de terrain; les rues sont inclinées en largeur comme en longueur, en sorte qu'il n'est pas deux maisons dans toute la ville qui soient bâties au même niveau.

Nous fûmes témoins à Namsos d'une scène assez dramatique. Un homme, qui venait sans doute de commettre un mauvais coup, s'était précipité dans une petite embarcation et se disposait à prendre la fuite; quelques vigoureux gaillards ne lui laissèrent pas le temps d'exécuter son dessein. Ils tombèrent sur le malheureux au moment où il allait se jeter à l'eau, et, bien qu'il se débattît comme un poisson pêché à l'hameçon, ils le saisirent qui par les pieds, qui par les cheveux, qui par les bras, et transpor-

tèrent notre énergumène à la prison, suivis de toute la population.

Le 14 août, nous nous éveillons dans la rade de Bronö, vers le 66e parallèle. Non loin de là s'élève, au milieu de la mer, le célèbre Torghattan, une des cent merveilles du monde. Le Torghattan est un énorme rocher de gneiss, de plus de mille pieds de hauteur, dont la cime arrondie rappelle ces chapeaux que portent les matelots; c'est cette ressemblance qui lui a valu le nom de Torghattan (chapeau de l'île Torget). Mais telle n'est pas la seule particularité de ce curieux rocher; miné par le travail des siècles, le gneiss s'est désagrégé, et une immense caverne s'est fait jour dans le roc, traversant de part en part le colossal chapeau de pierre, si bien qu'à certaine heure du jour on peut voir le soleil rayonner à travers ce tube naturel, et c'est un des plus surprenants spectacles qu'on puisse voir. La caverne est d'une telle régularité, qu'il semble que des géants y aient appliqué l'équerre et le cordeau; vue de la mer, elle affecte la forme d'un carré long. D'un bout à l'autre, la galerie mesure près de trois cents mètres de longueur; sa hauteur est de plus de cinquante mètres. Le roi de Suède, accompagné de toute sa suite, avait, quelques jours auparavant, traversé à cheval ce merveilleux tunnel. Pour nous, moins heureux, nous dûmes nous borner à le contempler de la mer.

Le Torghattan a sa légende. On raconte qu'un géant vivait autrefois dans ces parages; un jour, un Trolle parvint à lui enlever sa bien-aimée. Le géant, furieux, saisit une flèche et la lança contre le Trolle; mais celui-ci l'esquiva adroitement, et la flèche, allant frapper le Torghattan, y perfora cette immense ouverture qu'on voit

encore aujourd'hui. A ceux qui seraient tentés de révoquer en doute cette histoire, on pourrait montrer dans l'île de Lek la jeune fille qui fut changée en pierre, et à quelques lieues de Torghattan un autre rocher qui affecte une forme humaine; ce rocher n'est autre que le géant pétrifié dont parle la légende. Résister à de tels arguments, ce serait faire preuve de mauvaise volonté.

Le Torghattan est en quelque sorte la porte d'entrée, le vestibule naturel de cette province de Norwège connue sous le nom de *Nordland*, ou terre du Nord. Borné au nord par le Finmark, à l'est par la Suède, à l'ouest par l'Océan, le Nordland s'étend depuis le 65e jusqu'au 69e degré de latitude; sa longueur est donc de cent lieues environ. Cette immense province est à peine peuplée; on n'y trouve qu'une seule ville, qui ne serait qu'un village dans un pays moins désert. Les Norwégiens occupent les côtes, où ils se livrent à la pêche de la morue. Quant à l'intérieur du Nordland, c'est une sorte de *terra incognita*. On n'y rencontre guère que les Lapons nomades qui errent avec leurs troupeaux de rennes à travers les affreuses solitudes des fjelds, où ils ont à se défendre contre les ours et les loups. Aucune route ne traverse ces contrées sauvages.

Non loin de Bronö, le steamer mouille à Sjövigen. C'est là que résidait, au XIe siècle, le célèbre capitaine Haarek, contemporain de saint Olaf. A part ce souvenir historique, la localité ne mériterait pas une mention si elle n'était située au pied d'une magnifique chaîne de montagnes que les Norwégiens appellent *Syv Söstre* (les Sept-Sœurs). Jamais décorateurs de théâtre n'ont imaginé une toile plus pittoresque et mieux entendue que cette

rangée de pics escarpés, dont on ne peut se lasser d'admirer les silhouettes grandioses. On dirait d'une mer soulevée, dont les vagues énormes auraient été figées, frappées d'immobilité au plus fort de la tempête. Ces vagues s'élèvent à plus de quatre mille pieds de hauteur, et se présentent de front comme une armée de géants. Au milieu d'elles se dressent, comme des têtes curieuses, deux cimes réunies, remarquables entre toutes par leurs formes étranges et leurs escarpements. On les appelle « les deux jumelles ». De larges plaques de neige s'étendent sur leurs flancs abrupts.

Viigholmen fut la dernière station où nous relâchâmes dans cette partie de notre hémisphère qu'on est convenu d'appeler « la zone tempérée ». Sept ou huit misérables maisons de bois disséminées au pied d'une montagne couverte de bouleaux nains : voilà le site. Triste site! Et pourtant, si près de la zone glaciale, il y avait là au bord de l'eau de maigres prairies où paissaient quelques vaches et des moutons blancs. Le bruit de leurs clochettes arrivait jusqu'à nous. Ce tableau alpestre me ramena un moment au cœur de la Suisse; ces bestiaux broutant l'herbe au bord de la mer me rappelaient les scènes pastorales du lac des Quatre-Cantons, et il me semblait que j'allais voir apparaître la chapelle de Guillaume Tell à un détour du fjord. Dans les contrées montagneuses on est souvent surpris de rencontrer des sites qui offrent une analogie frappante avec certains sites qu'on a vus ailleurs, dans des régions bien différentes. Pour peu qu'on soit familiarisé avec les montagnes et les vallées, on fait presque à chaque pas de semblables rapprochements.

Comme je faisais part de cette observation à mon compagnon de voyage, on vint nous avertir que la table était dressée à la salle commune. Ce jour-là, nous devions dépasser le cercle polaire, et à cause de cette circonstance, le capitaine Roland présida à la table d'hôte. Le dîner fut un peu plus copieux que d'habitude, les libations eurent libre cours, et un gigantesque pudding à la norwégienne, véritable montagne de pâte, où chacun pratiquait des précipices plus ou moins larges, clôtura dignement cette fête gastronomique que n'eussent pas dédaignée les anciens héros scandinaves. Au dessert, l'un des convives porta au capitaine, en norwégien, un toast fort long où intervint plus d'une fois le nom de Dieu; cette invocation de la divinité est fréquente chez ces peuples du Nord, dont le sentiment religieux est profondément développé. En cette circonstance comme en d'autres, nous remarquâmes que les Norwégiens ont, en général, la parole facile et abondante.

Nous comptâmes ce jour-là plus de quarante convives. Certes, je ne me serais guère attendu à trouver dans ces contrées lointaines, reléguées aux dernières limites de l'Europe, à peu près autant de voyageurs que sur le Rhin et sur le Danube. Mais aujourd'hui y a-t-il encore des contrées reculées? A l'exception du pôle Nord, y a-t-il encore des pays, y a-t-il des déserts où l'on ne voyage pas? Avant l'invention des navires à vapeur, un voyage en Finmark était une entreprise plus gigantesque que d'aller aux Indes; il fallait des mois entiers pour longer d'une extrémité à l'autre, du cap Naze au cap Nord, ces côtes interminables de la Norwège, pour se frayer une route à travers ces myriades d'îles et de récifs qui forment

comme un dédale inextricable. Le voyage était hérissé de tant d'obstacles, mêlé de tant de péripéties, qu'il appartenait seulement à quelques intrépides d'en braver les fatigues et les dangers. Qu'on en juge par le tableau suivant de M. Marmier. « Autrefois on ne traversait l'Archipel qu'en s'en allant d'île en île avec une barque de pêcheurs. L'absence de rameurs, la brume, l'orage et les vents contraires arrêtèrent souvent plusieurs jours le passager à la même station. Il fallait un mois au moins pour aller de Hammerfest à Drontheim, et il en coûtait 500 francs pour voyager ainsi sur un bateau découvert, les genoux serrés l'un contre l'autre, les pieds dans l'eau, le corps livré à toutes les intempéries de l'air. Alors il n'y avait point de jour de poste déterminé. La poste arrivait selon le bon vouloir du temps, une semaine ou l'autre; on calculait la célérité de sa marche par la direction du vent ou la hauteur du baromètre; mais souvent elle trompait toutes les espérances, et le marchand qui venait l'attendre sur la grève s'en retournait la tête baissée et l'esprit inquiet. L'évêque de Tromsö me disait qu'une lettre partie de cette ville au mois de mars n'était arrivée à Christiania qu'au mois de juin. Si le correspondant de Christiania mettait le moindre retard à répondre, c'était l'affaire d'un an. »

Qu'il y a loin de ce bon vieux temps, où ce qui constituait le principal plaisir du voyageur, c'était l'obstacle, la fatigue, le péril même, où l'on n'était jamais sûr d'arriver à destination, où l'on avait à enregistrer dans le journal de voyage mille incidents, mille aventures imprévues! Aujourd'hui la Norwège a sa ligne de steamers, comme le Nil, le Gange et le Mississipi, et l'on va en quinze jours de Bergen à Vadsö, la ville la plus

proche de la mer Blanche. Un voyage en Laponie n'est plus une entreprise aventureuse et lointaine. Le cap Nord lui-même, le redoutable cap battu par les tempêtes de l'océan Glacial, a perdu la moitié de son prestige depuis qu'il est permis au plus vulgaire touriste de l'aborder et d'y vider la coupe de champagne traditionnelle.

A peine eûmes-nous dépassé les îles de *Thrænen,* qui s'élèvent au milieu des eaux comme des tours inaccessibles, que nous franchîmes le cercle polaire arctique. L'île de Hestmandsö est située précisément sur le cercle, comme une colossale pierre milliaire destinée à avertir le voyageur qu'il entre dans la zone glaciale. Cette île ressemble, dit-on, à un cheval nageant dans la mer et portant un cavalier, d'où son nom de *Hestmandsö* (île du Cavalier). J'avoue humblement n'y avoir vu qu'un immense rocher taillé en pyramide, et surmonté, comme le *Peterbotte,* d'un piton bizarre qui se maintient, on ne sait comment, en équilibre sur la cime pointue. Les pêcheurs norwégiens, qui sont superstitieux, ne passent jamais devant l'île de Hestmandsö sans se découvrir respectueusement.

Pour nous, qui n'avions jamais été si loin dans le Nord, le passage du cercle fut une véritable fête. Si l'on ne nous baptisa point, comme les novices qui franchissent pour la première fois l'équateur, c'est qu'on ne voulut point nous exposer à gagner un rhume, conséquence inévitable d'une semblable immersion à pareille latitude. La longue-vue du capitaine fut apportée sur le pont, et l'on fit voir le cercle polaire aux passagers naïfs, en plaçant un cheveu tendu devant la lentille.

On sait que le cercle polaire, éloigné du pôle de 23° ½, forme cette limite mathématique qui sépare les climats d'heure des climats de mois. Sous cette latitude, le plus long jour de l'année est de vingt-quatre heures. A partir de ce point nous cessions d'être des *hétérosciens* pour devenir des *périsciens,* c'est-à-dire que notre ombre tournait autour de nous en l'espace d'un jour. Par un autre phénomène physique, plus nous nous élevions vers le pôle, plus nous augmentions en pesanteur, par suite de la diminution progressive de la force centrifuge, qui devient tout à fait nulle au pôle.

IV

LA ZONE GLACIALE

Étourderie d'Anglais. — Bodö. — La poste. — Panorama des montagnes. — L'église de Bodö. — Une pierre sépulcrale. — Le lait nordlandais. — Phénomène météorologique. — Un bain forcé dans la mer Glaciale. — Le Vestfjord.

La zone glaciale, dans laquelle nous entrions, s'annonce vraiment bien. Après l'île de Hestmandsö, voici le pic de *Lovunden,* immense cône taillé en pain de sucre, autour duquel volent des nuées d'oiseaux de mer. L'ensemble du paysage est d'une sauvagerie indicible. Partout des montagnes abruptes, sévères comme les pics décharnés du Spitzberg. D'énormes nuages noirs s'amoncellent au-dessus de nos têtes, et donnent à cette sombre nature un aspect presque terrible. Par moments, les nuages se résolvent en pluie glacée, tous les objets se brouillent, et dans le chaos brille soudain un radieux arc-en-ciel. Plus nous voguons vers le nord, plus les montagnes grandissent et le pays s'accentue. Ce ne sont plus les roches basses et moutonnées du pays de Throndjhem, mais d'énormes

murailles perpendiculaires qui surplombent au-dessus des fjords, et du haut desquelles s'élancent d'un seul jet les cataractes provenues de la fonte des neiges. Parfois les quatre coins de l'horizon sont bornés par des montagnes d'une hauteur effroyable, dont les crêtes couronnées de neige décrivent dans le ciel les silhouettes les plus fantastiques, les plus variées, les plus invraisemblables. D'énormes glaciers, dont les teintes se confondent avec les nuages, descendent de leurs cimes et s'étendent en éventails, en nappes immenses, sur leurs vastes flancs. Oh! que l'on se sent subjugué, annihilé par cette mâle et farouche nature polaire!

Des légions innombrables de mouettes, de goélands, errent autour du navire, rasant de l'aile les cordages, et jetant au plus haut des airs leur cri long et plaintif; parfois un aigle se met à la poursuite de ces pauvres oiseaux, et toute la troupe s'enfuit effarée. Des myriades d'*eiders*, ou canards polaires, nagent sur la mer; ils sont souvent si serrés, qu'on les prendrait de loin pour des îles flottantes. A l'approche du navire, ils plongent dans l'eau pour reparaître plus loin.

Les eiders, ces oiseaux précieux qui produisent l'édredon, sont protégés par une loi qui défend de les tuer sous peine d'une amende assez élevée. Il y avait à bord du *Nordstjernen* trois jeunes étudiants qui, en leur qualité d'Anglais, se croyaient tout permis. Postés à l'avant du navire, ils tiraient à coups de revolver, — cet âge est sans pitié! — sur les troupes d'eiders. Heureusement pour les eiders, les chasseurs étaient d'une maladresse consommée. Un Norwégien, que révoltait ce barbare amusement, leur administra en bon anglais un salutaire avertissement. En

dépit de cette leçon, nos étourdis devaient se signaler plus tard par de nouvelles prouesses et faire parler d'eux dans toute la Norwège. Le récit de cet incident trouvera sa place ailleurs.

Vers le soir, nous entrâmes dans la rade de *Bodö,* la capitale et aussi la seule ville du Nordland, si l'on peut donner le nom de ville à une cinquantaine de maisons de bois abritant une population de trois cents âmes. Il y a là trois ou quatre marchands, un amtmand (bailli) et un sorenskriver (juge). Bodö est une ville de fondation récente. Elle est située à l'entrée du Saltenfjord. Il y a quelques années, le gouvernement norwégien voulut y établir un entrepôt de commerce, à cause de la situation heureuse de la localité et de la proximité des îles Loffoden, où se fait la grande pêche; mais, en dépit de ces avantages, les espérances qu'on avait fondées sur la jeune ville nordlandaise ne se sont pas réalisées; Bodö est restée stationnaire, éclipsée par Tromsö, sa rivale.

Le *Nordstjernen* devait s'arrêter ici depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. Voulant nous dégourdir les jambes sur la terre ferme, nous sautâmes dans une nacelle qui contenait une quinzaine de personnes. De petites vagues faisaient invasion dans l'embarcation, déjà trop surchargée, et je dois avouer que la perspective de chavirer dans l'océan Glacial ne me souriait guère. Aussi ce fut avec un véritable soulagement que je gravis avec mon compagnon les degrés de l'échelle verticale par laquelle on grimpe sur le quai de Bodö.

Notre premier soin fut de nous rendre au bureau de poste. Nous y confiâmes à un employé, que nous trouvâmes plongé dans un profond sommeil, des lettres qui

ne devaient, hélas! partir pour le sud que dans une semaine. En voyage, cette préoccupation de lettres est une sorte de maladie. Qu'un voyageur arrive dans une ville, que cette ville soit sous l'équateur ou près du pôle, le premier objet de sa visite est toujours le bureau de poste, s'il y en a un. Heureux encore quand les communications postales sont faciles et rapides; mais en Norwège on est si loin de chez soi, qu'on est réduit à vivre sans cette chère pâture que l'on appelle les nouvelles du pays. Du moins celles que l'on reçoit sont des nouvelles vieilles. En revanche, la Norwège a aujourd'hui un service télégraphique parfaitement organisé. Depuis six ans, un fil électrique de six cents lieues de longueur relie Christiania à l'extrême nord de la péninsule, et pour la modique somme de six marks (sept francs) on peut télégraphier en Europe du fin fond de la Laponie. Le télégraphe est partout une bénédiction, quoi qu'en disent les grincheux qui méprisent les bienfaits de la civilisation.

Bien qu'il fût neuf heures du soir, il faisait complètement jour. Dans les premiers temps, nous avions peine à nous faire à ces lumineuses nuits du Nord, et nous nous demandions souvent si nos montres ne nous induisaient pas en erreur. Profitant de cette clarté propice, nous fîmes une promenade dans les campagnes qui environnent la ville. Quelle jouissance de humer l'air des champs après quelques jours de navigation! Une belle route conduit de Bodö à l'église, située à une demi-lieue de la ville. Nous suivîmes cette route, nous arrêtant presque à chaque pas pour admirer les beautés du paysage. Non loin de nous brillait comme un lac la nappe paisible du Saltenfjord. Dans la distance s'estompaient les monts lointains qui

séparent la Norwège de la Suède; leurs cimes neigeuses rappellent le magnifique panorama de Molde. La plus haute de ces montagnes est le pic de Sulitjelma[1], qui s'élève à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La mélancolie des soirs s'étendait sur la campagne et sur les cimes. Le ciel pâlissait au couchant, et le superbe glacier du *Blaamandsfjeld* passait tour à tour par les teintes les plus riches et les plus variées.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes au pied d'une colline verdoyante couverte de bouleaux à têtes rondes. C'est au milieu de ce site plein de fraîcheur et de silence qu'est sise la jolie église de Bodö, bâtie sur l'emplacement d'une chapelle fort ancienne qui portait au moyen âge le nom de *Halogaland,* nom souvent cité dans les sagas islandaises. L'église actuelle est construite en pierres et en briques, luxe fort rare en Norwège. A cause de l'heure avancée, nous ne pûmes pénétrer dans ce rustique temple du Nordland. A l'extérieur, nous vîmes, adossée au mur, une vieille pierre sépulcrale ornée du portrait sculpté d'un personnage qui tient une main appuyée sur la poitrine, l'autre sur une bible. L'inscription de ce curieux monument, à demi effacée, est écrite en latin et en caractères gothiques, et porte la date de 1666.

Pendant notre inspection, nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée du capitaine Roland et de quelques passagers du *Nordstjernen.* Sur la proposition du capitaine, nous entrâmes dans un gaard où nous bûmes du lait à la façon des anciens patriarches. Le lait, — dont tout le monde fit l'éloge, — nous fut servi dans un immense

[1] Cette dénomination est évidemment laponne.

bol en bois qui passa de main en main. Chacun aspira à longs traits le liquide savoureux, si bien qu'au troisième tour de scrutin il ne resta plus rien au fond du bol.

Comme nous reprenions le chemin de Bodö, nous fûmes témoins d'un phénomène fréquent dans ces contrées septentrionales. Un immense cercle lumineux brillait dans le ciel; son éclat offusquait les étoiles. Au contraire de ce qu'on observe dans les halos et les aurores boréales, ce cercle était d'une teinte uniformément blanche, et son intensité variait de minute en minute. Le phénomène ne dura guère plus d'un quart d'heure; à onze heures du soir, tout était fini.

Nous traversâmes la longue rue de Bodö. A pareille heure, cette ville avait un air mystérieux et fantastique. Une lumière crépusculaire, pareille à celle qui précède le lever du soleil, éclairait la scène. La ville était profondément endormie. Vers minuit, nous revînmes au canot qui devait nous ramener à bord du *Nordstjernen;* nous y descendîmes au moyen d'une échelle raide. Un jeune rameur, en voulant sauter de l'échelle dans le canot, prit si mal son élan qu'il glissa; nous le vîmes disparaître dans l'eau calme et glacée... Il y eut un moment d'angoisse, qui heureusement se dissipa lorsque notre homme reparut à la surface. On le repêcha par la peau du dos, tout haletant, tout transi et claquant des dents. Brrr! on s'imagine ce que doit être un bain dans la mer Glaciale, à minuit! Cependant l'imprudent ne songea même pas à changer de vêtements, et comme j'en témoignais ma surprise, quelqu'un me dit : « Que cela ne vous étonne point! ça leur arrive tous les jours. Les Norwégiens ne meurent pas de ça! » Un fait curieux, c'est que les Norwé-

giens, qui sont nés marins, ne savent pas nager, à de très rares exceptions près.

Le 15 août, nous entrions dans le *Vestfjord*. C'était le jour de l'Assomption, le jour où étudiants, avocats, magistrats entrent en vacances et se disposent à prendre leur vol vers des contrées plus à la mode que la Norwège. Que nous étions loin déjà de cette bonne ville de Rotterdam, où nous nous étions embarqués le 31 juillet! En quinze jours, nous avions franchi plus de cinq cents lieues par mer. Et que nous étions loin encore du terme de notre voyage! Chaque tour de l'hélice nous emportait vers cet inconnu qui nous fascinait et nous éloignait davantage de la patrie.

Le Vestfjord, dans lequel nous naviguâmes une journée entière, est le plus vaste fjord qu'on trouve sur les côtes occidentales de la Norwège. Jamais, non, jamais je n'oublierai les aspects grandioses, surprenants qui s'offraient à nos regards à mesure que nous avancions dans ce magnifique détroit; comme vue de mer, c'est peut-être ce qu'il y a de plus beau en Europe. L'entrée du fjord a plus de vingt lieues de largeur; au nord, il se rétrécit peu à peu et forme une sorte de canal compris entre la Norwège et le grand archipel des Loffoden, dont les hautes montagnes se distinguent vers l'ouest comme une longue chaîne de cimes dentelées, tailladées en scie. A l'est, on aperçoit les sommets neigeux des monts lointains qui forment la frontière naturelle de la Suède. Il faut avoir vu ces grands paysages du Nord pour se faire une idée de leur sublime réalité. Les montagnes et les rochers resplendissent de glaces et de neiges qui, en fondant, descendent sur leurs flancs, et forment de superbes cascades tombant

en écume blanche dans la mer immense. Qu'on ajoute à cela les magiques nuances du ciel du Nord, l'aspect sombre et morne de l'océan Glacial, les formes fantastiques des rochers, les teintes azurées des glaciers, le silence solennel qu'interrompent seulement le bruit des cascades et le cri rauque et plaintif des oiseaux de mer; qu'on se représente enfin le merveilleux éclat du soleil polaire, lorsqu'il éclaire de sa lumière la plus vive ce magnifique ensemble de flots soulevés, de neiges, de glaces, de pics et de rochers, et l'on n'aura qu'une bien faible idée de la grandeur, de l'écrasante majesté de ce tableau qui porte pour nom d'auteur Dieu!

V

LES LOFFODEN

Détails sur cet archipel. — Le Malström. — La pêche de la morue. — Organisation des pêcheries. — Vent violent. — Baie de Grötö. — Brouillards. — Lödigen.

Le groupe des Loffoden est situé presque à l'extrême nord de l'Europe. Il s'étend, sur un espace de plus de cinquante lieues, le long des côtes de la Norwège, du sud-ouest au nord-est. Ces îles, fort rapprochées les unes des autres, forment une sorte de barrière qui protège le Vestfjord contre les tempêtes de l'Océan. La plupart de ces îles sont habitées par une population de pêcheurs et de pilotes; quelques-unes sont tout à fait désertes. Andenaes, dans l'île Andö, est considéré comme la capitale des Loffoden. Presque toutes ces îles sont d'un accès difficile et dangereux à cause des rochers, des écueils et des bancs de sable. Les Loffoden sont stériles vers l'ouest, mais fertiles vers l'est. On y trouve de bons pâturages, qui nourrissent des chèvres et de petits moutons. Le point le plus

élevé du groupe est à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Vers le sud, l'archipel dégénère en rochers bas et stériles, où d'innombrables oiseaux de mer ont élu domicile.

Il existe des courants entre la plupart des îles Loffoden, tels que le Galström, le Napström et le Gimström; mais le courant le plus dangereux se trouve entre l'île Moskenaes et l'île Vaerö. C'est le fameux *Malström,* situé par 9° 20' long. E. et 67° 20' lat. N. On a dit et écrit bien des exagérations sur le Malström, qui n'est ni un gouffre ni un tourbillon, comme son nom pourrait le faire croire[1], mais bien un violent courant dont la vitesse dépend tout à la fois du vent, de l'état du temps et de la marée. Quand le vent souffle du nord-ouest et rencontre le reflux dans le détroit, la mer est dans une telle agitation entre l'île Moskenaes et l'île Vaerö, que les navires ne pourraient y tenir un seul instant. Par un temps calme, les marins ne peuvent s'aventurer dans le détroit que pendant les trois quarts d'heure qui précèdent la marée montante. Alors même que la mer est tranquille comme un lac, le Malström est toujours dangereusement agité, si ce n'est pendant cette courte période. L'agitation du courant provient de l'immense masse d'eau qui, à la marée montante, est forcée de se livrer passage dans l'étroit canal resserré entre les deux îles. En outre, la profondeur de la mer décroît tout à coup à l'endroit où elle entre dans le détroit. A l'ouest des Loffoden, le sondage accuse une profondeur de cent à deux cents brasses, tandis que dans le détroit et dans le Vestfjord on ne trouve plus que seize à trente brasses;

[1] Malström est un mot norwégien qui signifie tournant, gouffre.

en sorte que toute la masse d'eau de l'Océan se trouve tout à coup comprimée entre les rochers de Moskenaes et de Vaerö. Quant aux histoires de navires engloutis par le tourbillon, ce sont là tout simplement des fables; mais si un navire venait à être entraîné par le courant, il irait probablement se briser contre les rochers et les récifs du détroit, s'il n'était immédiatement submergé par les vagues en furie. Le Malström est d'ailleurs complètement hors de la route suivie par les joegts du Nordland, et les vaisseaux ne sont pas obligés d'aller par cette voie. Les hardis marins qui connaissent ces parages font si peu de cas du Malström, que par les beaux temps ils passent et repassent le détroit au moyen des frêles barques du pays. Les pêcheurs s'aventurent même sur de petits bateaux et se livrent à la pêche au centre du canal. Les poissons, loin de redouter le Malström, s'y plaisent beaucoup, et les malins pêcheurs, qui savent cela par expérience, y tendent leurs filets. Tout le monde sait que les poissons de mer, aussi bien que les poissons de rivière, hantent volontiers les courants et les ressacs.

Que les baleines qui s'aventurent dans le Malström soient condamnées à périr englouties par le tourbillon, c'est encore là une fable qu'on trouve dans tous les manuels de géographie. Voici ce qui a donné lieu à cette légende. Près de l'île de Flagstadt, située un peu au nord de Moskenaes, il y a une passe étroite appelée Qualviig, entre les rochers qui font face à la ferme de Sund. Cette passe est d'abord très profonde, puis tout à coup sa profondeur se réduit à seize pieds. De tout temps, un très grand nombre de baleines ont échoué dans cette étroite crevasse. On ignore quelle puissance attractive peut attirer

dans cette crique ces animaux, en général si prudents; mais une fois engagée dans le canal la baleine se trouve dans l'impossibilité d'en sortir, parce qu'il lui faut un grand espace pour se retourner, espace qui lui fait défaut dans cet étroit passage. A marée basse, l'énorme monstre est abandonné là, sur le sable, à son malheureux sort. De grandes baleines ont vécu huit jours dans cette souricière, et les gens du pays disent qu'elles se débattaient en poussant d'affreux mugissements. Au commencement de ce siècle, un mâle gigantesque y fut emprisonné; la femelle l'y vint rejoindre avant le coucher du soleil, et les malheureuses bêtes moururent ensemble. Ceci se passait à l'époque où un Norwégien du nom de Sverdrup occupait la ferme de Sund; par un heureux hasard, plus de vingt baleines échouèrent dans la passe pendant le temps qu'il y habitait, et cette circonstance lui valut le surnom de *Roi des Loffoden*[1].

Quand on parle des Loffoden, les deux premières idées que ce mot éveille dans l'imagination sont le Malström, dont je viens de parler, et la pêche de la morue, dont je dirai quelques mots. Telle est l'importance de cette pêche, qu'on peut dire que c'est d'elle que dépend la prospérité de la Norwège. En effet, c'est par elle que subsiste toute la population répartie sur les côtes occidentales de cette partie de la péninsule scandinave. La grande pêche commence en février et finit en avril, à l'époque des froids et des longues nuits. Elle se fait dans le Vestfjord, sur les côtes occidentales des Loffoden. C'est là qu'on trouve les bancs de pêche, indiqués sur les cartes

[1] Edward Charlton, *Notes and Queries*, april 1858.

que le gouvernement norwégien a fait publier récemment à ses frais. Ces cartes indiquent non seulement la nature des bancs, mais aussi leur profondeur et leur étendue.



Pêche de la morue.

Les bancs des Loffoden se composent de trois lits ou terrasses; ces terrasses, loin de descendre en pentes insensibles, sont disposées comme les degrés perpendiculaires d'un escalier. La première terrasse se trouve à la profondeur d'une trentaine de brasses, et immédiatement au-dessous vient la seconde, dont la profondeur est de

quarante à cinquante brasses. Le troisième banc se présente aussi subitement, sans inclinaison, à une profondeur d'environ cent vingt brasses. La morue se rend sur ces bancs pour y déposer son frai et pour y trouver un abri contre les vents et les vagues. On sait que c'est vers la fin de l'hiver que les morues quittent le grand banc de Terre-Neuve. Elles s'approchent alors des rivages de la Norwège, et leur affluence est prodigieuse dans les Loffoden, dont les fonds de sable et les eaux tranquilles les attirent par millions. L'abondance de ces poissons migrateurs est due à leur extrême fécondité. Leuwenhoeck, qui l'a constatée, a trouvé que l'ovaire d'une morue de moyenne grandeur renfermait neuf millions trois cent quatre-vingt-quatre mille œufs! Cette fécondité vraiment prodigieuse assure aux pêcheurs d'inépuisables ressources, malgré les énormes quantités de morues dont ils dépeuplent la mer.

Il a été constaté, d'après les rapports officiels, que la pêche de la morue occupe quinze à seize mille hommes. Près de trois mille bateaux de pêche visitent chaque année les Loffoden. Le produit de la pêche, dans les années ordinaires, est de quinze à dix-huit millions de poissons, vingt mille barils d'huile, et six mille barils de rogue[1]. Il n'y a pas encore là le produit de deux morues, en supposant que tous les œufs aient pu éclore!

Ce qui rend si productive la pêche des morues, c'est que tout, dans ces poissons, est utilisé; on sait quelle immense consommation on fait de leur chair; leur foie fournit une huile excellente employée dans l'industrie et

[1] *Laing's Norway*, c. VI.

administrée en médecine; leur vessie natatoire donne une bonne colle; leur langue est un mets délicat; de leurs têtes on fait un engrais nommé fiskeguano.

On se sert, pour la pêche de la morue, de filets et de lignes. Le meilleur appât est le hareng frais. Les morues, à peine sorties des filets, sont décapitées. Une partie de la pêche ne va pas directement aux séchoirs, elle est vendue fraîche aux marchands de Throndjhem, de Bergen et même de Christiansand. Ceux-ci viennent acheter le poisson sur les lieux, le salent, le transportent sur leurs navires, et à leur retour le font sécher au soleil sur les rochers plats ou *klipper,* d'où le nom de *klip-fish* par lequel on désigne le poisson qui a subi la salaison. Celui qu'on prépare sans faire usage de sel s'appelle *stock-fish;* on le suspend à des perches après l'avoir vidé; on ne le retire du séchoir qu'au mois de juin.

L'organisation actuelle des pêcheries des Loffoden se ressent encore du système qui était en vigueur au temps de la Hanse. Le commerce se fait par voie d'échange : le marchand reçoit du pêcheur le nombre de poissons convenu, et paye en nature. Les marchands font souvent crédit aux pêcheurs, en sorte que ceux-ci se trouvent être presque toujours en dette, et alors que la misère les presse, ils ne peuvent compter sur le produit de leur pêche, qui appartient à leurs créanciers. On conçoit quelle triste conséquence amène un pareil système. Aujourd'hui encore, comme au temps de la Hanse, nul ne peut être marchand s'il n'a subi un examen sur la tenue des livres et sur une langue étrangère. Ce sont là de déplorables restrictions apportées à la liberté du commerce. Qu'on exige des garanties de capacité dans le cas où l'exercice

d'une profession met en jeu les intérêts d'autrui, rien de plus rationnel; mais je ne vois pas en quoi l'ignorance d'un marchand pourrait nuire à autrui; s'il tient mal ses livres, tant pis pour lui : il ne nuit qu'à lui-même, ce à quoi la société n'a absolument rien à voir.

Les pêcheurs qui arrivent aux Loffoden se répartissent en groupes et choisissent leurs stations. Chaque groupe élit dans son sein un patron, dont le rôle consiste à juger les contestations, à consulter le temps, à diriger les opérations de la pêche. C'est lui qui commande l'expédition, qui donne le signal du départ, qui sonde la mer, et ne s'arrête pour commencer la pêche que lorsque la sonde rebondit sur le dos des morues entassées les unes sur les autres comme des harengs. Le règlement de 1830 veut que ce patron soit réélu chaque année; il reçoit de chacun de ses hommes un tribut de deux poissons. Les pêcheurs apportent avec eux leur provision de biscuit et d'eau-de-vie. Dans chaque île il y a un marchand qui est obligé de subvenir à leurs besoins imprévus. Ce marchand leur loue, moyennant un impôt de vingt-quatre poissons par tête, les séchoirs et les misérables baraques où ils se reposent la nuit des rudes travaux de la journée. Mal vêtus, mal nourris, mal logés, sans cesse exposés au froid et à l'humidité, la plupart de ces pauvres pêcheurs sont accablés de rhumatismes, et ceux-là sont les moins à plaindre, car beaucoup contractent des maladies bien autrement terribles : le scorbut, la gale, l'éléphantiasis et la lèpre[1]. Les parages des Loffoden ont été connus dès la plus haute antiquité. Au moyen âge, la Hanse y avait établi de

[1] On peut lire sur la pêche en Norwège un intéressant article de la *Revue britannique* paru en 1874.

grandes pêcheries. En l'an 1120, le roi Eystein y avait fondé une église et bâti quelques maisons. Alors comme aujourd'hui, c'étaient les parages de l'île de Vaage qui étaient réputés les meilleurs. Les Loffoden étaient connues des anciens. Ce qui le prouve, c'est que les écrivains de



Ile de Vaage, dans l'archipel des Loffoden.

ce temps parlent du Malström, qu'ils appelaient, dans leur langue imagée, le *nombril de la mer*. On prétend même que les Phéniciens et les Carthaginois visitèrent ces parages. Tout porte à croire que c'est à l'extrême nord de la Norwège que Strabon fait allusion lorsqu'il parle de l'*extrema Thule,* où règne un jour de plusieurs mois en été et une nuit de plusieurs mois en hiver.

Comme nous voguions sur les eaux du Vestfjord, qui

est grand comme une mer, un vent violent faisait vibrer les cordages comme des cordes de violon. Le navire oscillait sous l'influence du roulis et du tangage. Le professeur hongrois, assis sur le pont, fut renversé deux fois avec son inséparable pliant. Un garçon de service, en portant le café sur le pont, laissa échapper plateau et tasses, et la liqueur fumante se répandit sur l'escalier, au grand amusement de tous les Anglais qui se trouvaient à bord. Le mal de mer fit maintes victimes.

Après avoir dépassé le *Foldenfjord*, un des principaux bras du Vestfjord, nous fîmes une courte escale dans la baie de Grötö. En cet endroit le paysage est d'une grande beauté. De tous côtés s'élèvent des montagnes prodigieusement hautes, dont les formes bizarres et tourmentées semblent dénoter une origine volcanique. A la distance de dix milles norwégiens (114 kilomètres), on aperçoit distinctement la longue chaîne des Loffoden, dont les montagnes dentelées échancrent le ciel comme les dents pointues d'un requin. La comparaison n'est pas neuve, mais elle est fort juste.

En quittant le petit port de Grötö, nous fûmes tout à coup enveloppés par les brouillards et la pluie, qui surviennent souvent inopinément dans ces parages. Un voile épais nous cacha pendant quelques heures les lignes vaporeuses des Loffoden. Les côtes du continent se laissaient voir plus distinctement; de temps à autre nous apercevions par une éclaircie de magnifiques glaciers qui descendaient de la cime des montagnes jusque dans la mer.

Si inconstante est la température des régions polaires, qu'un nouveau changement de temps s'opéra tandis que nous dînions dans la salle commune. Lorsque nous re-

montâmes sur le pont, à trois heures, nous étions en rade de Lödigen. Je n'oublierai jamais l'agréable surprise que j'éprouvai au moment où je gravissais le dernier degré de l'escalier raide qui mène au tillac. Un ciel presque bleu avait succédé à la brume qui, une heure auparavant, enveloppait toute la nature. Ce fut comme un lever de rideau splendide, comme si la baguette d'une fée nous eût transportés en un clin d'œil des brumes du Nord sous le ciel radieux du Midi. Quelques montagnes étaient coiffées d'une calotte de nuages qui affectaient la forme de leurs cimes. A l'horizon on distinguait toujours les monts lointains des Loffoden, d'une magnifique teinte bleu foncé. Les montagnes les plus éloignées se fondaient dans l'azur du ciel par des dégradations insensibles. Mais ce qui m'enchantait le plus, c'était le petit fjord au fond duquel on découvre les maisons blanches de Lödigen. Je voudrais pouvoir rendre ce tableau par la parole; mais toutes les paroles réunies n'ébaucheraient pas même le site. Qui s'attendrait à trouver, en pleine zone glaciale, le plus vert paysage que la main de Dieu ait jamais formé? On est à se demander par quel enchantement, par quel contraste indicible on se trouve ainsi transporté subitement, sans transition, au beau milieu d'un lac de la Suisse. Au point central de ce lac se découvre une charmante petite île où se cache timidement l'humble maison d'un pêcheur, qui est roi dans son petit empire; n'est-il pas plus heureux qu'un prince? Une chose pourtant me dit que la Suisse est bien loin; j'ai beau chercher les sapins à la fine colonne, à l'aiguille élancée, ils ont disparu depuis le cercle polaire. Cette pâle verdure qui égaye le paysage n'est autre que celle des bouleaux nains, le seul

arbre qu'on rencontre encore dans ces latitudes déshéritées de la nature.

A peine a-t-on dépassé Lödigen, que le Vestfjord se contracte entre la Norwège et l'île *Hindö,* la plus grande du groupe des Loffoden; cette île est grande comme une de nos provinces. Le Vestfjord, qui ailleurs a vingt lieues de largeur, n'est plus ici qu'un canal étroit, à peine assez large pour laisser passer de front deux navires. Il faut toute l'habileté d'un pilote exercé pour mener le steamer par les sinuosités de ce fleuve marin, au-dessus duquel surplombent à droite et à gauche des rochers nus et escarpés qui semblent vouloir nous menacer d'un effroyable ensevelissement. Ailleurs reparaissent les pentes herbeuses et les bouleaux; à chaque instant l'oasis succède au désert; il y a alors comme une recrudescence de végétation favorisée par le brûlant soleil du Nord, qui en cette saison reste presque en permanence au-dessus de l'horizon. Mais ces scènes riantes ne sont que passagères, et le désert nu et désolé ne tarde pas à reprendre son empire.

Au sortir du détroit, le steamer pénètre dans l'*Andfjord* et continue à côtoyer la partie septentrionale de l'île Hindö, dont les rochers, riches en oxyde magnétique, ont la propriété d'agir sur l'aiguille aimantée et d'affoler la boussole.

VI

HISTOIRE D'UN LAPON

L'Andfjord. — Arstadham. — Les Finmarkiens. — Costumes lapons. — Lars Haettea et Henrik Penthaa. — La révolte des Lapons en 1852. — Histoire de Lars Hacttaa. — Dans quel but il se rendait à Tromsö.

Vers cinq heures du soir nous relâchions à Arstadham, près de Sandtorv. C'est la première station du Finmark. Le Finmark est la province la plus septentrionale non pas seulement de la Norwège, mais de tout le continent européen. L'arrivée du steamer dans ces lointaines contrées du Nord est une fête : le pavillon norwégien flotte sur la maison du marchand, la population se presse sur les quais, et les barques affluent autour du bateau à vapeur pour recevoir les lettres et les marchandises. On aime à regarder ces beaux hommes du Finmark, vêtus de la traditionnelle veste de vadmel. Avec quelle dextérité ils manient la rame! Le vieux sang normand coule dans leurs veines. Ce sont bien là les descendants de cette forte race scandinave, de ces Vikings qui tant de fois se ruèrent sur

l'Europe. Mal avisé serait celui qui voudrait se mesurer avec ces robustes athlètes.

Notre attention fut détournée de tout ce monde par l'arrivée d'une barque qui nous amenait les plus étranges personnages. Ils étaient deux. L'un portait une blouse de vadmel rouge à bordure bleue; sa longue chevelure noire flottait sur un large collet; ses jambières, fixées au moyen de rubans rouges enroulés autour de la cheville, s'engageaient dans de grossières chaussures faites de peau de renne; il portait à la ceinture un énorme coutelas dont le manche était en os de renne; une mitre d'étoffe rouge, carrée comme la coiffure des Polonais, et bourrée de plumes, couronnait sa bizarre personne. Son compagnon portait une blouse de laine blanche et un vieux chapeau gris tout déformé, dont quelque Norwégien lui avait sans doute fait cadeau. A première vue, nous reconnûmes que nous avions devant nous des Lapons. Ces braves gens avaient l'air intelligent et bon. Bien qu'ils ne fussent pas des Lapons vulgaires, comme nous l'apprîmes bientôt, tous deux étaient d'une saleté repoussante. Suivant l'usage de leur race, ils ne portaient pas de linge, et leur personne exhalait au loin une odeur *sui generis* qui, je vous jure, ne flattait l'odorat en aucune façon. Piqués par une curiosité bien naturelle, nous les bombardâmes de questions à l'aide d'un interprète, et ils se prêtèrent bien volontiers à notre indiscrétion. L'un s'appelait *Lars Haettaa;* ses petits yeux gris lançaient des regards pleins de vivacité, et l'ensemble de sa physionomie dénotait une rare énergie et beaucoup de perspicacité. Il était blond, assez petit de taille, et pouvait être âgé d'environ quarante ans. Celui qui l'accompagnait était son serviteur. Le serviteur était mieux habillé

que le maître. Nez aquilin, bouche démesurément large, pommettes saillantes, front fuyant, orbites profondes, cheveux d'un brun foncé et barbiche brune : tels étaient les traits caractéristiques de sa physionomie. Ses bras étaient d'une longueur exceptionnelle. Il portait le nom de *Henrik Penthaa.* Nous eûmes la chance de trouver à Tromsö son portrait. Nous lui achetâmes pour quelques marks sa ceinture et son couteau, magnifique spécimen de fabrication laponne; on y voit gravés sur la lame de grossiers caractères assez semblables aux anciennes runes scandinaves.

L'histoire de Lars Haettaa est fort curieuse. C'est un homme d'un esprit très remarquable. Il est originaire de Kautokeino, pauvre bourgade située au centre de la Laponie, et qui en est en quelque sorte la capitale, si l'on peut donner ce nom à un groupe de vingt à trente maisons qui ne sont habitées que pendant une partie de l'année. Dans le temps où les missionnaires protestants commençaient à prêcher en Laponie, quelques païens se soulevèrent contre eux. A Kautokeino, il y eut du sang versé. C'était en 1852. Jacobsen Haettaa, le père de Lars Haettaa, était le chef de la révolte. Un marchand norwégien, qui résidait à Kautokeino, fut lâchement assassiné avec le landsmann; quant au ministre, il parvint à se sauver. Lars Haettaa, qui n'avait alors que dix-huit ans, trempa dans le meurtre. Son père et les autres complices furent condamnés à mort et décapités à Bosekop, en 1854. On conserve encore, au musée de Bergen, leurs têtes moulées en plâtre. Lars Haettaa fut également condamné à mort; mais, en considération de son jeune âge, on commua sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. On l'envoya à Chris-

tiania, où il expia son crime dans la forteresse d'Aggerhuus. Le jeune Lapon s'instruisit en prison. Lui qui avait passé son enfance dans les fjelds déserts du Finmark, au milieu des troupeaux de rennes, lui qui n'avait connu jusqu'alors que l'indépendance de la vie pastorale, il se consola de la liberté perdue en apprenant à lire! Il étudia la langue norwégienne, lut la Bible, et la traduisit en langue laponne sur une version protestante. Il composa des hymnes et des poésies d'une facture remarquable. Sa traduction de la Bible est aujourd'hui universellement répandue en Laponie. A Hammerfest, nous en avons eu un exemplaire entre les mains. Après avoir expié son crime par dix années de détention, Lars Haettaa obtint sa liberté. Par sa conduite, le meurtrier d'autrefois mérita si bien les sympathies de tous, que le professeur Fries, de l'université de Christiania, de tous les Norwégiens le mieux versé dans la langue laponne, n'hésita pas à le prendre pour compagnon de voyage; ils parcoururent ensemble la Laponie tout entière, depuis les côtes norwégiennes jusqu'à la mer Blanche. Au terme du voyage, Fries et Haettaa se séparèrent, et cette séparation dut être touchante; l'un revint à Christiania, l'autre retourna à sa vie nomade dans les déserts glacés de la Laponie. Le traducteur de la Bible redevint le berger d'autrefois, mais il n'oublia point la poésie; et aujourd'hui encore, quand il mène paître par les fjelds ses troupeaux de rennes, il chante les beautés de son pays et célèbre les louanges de la vie pastorale.

Telle est, en deux mots, la biographie du Lapon Lars Haettaa. Elle nous fut racontée par un des passagers du *Nordstjernen*, le pasteur de Talvik; comme tous les pasteurs du Nordland et du Finmark, il parlait la langue

laponne. Lars Haettaa répondait avec beaucoup de bon sens aux questions que nous lui adressions par l'intermédiaire du pasteur. Il nous apprit qu'il se rendait à Tromsö dans le but de demander à l'amtmand l'autorisation de s'établir avec ses troupeaux de rennes sur les pâturages qui avoisinent Arstadham. Cette autorisation est nécessaire chaque fois qu'un Lapon veut se fixer sur les côtes; dans l'intérieur il est libre de s'établir où il veut. Ici surgit la grave question des empiétements des deux races. Les Lapons nomades se prétendent les maîtres de tout le pays qui porte le nom de Laponie, et ils revendiquent le droit de mener paître leurs troupeaux sur les côtes dont ils se sont vus dépossédés par les Norwégiens. Ceux-ci, au contraire, se prétendent les seuls maîtres des côtes et ne veulent laisser aux Lapons que les déserts de l'intérieur. Les Lapons se fondent sur le droit du premier occupant, et les Norwégiens leur répondent par le droit de conquête. Comme les juges norwégiens et lapons pourraient bien mettre en doute notre compétence, nous nous abstiendrons de nous prononcer en pareille matière. Quoi qu'il en soit, il serait à désirer que cette question, qui préoccupe depuis si longtemps le gouvernement norwégien, fût enfin résolue d'une manière équitable.

VII

TROMSÖ

Détails sur cette ville. — Mépris des Norwégiens pour les Lapons. — Commerce de Tromsö avec la Russie. — Le consul français. — Un missionnaire. — Pauvreté de la végétation. — Les écoles de Tromsö. — Les journaux.

Le 16 août, vers sept heures du matin, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Tromsö, où le steamer devait relâcher pendant une journée entière.

Tromsö n'est pas une ville bien ancienne. Au siècle passé, ce n'était encore qu'une misérable bourgade. Mais depuis quelques années elle a pris un mouvement rapide et considérable, et elle est aujourd'hui le chef-lieu du Finmark, ou Laponie norwégienne. Elle est le siège d'un tribunal, d'un amtmand (gouverneur de province) et d'un évêque protestant. Elle envoie un député au Storthing; ce député a plus de cinq cents lieues à parcourir chaque fois qu'il doit aller occuper son siège à Christiania. Il y a actuellement à Tromsö deux médecins, quatre avocats, et deux prêtres catholiques, un Belge et un Allemand. Tromsö

ne compte pas moins de cinq mille âmes, chiffre fort respectable pour une ville située près du 70e degré, à plus de cinquante lieues au delà du cercle polaire; cette latitude est celle du détroit de Melville, de la baie de Franklin, de l'île Discoo et des établissements les plus reculés du Groënland. Les gens du pays, qui n'ont jamais vu de plus grande ville, décernent à Tromsö le titre pompeux de *Paris du Nord*. Les Parisiens de l'endroit sont pour la plupart des marchands de stock-fish. C'est aux pêcheries des Loffoden que Tromsö doit toute sa prospérité. Le séjour de cette ville est, dit-on, fort supportable en hiver; le froid n'y est pas aussi rigoureux qu'on serait tenté de le croire; grâce au voisinage de la mer, grâce surtout à l'influence du gulf-stream, la température y est infiniment plus douce que dans toutes les autres contrées situées à pareille latitude. Les maladies épidémiques y sont à peu près inconnues. Les habitants sont vigoureux et de haute stature : on prétend qu'ils atteignent presque tous un âge très avancé. Malheureusement ils sont ignorants, superstitieux et adonnés à l'ivrognerie, cette plaie des pays du Nord.

Tromsö est une cité de bois, comme la plupart des villes qu'on trouve en Norwège et en Suède. La ville est située dans une délicieuse petite île qui lui a donné son nom, au pied d'un coteau verdoyant, et à l'entrée du large Balsfjord si bien décrit par l'auteur d'*Afraja;* c'est un large canal encaissé entre des montagnes grandioses; leurs cimes sourcilleuses, au milieu desquelles trône le mont *Kilpis,* sont couvertes de neiges perpétuelles. Cette situation de Tromsö est vraiment merveilleuse, et l'on n'est pas peu surpris de rencontrer sous une latitude aussi

septentrionale, et au milieu des glaciers éternels, un véritable paradis terrestre. Les maisons, en général fort élégantes, se déploient en amphithéâtre depuis le fjord jusqu'à la colline, boisée de bouleaux et semée de gracieuses maisons de campagne. Il n'y a, à proprement



Tromsö, capitale de la Laponie norwégienne.

parler, qu'une seule rue, longue d'environ un kilomètre; elle est macadamisée, bordée de trottoirs et d'égouts; à chacune de ses extrémités elle aboutit à un glacier. Vers le centre de la rue, au milieu d'une petite place carrée, s'élève l'église protestante, dont la flèche élancée se distingue de loin, soit qu'on vienne du sud ou du nord. C'est dans cette cathédrale de bois, modeste construction sans style ni prétention, que l'évêque officie lorsqu'il n'est pas

en tournée dans son vaste diocèse; on prétend que l'inspection complète de l'évêché ne demande pas moins de quatre années. L'évêché de Tromsö est peut-être le plus vaste de l'Europe, mais aussi le moins peuplé. Non loin de l'église protestante se trouve une petite chapelle desservie par deux missionnaires catholiques; la population compte deux cents catholiques.

La rue de Tromsö présente une certaine animation. Chaque maison est une boutique. On y vend des poissons, des fourrures, des denrées, des objets de fabrication laponne. Les marchands ignorent les séductions de l'étalage. De cent lieues à la ronde les Lapons viennent ici se pourvoir des objets dont ils ont besoin; ils troquent des peaux de renne contre de l'eau-de-vie et du tabac. On les reconnaît à leur costume bizarre et à leur type tout particulier. Les marchands ont pour eux la même aversion que les Yankees pour les Indiens de l'Amérique. Je n'en citerai qu'un exemple. Un marchand traitait fort durement un de ces pauvres Lapons qui osait se permettre de marchander; témoins de cette scène, nous offrîmes un cigare au Lapon; il accepta sans songer à nous remercier, ce qui lui valut de la part du marchand deux ou trois coups de pied qu'il accepta comme le cigare, sans remercier, mais aussi sans murmurer. Les Norwégiens considèrent les Lapons comme une race fort inférieure à la leur, et ceux-ci se courbent devant leur suprématie. Lorsqu'un Lapon entre dans la demeure d'un Norwégien, il affecte la plus grande humilité; lui offre-t-on un siège, il se reconnaît indigne de s'y asseoir, et s'accroupit par terre.

Tromsö fait un commerce assez considérable avec la Russie. Le pavillon de cette nation flottait au mât de la

plupart des vaisseaux qui se trouvaient dans le port. Ces bâtiments viennent d'Arkhangel et des autres ports de la mer Blanche; ils apportent à Tromsö du blé, des fourrures, en échange de la morue. Ces bateaux russes sont de faible tonnage, et l'on a peine à comprendre comment ils peuvent affronter les tempêtes de l'océan Glacial. Nous remarquâmes aussi dans le port un petit yacht de plaisance, au pavillon anglais; ce yacht, qui avait nom *Hyacint,* venait d'accomplir le voyage du Spitzberg. Le port est large et profond. Le long du rivage règne un quai de bois, où les magasins se penchent sur l'eau pour recevoir la cargaison.

Les environs de Tromsö sont peu fertiles, et les habitants seraient bien malheureux s'ils étaient livrés à eux-mêmes. Le blé est importé de Russie par la voie d'Arkhangel; les légumes viennent de Hollande; les bestiaux arrivent du Danemark; la bière vient des excellentes brasseries de M. Schou, à Christiania; enfin les navires espagnols et portugais apportent à Tromsö le xérès et le porto, ce soleil en bouteille qui réchauffe le Nord glacé, suivant l'expression pittoresque d'un romancier.

Le bouleau nain est le seul arbre que nous ayons vu aux environs de Tromsö. Si la végétation n'est pas riche, en revanche elle se développe avec une rapidité dont on ne peut se faire une idée dans nos contrées tempérées. L'orge est semée et récoltée dans l'espace de trois mois, et l'on prétend qu'elle croît de deux pouces et demi en vingt-quatre heures. Ceci d'ailleurs s'explique facilement quand on songe qu'en été le soleil ne disparaît pas de l'horizon pendant dix semaines, et que la fraîcheur des nuits n'est pas là pour tempérer la chaleur

excessive qui règne à cette époque dans la zone polaire.

Si la nature a imposé des limites à la végétation, elle n'en a imposé aucune à l'esprit humain. Tromsö, bien que reléguée au bout du monde, n'est pas dépourvue de tout mouvement intellectuel. Il y a un collège où l'on enseigne les sciences usuelles, les langues modernes, et aussi le latin, le grec et l'hébreu. Le collège de Tromsö reçoit les enfants du Finmark qui se préparent à suivre les cours de l'université de Christiania. Il y a de plus dans chaque localité importante de Tromsöstift un certain nombre d'écoles primaires. Je tiens de bonne source que dans le canton de Tromsö les écoles sont fréquentées par vingt-quatre mille enfants, dont cinq mille Lapons et cinq cent vingt-neuf Qvènes. Ce chiffre de cinq mille écoliers lapons suppose une population de plus de vingt-cinq mille Lapons pour le seul canton de Tromsö. Qui donc a dit que cette race est en voie de s'éteindre! Encore n'y a-t-il que les Lapons qui ont une demeure fixe qui puissent envoyer leurs enfants à l'école. Ceux-là vivent de la pêche, et établissent leur tente au bord de la mer, sur les rives des fjords. Ce sont les *Söfinner,* ou Lapons de mer. Ils sont plus sédentaires que les *Fjeldfinner,* ou Lapons des montagnes, qui errent sans cesse avec leurs troupeaux, et qui sont de loin les plus nombreux. Les *Fjeldfinner,* en leur qualité de nomades, ne peuvent guère fréquenter l'école; mais ils ne sont pas privés cependant de tout moyen de s'instruire; des maîtres d'école ambulants parcourent le pays, aux frais du gouvernement, à certaines époques de l'année, et se rendent au milieu des campements lapons pour donner à ces nomades quelques notions élémentaires de grammaire et de calcul.

Les *Qvènes,* dont j'ai cité tantôt le nom, sont les véritables Finois[1]. Bien qu'ils portent le même costume que les Lapons, ils forment un peuple à part. Leur type est entièrement différent. Ce sont des hommes grands et forts, tandis qu'en général les Lapons sont frêles et de petite taille.

Tromsö n'a pas seulement des écoles, mais aussi une bibliothèque qui compte déjà bon nombre de volumes. Elle a une petite salle de théâtre où l'on joue des traductions de pièces étrangères et les vieilles comédies de Holberg, ce Molière du Nord. Elle possède une société musicale, qui occupe un magnifique local tout fraîchement peint, puis une société littéraire formée par les marchands de l'endroit; on y reçoit les journaux de Christiania et de Bergen, et quelques journaux illustrés parmi lesquels trône l'inévitable *Illustrated London News.* Enfin, qui le croirait! il se publie actuellement à Tromsö deux gazettes locales qui ont respectivement pour titre : *Tromsöposten,* et *Tromsö Stiftstitende.* Ce sont de petites feuilles in-quarto, qui paraissent deux fois par semaine, chacune à des jours différents. Ces deux organes de la presse hyperboréenne n'appartiennent pas au même parti politique, et par conséquent se livrent une guerre à outrance. Si je pouvais les mettre sous les yeux du lecteur, il pourrait s'assurer que la polémique, en Laponie, dépasse tout ce qu'on peut imaginer de mieux en ce genre. Où donc encore cette turbulente politique ira-t-elle se nicher!

Durant notre court séjour à Tromsö, nous fîmes la connaissance de la plupart des notabilités de l'endroit. Nous

[1] Les Norwégiens appellent indistinctement *Finner* tous ceux qui portent le costume lapon.

fûmes fort bien reçus chez M. T***, un des plus riches marchands de la côte. Il nous montra ses vastes magasins, qui s'avançaient au milieu de la mer sur de solides pilotis. Nous vîmes là des milliers de morues sèches, quantité de peaux de phoques, des dents de morses, et toutes sortes de fourrures qui se vendent à un prix fabuleusement modique. En Norwège, le titre de consul est la plus haute distinction à laquelle puisse aspirer un marchand. M. T*** est consul de France.

Nous ne nous attendions guère à trouver ici un restaurant tenu par un Marseillais, M. F***. Cet homme s'est acclimaté en Norwège depuis dix-huit ans. Il a perdu tout son avoir dans des spéculations malheureuses, et se propose de retourner en France dès qu'il aura amassé un pécule. Entre temps, il donne là-bas des leçons de français; il a écrit une grammaire franco-norwégienne. Pauvre homme! s'imagine-t-il qu'on s'enrichit à donner des leçons et à tenir un restaurant en Laponie?

Une des plus agréables rencontres que nous fîmes fut celle de notre compatriote le *pastor* de K***, prêtre catholique. Nous trouvâmes en lui un homme doué d'autant de tact que d'énergie, qualités indispensables chez le missionnaire. Il nous parla beaucoup de l'Islande, où il a été en mission pendant de longues années. Il venait de Christiania, où il avait appris le norwégien, et n'était fixé dans sa nouvelle résidence de Tromsö que depuis quinze jours. Dès qu'il aura acquis des notions suffisantes de la langue laponne, il visitera l'intérieur du Finmark et évangélisera les Lapons. Les Lapons ne sont pas dépourvus de sentiments religieux. Ils observent le repos du dimanche et visitent, quand ils le peuvent, les églises norwégiennes

protestantes. Ils conservent d'ailleurs des superstitions et des pratiques païennes. Ils appellent Dieu du nom de Jumal, nom qu'ils donnaient à leur ancienne divinité. Un des traits distinctifs des Lapons, c'est leur amour désordonné des liqueurs fortes. Les femmes, sous ce rapport, ne le cèdent en rien aux hommes; mais on peut dire à leur décharge qu'elles sont bonnes mères de famille. Ce peuple est si naturellement enclin à la funeste habitude de l'ivrognerie, qu'il est fort difficile de l'en guérir. Il y a quelques années, on éleva dans le luthéranisme, à Tromsö, un jeune orphelin lapon; on voulut en faire un pasteur et l'envoyer en qualité de missionnaire parmi ses compatriotes. Il étudia la théologie, il arriva même au grade de ministre et se mit à prêcher, mais il conserva si bien l'habitude de s'enivrer, que ses protecteurs durent l'abandonner en désespoir de cause et le renvoyer à sa tribu. Le drôle se remit à mener les troupeaux de rennes par les montagnes.

VII

CHEZ LES LAPONS

Le campement du Tromsdal. — Aspect de cette vallée. — Enclos de rennes. — Habitations laponnes. — Travaux des Lapons. — Leur nourriture. — Troupeaux de rennes. — Utilité du renne. — Détails sur les Lapons. — Origine de cette peuplade.

Nous avions entendu dire qu'il y avait aux environs de Tromsö un campement de Lapons situé à une lieue de la ville, au fond de la vallée du Tromsdal, qui s'ouvre à peu près en face de Tromsö, sur la rive opposée du Balsfjord. Le roi, qui avait passé à Tromsö trois semaines avant, avait visité ce même campement, et, à cette occasion, les Lapons y avaient réuni un grand nombre de rennes. On nous dit aussi que pendant le jour les rennes étaient disséminés dans les pâturages, et que si nous voulions les voir, le mieux était d'attendre l'heure où les Lapons les rassemblaient pour les traire, opération qui a lieu d'ordinaire entre six et huit heures du soir.

Nous louâmes donc un canot et passâmes le fjord, dont les eaux d'un vert bleuâtre miroitaient comme une glace

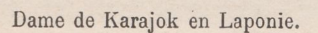
au soleil. Cette nappe d'eau calme comme un lac, ces imposantes cimes neigeuses fermant partout l'horizon, cette verdoyante colline au pied de laquelle s'étagent les riantes maisons de bois de la plus grande ville de Laponie, tout cela formait un ensemble saisissant. Au bout d'une demi-heure, nous débarquons sur la rive opposée. Nous donnons congé au rameur, en lui recommandant d'être à son poste à huit heures du soir. Puis nous nous engageons dans la vallée du Tromsdal, au fond de laquelle nous devons trouver nos Lapons. Nous suivons d'abord un chemin planté de bouleaux; puis le chemin disparaît pour faire place à un mauvais sentier, et nous pénétrons dans un bois de bouleaux. Là règne un silence absolu, interrompu seulement par le cri mélancolique de la gélinotte, qui imite à s'y méprendre le sifflement humain. Le sentier court au milieu des fougères, et nous éprouvons une jouissance inexprimable à contempler ces derniers vestiges de végétation que nous ne verrons plus lorsque nous irons plus au nord. Au bout d'un quart d'heure nous sortons du bois; nous n'apercevons encore aucune trace des Lapons : c'est à croire que nous nous sommes trompés de chemin. Nous rencontrons un renne sauvage qui s'enfuit à notre approche. Le pays a véritablement un étrange aspect. Le sol est noir et humide, et le pied y enfonce comme dans la tourbe. L'étroite vallée rappelle celle de Vestfjordal en Thélémark; mais elle est plus sauvage et plus solitaire. Quelques bouleaux nains croissent sur les deux versants. Nous suivons un torrent des montagnes qu'il nous faut traverser maintes fois sur un frêle tronc de bouleau jeté en travers en guise de pont.

Après une heure de marche, j'aperçois au loin une

fumée bleuâtre que je signale à mon compagnon en poussant un cri de joie; nous ne nous sommes donc pas perdus, c'est là que doit se trouver le campement. Nous pressons le pas. Bientôt nous rencontrons les enclos où les rennes sont parqués chaque soir; ils sont vides, car les troupeaux sont encore aux pâturages. Ces enclos, de dix à douze ares d'étendue, sont de forme circulaire, et sont fermés par une palissade construite de troncs de bouleau fichés en terre et réunis par des branchages. A quelques pas de là nous apercevons une femme laponne accroupie par terre et occupée à fabriquer un berceau ; nous l'accostous, et elle nous souhaite la bienvenue par de bruyants éclats de rire qui témoignent de la joie qu'elle éprouve à contempler deux étrangers. Nous voilà aussitôt entourés d'une foule de Lapons, hommes, femmes et enfants, sortis je ne sais d'où; ils braquent les yeux sur nos poches, curieux de savoir ce qui en sortira, et des éclairs de bonheur illuminent leur visage au moment où nous leur présentons des cigares; ils s'empressent d'en allumer un et se le passent de bouche en bouche. Ils nous vendent pour une bagatelle des souliers d'enfant, sorte de sacs en peau de renne bourrés de foin, des cuillers en corne de renne grossièrement sculptées, et d'autres objets de leur fabrication. Puis ils nous invitent du geste à passer dans leur habitation. Le campement se compose de trois huttes habitées chacune par une famille. Nous pénétrons dans la plus grande. La construction en est aussi simple que primitive; il n'y entre ni briques ni mortier. Quelques troncs de bouleau plantés en terre sur un espace circulaire de quatre mètres de diamètre forment la carcasse de l'édifice, qui a la forme d'un pain de sucre. Cette carcasse est

recouverte de terre gazonnée ; au sommet, à trois mètres de hauteur, s'ouvre un large trou par où s'échappe la fumée. La porte est si basse, qu'il faut se plier en deux pour pénétrer dans l'intérieur. Nous avons passé une heure entière dans cette hutte puante et enfumée, au milieu d'une famille de sept ou huit Lapons qui s'y trouvait entassée. Il y avait parmi eux une vieille grand'mère, au moins octogénaire, qui me faisait songer aux sorcières de Macbeth. Sa fille semblait non moins vieille. Nous leur offrîmes un cigare, qu'elles savourèrent avec délices. Elle ne cessaient de rire en nous voyant considérer tous les objets que nous avions sous les yeux. Il n'y avait là ni table, ni chaises, ni lits, ni meubles d'aucune sorte; les Lapons se passent volontiers de tout ce luxe inutile, inventé par la civilisation moderne. De grosses pierres nous servaient de sièges, tandis que nos hôtes s'asseyaient à la manière orientale en se croisant les jambes sur le sol jonché de bruyère. Tout autour de la hutte étaient rangées des peaux de renne; ce sont les seuls lits en usage chez ces sauvages. Hommes, femmes et enfants dorment dans la même hutte, les uns à droite du foyer, les autres à gauche. Nos hôtes n'avaient d'autres ustensiles que quelques pots de bois de bouleau, dans lesquels ils conservent une sorte de fromage blanc fait du lait de leurs rennes. Ils mangent ce fromage à l'aide de petites cuillers plates en os de renne. Au milieu de la hutte flambait un grand feu de bois, dont la fumée s'échappait avec peine par l'ouverture pratiquée au sommet de l'habitation. Dans la marmite, suspendue à une branche de bouleau munie d'un crochet en guise de crémaillère, cuisait je ne sais quel horrible breuvage : c'était leur *suppa*. Mon compagnon en prit une gorgée, et déclara que c'était

tout uniment une *soupe à la* farine ; sur quoi nos Lapons s'exclamèrent tous ensemble : *Suppala ! suppala !* s'extasiant de ce que nous parlions lapon. Ces braves gens avaient chacun leur occupation : l'un confectionnait un grossier fourreau en bois destiné à recevoir son couteau ; un autre,

Dame de Karajok en Laponie.



Lapon nomade en costume d'hiver.

accroupi dans un coin, travaillait à une paire de souliers en peau de renne tout en fumant silencieusement sa pipe ; une jeune mère, sans doute la petite-fille de l'octogénaire, allaitait son enfant et lui ôtait de petits cosmopolites qu'elle appelait *loo*. Une autre femme fabriquait avec les dents du fil de nerf de renne, dont nous eûmes beaucoup de peine à obtenir un échantillon ; ce fil est d'une solidité à toute épreuve, et les Lapons s'en servent non seulement pour coudre leurs habits, mais même pour joindre

les planches de leurs huttes; l'usage des clous leur est inconnu. Une jeune Laponne confectionnait un berceau d'enfant; ces berceaux lapons sont faits de planchettes de bouleau, garnis de cuir de renne et bourrés de foin.

Nos hôtes n'eurent à nous offrir que du renne fumé, du fromage de renne, et une sorte de galette grossière, extrêmement dure, qui rappelle le flatbröd des paysans norvégiens; cette galette semblait être leur principale nourriture, ils ne cessaient d'en grignoter. Ces braves gens connaissaient quelques mots de norvégien; ils nous demandèrent en cette langue de quel pays nous étions. Nous sûmes plus tard que l'un d'eux, qui s'appelle *Henri Amma,* remplit auprès de sa tribu les fonctions de *kirkewœrge,* ou économe de l'église : c'est lui qui assiste le pasteur lorsqu'il fait sa tournée, et qui recueille parmi les Lapons les dons destinés à l'église.

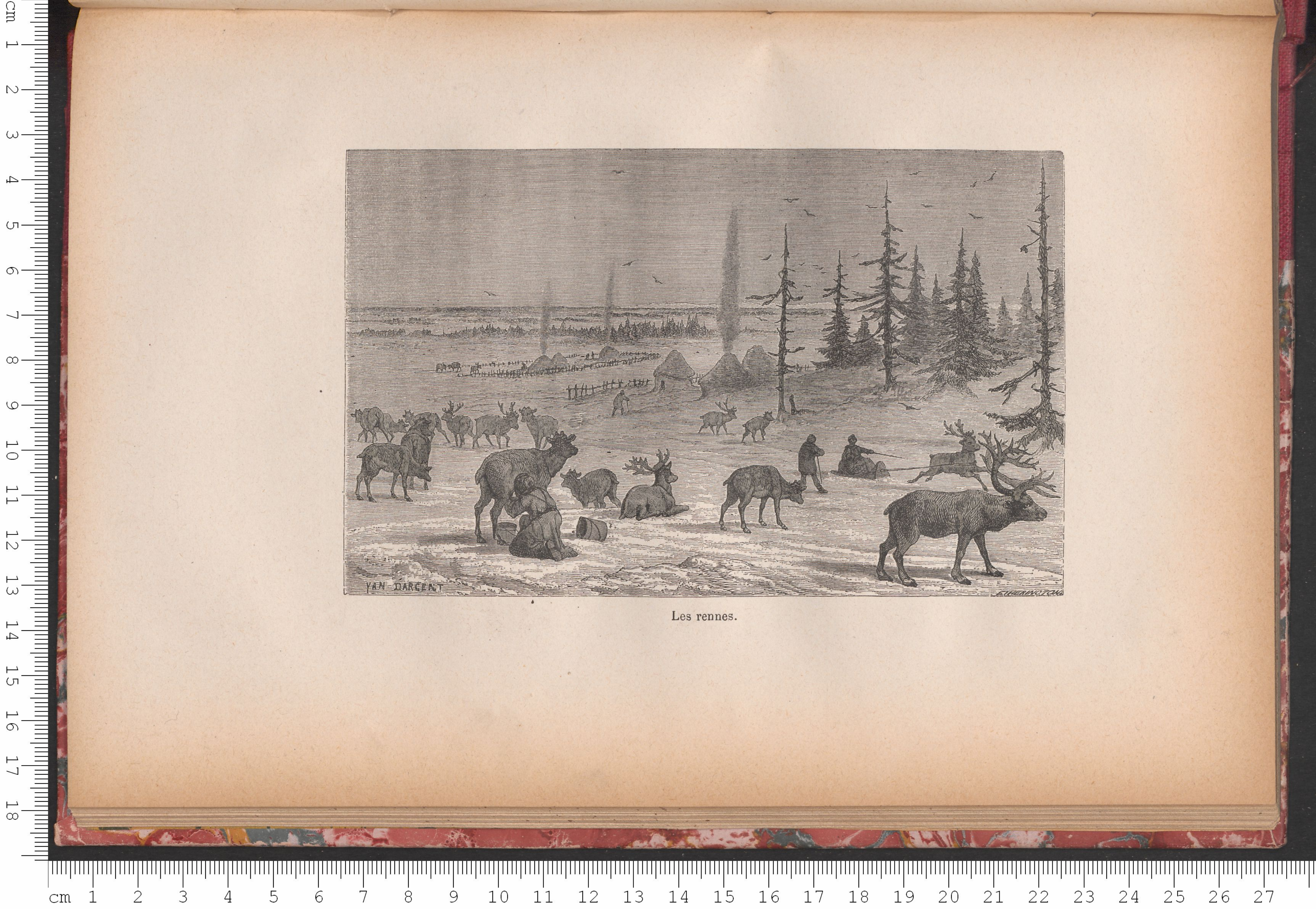
Vers sept heures du soir, un Lapon vint nous dire : *Rensdur Komme,* pour nous annoncer l'arrivée des rennes. Nous sortîmes de la hutte par la petite porte de bois, en courbant le dos, et nous vîmes descendre de la montagne un immense troupeau de trois à quatre cents rennes; ils étaient conduits par de jeunes enfants; leurs énormes bois, qui avaient atteint à cette saison toute leur croissance[1], formaient une véritable forêt mouvante. Ils faisaient entendre en courant un craquement particulier provenant du mouvement des articulations. En moins de cinq minutes, toutes les bêtes furent parquées dans l'enclos, grâce à l'activité d'une demi-douzaine de chiens qui

[1] On sait que le bois du renne se renouvelle chaque année.

harcelaient les récalcitrants. Alors nous assistâmes à une autre opération : il s'agissait de traire les femelles. Un petit Lapon de six ans à peine lançait une sorte de lazo aux cornes de la bête qu'il fallait traire, et l'amenait ainsi jusqu'à un pieu situé au centre de l'enclos; l'animal était prestement attaché à ce pieu, une femme recueillait le lait dans une grande jarre de bois, puis frottait la mamelle avec de la mousse dont les brins tombaient dans le vase pour y former un mélange assez peu appétissant. L'opération terminée, l'animal était délivré, et le jeune enfant prenait au lazo un autre individu. Tout cela se passait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, si bien qu'en moins d'un quart d'heure toutes les femelles eurent donné leur lait. Nous fûmes surpris de voir quelle faible quantité de lait donne une renne : c'est tout au plus si chaque bête fournit un quart de litre. Ce lait, dont nous bûmes une gorgée, est épais, âcre, et d'une digestion difficile.

Le renne est au Lapon ce que le phoque est à l'Esquimau, ce que le chameau est à l'Arabe. A lui seul il suffit à tous les besoins d'un Lapon. Son lait et sa chair constituent une bonne nourriture; avec ses nerfs les Lapons fabriquent du fil et des cordes; avec ses cornes ils font des cuillers, des manches de couteau et d'autres ustensiles de ménage; sa peau leur fournit des vêtements très chauds et des lits moelleux. Tout le monde sait que le renne remplace avantageusement le cheval comme bête de trait; attelé au traîneau du Lapon, il franchit sur la neige des distances immenses avec une rapidité inconcevable. Le renne est aussi frugal que le chameau du désert; il ne se nourrit guère que de mousse. La mousse de rennes croît

partout en Norvège, même sur les rochers les plus stériles. Cette plante paraît morte et desséchée pendant les chaleurs persistantes de l'été; mais il suffit d'un peu de pluie pour la faire revivre instantanément. En hiver, le renne creuse la neige avec ses pieds jusqu'à deux mètres de profondeur pour trouver cette nourriture. Les Lapons ne sont nomades que parce que les rennes le sont; suivant les diverses saisons, ces animaux recherchent des régions différentes. En été, il leur faut les pâturages des montagnes, où ils trouvent un air plus frais et moins de moustiques, ce fléau de la Laponie. La Norvège, avec ses montagnes et ses rochers, est alors leur terre de prédilection. En hiver, ils émigrent en Suède, où la neige est moins abondante, et où ils trouvent plus facilement leur nourriture. Les *Finners,* ou Lapons norvégiens, payent au gouvernement suédois, pour le droit de pâture, une redevance de trois skillings par mille rennes. Ils séjournent trois mois en Norvège et neuf mois en Suède. Les *Laplænders,* ou Lapons suédois, ont aussi le droit de mener leurs troupeaux en Norvège moyennant la même redevance. La fortune du Lapon se calcule d'après le nombre de rennes qui forment son troupeau. Il est des Lapons qui possèdent jusqu'à deux à trois mille rennes. On en cite un qui n'en a pas moins de dix mille, ni moins de quarante chiens pour garder ce bétail. Cet homme opulent ne se distingue point de ses frères et n'étale point son luxe comme font ailleurs les gens parvenus; il endure les mêmes fatigues, mène la même vie de travail, porte les mêmes habits sordides que les plus pauvres de sa race. L'existence du Lapon est si intimement liée à celle du renne, que, le jour où le renne disparaîtrait, la race laponne serait condamnée à périr.



Les rennes.

Les gouvernements norvégien et suédois ont compris depuis longtemps qu'ils ont tout intérêt à favoriser l'existence de ces animaux si éminemment utiles. C'est pourquoi ils abandonnent aux Lapons, moyennant une redevance presque illusoire, le droit de mener paître leurs troupeaux sur toutes les terres du territoire qui n'appartiennent pas à des particuliers. On a dit que la race laponne s'éteint; cela ne sera vrai que lorsque les rennes disparaîtront.

On a beaucoup discuté sur l'origine de cette race. Les uns la considèrent comme une branche de la famille celtique; d'autres, au contraire, la rattachent aux Hongrois. Cette opinion est celle de M. H***, le savant ethnologiste hongrois que nous eûmes pour compagnon de route; son grand argument est l'analogie de l'idiome lapon avec la langue hongroise. Mais à cet argument on peut opposer l'opinion de certains savants, qui ont prétendu découvrir une parenté entre l'idiome lapon et les dialectes des sauvages australiens. La conclusion qui paraît se dégager de là, c'est que les Lapons, comme les Hongrois, et comme tant d'autres rameaux détachés du grand tronc de l'humanité, remontent tous à la race mongole. D'ailleurs la taille, le teint, les traits du visage, tout dénote chez eux cette origine : pommettes saillantes, nez aquilin, yeux bruns, petits, obliquant vers la tempe comme chez les Chinois, joues aplaties, bouche large, menton proéminent, teint brun olivâtre, cheveux foncés, taille petite, tels sont les traits caractéristiques de la race.

Vers huit heures du soir, nous quittâmes le campement lapon et reprîmes le chemin solitaire par lequel nous

étions venus. Une heure après, nous retrouvions à l'entrée de la vallée notre rameur endormi dans sa barque ; le brave homme nous attendait depuis huit heures, et si nous n'étions pas venus, il aurait probablement passé toute la nuit à son poste.

IX

LE FINMARK SEPTENTRIONAL

Fâcheuse aventure de trois Anglais. — Le Lyngenfjord. — L'île de Loppen. — Une expédition anglaise revenant du Spitzberg. — Bergsfjord. — Une oasis.

Je ne quitterai point Tromsö sans parler d'un incident qui fit grand bruit non seulement dans la capitale du Finmark, mais dans toute la Norvège. Il s'agit de ces trois jeunes Anglais qui s'étaient déjà fait remarquer à bord du *Nordstjernen* en tirant sur les eiders, que la loi défend de tuer. A peine débarqués à Tromsö, ils eurent la fantaisie d'aller à la chasse aux gelinottes. Comme l'île de Tromsö abonde en ce genre de gibier, ils se promettaient un beau carnage. Malheureusement le droit de chasse dans l'île de Tromsö est loué à un particulier. Nonobstant cette circonstance, ils n'en persistèrent pas moins dans leur dessein et prirent à leur service un jeune interprète; celui-ci eut beau leur faire remarquer qu'ils seraient mis à l'amende, ils répondirent qu'ils étaient capables de la payer. Ils firent si bonne chasse, qu'en moins d'une heure ils ne tuèrent

pas moins de cinquante gelinottes. Il va de soi qu'ils encoururent la peine prononcée par la loi et eurent à payer une amende de vingt-cinq species-dollars (142 fr. 50 centimes). Chaque gelinotte leur coûta un demi-species (2 fr. 85 centimes). Ils commencèrent par jurer qu'ils ne payeraient point. Quand ils comparurent devant le juge, ils ne voulurent point décliner leurs noms : l'un se fit passer pour Anglais, l'autre pour Écossais, le troisième pour Irlandais; mais le juge reconnut à leur accent qu'ils étaient tous les trois de Londres. Comme moyen de justification, ils alléguèrent que les touristes anglais apportent leur argent dans la « pauvre Norvège », qui sans eux mourrait de faim, et ils firent le serment qu'ils publieraient dans toute l'Angleterre le « misérable procédé » dont ils étaient victimes. Le juge dut les calmer en les menaçant de la prison. Bon gré, mal gré il fallut acquitter l'amende, que le juge, par pure bienveillance, avait fixée au minimum. Les héros de cette aventure n'eurent rien de plus pressé que de quitter Tromsö au plus vite, honteux et confus comme l'oiseau de la fable. Le lendemain, le *Tromsoposten* [1] racontait à ses lecteurs tous les détails de cette curieuse affaire, et huit jours après son article était reproduit dans les journaux de Christiania et de toute la Norvège. Rude leçon pour ces fiers sportsmen!

A minuit, l'ancre dérapa, et le *Nordstjernen* quitta la rade de Tromsö. Nous allions voguer vers des latitudes encore plus septentrionales. Nous n'avions nulle envie de nous livrer au sommeil, tant la nuit était belle et lumineuse. Il faisait si clair, que mon compagnon lisait un

[1] Numéro du 20 août 1873.

roman, couché au pied du grand mât et enveloppé dans sa couverture. Pour ma part, je ne me lassais pas d'admirer cette grandiose nature polaire. Les pics neigeux resplendissaient comme d'immenses flambeaux à la lueur du soleil de minuit, qui se tenait un peu au-dessous de l'horizon. La présence de la lune ajoutait à l'étrangeté du spectacle; de ce côté le ciel était glacé d'argent, tandis que vers le couchant les nuées étaient d'un rouge incandescent. C'était un combat entre le roi du jour et la reine des nuits. L'âme pleine de ces douces et grandes émotions que laissent toutes les splendeurs de la nature, nous gagnâmes à regret notre triste cabine.

Le lendemain matin, nous dépassions l'entrée du Lyngenfjord; nous y admirâmes deux magnifiques glaciers qui descendent, comme des fleuves gelés, jusqu'au niveau de la mer; les vagues baignent leur surface azurée. Le Lyngenfjord est un des parages les plus poissonneux de la Norvège; il abonde spécialement en seis. On nous a raconté que des pêcheurs y avaient pris tout récemment huit mille seis d'un coup de filet! En tout autre pays, ce serait là une pêche prodigieuse, mais ici de pareilles captures ne sont pas rares; un coup de filet qui ne rapporte que cinq mille seis est considéré comme une pêche ordinaire. Les pêcheurs ont un moyen facile de reconnaître la présence de ces poissons; là où il y a beaucoup d'oiseaux de mer, on peut être sûr qu'il y a beaucoup de seis. On se sert, pour pêcher ces poissons, de filets qui n'ont pas moins de cent mètres de longueur sur dix mètres de largeur. Dans un endroit où le fjord est fort étroit, on tend le filet d'une rive à l'autre. Ce dernier mode de pêche est le plus productif. Il y a dans le Lyn-

genfjord des paysans qui se font par la pêche un revenu annuel de cinq mille species-dollars (28500 fr.).

On prétend que la Russie a des visées sur ce fjord. Elle voudrait avoir là un port sur l'océan Glacial, qui ne gèle jamais sur ces côtes, grâce à l'influence du gulf-stream. Il n'y a guère que sept à huit lieues de distance entre la frontière occidentale de la Russie et l'extrémité du Lyngenfjord. Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de ces régions, on peut voir que la Russie s'avance en cet endroit, entre la Norvège et la Suède, comme une patte de lion; or cette patte n'a plus qu'une petite enjambée à faire pour atteindre le Lyngenfjord. De là aux Loffoden il n'y a pas loin, et l'on sait que les Russes sont les meilleurs pêcheurs du Nord.

A quelques milles du Lyngenfjord, nous saluâmes l'île de Loppen, célèbre par ses myriades d'oiseaux de mer. Le *Nordstjernen* y stoppa dans une petite baie au fond de laquelle est situé un riant village, au pied d'une montagne couverte de bouleaux nains. Nous vîmes dans la baie de Loppen quelques bateaux au pavillon russe ; tous ces bateaux russes sont peints en bleu.

C'est dans cette île de Loppen que se pratique la chasse aux *lummes,* sorte de canards sauvages qui nichent dans les anfractuosités des rochers ; ils se blottissent là en nombre très considérable, et si le chasseur parvient à en saisir un, tous les autres tombent en son pouvoir. Dès que le premier se sent pris, il mord la queue de l'autre; celui-ci en fait autant de son voisin, et le chasseur attire ainsi à lui toute la chaîne. Mais si ces stupides animaux se laissent prendre facilement, il n'est pas aussi aisé d'atteindre leurs nids; ils ont toujours soin de se nicher sur

les falaises les plus escarpées, et à une hauteur très considérable. Les chasseurs attachent au sommet de la falaise une longue corde par laquelle ils se font descendre jusqu'à ce qu'ils atteignent les fentes de rochers où sont blottis les lummes. Souvent le vertige leur fait tourner la tête, et bien des malheureux ont ainsi trouvé la mort.

Non loin de Loppen, le capitaine nous fit remarquer, au sommet d'une falaise, une petite troupe de rennes sauvages ; ils nous regardaient passer, l'œil fixe et la tête immobile, et leurs grands bois bruns, largement palmés et dentelés, se découpaient nettement sur le ciel bleu.

Vers midi le steamer fit escale à Bergsfjord. Cette petite localité est fixée à l'entrée du fjord d'Alten, au milieu d'un des plus beaux sites que j'aie jamais vus. Le village est posé comme un nid au fond d'une gracieuse vallée, pleine de fraîcheur et de verdure, que domine un rocher prodigieusement haut; sur son flanc s'étend un énorme glacier bleuâtre, pareil à la mer de glace de Chamounix. Le fjord, qui rappelle les lacs de la Suisse, est encaissé entre des montagnes à pic dont les formes âpres et abruptes ont un caractère de sauvagerie indescriptible. Un soleil flamboyant rehaussait encore la beauté du paysage; une température d'une douceur exceptionnelle augmentait la somme des jouissances que fait naître la vue de ces belles scènes alpestres. Nous n'aurions jamais osé espérer trouver un si beau soleil, un ciel si bleu, une atmosphère si pure à l'extrémité septentrionale du continent européen. Mais ce qui nous surprenait bien davantage, c'était de retrouver sur cette côte d'Alten, au sein de

la nature polaire, la végétation des climats doux et tempérés; le pin, le sapin, le mélèze, le bouleau, le frêne, le saule reparaissent ici comme par l'enchantement de quelque fée invisible. Ce bizarre phénomène ne peut s'expliquer que par l'heureuse exposition de la vallée, qui se trouve abritée contre les vents du nord et les froides émanations du Spitzberg par les hautes montagnes qui l'enveloppent de toutes parts, en sorte que le climat d'Alten ne diffère pas beaucoup de celui de certaines vallées de la Suisse ou de l'Écosse. Au milieu des neiges et des glaces de la Laponie, l'apparition inattendue de cette verte oasis nous causa un plaisir inexprimable.

A Bergsfjord descendirent quelques passagers qui se rendaient à Talwik, à Bosekop, et à Kaafjord, localité célèbre par ses mines de cuivre exploitées depuis 1833 par une compagnie anglaise. Le nombre des passagers diminuait à vue d'œil à mesure que nous avancions vers le nord. Le professeur hongrois avec lequel nous nous étions liés d'amitié était resté à Tromsö dans le but d'y faire une étude ethnographique des Lapons, sur lesquels il publiera un jour un livre. Presque tous nos autres compagnons de route étaient descendus dans la même ville. En revanche, une avalanche d'Anglais avait fait invasion dans la cabine à douze lits que nous occupions : c'étaient les passagers de l'*Hyacint*, le yacht de plaisance que nous avions vu en rade de Tromsö. Ils revenaient en droite ligne du Spitzberg, et se rendaient à Hammerfest pour faire l'ascension du cap Nord. Lord *** était parmi eux. Une jeune et intéressante lady était de l'expédition; elle ne paraissait sur le pont qu'en robe de soie bleue et en gants blancs d'une fraîcheur irréprochable. A Londres, va pour les gants

blancs, mais en Laponie! Ce trait peint bien les Anglaises; elles font un voyage au Spitzberg exactement comme une promenade à Hyde-Park. L'heureux époux de cette intrépide enfant d'Albion me donna d'intéressants détails sur le Spitzberg, cette terre inhabitée dont l'extrémité septentrionale touche, pour ainsi dire, au pôle Nord. C'est une erreur de croire qu'il y fait froid en été; nos voyageurs y avaient joui d'une température aussi douce qu'en Norvège. Le *shooting* et le *fishing* étaient leur principal amusement. Ils tuèrent deux ours, huit cachalots, et quantité de rennes sauvages. Ils ramenaient avec eux, en guise de trophée, les quatre pieds, la peau et la tête d'un ours, les cornes d'un renne, et... huit saumons qui séchaient sur le pont! Ces saumons du Spitzberg ne s'étaient sans doute jamais imaginé qu'ils auraient été mangés à Londres!

Après avoir dépassé le large détroit compris entre l'île Seiland et l'île Sorö, où se dresse une montagne qui n'a pas moins de trois mille cinq cents pieds de hauteur, le steamer jeta l'ancre, le 17 août, à six heures du soir, dans la rade d'Hammerfest.

X

HAMMERFEST

Aspect de cette ville au siècle dernier. — Son aspect actuel. — Expéditions du Spitzberg. — L'île de la Baleine. — Un bain dans l'océan Glacial. — Disparition de mon compagnon. — Seul au bout de l'Europe. — Lac d'eau douce. — Sur la montagne. — Mystère. — Le pelletier Leo. — Les marchands d'Hammerfest. — Un ours blanc du Spitzberg. — Un square. — Le cimetière. — Habitations de pêcheurs. — Extrémité d'un arc du méridien. — L'hôtel d'Hammerfest.

Hammerfest, située par le 70° 40' de latitude nord, à trente lieues du cap Nord, est la ville la plus septentrionale de la Norwège et *du monde entier*. De même que Tromsö, cette ville n'était au commencement de ce siècle qu'un groupe de cabanes. L'italien Acerbi, qui la visita le 19 juillet 1799, la décrit en deux mots : « Hammerfest est un endroit où sont deux ou trois marchands, un ministre et quelques familles[1]. » Léopold von Buch, qui la visita deux ans plus tard, en a tracé le tableau suivant : « Toute la ville, dit-il, y compris la demeure du prêtre, se compose

[1] *Voyage au cap Nord.*

de neuf habitations, quatre marchands, une maison de douane, une école et un cordonnier. Sa population ne s'élève pas à plus de quarante personnes. On n'y trouve aucune subsistance, pas même du bois pour se chauffer[1]. » Depuis cette époque, Hammerfest a pris un développement considérable. Je m'attendais à trouver ici une misérable bourgade, et j'y ai trouvé une véritable petite ville, qui compte déjà deux mille âmes, et qui continue à grandir et à prospérer de jour en jour.

Hammerfest est devenue l'entrepôt du Finmark. Son port est sûr et commode ; chaque année il y entre plus de deux cents navires venant de Hambourg, de la Hollande, du Danemark, de l'Angleterre et de la Russie. En échange du blé, des légumes, des étoffes qu'ils apportent, ils prennent du poisson séché, des fourrures, de l'huile de foie de morue et de baleine, et de l'édredon. Ce sont spécialement les navires d'Arkhangel qui affluent ici durant les trois mois que dure l'été. La Russie a accaparé presque à elle seule tout le commerce du Finmark. Presque tous les bâtiments que nous vîmes dans le port portaient le pavillon de cette nation; nous en comptâmes une vingtaine. Nous y vîmes aussi quelques *joegts* norwégiens.

Les expéditions du Spitzberg forment une des principales branches du commerce de Hammerfest. Chaque année, à partir du mois de mai, de hardis marins entreprennent ce voyage périlleux pour le compte de quelques marchands ; là ils se livrent à la chasse aux *valros* (morses), aux ours blancs et aux rennes sauvages, dont la fourrure est plus

[1] *Reise nach Norwegen*, von Leopold von Buch, IIe th.

estimée que celle des rennes de Laponie. Les bâtiments qui servent à ces expéditions ne jaugent guère plus de trente à quarante tonnes, et sont montés par un capitaine et cinq ou six matelots.

Hammerfest est située au fond d'une baie, sur une île appelée *Kvalö* (île de la Baleine). Non loin de la ville on trouve une petite rivière appelée *Kemi*. Les eiders et les autres oiseaux de mer abondent dans l'île Kvalö. On prétend que cette île, qui est très montagneuse, était boisée autrefois; mais les habitants l'ont défrichée pour se procurer du bois de chauffage, et les arbres n'y ont point repoussé. Mais la nature, cette bonne mère, toujours prévoyante, fournit aux pêcheurs du Finmark un autre genre de bois de chauffage : le gulf-stream leur apporte les arbres séculaires que les ouragans arrachent chaque jour aux forêts vierges qui croissent sur les bords des fleuves du nouveau monde.

Lorsque nous débarquâmes à Hammerfest, mon compagnon conçut une idée vraiment folle : il me proposa très sérieusement d'aller prendre un bain dans la mer Glaciale. Comme je m'étais baigné dans beaucoup de mers, il ne m'était guère permis de refuser cette faveur à la mer Glaciale : elle se fût peut-être vengée de cet oubli, car nous avions encore à compter avec elle jusqu'à Vadsö, et il fallait nous la rendre propice. Nous sortîmes donc de la ville, grimpâmes à travers des blocs géants qui ont roulé un jour du sommet de la montagne jusque dans le sein d'Amphitrite, et nous finîmes par trouver un lieu convenable pour nos ablutions. Ce n'est pas que nous eussions à craindre les regards indiscrets de la foule comme sur nos côtes; mais il s'agissait de trouver une plage propice. Nos ablu-

tions ne durèrent que quelques secondes. Brrr ! j'en frissonne encore. La température de l'eau, excellente pour les cabillauds et les baleines, n'était guère tenable pour nous. N'importe, un bain dans l'océan Glacial arctique a tout au moins l'avantage de l'originalité... et de la fraîcheur, et j'ai tout lieu de croire que l'occasion de renouveler l'expérience ne se représentera pas de longtemps.

Sortis de l'eau, nous nous mîmes à gravir une falaise qui se dressait devant nous. Mon compagnon grimpa d'un pas plus leste, et je le perdis bientôt de vue. Je comptais bien le retrouver au sommet; mais, lorsque j'y arrivai, je fus fort surpris de m'y trouver aussi seul que Robinson dans son île.

Par quel enchantement mon camarade avait-il disparu, c'est ce qu'il m'était impossible de m'expliquer : la montagne était absolument nue, pas un arbre ne barrait la vue; cependant j'eus beau épier les quatre coins de l'horizon, je ne parvins point à découvrir celui que je cherchais. Pendant quelque temps je me trouvai très perplexe. Le vent, — un vent glacé, — soufflait avec rage. Je m'assis sur une pierre, au pied d'un tumulus. Le site étrange qui se déroulait à mes yeux chassa un instant mes préoccupations. Perdu, seul, absolument seul, à l'extrémité de l'Europe, au bord de la mer *polufloisboio,* — comme dit le vieil Homère, — je me laissai aller à une rêverie toute naturelle et pleine d'émotion. Mille pensées traversaient mon esprit. Tantôt je promenais mes regards vers l'Europe, vers la patrie absente dont j'étais à plus de six cents lieues ; tantôt, l'œil tourné vers le nord, je regardais cette mer qui m'avait porté jusqu'ici. Derrière moi tout un monde, dont je croyais parfois saisir les rumeurs lointaines; devant



Chasse aux morses sur les rivages du Spitzberg.

moi le désert, l'inconnu, l'Océan sans bornes, sans limites, *boundless, endless!* Et ma pensée, franchissant l'immensité de cette mer Glaciale, allait jusqu'au Spitzberg, jusqu'à l'infranchissable banquise au delà de laquelle est le pôle nord. Je ne voyais pas Hammerfest, cachée au pied de la falaise que j'avais gravie ; nulle trace de l'homme, nul indice de vie, pas un chant d'oiseau. Les rafales rugissaient autour de moi avec un épouvantable acharnement; il était huit heures du soir. Au couchant, les montagnes brillaient d'une couleur rouge de sang. Le fjord d'Hammerfest était calme, et sa nappe tranquille brillait au soleil d'un éclat mat, comme une immense dalle de tombeau. Au milieu du fjord sortait du sein des eaux un gigantesque rocher noir, taillé à pic. Vers l'est, les montagnes de l'île Sorö, coiffées d'énormes glaciers, se pourpraient aux derniers rayons de l'astre, dont l'orbe descendait lentement dans le ciel. Vers le sud se profilaient mille cimes d'un violet foncé.

Ce spectacle était sublime. L'œuvre de Dieu écrase véritablement l'homme qui la contemple, et rien ne fait deviner l'infini, l'éternel, comme ces grandes scènes de la solitaire nature.

Je cueillis quelques plantes chétives et souffreteuses qui croissent timidement dans les anfractuosités de ces rochers; j'y trouvai, entre autres, la renoncule glacée; puis j'errai un peu à l'aventure, à la grâce de Dieu. Je rencontrai en chemin un petit lac de montagne; j'y trempai mes mains dans l'onde glacée, qui reflétait comme un miroir le paysage sombre et morose qui lui servait de cadre. Non, il n'y a pas dans toute la Norwège, ni peut-être dans toute l'Europe, un site d'une grandeur plus sauvage, une solitude plus dé-

solée. J'étais subjugué, saisi d'effroi et de stupeur en face de ce tableau que je me sens incapable de décrire.

En descendant de la montagne, je rejoignis bientôt une route qui contourne un lac de trois à quatre hectares de superficie. Ce lac dort dans une vallée solitaire et silencieuse. Son eau est douce, et il est au même niveau que la mer Glaciale, dont il n'est séparé que par une étroite langue de terre. Il gèle en hiver, tandis que la mer ne gèle jamais, grâce à l'influence du gulf-stream. Aussi ce lac est-il le rendez-vous habituel des patineurs d'Hammerfest.

J'en fis le tour, et, bien qu'il fût neuf heures du soir, j'entrepris l'ascension d'une montagne beaucoup plus élevée que celle que je venais de quitter; elle s'élève à l'ouest d'Hammerfest. L'ascension fut assez rude. J'attaquai le colosse par son flanc le plus abrupt; il fallut m'élever pendant plus de trois quarts d'heure à travers d'énormes blocs de rochers éboulés. Je luttais de tout mon pouvoir contre la force du vent; plus d'une fois je faillis être précipité dans les abîmes, ce qui fût infailliblement arrivé si je n'avais pris soin de me coucher par terre aux passages dangereux, afin de donner moins de prise aux rafales. J'étais forcé de marcher tête nue, pour ne pas voir mon couvre-chef emporté au plus haut des airs. J'en fus quitte pour un rhume en règle. J'atteignis la cime vers dix heures du soir. J'y trouvai un de ces antiques tumulus érigés par les anciens Scandinaves aux divinités païennes, et que les Norwégiens désignent sous le nom de *waarder*.

Du haut de cette cime, qui peut avoir mille pieds de hauteur, la vue est fort étendue. C'est de là qu'on découvre le mieux le panorama de la ville, dont les maisons de bois

peintes en blanc se déploient en croissant autour de la petite baie qui lui sert de port. L'église, avec sa flèche en bois, s'élève sur une éminence à l'extrémité de la ville, et se voit de la mer comme un phare; les montagnes de l'île Sorö, couvertes de neiges éternelles, bornent l'horizon du côté du golfe. Vers le nord, on aperçoit le cap *Fuglenaes,* qui protège la baie contre les lames de l'Océan. Partout ailleurs l'œil se heurte contre un chaos de montagnes frappées d'une éternelle stérilité. On se sent bien ici au bout de l'Europe! les lueurs étranges du soleil nocturne jetaient sur cette scène de désolation une teinte d'une tristesse infinie.

Je dus quitter mon belvédère au bout de deux minutes, tant le vent était violent. Je descendis en ligne droite sur Hammerfest par des rochers où des chèvres auraient hésité à poser le pied. A onze heures du soir je me trouvais attablé avec le capitaine Roland dans le salon du *Nordstjernen;* j'étais mort de soif et de fatigue. Personne ne put me donner des nouvelles de mon compagnon; j'éprouvai de mortelles angoisses. Ce ne fut que vers minuit qu'il revint à bord; son retour fut salué par de joyeux hourras. Il avait erré comme moi à l'aventure; au moment où il s'était vu séparé de moi, il avait déchargé son revolver, mais le mugissement du vent m'avait empêché d'entendre le bruit de l'arme. Nous ne pûmes jamais comprendre comment nous nous perdîmes de vue, alors que nous étions tous deux sur la même montagne.

Le lendemain nous fîmes des acquisitions. Quand on va si loin qu'Hammerfest, c'est bien le moins qu'on rapporte des fourrures. Nous entrâmes donc chez le pelletier Leo et lui achetâmes ses plus beaux articles. Ce brave homme

nous raconta qu'il avait demeuré pendant seize ans à Cadix avant de venir s'établir à Hammerfest; certes, voilà un amateur de contrastes. Il n'y a que l'amour du lucre qui puisse ainsi inspirer à un homme l'idée de renoncer au ciel de l'Espagne pour aller s'ensevelir au fond de la Laponie. Chez un autre marchand nous achetâmes des peaux d'ours blanc; chez un troisième, de magnifiques défenses de morses : on sait que cet ivoire est plus estimé que l'ivoire d'éléphant.

Ces marchands d'Hammerfest, comme tous ceux que nous avons rencontrés en Norwège, ont reçu une éducation soignée; ils sont particulièrement aimables à l'égard des étrangers; les langues allemande et anglaise leur sont familières. Les affaires ne se traitent ici que pendant la courte saison de l'été, qui ne dure guère que trois mois. Dès qu'arrive l'hiver avec son interminable nuit[1], les navires étrangers s'en vont, le port se vide, les magasins se ferment, et cette petite ville d'Hammerfest, si animée en été, est morte et silencieuse. Les plus riches s'en vont alors en voyage et visitent les contrées méridionales; Rome est leur séjour de prédilection. Au printemps ils reviennent dans leur froide patrie, et mettent toujours leur *Gamle Norge* au-dessus de tous les pays du monde.

D'autres, moins favorisés de la fortune, passent la rude saison à Hammerfest. Ils se créent des distractions, ils ont une société de lecture, ils boivent du tody, ils fument, ils jouent aux cartes. Pendant cette longue nuit d'hiver, la lampe est toujours allumée, et comme il est impossible de lire longtemps à la lumière, on chausse les grands patins

[1] En hiver, le soleil ne paraît pas à l'horizon pendant trois mois.

de bois[1], et à la faible lueur des aurores boréales, qui sont alors presque permanentes, l'on court les montagnes sur la neige, durcie par une température de 30 à 35 degrés au-dessous de zéro. Le soir on organise des dîners, des parties dansantes, et ainsi l'hiver se passe sans que l'on ait le temps de s'ennuyer.

Le marchand qui nous avait vendu les peaux d'ours nous offrit de nous montrer un ours vivant arrivé la veille du Spitzberg. Il nous pria de prendre place dans un de ses canots, et nous mena à bord d'un petit *joegt* si vieux, si usé, qu'on frémit à l'idée seule d'entreprendre un voyage au Spitzberg dans une pareille bicoque. Et c'est sur ces frêles esquifs, vraies coquilles de noix, que les intrépides marins d'Hammerfest affrontent les tempêtes de l'océan Glacial!

A l'intérieur nous vîmes une petite salle basse et puante où gisaient par terre quatre ou cinq matelas : c'était la chambre des matelots. Le capitaine, qui voyage pour le compte de notre marchand, était à son bord ; c'était un homme court et trapu, à la physionomie mâle et énergique, ce qu'on appelle un loup de mer. Il nous montra sur le pont une affreuse cage en bois, raffermie par des chaînes de fer : c'était là qu'était emprisonné notre ours blanc, et si étroitement emprisonné, qu'il se trouvait dans l'impossibilité de faire un mouvement. La pauvre bête avait été prise au lazo. Elle était âgée de deux ans à peine. A en juger par ses gémissements plaintifs, elle semblait regretter sincèrement les icebergs du Spitzberg. On la nourrissait

[1] Il ne faut pas confondre ces patins avec nos patins d'acier; ce sont de simples planchettes plates au moyen desquelles les Lapons et les Norwégiens franchissent de grandes distances sur la neige.

de morue fraîche, qu'elle dévorait avec avidité. Nous demandâmes le prix de cet intéressant individu ; on nous l'offrit pour cinquante species-dollars (285 fr.). C'était vraiment pour rien, et n'eût été la difficulté de le transporter et de le nourrir, nous n'aurions pas hésité à en faire notre compagnon de voyage.

Hammerfest n'est pas une bien grande ville. De même que Tromsö, elle n'a qu'une rue, resserrée entre la mer et les hautes falaises qui s'élèvent à pic à quelques mètres du rivage. Tout autour du port sont les magasins, qui se penchent au-dessus de l'eau pour recevoir la cargaison, de sorte qu'il est impossible de se promener le long du port, comme à Naples. Les maisons sont toutes construites en bois : la pierre ne résisterait pas à un pareil climat; les terribles gelées d'hiver ne tarderaient pas à la désagréger et à la fendiller. Du côté de l'église se trouve une jolie petite place triangulaire ; c'est là que se trouvent les hôtels des plus gros marchands de l'endroit. Et voyez donc où le luxe va se nicher : la place est ornée d'un petit jet d'eau et... d'un square ! Voilà qui est prodigieux dans un pays où la moyenne de la température pour toute l'année est d'un degré au-dessous de zéro ! Il est vrai que le square n'existait que depuis trois semaines; Hammerfest venait de recevoir la visite du roi Oscar, et à cette occasion l'édilité locale n'avait cru pouvoir faire de plus grand plaisir à Sa Majesté qu'en lui offrant un square dans la ville la plus septentrionale de ses États. Ce square, qu'on ne s'y trompe point, n'était pas un jardin d'Armide; c'était tout uniment une petite pelouse de gazon transporté à grands frais de bien loin. Mais les gens du pays font plus de cas d'un carré de gazon que nous n'en faisons d'une forêt de pal-

miers ou de lauriers-roses. Pour eux une fleur a autant de valeur qu'un diamant.

Au bout de la ville se trouve le cimetière. Je n'en ai jamais vu de plus triste. Pas la moindre verdure n'égaye ce lugubre carré de terrain, aussi désert que les noirs rochers qui le surplombent. On n'y voit point de tombes de pierres, mais de simples tertres de tourbe, nus comme le néant. Ce séjour de la mort pourrait s'appeler la vallée du Désespoir. Pas une fleur, pas une feuille, pas un brin d'herbe; rien qui puisse modérer l'affliction, rien qui parle à l'âme le langage doux et consolant des emblèmes.

En sortant de là, nous fîmes une promenade aux environs de la ville, en suivant une route qui côtoie le fjord. Le long de cette route, on rencontre de distance en distance des huttes construites en tourbe; elles ne diffèrent de celles des Lapons que par leur forme carrée; elles ont de plus une cheminée. C'est dans ces affreux trous que les familles les plus pauvres d'Hammerfest affrontent les terribles froids de l'hiver. Le cœur se serre à la vue d'une si grande misère. Que sont les souffrances des indigents dans nos zones tempérées en comparaison de celles que ces malheureux doivent endurer ici pendant neuf mois d'hiver, et quel hiver! Presque tous les pêcheurs d'Hammerfest dépendent de quelques marchands, qui ont en quelque sorte le monopole de la pêche. En été on leur paye de fortes journées; mais dans leur imprévoyance ils dissipent tout leur gain, et quand vient la saison morte ils vivent pour la plupart dans le plus complet dénuement.

Nous atteignîmes bientôt l'extrémité de l'île Kvalö; là se dresse, au sommet d'une éminence qui domine la mer Glaciale, une petite colonne en granit de Finlande; le

chapiteau est en bronze et porte un globe terrestre du même métal. Le corps de la colonne est poli ; la base est en granit brut. Ce monument a éte érigé, il y a quelques années, pour marquer l'extrémité septentrionale de l'arc du méridien qui s'étend d'Hammerfest jusqu'au Danube, à travers la Norwège, la Suède et la Russie. Cette triangulation, la plus longue qui ait été faite sur le globe terrestre, a nécessité la coopération d'un grand nombre de géomètres, et un travail incessant de trente-six années, de 1816 à 1852.

Le monument porte deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en norwégien. Voici l'inscription latine :

TERMINUS SEPTENTRIONALIS
ARCUS MERIDIANI 25-20
QUEM
INDE AB OCEANO ARCTICO
AD FLUVIUM DANUBIUM USQUE
PER
NORVEGIAM, SUECIAM ET ROSSIAM
JUSSU ET AUSPICIIS
REGIS AUGUSTISSIMI
OSCARI I
ET IMPERATORUM AUGUSTISSIMORUM
ALEXANDRI I
ATQUE
NICOLAI I
ANNIS MDCCCXVI AD MDCCCLII
CONTINUO LABORE EMENSI SUNT
TRIUM GENTIUM GEOMETRÆ
—
LATITUDO 70. 40. 11. 3[1].

[1] Extrémité septentrionale de l'arc du méridien 25-20, s'étendant de l'océan Arctique jusqu'au fleuve Danube, à travers la Norwège, la Suède et la Russie.

Hammerfest possède une auberge qui se décerne le titre d'hôtel, et où l'on trouve un piano qui n'a pas été accordé depuis dix ans. Nous y dînâmes d'une *ölsupe,* horrible mélange de bière et de lait, d'une tranche de saumon cru et salé, et d'un morceau de viande salée que je n'ai pu définir. De délicieuses *pannekaken* (crêpes) nous furent servies en guise de dessert. En Norwège, les pannekaken sont la seule ressource du voyageur; en général, les autres plats ne sont pas mangeables. En cette circonstance nous eûmes l'occasion de parler français avec un jeune missionnaire de France établi à Hammerfest depuis une année. Il n'avait pas encore réussi à faire des prosélytes, car à cette époque on ne comptait pas un seul catholique à Hammerfest. Il nous conduisit à sa demeure, où il a installé une petite chapelle, qu'il entretient avec un pieux amour et qu'il nous montra avec une douce satisfaction. Il y prêche le dimanche en norwégien pour une assistance composée de protestants et de Lapons. Il nous montra une bible écrite en langue laponne et une autre en langue finnoise, et nous donna des numéros du *Finmarksposten,* petite feuille hebdomadaire qui s'imprime à Hammerfest.

Par ordre et sous les auspices du roi très auguste Oscar Ier et des empereurs très augustes Alexandre Ier et Nicolas Ier, de 1816 à 1852, les géomètres des trois nations mesurèrent cet arc de méridien par un travail incessant. Latitude 70-40-11-3.

XI

LE CAP NORD

Le jour éternel. — Souvenir de Louis-Philippe. — L'île Maigre. — Latitude du pôle magnétique. — Le cap Nord. — Son aspect par un soleil d'été.

Le 18 août, le *Nordstjernen* leva l'ancre à minuit; — il faut lire *en plein jour*. — Un quart d'heure après avoir quitté la rade d'Hammerfest, nous aperçûmes des Lapons campés au sommet d'un rocher qui surplombe le fjord; ils nous saluèrent au passage par des cris prolongés qui semblaient sortir de gosiers d'enfants.

Quand il fait jour, on n'a nulle envie d'aller au lit. Aussi, depuis que nous avions dépassé le cercle polaire, depuis que nous naviguions dans les contrées où règne le jour éternel pendant cette partie de l'année, nous ne dormions presque plus. Nous passions la plus grande partie de la nuit sur le pont, enveloppés dans nos couvertures, lisant ou contemplant les splendeurs de ces nuits polaires qui nous semblaient si merveilleuses, si extraordinaires, à nous qui n'avions jamais été si loin dans le Nord. Lorsque

la pluie ou le froid nous obligeait à rentrer à la maison (un navire n'est-il pas une maison?), le capitaine, un homme d'une exquise courtoisie, nous invitait le plus souvent à passer la soirée dans sa cabine; là nous savourions le punch, le tody, le havane. Le capitaine, qui parlait fort bien l'anglais, nous initiait avec une bonhomie charmante à tous les détails de sa vie de marin et de chasseur, nous racontait ses voyages dans l'Amérique du Sud, ses chasses à l'ours dans le canton de Bergen; et ses intéressantes causeries se prolongeaient souvent jusqu'à une et deux heures du matin.

Nous saluâmes bientôt Havosund et Maasö, où Louis-Philippe passa la nuit chez le sacristain lors de son voyage au cap Nord. Aujourd'hui ce sacristain est mort, l'église n'existe plus, les pêcheurs ont émigré, et l'île est déserte.

Au delà de Maasö, les îles disparaissent vers le nord, et nous entrons en pleine mer. Nous contournons la dernière île de l'Europe, la sombre Magerö (île Maigre), qu'on aurait pu nommer la terre de Désolation. Partout des rochers nus et stériles, dans les anfractuosités desquels croît à peine une maigre mousse de renne. Leurs cimes se découpent en tours, en pointes aiguës, en dents de scie, et se perdent dans les nuages qui les enlacent comme un linceul glacé. Cette île, perdue comme un point sur la carte de l'immense Norwège, est grande comme une de nos provinces; le navire met plusieurs heures à la contourner. Exposée à tous les vents du nord, à tous les ouragans qui se déchaînent sur l'océan Glacial, l'île Maigre ne produit pas un seul arbre, pas même le bouleau nain. Et cependant ce pays déshérité est habité; nous y avons vu, au fond d'une anse abritée contre les vents du nord, un

village affreusement pauvre qu'on nomme *Kjelvik;* ce village, qui compte une trentaine d'habitants, se compose de sept ou huit maisons et d'une chapelle. Grâce à leur exposition, les montagnes situées au fond de l'anse portent une maigre verdure; nous remarquâmes sur leurs pentes quatre hommes occupés à couper cette herbe si précieuse. Sur d'autres points de la côte, des Finnois demeurent dans des huttes couvertes de terre. Ces malheureux vivent de la pêche. Ils se chauffent avec le bois que leur apportent les courants de l'Océan. Les poissons et les oiseaux sauvages, qui abondent dans l'île, leur fournissent leur principale nourriture ; cette nourriture leur est disputée par l'aigle et le faucon. On trouve encore dans l'île Maigre quelques rennes qui errent en liberté dans les campagnes, des lièvres, des hermines, qui parviennent, on ne sait comment, à subsister sur ce sol terrible. Les animaux malfaisants y sont inconnus.

Vers neuf heures du matin nous vîmes se dresser devant nous un immense rocher, dont la masse imposante s'avance au loin dans la mer. Debout sur son énorme base, il semble défier les flots de l'Océan. Ce rocher, c'est le promontoire du monde, c'est le *cap Nord*, situé au delà du septante et unième parallèle, sous la même latitude que la Nouvelle-Zemble, les îles Liverpool et Jean Mayen, la grande banquise et le pôle magnétique.

Le cap Nord a été dépeint comme un roc sans cesse battu par la tempête ; nous ne l'avons pas vu sous cet aspect. L'océan Glacial était calme comme un lac, et sa nappe limpide réfléchissant un ciel d'azur rappelait la Méditerranée par un beau jour d'été. Rien de voilé, rien que l'astre radieux n'éclairât de sa lumière la plus vive. Le cap, au

milieu de ces célestes clartés, dessinait sa large silhouette sur un fond bleu et sans nuages. La scène, si paisible qu'elle fût, ne laissait pas d'être grandiose et de nous impressionner vivement. Que doit donc être l'aspect du cap Nord en hiver, quand les montagnes de glace s'accumulent sur l'Océan, quand le rauque vent du nord se déchaîne sur cette formidable citadelle, sur laquelle les siècles passent d'un pas plus léger que les années sur le reste du monde, quand les immenses lames venues du pôle, du Groënland, du Spitzberg, de tous les points à la fois, viennent expirer contre ce grand arc-boutant que Dieu a placé au bout du globe, quand une nuit de quatre mois s'étend sur l'immensité des flots soulevés, quand les pâles clartés de l'aurore boréale éclairent cette scène sublime et sans témoins !

Le cap Nord, pointe la plus septentrionale de l'île Maigre, est une muraille à pic d'environ mille pieds de haut ; son sommet est une plaine unie comme une table. Le rocher, long d'un quart de lieue, s'avance en promontoire ; sa façade du côté de la mer peut avoir cinq cents mètres d'étendue. Du large, on dirait d'une immense tour flanquée d'épais bastions. Le cap ne forme qu'un bloc, inaccessible, inexpugnable. Ses assises massives sont assurées d'une stabilité inébranlable. Là finit l'Europe. Derrière cette barrière éternelle, opposée aux flots de l'Océan, le monde peut dormir en paix.

Même par un brillant jour d'été, le cap est sombre et austère. Le soleil a beau tomber de toute sa force sur ce mur de granit, il ne parvient pas à le faire chatoyer; le roc garde son aspect grisâtre et mat, sa froideur impassible, son immuable sécheresse. Pas la moindre végétation

ne pare ses parois nues et pelées, et pendant que la mer scintille et resplendit, de grandes ombres humides rampent au pied de l'immense muraille.

Nous eussions voulu vider la coupe de champagne traditionnelle au sommet du cap; mais il fallut nous borner à le contempler du large, car l'ascension prend ordinairement quatre heures, et le steamer ne pouvait subir un pareil retard. Ce fut d'ailleurs grâce à l'obligeance du capitaine que nous pûmes doubler le promontoire; les bateaux à vapeur, au lieu de gagner la haute mer, vont toujours par le détroit compris entre l'île Magerö et le continent, route moins périlleuse et beaucoup plus courte.

Quand on a dépassé le cap Nord, le paysage perd tout à coup de sa majesté. Plus de rochers escarpés, taillés en clochetons et en forteresses, plus d'aiguilles élancées, mais des collines nues, aux formes arrondies, sans grandeur et sans caractère.

XII

LE PAYS DES BALEINES

Le Porsangerfjord. — Coucher du soleil. — Une baleine en vue. — Le cap Swœrholt. — A minuit. — Finkirken. — Laxefjord. — Le cap Nordkyn. — Dangers de la navigation. — Climat. — Jour de vingt-trois heures et demie. — Le Tanafjord. — Brouillards. — Phénomène météorologique. — Une pêche à l'hameçon.

Bientôt nous quittons la haute mer pour nous engager dans le Porsangerfjord, golfe large et profond, qui pénètre à plus de trente lieues dans l'intérieur du Finmark. Ce fjord est, dit-on, le séjour de prédilection des baleines; ces cétacés affectionnent les eaux tranquilles et profondes. Le *Nordstjernen,* en sa qualité de bateau-poste, et par conséquent d'*omnibus* du Finmark, est obligé de faire escale à Kistrand, pauvre station située au bout du fjord, et doit ensuite revenir sur ses pas. Il fait ainsi un détour d'une cinquantaine de lieues, et perd presque un jour entier à porter des lettres et des marchandises à un malheureux village de cinq ou six maisons. On conçoit par là combien ces côtes septentrionales de l'Europe sont désertes

et inhabitées ! Ce n'est que depuis quelque temps que ces contrées reculées sont visitées par les bateaux à vapeur. Autrefois ils n'allaient pas plus loin qu'Hammerfest. Aujourd'hui ils ne s'arrêtent qu'à Vadsö, la ville la plus lointaine de la Norwège, et leur parcours est allongé de plus de deux cents lieues. Depuis quelques années, le gouvernement russe avait établi également une ligne de steamers entre Vadsö et Arkhangel sur la mer Blanche. Croyant que cette ligne existait encore, nous avions formé le projet d'aller à Arkhangel et d'effectuer notre retour par la Russie; mais la ligne venait d'être supprimée parce qu'elle ne faisait pas ses frais, et cette circonstance renversa nos projets.

Après une navigation de douze heures dans le monotone Porsangerfjord, nous débouchâmes de nouveau en pleine mer Glaciale. Le soleil était près de se coucher. L'air était d'une limpidité parfaite; le vent, qui s'était levé pendant le jour, était complètement tombé, et le cri aigu des goélands qui fendaient l'air à tire-d'aile troublait seul, de temps à autre, le majestueux silence qui planait sur l'Océan. Le soleil descendait à l'horizon dans un ciel d'une couleur sulfate de cuivre, où semblaient dormir immobiles de petits nuages roses et floconneux. Les falaises prenaient à leur base des teintes violettes, tandis que leurs cimes brillaient d'un rouge vif. La mer incandescente semblait une immense nappe de métal en fusion ; elle avait tour à tour des reflets de rubis, d'émeraude, d'opale ; et quand le disque de l'astre plongea dans son sein, il y dessina une tremblante colonne de feu. Cette scène était prodigieuse dans sa solennité, dans sa tristesse. C'est dans de pareils moments qu'on croit saisir et palper l'infini.

Un incident vint me tirer de ma rêverie. Mon compagnon me signala, à dix mètres du steamer, une masse noire et allongée qu'il prit à première vue pour un écueil. Mais tout à coup cette masse disparut, puis reparut, et nous reconnûmes le dos d'une énorme baleine; elle n'avait guère moins de trente mètres de longueur. Le monstre plongea à notre approche. Au bout d'une minute, la mer se souleva en bouillonnant à cent mètres plus loin, et le dos prodigieux du cétacé émergea une troisième fois au-dessus des flots. Pendant quelques instants nous vîmes des gerbes d'eau s'élever en l'air et retomber en pluie; la baleine *soufflait*. Bientôt elle fit un dernier plongeon, et nous ne la revîmes plus.

Un quart d'heure après cette apparition nous doublions le cap *Svœrholt,* qui s'avance en promontoire allongé entre le Porsangerfjord et le Laxefjord. Ce qu'il y a ici d'oiseaux de mer dépasse l'imagination. Les goélands se comptent par milliards. Tantôt ils rasent la mer par troupes immenses, tantôt ils se laissent tomber sur l'eau; grâce à leur plumage blanc, on les prendrait alors pour des îlots de craie flottant sur l'élément liquide. A l'approche du steamer, ces îlots s'élèvent en l'air, et la gent ailée s'enfuit vers les falaises. Parfois de grands cormorans, au plumage noir, au long cou, aux larges ailes, planent solitairement au-dessus d'eux. Parfois aussi un grave pélican se montre sur le rivage, sans que le passage du steamer le tire de la méditation profonde où il semble plongé.

Sur l'ordre du capitaine, les matelots saluèrent le cap Svœrholt à coups de canon. Un écho prolongé, semblable à un roulement d'orage, répondit au bruit formidable de

la décharge, et tous les oiseaux s'enfuirent effarés. Rien de solennel comme ce tonnerre inattendu au milieu du silence de la nuit.

A minuit, le ciel paraissait tout en feu. Les nuits de la Méditerranée n'ont pas cette splendeur, cette limpidité. Pas une brume, pas un léger voile de vapeur ne troublait l'atmosphère. Les objets les plus éloignés étaient nets et distincts. A seize lieues de distance nous apercevions encore la silhouette allongée du cap Nord, devant lequel nous avions passé le matin; l'île Maigre, avec ses falaises taillées en ligne droite, se profilait tout entière dans la pure atmosphère.

Les rochers granitiques affectent ici les formes les plus variées, les plus bizarres. A quelque distance du cap Svœrholt le capitaine nous fit remarquer un promontoire droit comme une muraille basaltique ; à son extrémité se dresse un roc taillé en forme d'église gothique, avec ses deux flèches carrées et son toit aigu. Les marins l'ont appelé *Finkirken* (église du Finmark). Non loin de là nous vîmes un rocher monstrueux connu sous le nom d'*Éléphant*, parce qu'il représente la tête de cet animal.

Après quelques heures de sommeil, nous nous réveillâmes dans les eaux du Laxefjord. La pluie fouettait, une pluie glacée. Le ciel était sombre, et il faisait froid comme par une matinée d'hiver. A deux heures du matin nous nous étions couchés par une de ces nuits d'été qui font époque, et à huit heures toute cette brillante fantasmagorie s'était dissipée comme un beau rêve. Voilà la zone glaciale! La température varie d'un instant à l'autre, et en moins d'une nuit une saison succède à une autre.

Le Laxefjord, malgré les brouillards, ne manquait pas

de caractère ; il ressemble à un immense fleuve, deux fois large comme le Saint-Laurent. Sur chaque rive court une chaîne de montagnes couvertes de neige. Les nuages rampaient à mi-côte, et leurs formes fantastiques variaient à chaque instant. Après avoir déposé quelques marchandises à Lebesby, la seule localité qu'on trouve dans ce golfe, qui n'a pas moins de vingt lieues de longueur, le steamer remonta vers le nord. A la sortie du golfe nous touchâmes à *Kjöllefjord,* village affreusement pauvre, situé dans une anse de la presqu'île *Kjorgosj-Njarg,* qui ne tient au continent que par un isthme étroit. C'est, je crois, le village le plus septentrional de la péninsule scandinave; on n'y trouve que six maisons et une vingtaine d'habitants. L'arrivée du steamer est pour ces malheureux le seul événement qui vienne les distraire chaque semaine. La presqu'île Kjorgosj-Njarg se termine par le promontoire appelé *Nordkyn.* Situé à une vingtaine de lieues du cap Nord, Nordkyn est la pointe la plus septentrionale du continent européen. (On sait que le cap Nord n'appartient pas au continent.) Le cap Nordkyn est aussi imposant que le cap Nord ; c'est une forteresse de granit contre laquelle se brisent en volutes blanches les flots de l'océan Glacial.

Lorsque nous eûmes doublé Nordkyn, nous commençâmes à naviguer franchement vers l'est. D'ici à Vadsö nous n'allions plus quitter la pleine mer ; car cette partie des côtes n'est plus protégée par une ceinture d'îles comme les côtes occidentales. Ces parages passent pour les plus dangereux du monde ; en cas de mauvais temps, les vaisseaux, complètement à découvert, sont exposés à être jetés contre les rochers ; nulle baie, nul détroit où ils puissent trouver un refuge pendant la tempête.

Cette route d'ailleurs n'est guère fréquentée que par les rares vaisseaux qui vont à Arkhangel. Nous naviguions des journées entières sans apercevoir une voile à l'horizon. Un trois-mâts naviguant sous le pavillon russe fut le seul bâtiment que nous croisâmes d'Hammerfest à Vadsö, sur un parcours de plus de deux cents lieues. Malheur aux vaisseaux qui se trouvent en détresse dans ces parages ! ils n'ont guère de chance d'être secourus.

Le climat de cette partie du Finmark est sensiblement plus froid que celui du Finmark occidental. Ces côtes ne sont plus sous l'influence des eaux tièdes du gulf-stream ; à partir du cap Nord, ce courant cesse de longer le continent et se perd dans l'océan Polaire. Aussi la température de ces contrées ne diffère-t-elle pas de celle de la Russie septentrionale. En hiver l'Océan y gèle de même que la mer Blanche[1]. Nous ne tardâmes pas à éprouver cette différence de température.

Au point où nous étions parvenus, les méridiens sont fort rapprochés les uns des autres, à cause de la proximité du pôle où ils convergent tous. Aussi étions-nous complètement désorientés quant à la question du temps. Comme nous naviguions de l'ouest à l'est, et que nous faisions chaque jour un trajet de soixante à quatre-vingts lieues, il en résultait que l'heure indiquée par le soleil avançait chaque jour d'environ trente minutes sur celle indiquée par nos montres. De là cette conséquence bizarre que les jours n'étaient plus pour nous de vingt-quatre heures, mais bien de vingt-trois heures et demie !

[1] On sait que l'eau de mer, contenant du sel en dissolution, est plus dense et plus difficile à congeler que l'eau douce.

Nous dépassâmes bientôt le Tanafjord, dont les montagnes fuyaient dans un ciel nuageux comme des décors de théâtre. Ce fjord emprunte son nom à la rivière Tana-Elv, qui s'y jette. C'est une des plus grandes rivières de la Laponie; elle forme la limite naturelle entre la Laponie russe et la Laponie norwégienne. Le Tana-Elv est très poissonneux et charrie des sables aurifères. M. Dhal, savant géologue de l'université de Christiania, que nous eûmes l'occasion de rencontrer à notre retour, venait d'être envoyé dans ces contrées par le gouvernement norwégien, chargé d'une mission scientifique. Ses travaux d'exploration avaient éveillé l'attention des Russes; ceux-ci se mirent également au travail, et découvrirent sur leur territoire d'importants gisements aurifères. Les recherches faites par M. Dhal sur le territoire norwégien ont été à peu près stériles.

Vers trois heures nous eûmes du roulis. Nous nous trouvâmes enveloppés tout à coup par d'épais brouillards; nous ne pouvions plus apercevoir les côtes, qui n'étaient pas à trois cents mètres de distance. Le voile de vapeurs devint si opaque, que le capitaine donna l'ordre d'arrêter la machine et de jeter l'ancre; car continuer à naviguer dans ces conditions devenait périlleux, sinon impossible. Nous n'eussions pu découvrir un navire à dix mètres de distance; nous ne pouvions même distinguer que vaguement les matelots postés à l'avant du *Nordstjernen*. Cette situation, en plein océan Glacial, n'avait rien de bien séduisant, et nul d'entre nous ne pouvait prévoir quand elle finirait. Dans ces parages, les brouillards sont fréquents, et persistent parfois pendant plusieurs jours. Pour comble d'infortune, il faisait froid; on se serait cru en plein mois

de décembre. La veille on se promenait sur le pont en léger costume d'été ; maintenant on ne pouvait plus s'y aventurer sans un triple vêtement de laine, si l'on ne voulait s'exposer à geler tout vif. Dans la salle commune même le froid nous glaçait, et c'était à peine si nous pouvions écrire. Cette fois la mer Glaciale justifiait son nom.

Au plus fort de la brume, nous fûmes témoins d'un curieux phénomène météorologique. Vers le nord se dessinait dans le brouillard un immense demi-cercle lumineux; sa lumière, blanche et vive comme celle des étoiles, se répandait de haut en bas du sommet de l'arc jusque dans la mer, par des dégradations insensibles, à peu près comme on le voit dans les halos et les aurores polaires. Le phénomène dura environ une demi-heure.

Pendant notre stationnement forcé, nous réchauffâmes nos membres engourdis en nous livrant avec le capitaine et ses officiers aux plaisirs émouvants de la pêche. Pour donner une idée de l'incroyable abondance poissonneuse de la mer Glaciale, il me suffira de dire que nous nous servions d'un grand hameçon double, sur lequel était grossièrement figurée, en plomb, la forme d'un hareng; nous le laissions descendre à une quarantaine de mètres de profondeur, puis nous lui imprimions de vives secousses en élevant le bras de seconde en seconde, et, au bout d'un certain nombre de secousses, nous ne manquions jamais d'accrocher un poisson par quelque partie du corps, tantôt par la bouche, tantôt par la queue. En termes de pêche, c'est ce qu'on appelle *meie* (faucher). Si grossier que soit ce mode de pêche, nous n'en prîmes pas moins, en deux heures, trente-deux *torsk* (cabillaud), trente-six *seis* (morue noire), vingt-cinq *hyse* (poisson inconnu dans nos mers)

et deux *helleflynder* (flétan) : soit quatre-vingt-quinze poissons, dont la plupart mesuraient environ un mètre. Les flétans mesuraient près de deux mètres. Moi qui n'avais jamais eu un hameçon en main, je fus assez heureux pour prendre trois seis et cinq cabillauds; l'un d'eux, qui n'avait guère moins de deux mètres et demi de longueur, parvint à s'échapper au moment où je le soulevais hors de l'eau et où j'appelais à mon aide un matelot. Un flétan, en tombant sur le tillac, faillit me renverser d'un coup de queue.

La pêche terminée, tous les poissons furent massacrés ; on leur ouvrit le ventre, spectacle horrible à voir. Trois ou quatre matelots étaient à la besogne. Bientôt le tillac ne fut plus qu'une mare de sang. Les pauvres poissons furent mis à fond de cale pour être salés. Il y avait là de quoi nourrir tout l'équipage pendant trois semaines. Ce jour-là nous pûmes dîner de poisson frais.

Les brouillards persistèrent pendant quatre heures. Vers sept heures du soir, il y eut une éclaircie qui nous permit de lever l'ancre et de nous remettre en route. Nous pouvions distinguer vaguement les côtes. Nous dépassâmes Makue et Havningsberg, nous vîmes quelques baleines, et à neuf heures du soir nous entrâmes en rade de Vardö.

XIII

VARDÖ

Aspect de cette ville. — Jardins et fleurs. — Un pharmacien. — Le fort de Vardöhuus. — Tristesse de la campagne environnante.

Vardö est la ville la plus orientale de la Norwège, si l'on peut donner le nom de ville à une pauvre bourgade de cinq cents âmes. Les horloges de Vardö avancent d'environ deux heures sur celles des côtes occidentales de la Norwège.

Dès que les matelots eurent déroulé la chaîne de l'ancre, nous nous fîmes conduire en canot vers la terre ferme, que nous n'avions plus foulée depuis Hammerfest. Comme le *Nordstjernen* avait jeté l'ancre à une assez grande distance des quais, nous pensâmes geler vifs pendant le trajet. Notre rameur pouvait à peine conduire sa lourde barque, et cette promenade sur l'eau, par un froid d'un à deux degrés sous zéro, n'avait rien de très réjouissant.

Au bout d'un quart d'heure nous abordâmes. Vardö n'a point de débarcadère, et il nous fallut escalader les quais au moyen d'une échelle raide et fort dangereuse. Les quais, formés de poutres juxtaposées, sont bâtis sur pilotis. A peine y eûmes-nous fait quelques pas, que nous faillîmes être suffoqués par les odeurs infectes qui s'exhalaient des magasins et des ateliers. Ici fermentait, dans d'immenses cuves de cinq pieds de profondeur, je ne sais quel horrible mélange de foie de morue dont on fait l'huile si recommandée par les disciples d'Hippocrate. Quiconque a vu comment on prépare cette affreuse boisson n'y portera jamais les lèvres ! Plus loin étaient rangées des tonnes pleines d'une matière noire qui n'est autre que le guano des oiseaux de mer. Ailleurs c'étaient des échafaudages où séchaient, enfilées comme des chapelets, des myriades de têtes de morues. Ailleurs étaient entassées des peaux de phoques et de morses, d'énormes ossements de baleine, des bois de renne. Toutes ces richesses, qui flattaient aussi peu la vue que l'odorat, étaient étalées sur la voie publique, à la portée de tous les passants, et, chose curieuse, jamais il ne se commet de vol.

Vardö a plutôt l'air d'une ville russe que d'une ville norwégienne. Les maisons sont construites dans le style des habitations qu'on rencontre dans le nord de la Russie. Elles ont d'ailleurs la plus pauvre apparence; leurs murs de planches ne sont pas même revêtus d'une couche de peinture. La plupart sont couvertes d'un toit de gazon. Tous les jours on hisse les chèvres, au moyen d'une échelle, sur ces prairies suspendues, les seules où les pauvres bêtes puissent trouver un peu de nourriture

fraîche. Dans la principale rue nous rencontrâmes deux petits jardins : j'appelle ainsi deux morceaux de terre de dix mètres carrés d'étendue, où croissaient, à force de soins, de timides marguerites blanches et quelques légumes qui courbaient tristement la tête, comme pour demander grâce au climat impitoyable qui les faisait tant souffrir. Ces deux jardins, si misérables qu'ils soient, sont considérés par les indigènes comme les merveilles de Vardö. Il n'y a peut-être pas de ville au monde où l'on fasse plus de cas des fleurs ; à toutes les fenêtres se montrent des roses, des géraniums, des fuchsias, qu'on entoure d'une tendre sollicitude comme des enfants chétifs que la moindre des négligences peut faire mourir.

A dix heures du soir, nous trouvâmes encore ouverte la boutique d'un pharmacien ; nous lui achetâmes des cigarettes russes et des pastilles de menthe. Les pharmaciens sont bien obligés ici de cumuler les professions, sans quoi ils feraient fort peu d'affaires. Le brave homme nous montra ses vêtements d'hiver, entre autres un magnifique paletot en peau d'ours. Ce vêtement, de fabrication russe, coûtait, tout confectionné, quarante species.

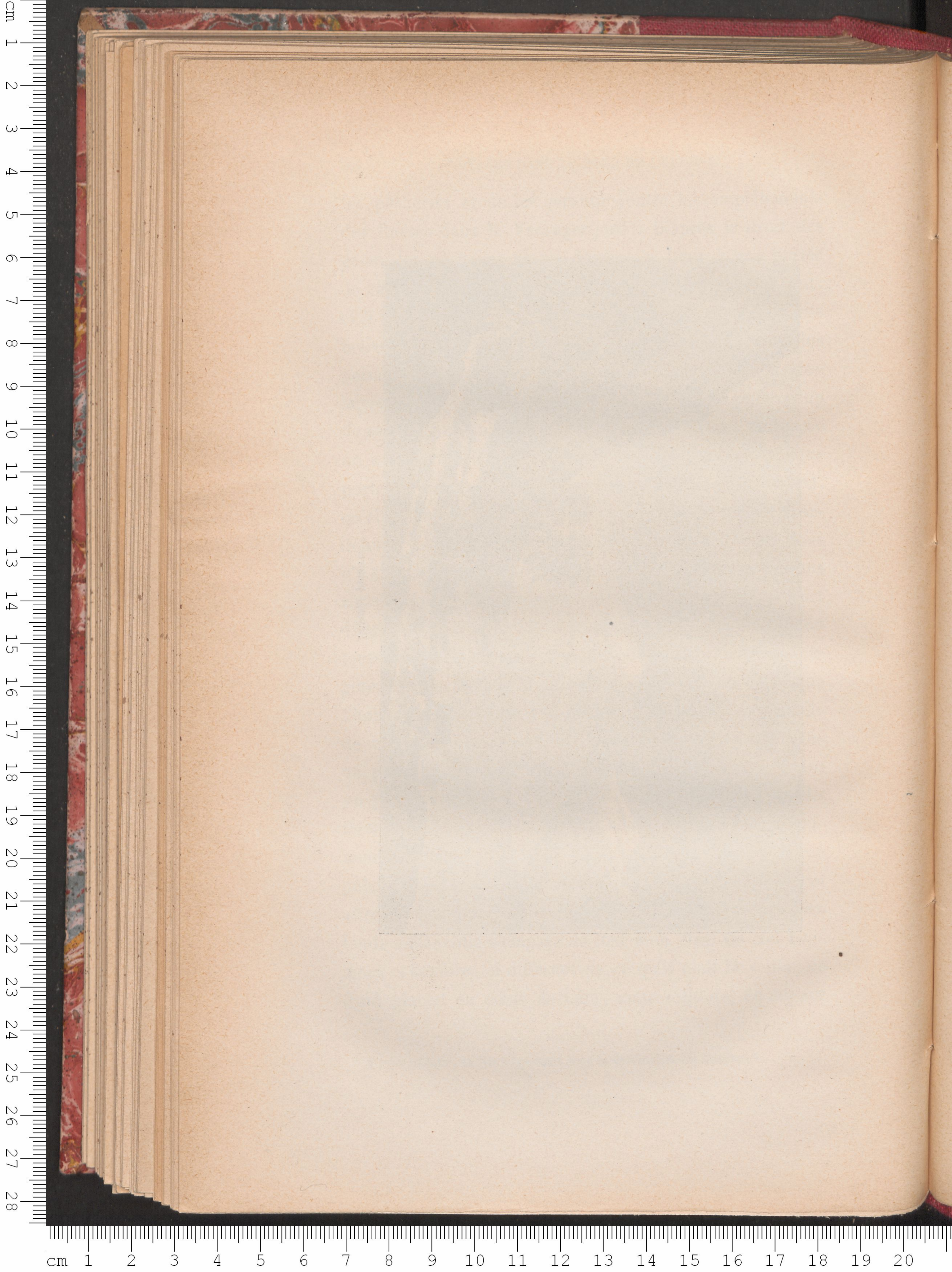
Bien qu'il fît parfaitement clair, toute la ville était plongée dans un profond sommeil. Une rue silencieuse et solitaire nous conduisit au fort de Vardöhuus. Oui, dans ce pays désert, perdu au bout de l'Europe, où tout parle de paix, il y a un fort, très probablement le seul qui existe à pareille latitude. Le fort de Vardöhuus fut construit, il y a plus de deux cents ans, par un roi de Danemark, Christian IV, dans l'unique but de protéger

les pêcheries et de les garantir contre les empiétements des Russes dans le Varangerfjord[1]. D'après le droit des gens, les pêcheurs russes doivent se tenir à une portée de canon des côtes de la Norwège. Or il arrivait souvent, et il arrive encore que les Russes franchissent cette limite fictive, et pénètrent même dans les fjords, qui sont plus poissonneux que l'Océan. Le gouvernement norwégien laisse faire, parce qu'il sait trop bien que le premier coup de canon parti du fort de Vardöhuus fournirait à la Russie un excellent prétexte pour enlever à la Norwège quelque portion de son territoire, et notamment le Lyngenfjord, qu'elle convoite depuis longtemps. Aussi le fort de Vardöhuus a-t-il toujours été parfaitement inoffensif. Nous n'y avons pas rencontré un seul soldat; mais nous y avons compté dix-huit magnifiques pièces de canon, la plupart dirigées vers la mer. Du haut de ce fort désert on domine toute la campagne environnante. On ne saurait rien imaginer de plus désolé, de plus sombre et de plus triste que l'horizon qui se déroule là devant les yeux. Il est difficile de concevoir comment des hommes peuvent vivre dans un pays aussi laid, aussi déshérité de la nature, dans un pays auprès duquel la Sibérie doit être un paradis terrestre. Accoudé contre un mortier, j'observais l'immense étendue de cet océan Glacial qui ne finit qu'au pôle, et je me sentais si loin de mon pays, dans cet affreux désert situé aux limites du monde, qu'une profonde mélancolie s'empara de tout mon être. Ce ciel brumeux et sombre, si différent de ce qu'il était la veille, ce froid glacial au cœur de l'été, cette solitude, ce silence

[1] A cette époque, la Norwège était sous la domination du Danemark.



Paysage polaire.



formidable qui pesait sur nos têtes, tout cela me jeta dans une sorte d'abattement. Je me demandais avec épouvante ce que doit être ici l'hiver. J'éprouvais un secret désir de fuir ce pays que je voyais et que je ne devais probablement plus jamais revoir.

XIV

VADSÖ

Aspect de cette ville. — Fabrique de fiskeguano. — Gigot de renne. — Le procureur du roi de Vadsö. — Fabrique d'huile de baleine. — Détails sur la pêche de la baleine. — Les joies du retour.

Le lendemain, à sept heures du matin, nous nous éveillâmes devant Vadsö, la dernière ville de la Norwège. C'est une misérable bourgade, peuplée d'environ huit cents âmes. Elle est située sur le Varangerfjord, dans la presqu'île Vargak-Njarg. L'été y dure six semaines, et l'hiver dix mois. L'été venait de finir. Le ciel était serein, l'atmosphère pure, mais il faisait froid comme la veille. La bise soufflait, la froide bise du nord, venue en droite ligne du Spitzberg, piquante et glacée comme au cœur de l'hiver dans nos régions tempérées. Vadsö touche à la frontière russe et n'est pas loin de la mer Blanche. Ses environs sont presque absolument infertiles ; on compte les années extraordinaires où l'on peut récolter quelques pommes de terre.

Vadsö offre à peu près la même physionomie que Vardö. La ville est laide et triste, quoiqu'un peu moins pauvre. Elle se compose d'une rue unique, longeant la mer, et bornée de baraques en planches. Les plus riches habitent des maisons plus élégantes, dont les toits en saillie et les fenêtres encadrées de sculptures en bois rappellent les isbas russes. Comme à Vardö, les fleurs apparaissent à toutes les fenêtres. Les Russes forment la majeure partie de la population ; on les reconnaît immédiatement à leur frac long et boutonné, à leur casquette plate et à leur physionomie particulière. Ils sont plus forts, plus grands, plus barbus que les Norwégiens, et paraissent supporter mieux qu'eux les rigueurs du climat. Nous rencontrions aussi des Lapons, vêtus déjà du costume en peau de renne qu'ils portent en hiver. Les Norwégiens portent ici des coiffures d'astrakan ou de peau de chien. Nous fîmes l'acquisition de semblables bonnets. Ces articles russes, qui coûtent à Paris 20 à 30 francs, se vendent ici un species. Nous achetâmes aussi, à des prix dérisoires, des peaux d'ours blanc du Spitzbeag, de loup blanc, de renne, etc.

A l'extrémité de la ville se trouve une assez vaste construction de bois qui s'annonce de loin comme une fabrique. C'est là, en effet, que l'on prépare le *fiskeguano* (guano de poisson). Des millions de têtes de morues séchées y sont moulues par de grandes meules mues par l'eau et la vapeur, et se transforment en une sorte de farine blanche qui offre à peu près la même apparence que la farine de grain moulu. On la renferme dans des sacs, et on l'expédie principalement en Danemark et en Belgique. Ce guano est excellent pour la culture et vaut, dit-on, le guano du

Pérou. On nous dit que la fabrique de Vadsö produit chaque année dix mille quintaux de fiskeguano, ce qui représente plus de 142,000 francs. Le quintal se vend deux species et demi (14 fr. 25 c.). A Vadsö, les têtes de morues servent de nourriture aux bestiaux, à défaut de pâturages.

Comme nous sortions de là, mon compagnon fit la proposition d'aller dîner. Il y avait si longtemps que nous vivions à bord de poissons séchés et de viandes conservées, que le moindre morceau de viande fraîche eût bien fait notre affaire. Mais nous eûmes beau arpenter la ville, nous ne découvrîmes rien qui ressemblât à un restaurant. En désespoir de cause, nous eûmes recours à l'obligeance d'un monsieur charitable qui se mit en devoir de nous conduire dans une petite maison sans enseigne où nous expédiâmes, d'une façon qui dut scandaliser l'hôtesee, un succulent gigot de renne aux pommes de terre russes.

Celui qui nous avait fait faire l'heureuse trouvaille de ce restaurant n'était ni plus ni moins que M. J. W***, qui exerce à Vadsö les fonctions d'*overretssagförer*, ce qui se traduit par « avocat de haute justice ». C'est une sorte de procureur du roi, avec cette différence que l'overretssagförer n'a dans ses attributions que les affaires criminelles. Dans le canton de Vadsö, qui est grand comme la Suisse, le nombre des causes est, en moyenne, de quarante par an. Ce n'en sont pas moins de rudes fonctions que celles de procureur du roi à Vadsö. De même que les juges ambulants en Angleterre, les magistrats, en Norwège, doivent, à certaines époques, parcourir leur district pour y rendre la justice.

Chaque année, au fort de l'hiver, M. J. W*** doit en-

treprendre un voyage à *Karasjok,* village situé au cœur de la Laponie, à 27 milles de Vadsö (63 lieues). C'est un voyage pénible, qui se fait tout entier en traîneau, par un froid dont il est impossible de se faire une idée. L'hiver dernier, le thermomètre descendit à Karasjok jusqu'à 41° centigrades. M. J. W*** nous conduisit chez lui, et nous montra l'attirail qu'il se jette sur le corps pour faire cette terrible tournée. C'est d'abord un frac en peau de mouton, puis une tunique en peau de renne, puis un manteau en peau d'ours muni d'une capuche qui se rabat sur la tête de manière à ne laisser apercevoir que les yeux et le nez. Les pieds sont chaussés de bottes en peau de renne bourrées de foin, et les jambes s'engagent dans des jambières de la même peau fabriquées par les Samoïèdes de la Nouvelle-Zemble. Avec un pareil costume on peut dormir impunément dans la neige par les froids les plus intenses.

M. J. W*** n'était que depuis deux ans à Vadsö; il fut avocat pendant six ans à Hammerfest. Natif de Christiania, il n'avait plus revu depuis huit ans sa ville natale. Bien qu'étant d'une robuste constitution, il avait peine à supporter les rigueurs du climat; depuis quelques mois il souffrait de la poitrine. Aussi aspirait-il au jour où, délivré de son affreux exil, il pourrait aller dans le sud. Le sud, c'était pour lui Throndjhem, ville située à quelque cent lieues plus au nord que Saint-Pétersbourg! Tout cela est relatif; il ne s'agit que de s'entendre.

Nos fonctionnaires se plaignent parfois d'être relégués bien loin de la capitale, dans une petite ville de province. Qu'ils songent donc à ces malheureux magistrats norwégiens, qui doivent subir là-bas, au fond de la La-

ponie, à six cents lieues de Christiania, les rigueurs d'un climat bien autrement cruel que celui de Tobolsk en Sibérie !

La principale industrie de Vadsö est la fabrication de l'huile de baleine. Elle occupe environ une centaine d'ouvriers. La fabrique, vaste ensemble de bâtiments en bois dominés par une haute cheminée d'où s'échappent incessamment d'épaisses fumées noires, est située au milieu d'une île à cinq cents mètres de la ville. On l'a sans doute installée en cet endroit pour préserver la ville des émanations dangereuses que répandent autour d'eux les immenses cadavres dépecés des baleines.

Nous passâmes le fjord. Debarqués sur l'autre rive, nous franchîmes une porte d'un genre aussi nouveau qu'original ; elle était formée de deux énormes mâchoires de baleine se rejoignant par le haut et formant ogive. Les ossements de baleine servent ici aux usages les plus divers ; on en fait des meubles de toute espèce. Les ouvriers s'assoient sur les vertèbres en guise de chaises. Nous jetâmes un coup d'œil sur les différents ateliers. Ici l'on prépare la peau, espèce de caoutchouc gris foncé, mou et flexible, où le couteau pénètre aussi facilement que dans un fromage de Hollande ; nous en voulûmes rapporter des échantillons, mais ils se gâtèrent au bout de quelques jours.

Ailleurs on travaille les fanons, sortes de lames minces, dures et flexibles, formées d'une corne fibreuse, effilées à leurs bords et garnies d'un poil long et noir semblable au crin de cheval ; ce sont ces fanons qui sont si connus dans le commerce sous le nom de baleines.

Dans un autre bâtiment on prépare l'huile. Les pro-

cédés sont si grossiers, qu'il s'en perd une grande partie. On jette la graisse dans d'immenses fourneaux d'où s'échappe une fumée fétide et nauséabonde; sous l'influence d'un feu ardent, la graisse fond lentement et s'écoule, au moyen de rigoles inclinées, dans de grandes cuves; des ouvriers enlèvent avec des pelles de bois les matières qui surnagent; après avoir subi cette grossière purification, l'huile est mise dans des tonneaux pour être livrée au commerce. Ces tonneaux sont rangés par milliers dans de vastes magasins. De tous ces bâtiments s'exhalait une odeur si infecte, si insupportable, que nous en sortîmes au plus tôt. Je ne saurais mieux comparer cette odeur qu'à celle du crin brûlé. Je crois qu'il n'y a pas dans toute la création de bête aussi puante que la baleine.

Cela n'empêche pas que tout le personnel attaché à la fabrique, y compris le directeur lui-même, font de la chair de ce cétacé leur principale subsistance; ils prétendent même que cette chair, quand elle est cuite à point, ressemble beaucoup à la viande de bœuf. Nourriture saine et abondante s'il en fut, car, outre que les ouvriers se trouvent fort bien de ce genre d'alimentation, il n'est guère probable qu'ils puissent jamais être mis à la demi-ration, quand on considère qu'un filet de baleine suffirait à nourrir cent hommes pendant trois jours.

Le produit annuel de la fabrique de Vadsö, seulement en huile, guano, est de deux mille species-dollars (11,400 fr.). Une baleine ordinaire fournit en moyenne cent vingt tonneaux d'huile. La construction et l'aménagement de la fabrique ont coûté à M. Foïen, le propriétaire actuel, une somme de cent mille species (570,000 fr.). Ce n'est que tout récemment qu'une machine à vapeur

y a été installée. A l'aide de cette machine on prépare aujourd'hui une baleine en deux jours ; autrefois le même travail n'exigeait pas moins de dix jours. On ne trouve pas un seul ouvrier à Vadsö; M. Föien est chargé de faire venir des hommes de Tönsberg, sa ville natale, près de Christiania. Il leur paye leur voyage. Ils travaillent à Vadsö pendant trois à quatre mois; l'été fini, tout le monde s'en retourne à Tönsberg, et la fabrique chôme pendant tout l'hiver. Vadsö ressemble alors à une ville abandonnée.

M. Föien est le seul qui se livre à la pêche de la baleine en Norwège. Il envoie chaque année quatre baleiniers au Spitzberg, deux au Gröenland, deux à Jean-Mayen et deux aux environs de Vadsö.

Nous avons vu à Vadsö un de ces baleiniers : ce sont de petits bâtiments à vapeur jaugeant cinquante à soixante tonnes. Le lendemain de notre départ, une expédition devait partir, et nous regrettâmes vivement de ne pouvoir y prendre part. On nous raconta que le roi de Suède, qui avait passé à Vadsö quelques jours avant, assista à une de ces expéditions, commandée par M. Föien en personne. Le temps était couvert, et il faisait froid; or on sait que les baleines aiment à se chauffer le dos et ne se montrent à la surface de l'eau que quand le soleil luit. Au départ, M. Föien témoigna au roi les craintes qu'il éprouvait quant au succès de l'expédition. Mais on n'eut pas sitôt quitté le port, que seize baleines vinrent lancer au-devant de Sa Majesté leurs gerbes étincelantes, ce qui était une façon à elles de lui rendre hommage. On harponna la plus grosse, et on rentra triomphalement à Vadsö.

M. Föien avait pris trente-six baleines en 1873 et trente-

neuf en 1872. La pêche dure quatre mois; elle a lieu en mai, juin, juillet et août. C'est vers la mi-juillet que les cétacés se montrent en plus grand nombre sur les côtes septentrionales de la Norwège. Les meilleurs parages sont ceux du Pörsangerfjord.

Il y a différentes sortes de baleines. Celles du cap Nord, que les Norwégiens appellent *Nord-koper,* ont une valeur de cinq cents species-dollars (2,850 fr.). On estime à 75,000 kilogrammes le poids de celles de moyenne grandeur; elles mesurent quarante à cinquante mètres de long. Celles du Groënland ont une valeur encore beaucoup plus considérable; elles atteignent parfois cent mètres de long; leur langue fournit vingt tonnes de lard, ce qui équivaut à vingt et un quintaux ou deux cent dix livres. Les baleines de Norwège sont très difficiles à prendre; celles du Groënland sont lourdes et peu agiles, et se laissent aisément approcher du harponneur.

M. Föien a monopolisé la pêche de la baleine et rendu toute concurrence impossible par les procédés dont il a le secret. Il a inventé un harpon explosible qui tue la baleine instantanément. C'est une sorte de dard en fer, gros comme le bras, enchâssé dans un manche en bois qui sert à le lancer; on le pose sur l'épaule, on vise, et à peine l'arme terrible a-t-elle pénétré dans les chairs de l'animal, qu'elle fait explosion. Les produits chimiques qui entrent dans la composition de cet engin doivent être combinés de telle sorte que l'explosion ne soit ni trop violente ni trop faible, car il faut éviter que la baleine n'éclate en morceaux, ou, ce qui est pis, que l'animal blessé ne se mette à fuir, entraînant à sa suite la pirogue du harponneur. Dans le système de M. Föien, ce double écueil n'est plus à craindre.

La baleine meurt sans souffrances, et le harponneur ne court aucun danger,

Dès qu'on est parvenu à se rendre maître d'une baleine, au lieu de la dépouiller sur place de ses parties les plus utiles, comme cela se pratique encore dans les mers du Sud, on remorque le monstre jusqu'à Vadsö. Là on



Pêche de la baleine.

l'amarre au moyen d'une forte chaîne sur une rive en pente douce. L'endroit est choisi à marée haute, à un niveau assez élevé pour qu'il soit mis à sec à marée basse.

Il s'agit maintenant de dépecer, de délarder l'animal. Des hommes, chaussés de longues bottes, souillés de sang, armés de bâtons dont le bout est muni d'un coutelas, grimpent sur l'énorme cadavre, et y font des entailles parallèles à des intervalles de cinquante centimètres environ. Quand l'animal est ainsi déchiqueté, divisé en longues tranches de chair, on attache successivement à chaque

bande un crochet fixé par une solide chaîne à un cabestan qui se trouve sur le rivage.

Quatre hommes manœuvrent ce cabestan, pendant que les travailleurs, debout sur la baleine, détachent la partie inférieure des tranches qui s'écorcent lentement et peu à peu sont attirées sur la rive. En moins d'une journée, toute la baleine est délardée. Plus le travail avance, plus horrible est l'aspect du monstre marin. Bientôt ce n'est plus qu'une immense masse rouge et informe, quelque chose de hideux qui n'a plus de nom; le sang y coule à flots si abondants, que l'eau de la mer en devient rougeâtre. Le voilà, ce roi des mers polaires! En quel état est-il maintenant! L'homme l'a vaincu; le pygmée a triomphé du géant.

En sortant du vaste laboratoire de M. Föien, nous parcourûmes la campagne environnante. L'horrible odeur de baleine nous y poursuivait partout.

Le sol que nous foulons est jonché d'innombrables débris. Voyez ces entassements de membres, d'ossements de mâchoires dont l'effroyable grandeur frappe d'étonnement; voyez ces énormes morceaux de lard, ces colossales masses de chair, ces immenses paquets d'entrailles en putréfaction ; tout cela est consumé par le feu, et l'air est infecté de fumées pestilentielles. Voici une montagne de chair qui n'est autre qu'un estomac de baleine; dix hommes ne suffiraient pas à le soulever, et trois hommes pourraient aisément s'y loger s'il prenait envie au cétacé d'en faire son dîner.

Nous errâmes jusqu'au soir au bord de la mer Glaciale, ramassant parmi les galets des coquillages, des ossements, des plumes d'eiders, de mouettes, de cormorans. Nous y

vîmes des oursins en nombre prodigieux. Des légions d'oiseaux de mer volaient au-dessus de nos têtes. Nous rencontrâmes en route un renne apprivoisé qui se laissa caresser ; son bois n'avait guère moins d'un mètre de hauteur. Bientôt le ciel se couvrit de nuages menaçants, orageux. Pendant une heure nous attendîmes, au pied de la carcasse d'une baleine, l'arrivée d'un rameur. Nous fîmes force signaux ; deux matelots russes nous aperçurent enfin et nous ramenèrent à bord du *Nordstjernen*.

Le 21 août, à minuit, le steamer lança son sifflet d'adieu. Nous quittâmes Vadsö sans regrets, contents de l'avoir vu, mais nous promettant bien de n'y retourner jamais et de n'engager personne à aller lui rendre visite. C'est certainement la ville la plus infecte, la plus laide et la plus triste de l'univers. Ses environs sont si désolés, si affreux, que j'en ai encore le spleen rien que d'y songer.

D'ailleurs j'éprouvais un sentiment de joie intime à la pensée que nous allions enfin nous rapprocher de notre patrie, que nous avions laissée à plus de huit cents lieues derrière nous. Et je m'écriais avec le poète anglais :

Where' er I roam, whatever realms to see,
My heart, untrawell'd, still returns to thee [1] !

[1] « J'ai parcouru le monde, j'ai visité maints royaumes ; mais mon cœur n'a point voyagé et revient toujours à toi, ô ma patrie ! »

CONCLUSION

En publiant ces pages, mon désir était de faire connaître les beautés d'un pays trop ignoré. Heureux si j'ai pu communiquer au lecteur une part de l'enthousiasme que j'ai éprouvé en face des grandes scènes de la nature du Nord, et lui inspirer l'idée d'aller voir à son tour les merveilles que je n'ai pu lui faire entrevoir que par de pâles descriptions!

De toutes les régions de notre vieille Europe, la Norwège est probablement la moins visitée. La raison en est peut-être qu'on s'exagère à tort les difficultés de ce voyage, comme s'il s'agissait d'une contrée lointaine.

Heureusement nous ne sommes plus au temps du bon Regnard, où il suffisait d'avoir été en Laponie pour passer aux yeux du public pour un héros. Aujourd'hui il y aurait un certain ridicule à vouloir tirer vanité d'une pareille excursion.

La Norwège, bien que située à l'extrémité de l'Europe et séparée d'elle par la mer du Nord, est devenue aussi accessible que les autres contrées du continent. Grâce

aux bateaux à vapeur et aux lignes de chemin de fer, le voyage peut se faire en un très court espace de temps.

On peut donc s'étonner que ce pays curieux à tous égards soit relégué en quelque sorte dans le même oubli que les régions voisines du pôle. Les pays du Midi nous intéressent à différents points de vue. Pourquoi le Nord ne mériterait-il pas aussi notre attention?

La vieille terre scandinave n'est-elle pas le berceau de nos ancêtres? Son histoire est pleine de grandeur, et son isolement a eu pour conséquence heureuse de lui conserver ses mœurs simples et ses vertus antiques.

La Norwège n'a pas encore subi le contact de cette civilisation matérialiste qui rend si fastidieux, si uniformes, les voyages en d'autres pays. Nulle autre contrée d'Europe n'a su, comme celle-ci, garder son caractère propre, ses vieux usages et jusqu'à ses anciens costumes.

Nulle part ailleurs je n'ai rencontré cette hospitalité naïve, ces prévenances sans affectation auxquelles l'étranger n'est guère habitué en ce siècle de raffinements. L'honnêteté des Norwégiens est proverbiale; le voyageur n'a jamais à se préoccuper du soin de fermer sa porte ou de dissimuler sa montre.

Qu'on ne se soucie pas non plus de la langue; avec un dictionnaire de poche et une carte du pays, on ne sera jamais embarrassé de se faire comprendre ou de trouver son chemin, car il n'est pas de si humble paysan qui ne sache lire et écrire et qui ne connaisse parfaitement la géographie de son pays. Quant au climat, c'est un des plus sains de l'Europe, quoiqu'il ne convienne pas aux poitrines faibles; l'air est vif et fortifiant.

Salubrité du pays, sécurité, sites grandioses, commu-

nications faciles, populations hospitalières, honnêtes et instruites, que faut-il de plus pour appeler ici ceux qui aiment à voir le monde, à retremper leur corps et leur âme par cette agréable et salutaire diversion qu'on appelle voyager !

Voyager ! Tout ce que ce mot renferme de jouissances est exprimé dans ces charmants vers du poète Béranger :

Voir c'est avoir; allons courir.
Vie errante
Est chose enivrante.

On aime les voyages aujourd'hui, et j'en suis fier pour notre siècle. On comprend de nos jours que Dieu n'a pas fait la terre si grande pour condamner les hommes qui l'habitent à l'immobilité perpétuelle.

C'est un des mérites de la civilisation moderne d'avoir si bien facilité les voyages, qu'il n'est plus permis d'invoquer les dangers, les fatigues, les obstacles dont nos pères pouvaient se prévaloir. Si les voyages sont devenus moins poétiques, moins riches en incidents et en aventures, ils sont encore une source de plaisirs nobles et élevés, d'impressions saines et pures. J'ai connu des personnes qui avouaient n'y avoir trouvé que des déceptions et des ennuis; ne pourrait-on pas leur répondre, avec Töpffer, qu'en voyage le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, et point à ceux qui ne savent que le payer !

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE EN NORWÈGE

1871

XV

HITTERDALL

EXCURSION DANS LE SUD-OUEST DE LA NORWÈGE

1873

(SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE)

I

LE HARDANGERFJORD

II

ULVIK — SAEBÖ

III

LE VÖRINGFOSS

IV

LE SÖRFJORD — VOSSEVANGEN

V

LE SÖGNEFJORD

DEUXIÈME PARTIE

UNE PROMENADE DANS LA MER GLACIALE

1873

I

A BORD DU NORDSTJERNEN

II

TROIS JOURS DANS L'ANCIENNE CAPITALE DE LA NORWÈGE

III

LE CERCLE POLAIRE

IV

LA ZONE GLACIALE

V

LES LOFFODEN

VI

HISTOIRE D'UN LAPON

VII

TROMSÖ

VIII

CHEZ LES LAPONS

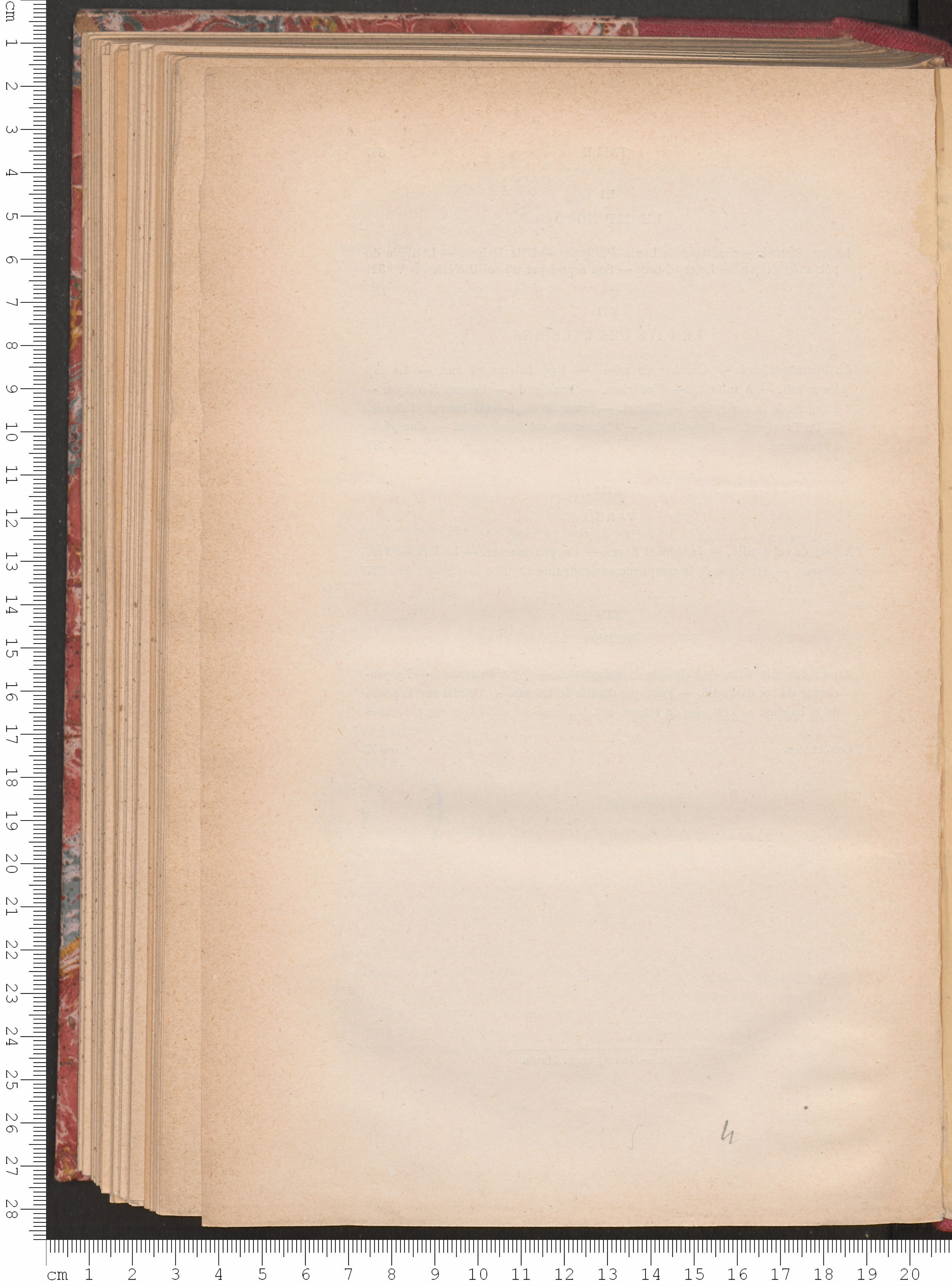
IX

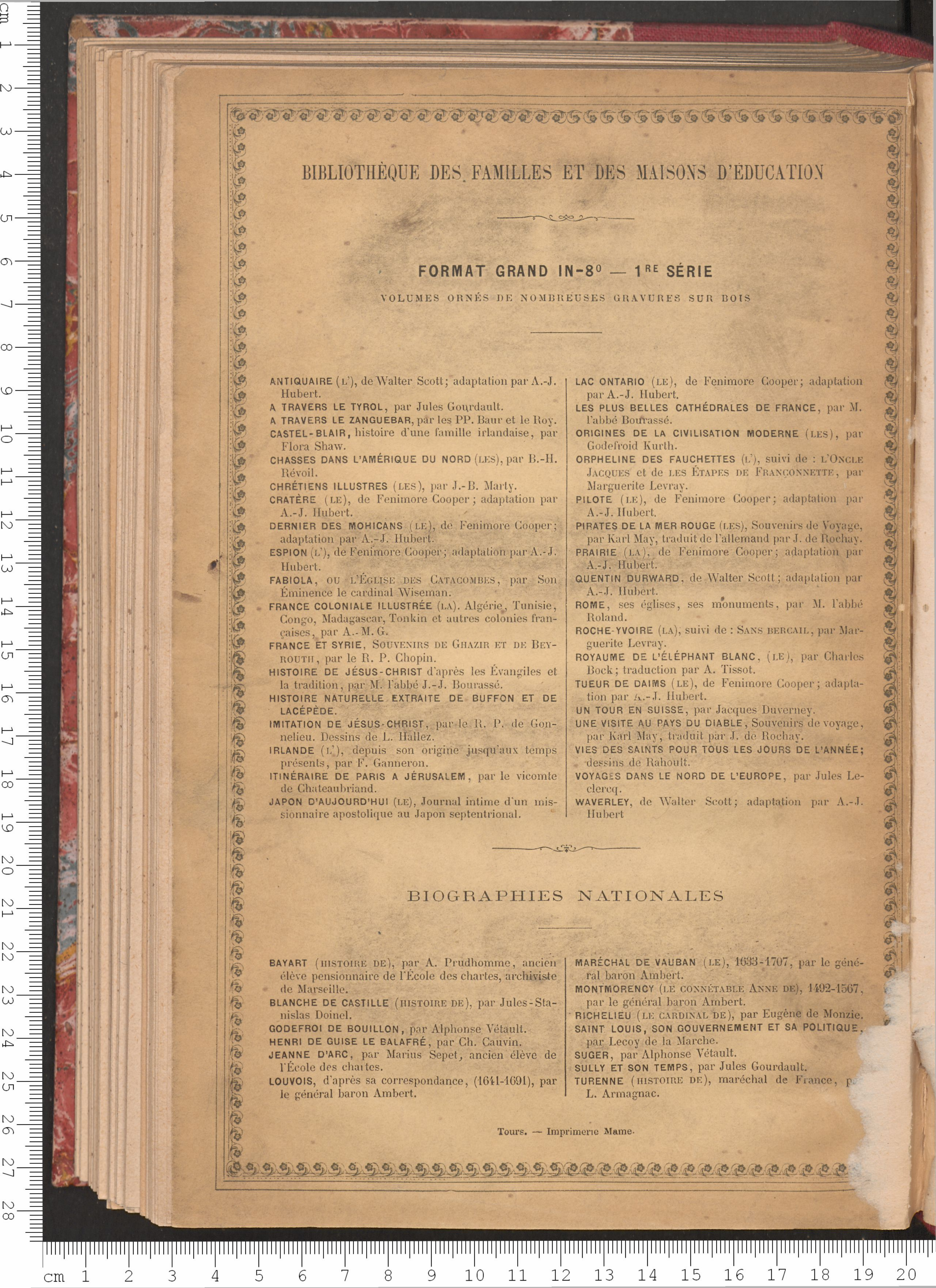
LE FINMARK SEPTENTRIONAL

X

HAMMERFEST

19344. — Tours, impr. Mame.





BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES ET DES MAISONS D'ÉDUCATION

FORMAT GRAND IN-8° — 1RE SÉRIE

VOLUMES ORNÉS DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS

ANTIQUAIRE (L'), de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert.
A TRAVERS LE TYROL, par Jules Gourdault.
A TRAVERS LE ZANGUEBAR, par les PP. Baur et le Roy.
CASTEL-BLAIR, histoire d'une famille irlandaise, par Flora Shaw.
CHASSES DANS L'AMÉRIQUE DU NORD (LES), par B.-H. Révoil.
CHRÉTIENS ILLUSTRES (LES), par J.-B. Marty.
CRATÈRE (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
DERNIER DES MOHICANS (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
ESPION (L'), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
FABIOLA, OU L'ÉGLISE DES CATACOMBES, par Son Éminence le cardinal Wiseman.
FRANCE COLONIALE ILLUSTRÉE (LA). Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin et autres colonies françaises, par A.-M. G.
FRANCE ET SYRIE, SOUVENIRS DE GHAZIR ET DE BEYROUTH, par le R. P. Chopin.
HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST d'après les Évangiles et la tradition, par M. l'abbé J.-J. Bourassé.
HISTOIRE NATURELLE EXTRAITE DE BUFFON ET DE LACÉPÈDE.
IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, par le R. P. de Gonnelieu. Dessins de L. Hallez.
IRLANDE (L'), depuis son origine jusqu'aux temps présents, par F. Ganneron.
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par le vicomte de Chateaubriand.
JAPON D'AUJOURD'HUI (LE), Journal intime d'un missionnaire apostolique au Japon septentrional.
LAC ONTARIO (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE, par M. l'abbé Bourassé.
ORIGINES DE LA CIVILISATION MODERNE (LES), par Godefroid Kurth.
ORPHELINE DES FAUCHETTES (L'), suivi de : L'ONCLE JACQUES et de LES ÉTAPES DE FRANÇONNETTE, par Marguerite Levray.
PILOTE (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
PIRATES DE LA MER ROUGE (LES), Souvenirs de Voyage, par Karl May, traduit de l'allemand par J. de Rochay.
PRAIRIE (LA), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
QUENTIN DURWARD, de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert.
ROME, ses églises, ses monuments, par M. l'abbé Roland.
ROCHE-YVOIRE (LA), suivi de : SANS BERCAIL, par Marguerite Levray.
ROYAUME DE L'ÉLÉPHANT BLANC, (LE), par Charles Bock; traduction par A. Tissot.
TUEUR DE DAIMS (LE), de Fenimore Cooper; adaptation par A.-J. Hubert.
UN TOUR EN SUISSE, par Jacques Duverney.
UNE VISITE AU PAYS DU DIABLE, Souvenirs de voyage, par Karl May, traduit par J. de Rochay.
VIES DES SAINTS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE; dessins de Rahoult.
VOYAGES DANS LE NORD DE L'EUROPE, par Jules Leclercq.
WAVERLEY, de Walter Scott; adaptation par A.-J. Hubert

BIOGRAPHIES NATIONALES

BAYART (HISTOIRE DE), par A. Prudhomme, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes, archiviste de Marseille.
BLANCHE DE CASTILLE (HISTOIRE DE), par Jules-Stanislas Doinel.
GODEFROI DE BOUILLON, par Alphonse Vétault.
HENRI DE GUISE LE BALAFRÉ, par Ch. Cauvin.
JEANNE D'ARC, par Marius Sepet, ancien élève de l'École des chartes.
LOUVOIS, d'après sa correspondance, (1641-1691), par le général baron Ambert.
MARÉCHAL DE VAUBAN (LE), 1633-1707, par le général baron Ambert.
MONTMORENCY (LE CONNÉTABLE ANNE DE), 1492-1567, par le général baron Ambert.
RICHELIEU (LE CARDINAL DE), par Eugène de Monzie.
SAINT LOUIS, SON GOUVERNEMENT ET SA POLITIQUE, par Lecoy de la Marche.
SUGER, par Alphonse Vétault.
SULLY ET SON TEMPS, par Jules Gourdault.
TURENNE (HISTOIRE DE), maréchal de France, p[ar] L. Armagnac.

Tours. — Imprimerie Mame.

